This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SSD
106056

1026

AZ 212.1

MÉMOIRES
SUR LA GRÈCE,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

IMPRIMÉ PAR LACHEVARDIERE FILS,

SUCCESSEUR DE CELLOT, RUE DU COLOMBIER, N. 30.

MÉMOIRES
SUR LA GRÈCE,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE,

ACCOMPAGNÉS DE PLANS TOPOGRAPHIQUES,

PAR MAXIME RAYBAUD,

ANCIEN OFFICIER SUPÉRIEUR AU CORPS DES PHILHELLÈNES
ET AIDE-DE-CAMP DU PRÉSIDENT DU POUVOIR EXÉCUTIF
DU GOUVERNEMENT GREC ;

AVEC

UNE INTRODUCTION HISTORIQUE,

PAR ALPH. RABBE.

TOME PREMIER.

AZ 212/1

PARIS,

TOURNACHON-MOLIN, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 45.

M. DCCC. XXIV.

bnf

BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

AVANT-PROPOS.

Une contrée célèbre par ses malheurs, son antique gloire, et l'héritage de lumières qu'elle a transmis au monde, est aujourd'hui le théâtre de l'une de ces crises politiques qui mettent en évidence tout ce que l'homme peut avoir de patriotisme et de courage. La lutte engagée dans l'Orient fixe principalement l'attention de ceux qui, pénétrés de la dignité de la nature humaine, ne désespèrent jamais de sa cause, et aux yeux desquels quatre siècles de servitude n'anéan-

tissent pas plus les droits d'un peuple vaincu, qu'ils ne sanctionnent l'absurdité sauvage du code de la conquête et de la force.

Plus les Grecs multiplient les belles actions, plus on doit être jaloux de connaître en détail les événements qui ont précédé, dans cette révolution, les faits que les journaux signalent de jour en jour à notre admiration.

Les ouvrages déjà publiés sur cette guerre peuvent être rangés en deux classes, aussi bien que leurs auteurs. Parmi ces derniers, il en est, quel que soit d'ailleurs leur mérite littéraire, qui, trop pressés d'entretenir le public d'un sujet si capable d'exciter son intérêt, ont tracé la plus grande partie de leurs tableaux d'après des renseignements incomplets, souvent contradictoires ou sans autorité.

Dans leur tentative précipitée, ils ont répété beaucoup d'assertions de l'exactitude desquelles ils ne doutaient pas sans doute; et pourtant, aux époques traitées par eux, les communications et les rapports entre les différentes parties de la Grèce étaient encore si peu assurés et si difficiles, que, sur les lieux mêmes, nous n'apprenions souvent que plusieurs mois après, et comme par hasard, des événements d'une haute importance arrivés à quelques journées de nous. Rendons cependant justice au zèle de ces écrivains, et sachons-leur gré de leurs efforts; car encore a-t-on lieu d'être surpris qu'aussi éloignés du théâtre de la guerre, ils n'aient point été découragés à l'idée des difficultés nombreuses que présentait une tâche de la nature de celle qu'ils s'étaient imposée. Mais que dire de ceux qui, rentrés

dans leur patrie après un court séjour en Grèce, paraissent en avoir rapporté la ferme persuasion qu'ils seraient les seuls à parler de ces affaires où ils assurent avoir joué le principal rôle, de ces combats dont ils se donnent bonnement pour les héros? Les imprudents! Ils parlent de modestie, et ne craignent point de vouloir faire marcher, concurremment avec les intérêts d'un peuple, les pitoyables calculs d'une petite gloire personnelle! Ils ont pu croire la distance qui nous sépare du théâtre des exploits qu'ils s'attribuent suffisante pour préparer, pour garantir une aveugle créance aux rêves de leur vanité ridicule! A les entendre, ils auraient eu le miraculeux privilége de l'*omni-présence*, ils auraient tout vu, se seraient trouvés partout, et voudraient établir, à la faveur d'omissions

ou d'erreurs volontaires de dates, qu'ils ont assisté jusqu'à trois affaires arrivées dans le même temps sur différents points, à trente, à quatre-vingts lieues l'une de l'autre. Mais, tandis que le public, prompt aux choses merveilleuses, et prodigue de confiance envers ceux dont l'audace lui en impose, se croyait d'abord obligé d'ajouter foi et d'applaudir en lisant certains *Mémoires* écrits déjà sur cette guerre, quelques soldats voyageurs, revenus, comme moi, de l'Orient, après y avoir servi plus ou moins long-temps dans les rangs des Grecs, soupçonnaient vivement l'auteur de vouloir rendre ses lecteurs dupes d'une coupable et inconvenante mystification. Sans vouloir décider jusqu'à quel point ils ont deviné juste, et abandonnant un bizarre écrivain aux illusions de son amour-propre, je vais

dire quelques mots de l'ouvrage que je publie aujourd'hui.

Loin de moi la pensée présomptueuse de l'offrir comme une compensation qui puisse dédommager le public de tout ce qu'ont laissé à désirer les écrits déjà consacrés aux événements dont je vais parler; je me suis proposé seulement de rendre compte, sous la forme et avec la liberté que comportent de simples mémoires, des deux premières et plus importantes époques de la révolution des Grecs. Depuis que leur cause a pris de la consistance et de l'avenir, et qu'on a vu un personnage illustre aborder les rives de l'Étolie pour joindre la palme du guerrier au laurier du poëte, des officiers instruits ont tourné leurs pas et leurs espérances vers cette carrière digne des ambitions les plus nobles. Tout annonce donc que

nous aurons d'excellents mémoires, à partir de mil huit cent vingt-trois; or j'ai voulu tenter de remplir l'intervalle qui sépare, de son aurore, cette époque déjà avancée de l'insurrection. Je n'étais point rentré en France avec le projet d'écrire; tel a été, plus tard, le motif qui m'y a déterminé. J'ai cru que je ferais un ouvrage utile, lors même que je ne ferais point un ouvrage brillant; et quand l'histoire s'occupera de rassembler les matériaux d'une grande composition sur ce beau sujet, si j'ai pu lui fournir quelque utile document, j'aurai atteint mon but.

Admirateur des sentiments généreux qui ont mis les armes aux mains des Grecs, je ne me suis pas néanmoins imposé l'obligation de les louer sans réserve et d'applaudir lâchement jusqu'à leurs excès. Ce que j'ai blâmé en leur présence, je

ne l'approuverai point aujourd'hui loin d'eux. Je veux, au contraire, je veux que cet écrit porte l'empreinte des sensations diverses et souvent contradictoires que j'ai éprouvées sur les lieux, passant pour les Grecs de l'enthousiasme à l'indignation, suivant qu'ils combattaient avec héroïsme, ou ternissaient l'éclat d'une cause si belle par des actes de férocité qu'ils auraient dû laisser à leurs ennemis, à leurs bourreaux.

Je présente donc cette diversité de mouvements opposés comme le gage certain de la sincérité de ces Mémoires.

Si j'eusse fait un livre d'après des impressions et des récits étrangers, dans la froide méditation du cabinet, je l'aurais soumis à un système; j'en aurais emboîté tous les développements dans un cadre soigneusement apprêté; j'aurais été

régulier, constamment d'accord avec moi-même ; je n'aurais pas plaint tantôt les Grecs, tantôt les Turcs ; enfin je ne me serais pas associé à toutes les douleurs de l'humanité, de quelque côté que ses cris vinssent frapper mon oreille ; j'aurais produit un tableau plus symétrique et moins tumultueux ; mais j'aurais manqué de vérité, et la vérité est le seul mérite de cet ouvrage.

Au reste, j'ai compris, autant qu'aucun autre, combien les excès qu'il m'arrive de reprocher aux Grecs étaient malheureusement inévitables ; et je ne sais, après tout, si les massacres de Tripolitza comme ceux de Chio n'ont pas au moins l'utilité de rendre à jamais toute transaction impossible entre les oppresseurs et les opprimés, et par conséquent de préserver ces derniers de toute déception

funeste. Il fallait, je le sens, d'immenses holocaustes à la liberté des Grecs; elle ne pouvait sortir de l'abîme où un long esclavage l'avait plongée, ni par la voie des accommodements, ni par celle de miracles autres que ceux du courage. Et, pour faire comprendre à quel point cette malheureuse nation avait été écrasée par le temps et la tyrannie, j'ai pensé qu'il serait utile d'offrir dans une introduction le tableau succinct de ses vicissitudes, depuis que la perte de sa liberté alla grossir les triomphes de Rome. M. *Alph. Rabbe* s'est chargé de ce travail.

M. *Michel Schinas*, ancien secrétaire du sénat du Péloponèse et du président du gouvernement, a bien voulu me communiquer, avec une partie des pièces justificatives placées à la fin de ces Mémoires, les documents les plus authentiques

sur les circonstances du soulèvement de la Morée et des îles, ainsi que sur les premières affaires maritimes des Grecs, documents puisés dans le journal du navarque Jacomaki Tombazi d'Hydra.

M. *Schinas* a encore fourni les excellentes notes qui ont servi à M. *Rabbe* pour tracer le tableau de cette administration ecclésiastique si remarquable, seul vestige d'existence nationale que la conquête n'eût point fait disparaître.

Je ne crois pas devoir demander grâce pour les incorrections que les gens d'un goût ou d'une humeur sévères trouveront dans cet ouvrage; je suis soldat, et il serait peu juste d'exiger de moi la pureté de style que l'on aurait droit d'attendre d'un homme de lettres.

INTRODUCTION.

ESQUISSE DES RÉVOLUTIONS DE LA GRÈCE DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA DOMINATION ROMAINE JUSQU'A LA CHUTE DU BAS-EMPIRE; ET TABLEAU DE L'ÉTAT DE LA NATION GRECQUE SOUS LES TURCS.

On a souvent prétendu que les nations ne périssent pas : il suffit d'un regard jeté sur l'histoire pour démentir et détruire cette illusion de l'orgueil humain. La surface du globe est couverte par les débris des plus grands peuples qui l'aient habitée. La vie des nations reconnaît un terme, car tout a le sien ici-bas : elles meurent naturellement, quand les révolutions, les conquêtes ou les guerres intestines, ne les font pas périr de mort violente. Il est aussi pour elles une autre manière de cesser d'être, et c'est la

plus commune : elle consiste dans la perte des institutions avec lesquelles elles ont grandi et prospéré, et dans l'altération du génie qui fait qu'une population est elle-même, et non pas une autre. Lorsque cette perte est consommée, le plus précieux des éléments qui forment la *nationalité* ne se retrouve plus, c'est le patriotisme ; ou bien il devient tiède, incertain et chancelant, car il ne sait plus où se prendre : il ne lui reste d'autre appui que le sol foulé par les ancêtres. Mais la patrie n'est pas toute dans le sol ; elle est aussi, et principalement, dans les mœurs, dans les lois et dans les dieux.

Si donc, après des siècles d'esclavage, après une multitude de révolutions et de contacts qui, durant deux mille ans, ont mélangé son sang du sang de vingt peuples étrangers ou ennemis, une nation jadis célèbre vient à rompre ses chaînes, il ne faut pas pour cela s'imaginer qu'elle va reparaître sur la scène du monde vivante de sa vie passée, et revêtue des formes brillantes et majestueuses qui la signalèrent autrefois. Ce

globe où nous sommes est le théâtre de perpétuelles transformations, mais nulle résurrection positive n'y est possible. Pour qu'un peuple reparût le même, il faudrait qu'il remontât sur la terre avec le cortége des institutions qu'il laisse au fond du tombeau. Il faudrait encore qu'à sa renaissance tout se retrouvât en place autour de lui; car les lieux, leur forme, leurs accidents (1), sont des circonstances très décisives dans l'existence des races qui les habitent. Mais le temps, qui n'épargne rien dans sa course, dépouille les flancs des montagnes, découronne leurs têtes des forêts fécondantes, dessèche les lits des fleuves, dissipe les sucs fertiles des vallées, et surtout il se joue des monuments de l'homme. Il couche sous l'herbe les chapiteaux des colonnes, et prépare des nids aux reptiles avec les débris des voûtes somp-

(1) Des voyageurs ont très bien remarqué que l'aspect physique de plusieurs lieux de la Grèce avait totalement changé, et que des contrées autrefois très salubres sont maintenant ravagées par des maladies endémiques.

tueuses où fumait l'encens pour les dieux. Le temps ne laisse que le squelette informe des métropoles les plus fières de leur beauté et de leur puissance, pour apprendre à l'homme, écrit à Cicéron Servius Sulpicius voyageant en Grèce, le peu que vaut sa propre vie.

Lorsque l'aspect des ruines de quelques cités du Péloponèse inspirait au voyageur romain ces réflexions si philosophiques, la Grèce antique, législatrice et guerrière, cette glorieuse institutrice du monde, n'existait déjà plus. Elle était descendue au tombeau, depuis plus d'un siècle et demi, avec les débris de la ligue achéenne; et s'il n'est pas rigoureusement vrai, ainsi qu'on l'a écrit bien des fois, que Philopœmen ait été le dernier des Grecs, il est au moins permis de dire qu'il fut le dernier de cette suite de grands hommes à qui la Grèce antique était redevable de sa suprématie morale sur le monde alors connu; hommes qui exerçaient le pouvoir sans être altérés par lui, et n'emportaient d'autre fortune en se retirant que la vénération de

leurs compatriotes. C'est parceque leurs saintes traditions s'éteignirent que la Grèce tomba dans l'avilissement et la servitude. Jetons un coup d'œil sur les vicissitudes que présente son histoire, afin de donner au moins une idée du vaste intervalle qui nous sépare de ses anciens jours.

Affaiblis par leurs propres divisions, acharnés à la perte l'un de l'autre, les peuples grecs, depuis long-temps menacés par Rome, semblaient ne devoir plus les restes de leur existence qu'à ce vieux respect dont ils avaient rempli la terre pour leur nom. Cependant, comme la vieillesse des nations inspire bien moins de pitié que de convoitise, ils ne tardèrent pas à partager le sort commun que la fortune de Rome réservait à tout l'univers. Les aigles victorieuses planaient déjà sur la Macédoine, et les généraux qui commandaient dans cette vaste province profitèrent de la première occasion ou du premier prétexte qui s'offrit pour entrer sur le territoire de Corinthe. Mum-

mius fit bientôt le siége de cette métropole des arts, où furent détruits tant de chefs-d'œuvre qui l'embellissaient. Une faible partie de ces monuments du génie alla décorer Rome, pour y attendre le marteau de ces autres barbares qui vinrent, quelques siècles plus tard, venger sur elle la déprédation générale de l'univers. Corinthe périt la même année que Carthage fut détruite ; elle périt parceque les Romains craignirent qu'elle ne succédât à la richesse et à la puissance de cette dominatrice des mers. C'est un héritage que la nature semblait lui avoir réservé en la plaçant sur l'isthme auquel elle donne son nom.

Après la perte de Philopœmen, après les malheurs de Corinthe, paraît, comme un astre consolant et doux, ce digne Polybe, qui, grâce à l'estime des Romains pour lui, interposa sa médiation entre l'épée des vainqueurs et ses compatriotes; il adoucit des maux qui ne se pouvaient plus venger, et allégea des chaînes fatales qu'alors le bras d'un Thémistocle n'eût

pas brisées. Ses compatriotes reconnaissants lui érigèrent une statue avec cette inscription : « La Grèce n'aurait pas fait de fautes si, dès le » commencement de la guerre, elle eût été docile aux conseils de Polybe; mais après qu'elle » les a eu commises, il a été seul son libérateur. » Il faut, pour achever l'éloge, ajouter à ces paroles touchantes que Polybe fut l'ami de Scipion.

Désormais province romaine, la Grèce vit rapidement s'éteindre sa fierté, son génie militaire, et même ce tiède patriotisme qui n'est plus que l'amour du sol. Ces Grecs, qui sortaient autrefois si rarement de chez eux, et ne connaissaient les peuples qu'ils nommaient barbares que par les voyages de leurs sages avides d'instruction, se répandirent dans toutes les provinces de l'empire, portant le spectacle de leur servitude chez ceux mêmes qu'ils avaient méprisés.

La Grèce toutefois s'agita souvent sous le joug; elle s'indignait d'avoir pour maîtres des

hommes qui faisaient profession d'ignorer le charme des beaux-arts, car les Romains de ce temps étaient encore grossiers. Athènes, où, depuis la ruine de Corinthe, s'était retirée toute la civilisation grecque, conservant des restes de sa turbulence démocratique, mérita plusieurs fois d'être châtiée ; mais plus tard les Romains, sans rivaux et sans crainte, traitèrent avec cette mansuétude qui accompagne la force ces vieux enfants grecs qui les amusaient. D'ailleurs les séductions irrésistibles des beaux-arts avaient amolli un peu ces inflexibles courages ; la rudesse du vieux Caton et la barbarie du poëte Ennius faisaient place à la culture plus savante de l'art de parler et d'écrire, et c'est à Athènes que l'on allait apprendre à sacrifier aux grâces.

Lorsque Mithridate, enrichi des dépouilles de plusieurs rois alliés des Romains, et maître de toute l'Asie mineure, pensa qu'il fallait *attaquer dans leurs murs ces conquérants si fiers*, c'est en Grèce d'abord qu'il fit passer des

troupes, jugeant qu'impatiente du joug la Grèce était leur frontière la plus facile à envahir. L'imprudente Athènes se livra follement à la joie de changer de maître, et, séduite par les discours du sophiste Aristion, vendu à Mithridate, elle reçut dans ses murs deux mille hommes de troupes envoyées par ce roi. Le lâche Aristion, nommé préteur, ne tarda pas à tyranniser ses concitoyens, et Sylla, à la tête des légions romaines, vint presque aussitôt leur faire expier, plus cruellement encore, une insensée témérité. Ils voulurent d'abord se défendre dans leurs murailles; mais, cédant aux horreurs de la famine, ils envoyèrent des députés au général romain par le conseil d'Aristion. Ces députés haranguèrent Sylla; et comme ils lui parlaient avec emphase de Thésée, de Codrus, des victoires de Marathon et de Salamine: « Allez, leur dit » Sylla en les interrompant, heureux et glorieux » mortels, reportez ces discours dans vos écoles; » je ne suis point venu ici pour apprendre vo- » tre histoire, mais pour châtier des rebelles. »

Cette superbe menace s'accomplit immédiatement, et la ville, prise d'assaut, fut livrée au pillage. Cependant Sylla, après avoir puni de mort Aristion, épargna les Athéniens, pardonnant, dit-il, aux vivants en faveur des morts. Les journées de Chéronée et d'Orchomène, en achevant l'expulsion des troupes de Mithridate, firent rentrer toute la Grèce sous le joug des Romains. Cependant elle retint constamment de ses premières habitudes des penchants républicains, et des velléités d'indépendance; penchants qu'elle manifestait en accueillant de préférence les vaincus du parti populaire, dans les guerres civiles qui commencèrent à Marius et Sylla, pour se terminer à la journée d'Actium. C'est en Grèce que Pompée proscrit vint chercher un asile; et c'est en Grèce encore qu'aux champs de Philippes expirèrent ensemble la liberté romaine et la constance de Brutus, qui, mourant et trahi par la fortune, blasphéma la vertu.

Depuis Auguste jusqu'aux invasions des bar-

bares, la Grèce, confondue dans la multitude des provinces dont se composait l'empire, cessa d'avoir des droits à l'attention de l'univers ; le génie qui, jusque là, lui avait conservé de la dignité même dans la servitude, s'altéra, et le sceptre du goût échappa à ses mains caduques, comme en était tombé celui de la puissance. Le culte des lettres cessa, ou du moins ne fut plus que le puéril amusement d'une malheureuse oisiveté. Les Grecs ne combattaient plus, ils disputaient ; des arguments étaient leurs armes, des sophistes leurs généraux, et des écoles leurs champs de bataille ; là on voyait l'argumentateur le plus subtil ou le plus opiniâtre obtenir les honneurs d'une sorte de triomphe.

Quelques institutions antiques, et, par exemple, ces solennités qui, comme les jeux pythiens, néméens, ou les fêtes olympiques, réunissaient un grand concours de peuples, avaient survécu à cette dégradation : leur forme subsistait encore, mais non plus leur essence et leur prin-

cipe. Une scandaleuse prodigalité des récompenses jadis données aux grands talents changeait ces solennités en farces rebutantes. Néron, comédien et chanteur, parcourant l'Achaïe, recueillit dix-huit cents couronnes, qui lui furent décernées au milieu des applaudissements et des transports du peuple grec. Voilà ce qu'étaient devenus les descendants d'Harmodius et d'Aristogiton : vils flatteurs d'un tyran ridicule, ils profanaient, au profit de son amour-propre, la pensée des siècles antiques ; et ce qui mit le comble à leur misère, c'est que Néron, par reconnaissance, les déclara libres.

Dès lors il n'y eut plus que cette Grèce futilement savante, qui fournissait à Rome des philosophes et des médecins, comme l'Égypte lui fournissait des chiromanciens et des cuisiniers; les provinces d'Asie, des baladins, des bouffons et des chanteurs; la Thrace et la Macédoine, des gladiateurs et des portefaix. Alors un philosophe grec entrait dans le domestique d'une maison opulente ; et, malgré sa

longue barbe, enseigne d'une fausse austérité, il n'était que le vil complaisant d'une petite maîtresse romaine, l'accompagnant au cirque, et souriant lorsque, avide de sang, elle *tournait le pouce* pour que le gladiateur reçût le coup mortel (1).

Viennent plus tard les barbares, dont le débordement commença sous Alexandre Sévère. Une grande révolution avait déjà changé la face de l'Orient. La Perse, anéantie et oubliée, s'était régénérée ; elle reparaissait sur la scène du monde, fortifiée de l'héritage des Parthes, et avec de grands hommes pour rois. Les Perses s'avancèrent innombrables, revendiquant toute

(1) *Vertere pollicem*, mettre le pouce du haut en bas ; signe contraire à celui par lequel le peuple accordait la vie au gladiateur terrassé par son adversaire. Les femmes, accoutumées à ces sanglants spectacles, mais conservant, dans cette privation de la sensibilité de leur sexe, la frivolité qui ne lui est pas moins propre, exigeaient que le gladiateur vaincu prît une attitude élégante en expirant. Et ce sont elles, au rapport des auteurs, qui se montraient le plus empressées à *tourner le pouce*.

l'Asie, jadis conquise par Cyrus. Les Artaxerxès, les Sapor, les Cosroès, occupèrent successivement les armes et les talents de plusieurs empereurs. Sous Décius, les Goths passèrent le Danube; cet empereur perdit la vie en combattant contre eux : son successeur, Valérien, remporta sur ces barbares quelques avantages en Gaule et en Illyrie; mais de nombreux essaims de Scythes inondent l'Asie mineure, passent l'Hellespont, et viennent mettre le siége devant Thessalonique. On rapporte qu'un corps de ces troupes s'étant emparé d'Athènes, les chefs délibérèrent s'ils brûleraient tous les livres qui s'y trouvaient : « Laissez les Grecs, s'écria l'un » d'eux, s'amollir dans ces amusements fri- » voles : leurs mains, si familières avec le *papy-* » *rus,* en trouveront le fer plus lourd, et nous les » vaincrons toujours avec plus de facilité. » La politique et le bon sens de ces barbares s'étonneraient bien des idées de nos jours, où les livres paraissent plus dangereux que le fer et la flamme.

Claude le Gothique délivra la ville de Thessalonique. Après Aurélien, qui fit la paix avec eux, des nuées de Francs, de Bourguignons et de Vandales remplacèrent les Goths. Les barbares frappaient à toutes les portes de l'empire; elles cédaient sous leurs coups. Redoutables par leur nombre et leur férocité, ils le devinrent aussi par leur science de la guerre; souvent les empereurs prirent le parti de les enrôler pour eux, et de leur former des établissements sur les frontières, ayant ainsi des nations entières pour postes avancés.

Ces diverses invasions des barbares servirent de prétexte à la translation de l'empire, qui ne fut pas le moindre de ses malheurs, et dont la cause réelle fut la haine de Constantin pour la ville de Rome et pour un peuple qui le méprisait. Il posa dans Bysance (en 328) les fondements d'une ville nouvelle, qu'il nomma Constantinople, et qui n'a pas encore été dans le monde ce que son admirable situation lui permettait de devenir.

Rome était restée en possession du privilége nominal de capitale ; les empereurs choisissaient des préfets où patrices pour la régir. Cependant une division, tracée par la nature, commençait à s'établir entre les contrées diverses de cet empire immense : on disait les provinces d'Orient et les provinces d'Occident, et chacune d'elles gravitait, selon sa position géographique, vers l'une ou vers l'autre des deux grandes métropoles. Sous Valens et Valentinien, on consacra le fait qui s'établissait par une séparation convenue ; il y eut deux empires et deux empereurs : mais cette division devint illusoire. Les barbares étaient maîtres de tout l'Occident : les Goths, fuyant les Huns, fondirent sur l'Italie avec Alaric leur roi, et saccagèrent Rome, après l'avoir épuisée une première fois. Les Goths ravagèrent aussi la Grèce, en y pénétrant par les Thermopyles ; il n'y avait plus de Léonidas pour les arrêter. De nos jours le voyageur peut suivre encore, de ruine en ruine, la marche d'Alaric. Argos, Sparte et Corinthe

devinrent la proie de ce barbare, qui détruisit également le temple d'Éleusis. Rome survécut pourtant à son malheur, mais ses empereurs n'eurent plus qu'une autorité illusoire. Enfin le nom même d'empereur d'Occident périt par l'abdication d'Augustule; et après lui ce fut Odoacre, roi des Hérules, qui prit dans Rome le titre de roi d'Italie.

La Grèce, d'abord comprise dans l'empire d'Orient, lui donna bientôt son nom. Les ténèbres se répandirent sur l'Occident; et Constantinople devint alors le centre de la civilisation, et le dernier asile des sciences et des arts.

Sous Théodose parut Attila, autre dévastateur prédestiné, qui voulut, à l'exemple d'Alaric, avoir le titre de général des Romains. Ce fut le tour de l'empire d'Orient d'être brisé par les barbares. Du Pont-Euxin à l'Adriatique, les Huns, plus féroces que les Goths, changèrent en déserts tous les pays qu'ils traversèrent, livrant aux flammes tout ce qu'elles pouvaient dévorer. Attila s'avança jusque sous les murs

de Constantinople: cette ville croyait toucher à l'heure de sa destruction; heureusement le barbare ne savait pas faire un siége.

Les dévastations commises par ces hordes sauvages sont incalculables. Tout tombait sous leur glaive et sous leur marteau; et s'ils avaient connu l'usage de la poudre à canon, telle était leur rage exterminatrice, qu'ils eussent mis l'univers en cendres. L'histoire n'a signalé que bien peu d'exemples de résistance contre eux. Théodose II, qui prenait, selon l'usage, le titre d'invincible, n'avait pas même d'armée à leur opposer. Il leur céda honteusement les plus belles provinces de l'Orient.

Les Ostrogoths, établis déjà en Thrace et en Pannonie, ne tardèrent pas à descendre, et s'emparèrent de la Thessalie. L'empereur Zénon, qui venait de voir sans en être ému la chute de l'empire d'Occident, reçut la loi que les barbares lui imposèrent; il poussa même la lâcheté jusqu'à nommer Théodoric consul général, préfet des milices de la Thrace, et à lui

ériger une statue équestre dans l'hippodrome ; enfin, il le reçut à Constantinople plutôt comme son maître que comme son allié, et lui céda en outre la Dacie et une partie de la basse Mœsie.

Théodoric n'était point un homme ordinaire : il dédaigna la couronne avilie des souverains de Bysance, car il ne tenait qu'à lui de la placer sur son front; il eut, au contraire, la générosité de défendre l'empire contre ces nouvelles hordes de barbares qui venaient de franchir le Danube. Il fallut récompenser un si grand service, et le don de la belle Italie en fut le prix. Théodoric, en partant, rallia à lui tous les étrangers établis en Orient, et l'empire se trouva débarrassé de ceux-là. Malheureusement d'autres les remplacèrent : les Sarrasins et les Perses traversèrent de nouveau l'Arménie, et s'avancèrent vers la Propontide. Anastase se délivra des derniers, les plus redoutables de tous, en se soumettant à un tribut considérable.

Théodoric, après avoir tué Odoacre, se croyant dégagé envers l'empire par la mort de Zénon, renvoya ses lieutenants dans les provinces illyriennes. Ils y défirent les généraux de l'empereur. Celui-ci imagina de faire construire pour la défense de Constantinople une muraille épaisse de vingt pieds, flanquée de tours, et qui s'étendait, dans l'espace de treize lieues, de la Propontide au Pont-Euxin.

Cependant du pain et des spectacles suffisaient à ce peuple autrefois si jaloux de sa gloire. La fureur des factions du cirque, des *blancs* et des *rouges*, des *verts* et des *bleus*, fut poussée au point de causer de graves désordres dans l'empire. Un mot dit tout : de vils cochers excitaient les passions nationales! Tel était alors ce que nous appelons de nos jours *l'esprit public*. Les moines sophistes, les théologiens disputeurs, partageaient seuls avec les cochers les affections du peuple; et ceux-ci étaient bien autrement encore turbulents et dangereux.

Justinien, protecteur fanatique des chrétiens, ferma par un édit les écoles d'Athènes, où quelques traditions du paganisme se perpétuaient comme une dépendance inévitable des beaux-arts et des sciences; dont cette ville était demeurée l'unique sanctuaire. Cette noble et malheureuse Athènes, les Goths et les Vandales eux-mêmes l'avaient épargnée. Les hommes instruits dont elle était l'asile, les philosophes, allèrent chercher un refuge dans la capitale de la Perse; mais ils ne trouvèrent à la cour de Cosroès qu'un despotisme dont la bienveillance du prince ne pouvait suffisamment adoucir les rigueurs et les formes en leur faveur, et ils retournèrent en Grèce.

Tandis que Bélisaire, vainqueur des Vandales en Afrique, travaillait à gagner le supplice que lui réservait son maître, d'autres peuplades vagabondes triomphaient où ce grand homme n'était pas. Les Bulgares s'établissaient dans le pays auquel ils ont laissé leur nom. Les Huns, après avoir passé le Danube, descendaient dans

la Grèce pour y profiter des restes des Goths. Il fallut faire revenir les troupes qui étaient en Italie pour défendre Constantinople. Cette malheureuse capitale n'était pas moins troublée au dedans que menacée au dehors ; le sang y coulait pour des querelles théologiques ; et des milliers de moines fanatiques, vengeurs prétendus de l'orthodoxie, secouaient partout les torches de la guerre civile, comme s'ils avaient voulu faire une diversion en faveur des ennemis de l'état.

C'est sous le règne de Justinien que, pour la première fois, on entendit parler des Turcs, autres sauvages descendus des flancs de la haute Asie (1) à la suite des Huns et de tant d'autres nations émigrantes qui les avaient précédés. Bélisaire les combattit, et sauva encore une fois l'empire.

(1) Originaires des vastes régions situées au nord du mont Caucase, au-delà de l'Oxus des anciens, et ayant particulièrement habité d'abord la Transoxiane, le Karasme et le Turquestan.

Les successeurs de Justinien reportèrent de nouveau au cœur de l'Asie les limites de l'empire. La Perse, croulant à son tour sous la main des factions qui la déchiraient, fut pour Héraclius la matière d'un triomphe plus éclatant que difficile. Cosroès deuxième du nom, vaincu dans plusieurs batailles, reconnut la suprématie de l'empire grec. Héraclius acheva sa carrière, dont les débuts avaient été si majestueux, dans les puérilités de la scolastique, au milieu de moines et d'eunuques. Le goût d'une métaphysique insensée, qui passait alors pour la première des sciences, pervertissait les esprits les plus élevés, rapetissait les plus grandes âmes. Rien d'utile et de bon ne sortit du sein de ces querelles, où l'atrocité le disputait au ridicule; et cette rage théologique se conciliait avec la frivolité et la dépravation des mœurs. Les Grecs, sourds au bruit des armes, attentifs seulement à ceux du cirque, ou rassemblés autour de leurs turbulents prédicateurs, donnaient au monde un terrible exemple des écarts

de l'intelligence, et de l'abus de la parole. Cependant les Visigoths s'emparaient de l'Espagne, et les Lombards s'établissaient en Italie.

Mahomet parut, et il vit que *le temps de l'Arabie était enfin venu.* Le peuple arabe sortit avec lui de ses contrées paternelles. La rapidité de ses vastes conquêtes, et cette suprématie politique à laquelle il parvint en moins d'un siècle, peuvent se rapporter à trois causes principales : ses mœurs particulières, le génie de son chef, et le déclin universel des puissances qui tour à tour avaient brillé sur la scène du monde lorsqu'il vint lui-même l'occuper.

Le prophète jeta les yeux sur l'Asie et l'Afrique, et qu'y vit-il? Des princes sans courage, amollis par les voluptés ou dominés par une imbécile superstition; des grands perdus de luxe; des soldats vêtus de soie, et peu soucieux de combattre; des peuples écrasés d'impôts, pleurant sur des fers qu'ils n'osaient rompre, et tour à tour vexés par leurs maîtres, ou foulés et massacrés par les hommes du Nord. Au milieu

de ce chaos social, le polythéisme abandonné tombait en ruines, et le christianisme victorieux ne faisait que des esclaves, grâces à l'ignorance des peuples et à la mauvaise foi de ceux qui l'enseignaient. Mahomet était maître absolu de ses ardents compatriotes; leur enthousiasme pour lui allait jusqu'à l'idolâtrie : « Venez, » leur dit l'*envoyé de Dieu*, venez; prenons la » terre, car elle est à nous. » Il promit la gloire aux braves, la domination aux ambitieux, les richesses aux avares, les voluptés à tous; et les nations qui *croyaient* marchèrent sur ses pas. Des bords de la mer Rouge, du golfe Persique et de l'océan, les députés de vingt peuples, prévenus par ses ambassadeurs, vinrent lui rendre hommage. Les Perses coururent au-devant du mahométisme. Les Grecs, attachés à leur religion, voulurent la défendre; leur résistance se prolongea long-temps sous les successeurs de Mahomet; mais l'empire tomba par lambeaux sous le joug des nouvelles races musulmanes, qui, converties par le peuple arabe et

mêlées à son sang, vinrent après lui propager par l'épée la loi du prophète.

La Syrie fut la première province conquise : les lieutenants de Mahomet s'emparèrent de Damas par la trahison d'un prêtre. Alexandrie, après un siége de quatorze mois, succomba sous Omar, qui brûla la bibliothèque de cette ville : perte à jamais regrettée par le monde savant. L'Égypte entière fut conquise par Amrou. Les factions, les rivalités des prétendants au trône ne cessaient pas de déchirer le cœur de l'empire, devenu de tous côtés la proie des barbares. La cour, l'armée et l'église étaient peuplées de Goths, de Vandales, de Sarmates, de Lombards, de Francs, d'Arméniens et de Persans. Dans cette prodigieuse confusion de races, de mœurs et de vices, que pouvait-il rester au peuple grec de son caractère primitif ? rien que ce qu'il y a de misérable et d'odieux dans la nature de l'homme : rien que ce qui vit par sa propre corruption.

Les Sarrasins (on donnait ce nom aux Arabes

déjà croisés avec les races africaines), après avoir ravagé l'ancienne Grande-Grèce, c'est-à-dire l'Italie ultérieure et la Sicile, vinrent mettre le siége devant Constantinople. Constantin Pogonat défendit sa capitale avec courage, et le feu grégeois, qui fut alors inventé, devint l'auxiliaire le plus puissant de cette défense. C'est un beau moment dans l'histoire du Bas-Empire; et il faut le remarquer, car ils sont rares. Les Grecs, sous un chef énergique, redevinrent citoyens et soldats; mais la chute ou du moins la décadence de l'empire n'en fut guère ralentie. Les musulmans ne tardèrent pas à se rendre maîtres des grandes îles de l'Archipel, telles que Chypre, Candie, et des côtes de l'Asie mineure. Ils éprouvèrent de grands revers à la suite de tous ces avantages; mais, grâces à la folie des Grecs, ils retrouvèrent bientôt les routes de la victoire. L'hérésie des iconoclastes, qui venait de naître, et que les empereurs embrassèrent avec fureur, mit en combustion la capitale et les provinces centrales

de l'empire. Cette hérésie, condamnée par les papes de Rome, commença la brouillerie achevée par Photius et servit à fortifier cette antique tendance vers un schisme religieux, qui n'était pas moins inévitable que la séparation politique de l'Orient et de l'Occident. Léon voulut chasser le pape du saint-siége et s'emparer de Rome; il réussit du moins à soustraire à sa juridiction la Grèce, l'Illyrie et la Macédoine. Mais il perdait d'un autre côté la possession bien réelle de la Paphlagonie, que les Sarrasins lui enlevaient. Les succès de ceux-ci allèrent croissant sous les règnes honteux qui suivirent, et pendant lesquels le nord de l'empire ne cessa point d'être désolé par les Bulgares : c'est l'époque la plus malheureuse et la plus hideuse de l'histoire du Bas-Empire et de tout l'Orient; car la cour de Damas était le théâtre des mêmes scènes de perfidie et de violence, et le trône des califes était souillé de sang comme celui des empereurs grecs : les uns et les autres montaient à la puissance suprême, et la perdaient

par de lâches assassinats. En Occident, le sort des princes dépossédés était moins terrible; on les confinait ordinairement dans des monastères.

Les papes saisirent ce moment pour s'affranchir totalement de l'autorité des empereurs et pour répudier leur protection. C'est alors qu'ils cessèrent de dater leurs actes du règne de ces princes, et de faire ratifier par eux leur nomination. Ce ne fut pas seulement la faiblesse de l'empire d'Orient qui leur facilita cet affranchissement, ce fut la puissance d'une nouvelle monarchie destinée à renouveler l'empire d'Occident à l'ombre de l'épée de Charlemagne.

Le pape Zacharie, secondant l'ambition de Pepin, légitima son usurpation de la couronne de France; Pepin lui donna en retour les provinces et les villes qui ont composé depuis ce qui est appelé en Italie l'État ecclésiastique. On sait que les papes, avec le temps, étendirent beaucoup le parchemin sur lequel cette donation prétendue était écrite, c'est-à-dire qu'ils

annexèrent bon nombre de villes à l'exarchat de Ravenne, qui avait été donné d'abord par Pepin.

Les Grecs se consolèrent facilement de la perte définitive d'un pays dont ils ne retiraient depuis long-temps aucun avantage : d'ailleurs ils étaient menacés de trop près par les barbares pour s'inquiéter de ce qui se passait au loin.

Les Sarrasins ne quittaient pas les provinces méridionales de l'empire ; quelquefois vaincus, plus souvent vainqueurs, plus ou moins rapprochés des bords de l'Hellespont, ils restaient en présence de Constantinople, croyant pressentir qu'après une rapide agonie l'empire grec devait tomber sous leurs coups. Ils se trompaient pourtant : la lutte fut assez longue pour laisser au trône des califes arabes le temps de s'user. Le peuple chéri de Mahomet devait être remplacé par un autre peuple également converti à sa loi, mais plus jeune en férocité, plus vigoureux [redacted] barbarie, et plus fanatique encore : c'était le peuple turc, dont l'empire avait

déjà entendu parler, et qui formait l'arrière-garde des nations musulmanes qui s'étaient levées pour la conquête du monde.

L'empire grec était devenu tributaire des califes sous le plus célèbre de ces souverains, Haroun-al-Raschid. Il ne se releva pas entre les mains d'Irène. Cette princesse, qui fit crever les yeux à son fils afin de conserver le pouvoir, rechercha l'alliance de Charlemagne; mais ce grand homme repoussa ses ambassadeurs avec mépris. Nicéphore ne se servit de son usurpation que pour démembrer l'empire. Il céda à Charlemagne l'Istrie, la Liburnie, la Pannonie, la Croatie, et presque toute l'Illyrie; d'un autre côté, les Sarrasins le soumirent à un tribut.

Malgré ces concessions faites à l'étranger, malgré tant de prodigalités insensées et la dilapidation des finances de l'état, suite nécessaire d'une administration détestable, le faste accoutumé des empereurs grecs n'éprouvait aucune diminution : il semblait s'accroître au contraire des malheurs de l'état. C'est un

sinistre présage pour le pouvoir, lorsque la magnificence des cours contraste avec la misère des peuples.

Quelques hommes, dignes des anciens par leur courage et leurs vertus, semblaient de temps en temps suscités par la providence pour retenir l'empire sur le penchant de l'abîme que tant de fautes, de folies et de malheurs avaient creusé pour lui.

Le règne de Basile fut une véritable restauration pour l'état. Les ennemis extérieurs furent repoussés et vaincus; et ce gouvernement juste et vigoureux comprima l'humeur factieuse du peuple. Mais voilà presque les derniers beaux jours de l'empire dans sa vieillesse. A partir de ce moment, le trône plus souillé de crimes, la nation plus accablée de misères, plus avilie par la domination d'indignes maîtres, semblent se précipiter à l'envi vers le terme fatal de leurs destinées. Si quelques princes arrivent au pouvoir avec des vertus, elles deviennent impuissantes contre la corruption universelle.

Le torrent a rompu ses digues ; il couvre de fange des contrées que le soleil n'éclaire plus.

Les moins mauvais de ces empereurs, tels que Léon dit le philosophe, Constantin Porphyrogénète et Romain, meurent de l'excès de leurs débauches ; la table ou le lit sont les champs de bataille qui les voient succomber. Tous ceux qui les suivent, à quelques exceptions près, périssent assassinés. La couronne, usurpée tour à tour par d'audacieux soldats et de vils intrigants, n'est plus que l'objet d'une joute acharnée, et elle achève de se flétrir en passant en si peu de temps sur un si grand nombre de têtes sans illustration et sans majesté.

La dynastie des Comnènes, qui occupa le trône près d'un siècle, compta quelques grands hommes, parmi un nombre plus considérable de princes lâches, incapables ou pervers. Le plus célèbre de tous, Alexis Comnène, sentit lui-même que la fin de l'empire approchait, et que la seule fonction d'un grand homme, au milieu de cet édifice dont le temps avait évidé

les supports, était de rendre sa chute moins soudaine et moins terrible. Les Musulmans étaient de l'autre côté du détroit; toute l'Asie mineure subissait leur joug, et désormais Constantinople était réduite à voir constamment sous ses yeux l'ennemi qui devait un jour pénétrer dans ses murs. Au nord, les Hongres et les Bulgares, nations toujours inquiètes et belliqueuses, passaient le Danube à chaque instant, et, dévastant la Macédoine et la Thrace, arrivaient jusqu'au pied du mont Hœmus.

Enfin, un grand événement vint de nouveau ajourner la chute de Constantinople, en suscitant aux Musulmans un ennemi terrible et inattendu. L'Europe entière se leva pour se précipiter sur l'Asie ; et ces croisades, si onéreuses à l'empire grec, suspendirent évidemment la fortune de ses ennemis. Les empereurs cherchèrent vainement à reculer l'approche de ces redoutables auxiliaires ; il fallut leur livrer les chemins de la Terre-Sainte, leur ouvrir les portes de Constantinople, et bientôt après leur céder l'empire.

Expliquons en peu de mots les causes de cette révolution.

L'empereur Isaac Lange avait été détrôné en 1195 par son frère Alexis III, qui lui avait fait crever les yeux. Le fils d'Isaac, nommé aussi Alexis, trouva moyen de se sauver; il vint en 1203 à Zara, en Dalmatie, implorer les secours des seigneurs croisés, qui, après avoir aidé aux Vénitiens à reprendre cette ville rebelle, étaient sur le point de mettre à la voile pour se rendre en Palestine. Le jeune Alexis offrit aux croisés de les indemniser des frais de l'expédition qu'ils entreprendraient en sa faveur; il leur fit espérer l'union des deux églises, et des secours considérables en argent et en troupes, pour les aider à reconquérir la Terre-Sainte. Cédant à ses sollicitations, les alliés, au lieu de passer directement en Syrie, firent voile pour Constantinople, en formèrent le siége, chassèrent l'usurpateur, et rétablirent Isaac sur le trône, en lui associant son fils Alexis.

A peine les croisés eurent-ils quitté Con-

stantinople, qu'une nouvelle révolution s'y accomplit. Alexis, nommé Murzuphle, fomente une sédition à la faveur de laquelle il monte sur le trône, en faisant mourir les empereurs Isaac et Alexis. Furieux de voir leur ouvrage détruit, les croisés retournent sur leurs pas, assiègent de nouveau Constantinople, la prennent d'assaut, et, après avoir tué l'usurpateur, se décident à élire empereur, Baudouin comte de Flandre, l'un des seigneurs croisés. L'union des deux églises fut un des résultats de cette conquête ; mais elle ne dura pas plus que la conquête elle-même.

Après l'établissement des Latins (en 1204), l'empire d'Orient se divise. Les Grecs expulsés se réfugient d'abord à Andrinople, et puis à Nicée, tandis que Baudouin, comte de Flandre, ceint le bandeau impérial dans Constantinople. Les Comnènes s'emparent de Trébisonde. D'autres rejetons de familles impériales se cantonnent à Thessalonique et Héraclée, tandis que les plus faibles cherchent de moindres dédommagements et de plus obscurs refuges dans les

îles de l'Archipel. La plus grande partie des côtes du golfe Adriatique et de ses îles, de la Grèce, de l'Archipel, du littoral de la Propontide et du Pont-Euxin, les Cyclades, les Sporades, furent adjugées à la république de Venise. Elle acheta depuis l'île de Candie du marquis de Montferrat, à qui elle avait été adjugée. Le Péloponèse a conservé les traces les plus durables de cette domination.

Tous ces fugitifs ambitieux veulent bientôt s'agrandir aux dépens les uns des autres; les débris de l'empire luttent entre eux. Les Latins, de leur côté, fractionnent la conquête; chaque chef de quelque naissance ou de quelque renommée aspire à se faire une souveraineté indépendante. Cependant les barbares profitent de ce désastreux conflit. Les Bulgares s'acharnent contre l'empire : l'empereur Baudouin tombe en leur pouvoir; ils lui coupent les pieds et les mains, et le jettent expirant sur des rochers, où ce misérable conquérant d'un jour devient la pâture des oiseaux de proie.

Aux comtes de Flandre succédèrent, chez les Latins, les princes de la maison de Courtenai, comtes d'Auxerre. Le premier de tous, Pierre, n'a pas le temps de s'asseoir sur le trône qui lui est offert, ni d'entrer dans la capitale de l'empire : Théodore Lascaris l'assassine perfidement en Macédoine. Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem, remplace la postérité du malheureux Pierre de Courtenai, et c'est entre les mains de ce dernier que les Grecs viennent reprendre l'empire.

Cet empire, ou plutôt ses membres et ses lambeaux subsistent encore deux siècles depuis l'arrivée des Latins jusqu'à la prise de Constantinople. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'affaiblir. Leur but n'avait pas été la conquête de Constantinople, et ils ne furent pas secourus par les princes d'Occident, qui ne pouvaient, sans jalousie, voir cette élévation fortuite de quelques chevaliers. Les Grecs, lorsqu'ils rentrèrent en possession, avaient déjà plusieurs fois transigé avec les Turcs ; et leur dernier empe-

reur, Constantin Paléologue, n'avait reçu la troisième couronne que du consentement d'Amurat, fils d'Orcan et troisième empereur turc.

Georges Castriot ou Scanderberg dans l'Albanie, les Vénitiens dans la Morée, résistèrent d'abord aux Turcs ; la république de Venise lutta même avec gloire, tant que dura sa puissance, dans quelques îles de l'Archipel et sur les frontières méridionales de l'ancienne Épire.

Deux cents ans après avoir été expulsés de la Morée, c'est-à-dire à la fin du dix-septième siècle, les Vénitiens renouvelèrent leurs prétentions et leurs tentatives sur cette belle province. Morosini, secondé par les habitants du district de Maïna, la reconquit encore. A la même époque, et dans le siége qu'eut à soutenir la ville d'Athènes, la ruine du Parthénon, qu'avaient respecté même les barbares, fut presque consommée.

Les Vénitiens conclurent la paix de Carlowitz (1699), et ils gardèrent la Morée environ vingt ans. En 1714, une nouvelle invasion des Turcs

eut lieu ; et par la paix de Passarowitz la Morée leur fut rendue : il ne resta au pouvoir de Venise que les îles Ioniennes; Candie avait été conquise par les Turcs cinquante ans avant cette époque.

Il est aisé de le comprendre maintenant, ce n'est pas la Grèce antique que nous pouvons voir renaître du sein de la révolution à laquelle nous assistons; trop de vastes bouleversements nous en séparent. Que la poésie, qui vit de rêves et de fictions, franchissant de longs intervalles, rattache dans ses images les sacrifices de sang d'aujourd'hui aux exploits brillants et magnanimes d'autrefois; laissons-lui ses jeux, et cherchons la vérité. Les braves et les martyrs de nos jours méritent tous nos hommages; honorons-les, mais avouons que si la Grèce d'aujourd'hui ne peut pas se prévaloir, pour obtenir l'intérêt du monde, de sa ressemblance avec la Grèce de Thémistocle et d'Épaminondas, ses plaintes de l'abandon où l'ont laissée les gouvernements chrétiens n'en sont pas moins fondées et légitimes.

Ce n'est point la Grèce païenne, c'est la Grèce chrétienne que nous voyons renaître; chrétienne, c'est son plus beau titre à l'affranchissement et à la régénération; chrétienne, car dans la chute de l'empire grec la religion seule a survécu, l'église seule a gardé une partie de ses institutions et de sa vie. C'est enfin la croyance qui, en établissant entre les vainqueurs et les vaincus la barrière d'une horreur et d'un mépris réciproques, les a laissés à distance les uns des autres, de manière que le mélange des deux peuples n'a jamais pu s'accomplir, et que le plus fort n'a point absorbé le plus faible. Oui, il faut le reconnaître, c'est la religion qui seule a maintenu en corps de nation la postérité malheureuse des hommes qui ne purent pas conserver les remparts de Bysance.

Depuis cette époque les Grecs n'ont plus d'histoire : ils végètent à la suite de leurs maîtres; et celui qui entreprendrait de fouiller dans ces monotones annales de la servitude, n'y trouverait et n'aurait à reproduire que le gémis-

sement éternel et sourd d'infortunés naissant et mourant dans les fers. Oublié des nations, ou du moins, si les nations se souvenaient quelquefois de lui, objet d'une pitié stérile, le peuple grec ne figurait plus que dans les écrits des voyageurs qui, visitant les tombeaux des héros, accablaient de mépris et de sarcasmes de pauvres esclaves insouciants de ces illustres souvenirs, ou qui, plus noblement inspirés, plaignaient leur sort et leur en souhaitaient un meilleur.

Le christianisme, dont la corruption amena la chute de l'empire, consolait cependant la nation dans sa profonde misère. Le petit clergé, malgré son ignorance, avait, si l'on peut ainsi dire, un instinct évangélique. Vivant avec le peuple, s'associant à ses peines et même aux plaisirs que lui laissait la servitude, il remplaçait ce qui lui manquait en dignité par un abandon fraternel peut-être plus précieux au malheur. Mais, tant il est vrai que la grandeur et l'opulence sont corruptrices, le haut clergé,

loin de mériter les mêmes éloges, pourrait sans injustice être taxé de s'être fait trop souvent le complice et l'auxiliaire de la tyrannie.

Pour dire ce que fut la Grèce sous les Turcs, il faut nécessairement parler de cette église aux portes de laquelle sembla s'arrêter la conquête, et faire le tableau de sa hiérarchie et de ses attributions. Mais le détail de l'organisation de l'église veut être précédé lui-même de l'exposition des bases que le temps et les révolutions avaient données à son existence. Nous allons donc indiquer en peu de mots ses principales vicissitudes, ses querelles et sa rivalité avec celle de Rome, et cette séparation des deux filles d'une même mère, l'église d'Orient et celle d'Occident, séparation qui s'appelle le schisme des Grecs. Cette connaissance n'est point inutile à l'intelligence de beaucoup de faits qui appartiennent à la révolution actuelle.

Les Grecs conquis par les Turcs obtinrent de pouvoir conserver leur religion. Il paraît bien singulier que l'intolérance musulmane ait

souffert le culte chrétien ; et cependant, tant la Grèce actuelle était oubliée, personne n'avait cherché l'explication de ce fait remarquable et si fort opposé aux idées reçues sur le prosélytisme inhumain des peuples musulmans. On croit que le Coran commande à ceux dont il est la loi d'exterminer ou de convertir; mais on n'y trouve pas cette alternative inhumaine. Son auteur était un génie assez prévoyant pour peser et accueillir des considérations d'une plus saine politique, et l'orgueil de sa croyance sut faire des concessions au profit de la fiscalité. Ses successeurs les plus fanatiques furent obligés de respecter la volonté de Mahomet. Ainsi il fut permis aux Grecs, par un traité, de conserver la foi de leurs pères (1). « Travaille, paie, et

(1) Voici ce que l'on trouve dans un auteur turc, à l'occasion de ce traité :

Selim I^er^, ayant envie de se défaire des Grecs, arracha par adresse un fetfa au mufti, et, muni de cette pièce, il ordonna au grand visir de changer en *jami* ou mosquées toutes les églises des chrétiens, de leur défendre l'exercice

» prie comme tu voudras, » tel est le langage qui fut adopté à l'égard de l'esclave ; et le

public de leur culte, et de les convertir à la foi de Mahomet par les menaces, les supplices et la mort même. Le visir, étonné d'un ordre si impolitique, courut chez le mufti, qui fut fâché d'avoir donné une espèce d'autorisation à des massacres. Ils délibérèrent sur les moyens de parer ce coup, et résolurent d'en instruire le patriarche. Ils lui tracèrent la conduite qu'il avait à tenir, et les réponses qu'il devait faire. Ensuite le visir communiqua au kaïmacan l'ordre impérial. Celui-ci somme le patriarche de comparaître au palais. Il se présente, et, selon les instructions qu'on lui avait données, il dit « qu'il en appelait à l'empereur, devant qui il » voulait que le mufti et les autres personnages savants dans » la loi écoutassent ses défenses ; que, le procès étant juridi- » quement débattu, il était prêt à s'en tenir à la sentence de » Dieu prononcée selon la loi du Coran ; que, si on lui refu- » sait cette justice, il y avait dans l'autre monde un autre » tribunal devant lequel il redemanderait les âmes de tout » son peuple, des péchés duquel il répondait comme des siens » propres. » Le kaïmacan transmit cette réponse au visir, et celui-ci à l'empereur, à qui l'on insinua qu'il ne pouvait point refuser d'entendre les raisons des Grecs. Le patriarche, admis au divan, dit que le mandement de l'empereur, outre

karatch, ou tribut payé par les incirconcis en expiation de leur infidélité, a toujours procuré

qu'il était injurieux au gouvernement, violait le traité solennel juré par les ancêtres de sa majesté. Le teftedar-effendi, avocat du sultan, demanda quel était le traité qu'il alléguait. Le patriarche répondit: « Qu'il nous soit permis de rappeler » à S. H. le souvenir de la reddition de Constantinople. Nos » pères livrèrent à Mahomet *Fatih* (vainqueur) la moitié » de cette ville, à condition, 1° que les églises des chrétiens » ne seraient point changées en mosquées; 2° que les maria- » ges, enterrements et autres cérémonies du culte chrétien » continueraient à être célébrés sans aucun empêchement; » 3° que la fête de pâques serait solennisée avec une entière » liberté, et que, pour la commodité des faubourgs qui vou- » draient participer aux dévotions et service de la nuit dans » l'église patriarcale, on laisserait, durant les trois nuits » de la fête, la porte Phanar ouverte. C'est à ces condi- » tions que nous avons reçu le grand-père de V. H. » dans cette ville, dont nous lui avons présenté les clefs » dans un bassin d'or. Il nous donna sa parole royale que » nous serions maintenus dans la possession de nos églises, » contre tout attentat et violence. Nous n'avions point été » troublés sous les prédécesseurs de V. H. L'ordre qui pa- » raît aujourd'hui en son nom ne nous laisse que la voie de

des sommes considérables au trésor des sultans.

» la plainte, car il ne nous appartient pas de relever autre-
» ment l'injure qui nous est faite. L'autre point, qui exige
» que nous renoncions à la foi chrétienne, pour suivre la
» loi de Mahomet, est contraire non seulement à la teneur
» du traité, mais encore aux préceptes du Coran, qui *dé-*
» *clare formellement que personne* ne sera forcé de suivre
» la religion de Mahomet, depuis le moment qu'il est censé
» avoir atteint l'âge d'homme jusqu'à 70 ans, pourvu qu'il
» paie tous les ans un tribut de 13 drachmes d'argent pur. »
Le mufti déclara que la citation était juste; l'avocat ne la contredit pas, mais demanda au patriarche de produire l'original du traité : celui-ci répondit qu'il avait péri dans un incendie, et offrit de produire trois témoins oculaires (trois janissaires) dont la bonne foi ne pouvait être suspecte. On les fit venir; ils étaient âgés de près de cent ans; ils déposèrent en faveur des Grecs. Sélim, qui s'était tu jusque là, dit : « Nonobstant
» la concession de ces conditions faite par mon aïeul aux
» chrétiens, je ne vois rien dans la loi ni dans la justice qui
» oblige de laisser si long-temps de si beaux édifices destinés
» au service de Dieu servir de *butchane* (maison d'idoles).
» Ainsi, loin de confirmer ces concessions, je les révoque;
» et, *conformément au Coran*, j'accorde aux chrétiens la fa-

Voilà une raison suffisante de la tolérance des Turcs; tolérance assez digne d'être remarquée en des barbares, du moins comme prudence économique, et qui, pour le dire en passant, forme un contraste singulier avec l'acharnement stupide de plusieurs nations du midi de l'Europe, qui, jusques au dix-septième siècle, ont chassé de leur pays des Maures et des Juifs industrieux.

La religion chrétienne, qui conseille la résignation et commande l'obéissance aux puissances de la terre, adapta les Grecs à cette transac-

» culté de professer publiquement leur religion. Les églises » bâties en pierre dont ils jouissent seront changées en *jami*, » sauf à eux d'en bâtir de bois, et de raccommoder celles » que le temps a fait dépérir. » Toutes les églises furent donc enlevées aux Grecs, à l'exception d'une seule, que Sélim leur laissa en faveur d'un architecte grec qui lui avait construit une magnifique mosquée à Andrinople.

(Ali Effendi, *auteur turc contemporain, secrétaire de Ferhad-Pacha Teftedar, cité par Démétrius Cantimir.*)

tion avec le sabre des vainqueurs, d'autant plus aisément que ce peuple, accablé sous la tyrannie d'indignes maîtres durant cette longue et malheureuse période que nous venons de parcourir, et qui s'appelle le Bas-Empire, avait perdu toute force et toute fierté. Aussi nous ne prétendons pas imputer à la religion chrétienne de faire nécessairement des esclaves et de faciliter l'œuvre de la tyrannie; les hommes doués de courage savent trouver dans ses monuments écrits de plus généreuses inspirations, et d'autres maximes que celles d'une servile abnégation du droit de résister à des oppresseurs établis par la violence et légitimés par la durée.

Quoi qu'il en soit, cette église byzantine s'est montrée essentiellement persévérante et vivace, bien qu'au dire des Latins elle ne soit qu'un membre détaché du tronc générateur, auquel devaient se rattacher toutes les autres églises chrétiennes du monde. Elle résista d'une part aux innombrables hérésies nées dans son sein, et de l'autre aux anathèmes et aux empiète-

ments des évêques de Rome ; il paraît même que les évêques de Constantinople s'étaient attribué la suprématie universelle de l'église presque d'aussi bonne heure que ceux de Rome, et qu'après de longues contestations la victoire ne resta définitivement à ces derniers que parceque le terrain manqua sous les pieds de leurs adversaires, c'est-à-dire par la chute de l'empire d'Orient et le rétablissement de celui d'Occident.

Au commencement du septième siècle, Jean, évêque de Constantinople, prenait encore le titre de patriarche universel ; Pélage, second du nom, évêque de Rome, réclama hautement contre la prétention de ce patriarche, et déclara nuls les décrets qu'il fit en cette qualité. Le successeur de Pélage, Grégoire, premier du nom, se plaignit aussi de cette prétendue usurpation. Ce pontife avoue cependant, dans une lettre, que, dans le concile de Chalcédoine, ce titre avait été donné aux évêques prédécesseurs de Jean ; ajoutant toutefois qu'aucun d'eux ne s'en était encore prévalu, ce qui était possible.

L'ambition des uns s'excita par l'orgueil des autres, et l'esprit d'exclusion et de suprématie naquit de la rivalité. Mais dans les premiers siècles tous les évêques et toutes les églises marchèrent sur une ligne de parfaite égalité. Parmi les nombreux témoignages que fournit l'histoire pour la confirmation de ce fait, on peut citer comme l'un des plus remarquables celui de Cyprien, évêque de Carthage, dans le troisième siècle, et sous l'empereur Émilien. Ce saint et savant évêque écrivant au pape Lucius le traite simplement de frère et de *collègue;* et il soutient, avec d'autres principes favorables à l'égalité épiscopale et à la conservation de l'esprit apostolique, que le jugement des crimes commis par les ecclésiastiques appartient aux évêques des lieux où ces crimes ont été commis, et que l'appel n'en doit point être porté ailleurs.

Le pape saint Léon, écrivant aux empereurs Théodose et Marcien, s'excuse de n'avoir point assisté en personne aux conciles qu'ils ont fait assembler; il les supplie de ne point lui en sa-

voir mauvais gré, puisqu'il y envoie des députés qui le représentent; il les prie surtout d'indiquer les lieux d'assemblée des conciles en Italie plutôt qu'en Asie, mais il ne paraît pas que sa prière ait eu d'effet.

Quelquefois les empereurs déposaient les évêques de Rome; cela arrivait surtout lorsque ceux-ci s'avisaient de déposer les évêques de Constantinople, c'est-à-dire les patriarches ou papes d'Orient. C'est ce qui se vit sous Justinien, quoique cet empereur, dans une épître à Jean, évêque de Rome, lui donne le titre de chef de l'église universelle. Agapet, successeur de ce dernier, déposa Anthémius, patriarche de Constantinople, qui niait deux natures en Jésus-Christ. L'impératrice Théodora, indignée de ce jugement du pontife romain, fit intimer l'ordre de le rétablir, à Sylvérius, successeur d'Agapet. Le fameux Bélisaire, chargé de cette commission, n'ayant pu persuader Sylvérius, trouva ou prétexta des intelligences de ce pape avec les Goths, après quoi ayant

lui-même déposé ce pontife, il le remplaça par Vigilius. Ce dernier, mandé à Constantinople par la fière impératrice, ayant également refusé de rétablir Anthémius, fut de même déposé, exilé; et ceux qui l'accompagnaient et partageaient son obstination furent condamnés aux mines.

En voilà assez pour prouver que les choses furent égales dans le principe entre les évêques de Rome et ceux de Constantinople. Il y avait échange parfait d'excommunications, d'anathèmes: chacun convoquait de son côté des conciles, et, se moquant de ses adversaires quand il n'avait pu obtenir ou arracher leur assentiment, gouvernait à son gré; on voit même qu'au commencement l'avantage était tout entier du côté de l'église grecque, puisque les empereurs pouvaient mander à Constantinople les évêques de Rome. Mais lorsque la puissance de ces souverains déclina avec les forces de leur empire, et lorsqu'une suite de princes incapables, lâches, ou pervers, eurent fait perdre à la

dignité impériale sa majesté, et, par une conséquence nécessaire, le respect des peuples, la balance pencha en faveur des évêques d'Occident, forts de l'appui des imposantes monarchies qui s'y étaient formées. Il faut même avouer que l'église romaine acquit sur sa rivale cette sorte d'avantage que la permanence dans les mêmes doctrines ne manque jamais de donner à ceux qui se tiennent fermes dans leurs principes. L'église d'Orient était au contraire le théâtre éternel de querelles théologiques les plus scandaleuses, ce qu'il faut imputer au génie essentiellement controversiste et disputeur des Grecs; de tout temps ils furent portés aux subtilités d'une vaine métaphysique et d'une fausse logique. Les empereurs grecs se mêlaient et s'occupaient de ces querelles comme des affaires les plus importantes de l'empire, les couvaient, les échauffaient, soutenant tantôt un novateur, tantôt un autre, suivant que des intrigues de palais ou leurs propres fantaisies en décidaient.

Combien d'hérésiarques fameux avant Photius avaient troublé la paix de cet empire, et absorbé tous les soins du trône au profit des plus inutiles absurdités! Combien d'autres la troublèrent après lui! Lorsque le bélier des Ottomans frappait aux portes de Constantinople, on y disputait encore sur la lumière incréée du Mont-Thabor.

Les lecteurs les plus étrangers à ces matières ont trouvé partout le nom d'un Arius qui niait la consubstantialité du Verbe, et dont l'opinion, condamnée par le concile de Nicée en 325, a si long-temps tenu l'Orient en combustion : ils ont trouvé quelquefois ceux d'un Macédonius, d'un Eutychès. Le premier niait la divinité du Saint-Esprit, et fut condamné en 394; l'autre, qui confondait les deux natures en Jésus-Christ, le fut par le concile de Chalcédoine. Vient ensuite la querelle pour les images, chaudement embrassée par les empereurs : à partir de Léon, premier du nom, il y en eut quatre ou cinq de suite qui furent iconoclastes, et, à rai-

son de cette hérésie, excommuniés et déclarés schismatiques par les évêques de Rome, dont l'audace et les empiètements croissaient, ainsi que nous l'avons dit, avec les forces des souverains d'Occident.

En 850 arrive la révolution provoquée par Photius, et c'est précisément l'époque où prend naissance ce que l'on nomme le schisme des Grecs, et la séparation absolue des deux églises grecque et romaine. Cette séparation, ce schisme, étaient, comme l'on peut voir, plus que préparés par ce qui avait précédé; Photius ne fut que le représentant et le moyen occasionel d'un changement qui n'en aurait pas moins eu lieu avec tout autre ambitieux à sa place.

Après la mort de Théophile, surnommé l'infortuné parceque son règne n'avait été qu'un tissu de malheurs, Théodora, sa veuve, monta sur le trône à raison du bas âge de Michel III, son fils. L'évêque Ignace venait de succéder à Méthodius dans le patriarcat. Ignace était fils d'un empereur déchu jadis; mais Léon l'Armé-

nien, proscripteur de sa race, avait voulu, en lui laissant la vie, le rendre incapable de la transmettre. Ignace se rendit célèbre par ses vertus et la sainteté de ses mœurs, mais, peu indulgent pour des fautes qu'il ne pouvait pas plus comprendre que commettre, il reprocha à Bardas, oncle de Michel III, ses liaisons criminelles avec sa belle-fille, et lui refusa publiquement la communion. Le prince indigné, portant la main sur la garde de son épée, voulut tuer le patriarche, dont la ferme contenance l'arrêta, disent les historiens; telle fut l'origine de ce schisme fameux. Bardas fit déposer Ignace, et mit Photius à sa place.

Photius tenait un rang distingué dans l'état: naguère ambassadeur, il possédait alors deux charges importantes à la cour impériale, et d'ailleurs, par l'étendue de ses connaissances et la beauté de son génie, il était sans contredit le premier homme de son siècle. Son nom est encore aujourd'hui en honneur parmi les savants. Son ambition était malheureusement à

la hauteur de ses rares facultés; il accepta la dignité patriarcale.

Rome s'indigna de la déposition d'Ignace et de son remplacement par Photius. Les papes députèrent plusieurs fois et vainement des légats : leur vertu périssait dans les murs de Constantinople, quand leur courage ne s'était pas arrêté en chemin. Neuf papes, cinq conciles, six patriarches, épuisèrent leur autorité pour dompter ce fier schismatique, sans y pouvoir parvenir, et pendant un demi-siècle l'église fut tourmentée par cette grande querelle : on voit qu'elle n'eut pour cause, après tout, que l'incontinence d'un prince et l'ambition d'un courtisan.

Indépendamment du vice de son usurpation, pour parler comme les Latins, il soutenait des dogmes qui furent condamnés par l'église romaine, entre autres celui-ci, subsistant encore dans les doctrines de l'église grecque, *que le Saint-Esprit procède seulement du Père, et non pas du Père et du Fils.*

Anathématisé par les conciles des papes, Photius usa de représailles en faisant excommunier à son tour tous les évêques de Rome par des conciles de sa façon, en Orient. Il fit anathématiser de même les erreurs et tous les désordres qui dès lors pouvaient s'imputer justement à l'église d'Occident.

Jean VIII, l'un des papes qui eurent à se mêler de l'affaire du schisme, reconnut pourtant Photius et son usurpation. Les écrivains orthodoxes ont, dans leur colère, flétri la mémoire de Jean VIII, et c'est la faiblesse de ce pontife qui, selon quelques auteurs, a donné lieu à la ridicule fable de la papesse Jeanne. Ce pauvre pape ne voulait que la paix : ils l'ont taxé de ne savoir pas faire la guerre, ils l'ont accusé d'avoir déshonoré son pontificat. Il est difficile, en effet, de concilier les prétentions de deux vicaires de Dieu, qui réclament une autorité également absolue, également universelle.

Le désir de se procurer l'assistance des

princes d'Occident inspira à plusieurs des souverains grecs, dépossédés par les Latins, le projet de se rapprocher de Rome et de mettre un terme à la séparation des deux églises. C'était une superstition propagée par les Occidentaux, que les malheurs de l'empire d'Orient n'avaient pas d'autre cause que le schisme. Jean Ducas ou Vatace, le plus remarquable de ces princes grecs, entreprit le grand œuvre de cette réconciliation; mais, malgré l'ascendant que devait lui donner un caractère glorieusement éprouvé dans les combats, il trouva dans l'esprit du clergé grec d'invincibles obstacles à cette réunion. La haine et le mépris de Rome avaient profondément germé dans les cœurs. L'église d'Orient ayant pour elle les traditions, les souvenirs attachés à des localités imposantes, et surtout l'ancienneté, s'indignait des prétentions de cette papauté usurpatrice; et Rome, fière et forte des donations vraies ou fausses des premiers empereurs d'Occident, enorgueillie de ses triomphes dans ses que-

relles avec leurs successeurs, et voyant l'Europe à ses pieds, ne voulait pas faire de paix, mais bien accorder un pardon. Le mal était sans remède.

Andronic II fit la même tentative que Ducas, dans l'espoir d'être secouru contre les Bulgares et les Turcs; mais il ne réussit pas mieux que lui. Jean Paléologue travailla à la réunion des deux églises non moins infructueusement que plusieurs de ses prédécesseurs; il vint dans cette vue assister à un concile, qui se tint à Ferrare et fut ensuite transféré à Valence, mais ce voyage n'aboutit à rien.

Depuis lors la séparation semble être devenue plus absolue et plus irrévocable, par une inimitié plus prononcée entre les Grecs et les Latins. Un moyen s'offrait peut-être de nos jours de triompher des tristes effets de ce schisme, et de réunir les membres séparés du corps de Jésus-Christ; il fallait que toute la chrétienté courût au secours de la Grèce.

Après la prise de Constantinople, le con-

quérant donna l'investiture du patriarcat au professeur Génadius Scholarius, qu'il reconnut pour chef de l'église et *de la nation;* un grand bâton d'ébène, une pelisse, mille ducats d'or, et un cheval couvert de superbes harnais, furent les insignes consacrés à cette dignité. L'église des apôtres lui fut assignée comme résidence patriarcale. Ces concessions et quelques autres avaient été stipulées dans la capitulation d'une partie de Constantinople lors de son investissement (1). Déjà maîtres d'une moitié de la ville, mais excédés des fatigues du siége, les barbares marchandèrent pour le terminer. Cependant les Grecs se sont plaints que plusieurs des clauses de ce traité n'avaient pas été observées. Ainsi, par exemple, la jalousie du peuple musulman leur ravit bientôt l'église des apôtres, et les patriarches furent obligés de se contenter, pour eux et pour leur culte, d'un moins vaste édifice. Ce culte resta ce-

(1) Une moitié de la ville était au pouvoir des Turcs quand l'autre moitié capitula.

pendant parfaitement libre dans les localités qui lui furent définitivement accordées.

La chute de l'empire entraîna la ruine des lettres et la dispersion de ceux qui les professaient. Ils se réfugièrent la plupart en Italie, y ouvrirent des écoles, et mirent en honneur la littérature grecque. Les plus illustres de cette émigration savante furent Manuel Chrysoloras, le cardinal Bessarion, Théodore Gaza, George de Trébisonde, Jean Argyrophile, Démétrius Chalcondyle. Protégés par les Médicis de Florence, ils aidèrent à former ces beaux génies qu'on vit paraître en Italie dans le quinzième siècle.

Les lettres et les monuments des arts avaient déjà éprouvé des atteintes considérables à l'époque de la prise de Constantinople par les Latins. Ces hommes de l'Occident, durs comme le fer qui les couvrait, brisèrent sans pitié une foule d'admirables morceaux antiques, et beaucoup d'écrits périrent dans les trois incendies qu'éprouva à la même époque cette capitale.

Les Turcs éteignirent les dernières étincelles du feu sacré ; ils réduisirent les Grecs à ne plus étudier leur langue que dans les monuments de leur religion. La langue ancienne devint, en s'altérant, le dialecte romaïque que parlent les Grecs d'aujourd'hui ; cependant on y retrouve encore de précieux restes de l'idiome d'Homère et de Platon.

La Grèce dormit long-temps sous ses fers ; mais enfin elle songea à chercher dans la culture oubliée de la pensée les moyens d'un meilleur avenir, ou du moins des consolations pour le présent. Dès la fin du seizième siècle, quelques tentatives avaient eu lieu pour la réorganisation des études, et du culte lui-même, à cette époque presque anéanti par l'augmentation progressive du tribut ou *karatch* imposé par les Turcs, comme prix de la liberté de conscience. Pendant le règne de Charles IX, on établit, sous la bannière de France, des missions latines à Salonique, à Patras, Athènes, Napoli de Romanie, Milo, Paros, Smyrne,

Chio, Naxos, Négrepont, Saint-Erini, Alep, Damas, Séide, Tripoli de Syrie. Cependant ces missions eurent peu de succès. Elles furent repoussées comme des tentatives ambitieuses du catholicisme romain, presque aussi abhorré des Grecs que la religion de Mahomet.

Les agents de quelques états civilisés éclairèrent l'insouciance du divan sur ce réveil de la nation subjuguée. Aussitôt l'instruction est défendue, les écoles sont proscrites, l'église est de nouveau menacée, et le siége patriarcal est exposé à de continuels déplacements.

Malgré ces déplorables vicissitudes, Théophile Corydalée, Mélétius, métropolitain d'Arta, Chrysante Notaras, patriarche de Jérusalem, et Alexandre Mavrocordato, tous vers le milieu du dix-septième siècle, parviennent à opérer une sorte de renaissance des lettres dans la Grèce. Ces savants, qui étaient allés en Italie réchauffer les muses grecques au foyer allumé par leurs ancêtres deux siècles avant,

rapportaient avec empressement dans leur patrie le fruit de leurs travaux. Ils instruisirent leurs compatriotes dans l'art d'enseigner et d'apprendre.

Cette première impulsion fut secondée par l'aisance que le commerce de la Méditerranée et les progrès de leur petite marine commençaient à procurer aux Grecs insulaires. Mais le temple des lettres ne pouvait être que le vestibule des presbytères. On fut donc naturellement conduit, par le désir de les faire revivre, à l'idée de fixer l'organisation de l'église, trop altérée par les abus, produits du temps de la servitude, et du respect même voué à ses chefs. Il fallut régler l'autorité, jusque là arbitraire, du patriarche, déterminer les attributions du clergé, réformer l'administration des finances de l'église, en un mot fonder dans son sein, en la ramenant à son esprit antique, une sorte de gouvernement républicain et représentatif. Ces idées étaient à la fois justes, grandes et généreuses, et seules elles

pouvaient garantir l'espoir d'un meilleur avenir.

Le synode, composé de tous les métropolitains et de tous les archevêques qui se trouvaient à Constantinople, fut la première base de cette réforme. Mais la multitude de ses membres et leur instabilité entraînaient plus d'un genre d'inconvénient. Le synode fut donc réduit à huit membres, et plus tard porté à dix, par l'adjonction des métropolitains de Chalcédoine et de Dercon, qui demeurent presque toujours à Constantinople.

Ce synode et les notables, choisis parmi les fonctionnaires, les négociants et les bourgeois, composèrent une assemblée qu'on investit du droit d'élire le patriarche.

Un comité de douze membres reçut le dépôt des finances de l'église. Ces membres étaient quatre métropolitains, quatre fonctionnaires laïques, et quatre députés des autres classes. Ce comité, renouvelé tous les ans, rendait compte de sa gestion, quand elle finissait, à l'assemblée réunie.

La caisse de l'église fut exemptée des dépenses auxquelles l'installation de chaque nouveau patriarche donnait lieu : il fut établi qu'il devait y pourvoir par ses moyens particuliers.

Le sceau patriarcal, qui servait à cacheter des mémoires présentés à la Porte et les billets d'obligation de l'église, fut partagé en quatre pièces.

Ces règlements, et tous ceux qui en dérivent, furent confirmés par des diplômes de la Porte (1).

Le patriarche, en sa qualité d'évêque de Constantinople, était le grand-juge des Grecs résidants dans cette capitale, comme tous les évêques l'étaient de ceux qui se trouvaient domiciliés dans leurs diocèses. Il exerçait ces fonctions assisté d'un synode particulier, composé des employés de sa cour, prêtres et laïques. Ce tribunal s'ouvrait deux fois par semaine :

(1) Il faut convenir qu'il y avait dans ce *laisser-faire*, de la part du gouvernement des sultans, une grande mansuétude ou une extrême imprévoyance.

des questions civiles et même souvent des affaires criminelles étaient de son ressort.

L'administration de la justice patriarcale avait ordinairement pour base le droit du Bas-Empire, puisé dans les Basiliques, et quelquefois la jurisprudence des coutumes et des précédents. Le patriarche avait le droit d'envoyer les coupables aux galères, et de leur infliger le bannissement ou la réclusion. Pour cette dernière peine, le consentement de la Porte était nécessaire, parceque c'est dans les forteresses que les condamnés la subissaient.

Des janissaires formaient la garde d'honneur du patriarche, dont ils exécutaient les ordres.

Lorsqu'un criminel chrétien était destiné par la Porte au dernier supplice, le patriarche pouvait le sauver en le faisant saisir par ses gardes, et en l'envoyant de suite aux galères. Dans ce cas il suffisait que le gouvernement fût prévenu pour que la justice turque lâchât sa proie. Il arrivait souvent que des Turcs et des juifs, ayant des procès avec les chrétiens, pré-

féraient le tribunal du patriarche à tout autre.

Le patriarche avait aussi des prisons destinées à la justice correctionnelle.

Comme chef de l'église, il était le président né du grand synode, autorité nationale suprême, composée de métropolitains. Le degré d'influence qu'il pouvait exercer sur les délibérations et les décisions de ce conseil était considérable, lorsqu'il réunissait à l'instruction la fermeté de caractère.

C'est au patriarche et au synode que la Porte adressait ses firmans relatifs à la nation grecque. Les membres du synode connaissaient parfaitement l'esprit, les habitudes et les caprices du gouvernement turc, et ils avaient une expérience non moins grande de tout ce qui concernait les propres intérêts de leur église et de leur nation.

Les jugements prononcés par les évêques ou les métropolitains dans leurs diocèses pouvaient être revus et annulés par le synode. C'était uniquement par l'effet d'une déférence et d'un

respect volontaire que ces sentences émanées du patriarche et de son synode particulier n'étaient pas portées en appel devant le second synode. Mais ce suprême dignitaire avait la sagesse de le consulter dans les affaires civiles et criminelles d'une grande importance.

Tous les dimanches et les jours de fête, les métropolitains devaient assister à l'office divin dans l'église patriarcale. Ils se retiraient d'abord dans le sanctuaire; mais à l'heure désignée le patriarche envoyait un officier pour les appeler auprès de lui. Ils occupaient alors des places distinguées.

Après la messe ils se rendaient dans la salle des séances, pour y délibérer sur différents objets portés à l'ordre du jour. Chacun des membres du synode avait dans son ressort les affaires d'un certain nombre de prélats absents: aussi ces prélats, en envoyant leurs rapports au synode, avaient soin de s'adresser à celui des membres à qui ils étaient plus particulièrement subordonnés, et qu'ils appelaient leur patron.

Ainsi les membres du synode remplissaient indistinctement des fonctions que l'on peut assimiler à celles de maîtres des requêtes auprès du conseil d'état.

Comme tout ce qui concernait les chrétiens de la Turquie pouvait, en dernier ressort, rentrer dans les larges attributions du synode, il était obligé de présenter souvent des mémoires et des demandes à la Porte pour obtenir des firmans. Ces mémoires étaient envoyés par un employé nommé *capi-kiaia*.

Le patriarche était qualifié parmi les Grecs de *très saint* et de *despote*. Il prenait le titre d'archevêque de Constantinople, de la nouvelle Rome, et de patriarche œcuménique.

Sous le règne des empereurs grecs, c'était par des motifs politiques que les patriarches étaient déplacés peu de temps après leur élection. Le pouvoir spirituel donnait trop d'influence au chef de l'église, et ce gouvernement si faible et si caduc des successeurs de Constantin devait sans doute en redouter les effets.

La Porte aimait à suivre l'exemple et les maximes de ces anciens souverains; et c'est par des moyens indirects et fort adroits qu'elle a toujours su se faire seconder, à cet égard, par les Grecs. De manière qu'en dernière analyse c'étaient les nobles grecs de Constantinople et le synode qui soutenaient, déplaçaient ou remplaçaient les patriarches.

Lorsque ce déplacement avait été décidé, la Porte envoyait un officier qui lui annonçait sa déchéance, et qui l'accompagnait jusqu'au lieu désigné pour sa nouvelle résidence, ordinairement en Asie. De ce lieu, le patriarche devait envoyer au synode son abdication. Pendant la vacance et l'élection du nouveau patriarche, la Porte faisait surveiller ou garder l'assemblée par un corps de janissaires assez considérable. On ne procédait à cette élection que de son consentement, et du reste avec beaucoup de formalités. Quand elle était terminée, la Porte en recevait l'avis, avec la demande d'une audience pour le nouveau patriar-

che, s'il était à Constantinople; ou, s'il était absent, avec la demande d'une escorte et de tous les moyens convenables pour son arrivée.

Après l'audience visiriale et les visites aux ministres ottomans, cérémonial qui s'accomplissait avec une sorte de magnificence et à la manière orientale, le patriarche, arrivé à la porte de l'église, congédiait son cortége musulman, déposait la robe blanche à fleurs jaunes dont l'avait revêtu le visir, et recevait son installation formelle, suivant des disciplines et une étiquette qui appartiennent au premier temps de l'Église. Le synode et la nation le reconnaissaient pour chef.

Pour dédommager le patriarche des frais extraordinaires occasionés par son élection, le synode obligeait tous les évêques à lui faire un présent en argent, lequel ne pouvait excéder 500 piastres (1), ni être au-dessous de 50. Le patriarche trouvait encore un moyen de s'indem-

(1) La piastre turque vaut aujourd'hui les deux tiers environ du franc.

niser, et souvent très largement, dans la faculté de disposer du diocèse qu'il occupait avant sa nomination. Au reste, la mense ou revenu de ce chef ecclésiastique se composait ainsi qu'il suit :

1° Du droit qu'il avait, en sa qualité d'évêque de Constantinople, de confirmer tous les testaments des chrétiens grecs, domiciliés ou étrangers, qui venaient à mourir dans l'étendue de sa juridiction. L'acte de confirmation pour chaque testament ne lui rapportait jamais moins de 50 piastres, et il pouvait s'élever jusqu'à 1,000.

2° Du droit de nommer aux paroisses attachées à l'église patriarcale ; la nomination de chaque curé rendait au patriarche de 5 à 7,000 piastres.

3° Du droit qu'il avait d'hériter de tous les moines et de toutes les religieuses qui mouraient dans son territoire. Une loi expresse du gouvernement turc lui avait attribué ce droit sans restriction. Si cependant les moines ou les religieuses avaient des parents, le patriarche

se faisait un devoir de renoncer à l'héritage en leur faveur, mais ils se montraient reconnaissants.

4° Des droits qui lui revenaient de l'administration de la justice civile : bien que cela ne fût pas formellement établi, ceux qui gagnaient des procès considérables ou qui recouvraient de grandes propriétés lui faisaient des présents.

5° Des droits de sa chancellerie.

6° Des présents que lui offraient les archevêques et les métropolitains qui venaient d'être nommés à des places vacantes : ce qui, pour chacun, n'était jamais moins de 1,000 piastres, mais pouvait s'élever jusqu'à 7,000.

7° Des présents qu'il recevait des métropolitains venus à Constantinople pour des affaires.

8° Des cadeaux offerts par les étrangers, les voyageurs, les négociants, qui se trouvaient dans cette capitale.

9° Des actes pour la confirmation des priviléges des monastères soumis au patriarcat.

10° Des prémices et des produits que chacun

des évêques se faisait un devoir de lui envoyer de son diocèse.

Cette mense fournissait au patriarche les moyens de vivre avec une magnificence proportionnée à la dignité dont il était revêtu, le mettait en état de secourir les pauvres, et enfin de former quelque réserve pour son exil éventuel. Cependant l'église, en lui donnant sa retraite, lui envoyait 2 ou 3,000 piastres.

Les revenus de l'église provenaient de deux sources : la première était ordinaire et fixe ; elle consistait dans les sommes d'argent que les évêques et les métropolitains payaient à la caisse de l'église tous les ans : on peut les évaluer à 100,000 piastres.

La seconde, qui était extraordinaire, consistait dans l'espèce de tribut moins régulier que les mêmes prélats payaient lorsqu'ils étaient sacrés et destinés à des diocèses vacants. Ce tribut était plus ou moins considérable, suivant l'étendue et la richesse du diocèse. Ceux des plus petits et des plus pauvres payaient 10,000 pias-

tres ; ceux des plus grands et des plus riches en payaient jusqu'à 250,000.

Les métropolitains, pour payer cette somme, faisaient un emprunt sur les banques de Constantinople, et obligeaient leurs diocèses à acquitter cet engagement. Le synode reconnaissait et cautionnait les obligations des évêques. L'extinction de la dette diocésaine s'opérait progressivement par les soins et la bonne administration de l'évêque. S'il mourait, ou bien s'il était déplacé avant que cette libération fût parfaite, son successeur en demeurait chargé.

Tels étaient les revenus de l'église. Voici maintenant les charges que lui faisait supporter le gouvernement des sultans :

1° Elle payait au trésor impérial 40,000 piastres par an, soit pour le droit de diplôme dont les évêques et les métropolitains étaient munis, soit pour le tribut que ces prélats devaient particulièrement au souverain.

2° La caisse de l'église pourvoyait de même au présent, toujours magnifique, que le sy-

node était dans l'usage de faire à chaque ministre de la Porte lorsqu'il était parvenu à quelque nouvel emploi.

3° Elle supportait enfin toutes les exactions auxquelles les évêques, les chrétiens et l'église étaient exposés, lorsque le divan se plaignait au synode de l'insolence et de la rébellion des Grecs ; car les soulèvements partiels et obscurs étaient fréquents, et se terminaient ordinairement par l'émigration de ceux qui s'étaient révoltés. Et comme la Porte était toujours en guerre avec quelqu'une des puissances de l'Europe, que les Grecs prenaient souvent une part manifeste dans ces guerres, les plaintes du divan, pour cause de rébellion, se répétaient sans cesse, et l'or sortait continuellement de la caisse ecclésiastique pour endormir et calmer l'irritation et le murmure des ministres de sa hautesse.

4° L'entretien de l'église patriarcale était la dernière des dépenses à la charge de cette caisse. Après cela il faut ajouter que les finances de l'é-

glise grecque, malgré les soins du comité et ses sages règlements, étaient toujours dans la plus grande détresse. Son fardeau était trop lourd et ses revenus trop bornés. Il faut remarquer en outre qu'ils n'avaient pas cette fixité, source de toute bonne administration financière, mais qui ne se trouve que dans le revenu foncier. A l'époque de la révolution, l'église devait plus de 3,000 bourses, non compris les dettes des diocèses. La bourse, comme on sait, vaut 500 piastres.

Les priviléges des évêques, enregistrés dans les archives de la Porte, confirmés dans un diplôme donné à chacun d'eux, différaient de ceux dont jouissait le patriarche dans la même proportion que leurs dignités respectives; mais ils étaient de même nature. Le patriarche était pourtant le seul qui pût envoyer un coupable aux galères arbitrairement, et sans en demander la permission au gouvernement, sans en donner la raison. Il était le seul en faveur de qui les portes de la ville restassent ouvertes du-

rant la nuit trois fois dans l'année, c'est-à-dire les jeudi, vendredi et samedi saints (1).

Les priviléges consignés dans les diplômes des évêques se réduisaient à ce qui suit :

1° Ils étaient libres et indépendants dans tout ce qui concernait la religion et l'administration civile et correctionnelle des affaires des Grecs. Tel était le principe de droit consacré, mais en fait et réellement les gouverneurs turcs, de leurs diocèses, usurpaient en tout une prépondérance marquée.

2° Ils étaient les protecteurs et les gardiens naturels des droits reconnus ou accordés aux Grecs par le gouvernement turc.

3° Ils ne payaient ni droits, ni gabelles, ni douanes, ni aucune sorte de contributions, soit pour les revenus de leurs terres, soit pour ce qu'ils recevaient en nature de leurs diocésains.

(1) Pour que les fidèles de la banlieue pussent venir assister à la célébration des mystères divins pendant cette époque solennelle dans l'église.

4° Ils avaient dans leur métropole une prison pour les ecclésiastiques, qui servait également pour ceux que frappaient les tribunaux du gouvernement.

5° Ils étaient autorisés à s'habiller avec la même magnificence et à paraître avec le même cortége que les grands de l'empire, chose défendue à tous autres non musulmans. Cependant l'orgueil turc avait, dans les derniers temps, considérablement restreint l'usage et l'étendue de ce privilége.

6° Ils ne pouvaient être appelés ni jugés devant aucune autre autorité que le divan.

Sous les empereurs chrétiens il y avait un nombre infini de métropolitains, d'archevêques; ce nombre se trouvait réduit maintenant à cent cinquante évêques, dont plus de soixante étaient évêques suffragants.

Une particularité assez digne de remarque, c'est que trois de ces évêques se conservaient indépendants du patriarcat depuis les empereurs grecs : 1° celui d'Ochrida, ville de la

Bulgarie, sur les frontières de l'Albanie, près de Janinna; 2° celui de Pékin, dans l'Albanie même, lequel avait sous sa juridiction les évêques de la Servie; 3° celui de l'île de Chypre.

Les deux premiers s'étaient soumis au synode de Constantinople pour se garantir de l'oppression ottomane; le dernier était encore indépendant à l'époque de la révolution; il portait le titre de *beatissimus* (1).

Depuis les tentatives d'indépendance faites en 1770, la Porte avait dépouillé les évêques de tous leurs revenus, et les avait dévolus aux mosquées et aux imaretes (maisons où l'on donne à manger aux pauvres). C'est ainsi que les biens du clergé passèrent à ces établissements par la plus injuste des spoliations, qui tourna moins à leur avantage qu'au profit de ceux qui les administrent.

(1) Il s'habillait en pourpre, tenait un sceptre au lieu de crosse; il écrivait et cachetait ses lettres avec de l'encre et de la cire rouges.

Cependant, comme il avait fallu, d'une manière quelconque, pourvoir à l'entretien des prélats dépossédés, à moins de les abandonner tout-à-fait à la misère et au désespoir, le gouvernement des sultans avait fait tomber sur le peuple grec ce fardeau de plus. Ainsi la religion lui était fort onéreuse. Toutes les circonstances de la vie et de la mort qui, par leur importance, demandaient à être solennisées, étaient taxées assez arbitrairement, c'est-à-dire suivant la fortune présumée des personnes. En outre, les monastères de chaque diocèse payaient une redevance assez considérable à leur évêque.

Au reste, la piété du peuple grec rendit bientôt aux prélats dépouillés une partie de leur ancienne opulence. A l'époque des derniers événements, un grand nombre d'évêchés avaient déjà des domaines fonciers considérables, résultants de legs faits par des particuliers opulents. Mais ce peuple si libéral à l'égard de ses pasteurs exigeait qu'ils vécussent avec

une sorte de dignité, et rendissent à la circulation, par une dépense honorable, l'argent dont il se privait pour eux. Une économie trop austère aurait totalement discrédité celui qui se la serait permise, et il aurait vainement cherché à déguiser son avarice sous la couleur du stoïcisme chrétien.

Mais ce vice était et devait être assez rare chez les prélats grecs. Trop de considération de la part des Turcs environnait celui qui joignait une libéralité si conforme au christianisme, à l'intégrité de son administration, à l'affabilité des manières, pour qu'ils hésitassent sur la route qu'ils avaient à suivre dans leur épiscopat. Privés de la confiance des Grecs, ils n'avaient jamais l'estime ni les égards des gouverneurs turcs ou des pachas; leur ministère devenait inutile et la mitre s'avilissait sur leur tête. Or ce ministère n'était pas simplement, comme on voit, ce qu'il est chez nous; c'était à la fois une magistrature de la plus haute importance, un sacerdoce imposant, une pater-

nité, une sainte et divine entremise, seule capable d'adoucir la violence d'une tyrannie aveugle et brutale, et la collision journalière et terrible des intérêts, entre le maître et l'esclave. Tous les évêques avaient dans leur diocèse un synode particulier, composé d'officiers ecclésiastiques et des notables du pays; et ce synode formait un tribunal qui jugeait civilement et correctionnellement toutes les causes entre les chrétiens, quelquefois même entre les chrétiens et les Turcs.

Le titre des métropolitains et des archevêques était celui de *très sacrés*. S'ils étaient exarques de quelque territoire, on les nommait *despotes*, mais dans leur diocèse seulement. Les évêques avaient le titre de *très aimés de Dieu*. L'élection des métropolitains et des archevêques se faisait par le grand synode de Constantinople, réuni au complet. Les absents avaient la faculté de déléguer un représentant pour donner leur suffrage.

Les rangs de la candidature, pour ces dignités

ecclésiastiques, étaient remplis par des jeunes gens qui servaient l'église patriarcale depuis leur bas âge; par ceux qui étaient élevés auprès des métropolitains, membres du synode; ou par des professeurs des lettres et des sciences.

La simonie la plus manifeste était, comme on vient de le voir, à l'ordre du jour parmi le clergé grec. Mais c'était un vice et un malheur tellement dans la nature des choses, chez un peuple esclave et qui ne pouvait pas échapper à tous les inconvénients de la servitude, qu'il n'excitait nullement l'indignation, et ne causait pas le scandale qu'il doit provoquer dans les églises libres. Le mal semble dater de très loin, et tenir au principe même de la concession faite par les vainqueurs à la religion des vaincus, concession qui ne fut qu'une rédemption à prix d'argent; cependant cette lèpre universelle n'est venue affliger l'église que longtemps après la conquête.

Les patriarches de Constantinople tiennent le premier rang dans la hiérarchie ecclésias-

tique Le principe de l'égalité épiscopale, si vigoureusement défendu durant les premiers siècles par l'église d'Orient, a dû céder à l'influence toujours si puissante des localités. Ainsi le patriarche de Constantinople jouit d'une suprématie non contestée sur les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem; sans doute parcequ'il est plus près du maître et qu'il traite avec le divan. Encore cet abus ne s'est-il introduit, comme la simonie, que par la suite du temps.

Le patriarche d'Alexandrie, qui occupe le second rang, avait anciennement sous ses ordres un grand nombre de métropolitains et d'archevêques; aujourd'hui trois ou quatre évêques titulaires composent toute sa cour. Il ne lui reste de sa splendeur passée que des titres, à la vérité fort pompeux, mais peu productifs: il s'appelle pape et patriarche de toute l'Égypte, père des pères, pasteur des pasteurs, pontife des pontifes, treizième des apôtres, juge de l'univers, *beatissimus* et *despote*. Quelle pitié

l'on prend de la misère humaine quand on songe que ce saint personnage, si magnifiquement qualifié, n'est pourtant que l'esclave d'un autre esclave ! Il est méprisé des Arabes, et ne jouit que d'un fort mince revenu. Les chrétiens de ces contrées sont, la plupart, cophtes ou catholiques romains, de sorte que les Grecs sont dans l'impossibilité de pourvoir à l'entretien de leur pape. Les négociants étrangers viennent à son secours; et les autres chrétiens du pays sont obligés, en vertu d'un décret de la Porte, à lui payer un tribut annuel peu considérable.

Le patriarche d'Antioche prend les mêmes titres que celui d'Alexandrie. Vingt évêques sont sous ses ordres. Les catholiques, très riches dans les pays de son ressort, lui paient tous les ans un tribut ordonné par la Porte, car il y a fort peu de Grecs. Ces deux patriarches, privés d'influence et de considération dans leur diocèse, persécutés par les pachas, n'y résident presque jamais et vivent à Constantinople.

Celui de Jérusalem, décoré aussi des mêmes titres, est le plus pauvre des quatre. Le trésor du monastère du Saint-Sépulcre fait les frais de sa mense. Il réside également à Constantinople pour protéger plus efficacement le monastère, qui lui entretient deux églises et deux palais magnifiques, l'un à la ville et l'autre à la campagne. Ce prélat jouit ordinairement d'une grande vénération; il partage le respect religieux que l'on a pour la terre où Jésus-Christ mourut sur la croix.

Ces patriarches, à l'exception de celui de Jérusalem qui désignait son successeur, étaient choisis dans le synode de Constantinople, qui les faisait reconnaître par le gouvernement du sultan. Ils correspondaient directement avec ses ministres; mais, comme ils avaient peu d'argent à donner, ils obtenaient généralement peu de satisfaction.

Le monastère du Saint-Sépulcre avait des trésors immenses en or et en argent, en pierres précieuses, en vêtements sacrés, et en toutes

sortes d'objets rares. Ces trésors, fruits des dons accumulés pendant des siècles par la générosité des empereurs, des impératrices, des rois chrétiens, des princes et des particuliers, ces trésors, dit-on, existent encore, mais sont cachés dans un lieu qu'on ne connaît pas. Le patriarche lui-même, lorsqu'il se trouve au monastère, ne peut se permettre aucune information à cet égard. Le grand-trésorier, simple moine, qui, dit-on encore, est le seul dépositaire du secret, le transmet à son successeur, choisi avec un soin scrupuleux parmi les élèves les plus recommandables du couvent.

Encore aujourd'hui ce trésor s'augmente de sommes considérables par les offrandes journalières des voyageurs; tous les Grecs qui jouissent d'un patrimoine lui font, en mourant, un legs considérable sous le nom d'aumône. On en voit encore qui donnent au Saint-Sépulcre, même au détriment de parents malheureux, des terres, des jardins, des maisons. Quoi qu'il en soit, l'appréciation des reve-

nus de ce monastère est d'une difficulté que ne pourrait surmonter le plus subtil calculateur de l'Europe. Il a de grandes dépenses à supporter, dont beaucoup sont mystérieuses. Ce trésor, si mystérieux lui-même, pourvoit à tout. On assure que les sultans ont fait de fréquents et vains efforts pour le découvrir. Après tout, ne serait-il pas permis de croire qu'il n'est peut-être qu'une chimère?

Ce luxe de fondations monastiques, si onéreux à l'Europe durant tout le moyen âge, et dont les conséquences fâcheuses s'étaient fait sentir jusqu'à nos jours, avait de même, comme on doit le penser, affligé l'Orient. Les empereurs avaient souvent épuisé leurs provinces pour bâtir des couvents et leur donner des moyens d'existence. Les suites funestes de cette superstitieuse prodigalité avaient aussi frappé l'église grecque; un luxe anti-évangélique avait dégradé la majesté des choses saintes. L'état ecclésiastique s'était avili par la multitude de moines et de prêtres qu'avaient suscités les encou-

ragements magnifiques prodigués à la paresse.

Les plus célèbres des couvents qu'ait épargnés jusqu'ici la rapacité turque sont ceux du mont Athos, situé, comme on sait, dans l'ancienne Chersonèse chalcidique. Au commencement de la révolution, ils étaient encore au nombre de vingt-trois. Ce sont des bâtiments construits à la manière des anciennes forteresses ; ils sont garnis de petits canons et renferment des dépôts d'armes, qui assureraient, en cas d'attaque, les moyens d'une défense vigoureuse si les moines savaient s'en servir. Le régime monastique de ces maisons est établi sur le principe aristocratique le plus positif. Les moines administrateurs formaient un corps placé sous le patronage d'un officier turc pris dans la garde impériale, et choisi par eux-mêmes, avec l'agrément de la Porte. Tous ces couvents envoyaient des députés qui résidaient auprès de lui et l'aidaient dans les détails de son patronage.

Les règlements qui gouvernaient ces monas-

tères conservaient inaltérable le caractère qui leur avait été imprimé dès l'origine. Les livres des églises étaient tous d'anciens manuscrits ; il n'y en avait pas un seul d'imprimé. La discipline était, sous d'autres rapports, d'une rigueur qui allait jusqu'à prohiber l'entrée du couvent aux femelles même des animaux.

Après maintes vicissitudes de spoliation et de réintégration, auxquelles les avait exposés la capricieuse avidité des sultans ou des pachas, ces couvents possédaient encore, à l'époque où l'insurrection éclata, des terres en Macédoine, en Thessalie, et dans d'autres contrées. De plus, ils recevaient fréquemment des dons pécuniaires des chrétiens opulents, et ils eussent vécu dans l'aisance sans les continuelles exactions des gouverneurs musulmans de la province. Il n'y a qu'un genre de richesse que les Turcs ne leur avaient jamais envié : ce sont des débris de la vraie croix, que tous ces couvents possédaient en abondance, quoique depuis des siècles leur reconnaissance pour des

princes bienfaiteurs en ait souvent cédé quelques morceaux. Le monastère de Xéropotamos était le plus riche en ce genre : il avait deux fragments de la croix sainte, les plus grands qui existent; l'un de ces morceaux est d'une aune de longueur, on y remarque encore la cavité formée par l'un des clous.

Ces monastères sont généralement entourés de jardins, de vignobles, de chapelles, et de maisons de campagne délicieuses, où une retraite assez indépendante était préparée aux moines ennuyés de la vie du couvent. A ce compte, le lecteur va penser que les couvents eux-mêmes devaient être déserts; mais cet avantage, comme tous les biens de ce monde, n'était pas réservé aux pauvres. Pour habiter ces campagnes, il fallait que ces moines fussent assez riches pour les acheter; encore n'en jouissaient-ils que pendant leur vie, ces biens devant après leur mort retourner aux monastères.

La population du mont Athos se compose encore d'un grand nombre d'ermites vivant

du produit de leur travail. Cette montagne de sainte renommée fut de tout temps l'asile des Grecs portés à la vie contemplative. Les voyageurs étrangers s'y plaisent, surtout les Anglais. Dans le désastre des derniers événements, beaucoup d'infortunés, échappés au sabre, s'y étaient réfugiés; mais, malgré la capitulation payée à prix d'or que les Turcs avaient accordée aux monastères, ils n'ont pas tardé à venir teindre de sang ces cloîtres tranquilles et ces solitudes enchantées où s'écoulaient en paix quelques existences calmes, si ce n'est heureuses. Pour échapper à l'ébranlement des commotions politiques, et pour se soustraire à la fureur de l'homme, il ne suffit pas à l'homme d'habiter des sommets élevés; il faudrait, comme l'aigle, qu'il sût bâtir sa demeure dans l'angle des plus affreux escarpements, et dormir ainsi entre les cieux et l'abîme.

Tel est le tableau des concessions dont jouissaient les Grecs dans les sommités de leur hiérarchie ecclésiastique. Il est aisé de compren-

dre que la révolution actuelle a détruit l'existence de cette hiérarchie et ses rapports avec la capitale de l'empire. Tous ces établissements religieux, qui entretenaient d'utiles relations avec le patriarche, et n'échappaient aux brigandages des gouverneurs de provinces qu'en se choisissant un patron aux portes du sérail, doivent maintenant tomber peu à peu. La plupart, comme ceux du mont Athos, pourront parvenir dans le premier moment à se racheter par le sacrifice de leurs richesses; mais, à moins que de prompts succès n'assurent le triomphe de l'indépendance des Grecs, la haine et le ressentiment des barbares passeront bientôt de la spoliation à l'anéantissement de tout ce qui porte un nom chrétien.

Mais les concessions accordées par la politique des sultans ne s'étaient point bornées à l'église. Plus tard des immunités et des emplois d'un autre genre, des relations plus profitables avec les maîtres, furent accordées à la partie de la nation grecque qui voulut en jouir. De

ce nombre était la place de grand interprète de la Porte, ou conseiller chargé de la négociation des affaires étrangères. Cette place fut pour la première fois, au commencement du dix-septième siècle, occupée par un Grec, qui se nommait *Panayoti*. Son titulaire avait la qualification de *très glorieux*, et, lorsqu'il était fils d'un hospodar, celle de *très illustre*. Les revenus fixes du grand interprète montaient à 94 bourses. Les Grecs insulaires avaient aussi un interprète qui remplissait ces fonctions auprès du capitan-pacha. C'est par l'intermédiaire de ce dernier que toutes les affaires des Grecs insulaires étaient réglées. Plus lucrative que la précédente, puisqu'elle rapportait jusqu'à 300 bourses, cette place n'était pas moins briguée. Ces deux emplois étaient deux grands objets d'ambition et de cupidité, par la raison qu'ils servaient d'échelons pour monter au rang d'hospodar, ou prince gouverneur de la Valachie ou de la Moldavie, dernier terme des espérances politiques d'un Grec subjugué.

Le premier Grec qui occupa ce poste fut Nicolas Mavrocordato, nom cher maintenant à la Grèce. L'hospodar avait le titre d'altesse et le rang de pacha à trois queues. Ses revenus pouvaient monter à quatre millions de francs au moins. Les huit ou neuf familles qui se destinaient à cet emploi, ayant dans l'origine habité le quartier de Constantinople nommé *Phanari* (fanal), furent appelées *Phanariotes*, qualification appliquée également à toute la masse de leurs clients. Les Phanariotes étaient initiés de bonne heure dans tous les secrets et toutes les manœuvres de la politique musulmane. Élevés dans la mollesse asiatique, ils oublièrent qu'ils étaient des Grecs, et se mirent au service de leurs oppresseurs. Aussi, faut-il l'avouer, presque tous ont les vices d'un esclave qui veut plaire à son maître, même aux dépens de ses compagnons d'infortune. Sans autres connaissances que celles dont peut s'aider leur ambition, sans autre science que l'intrigue, et, comme tous les parvenus, pleins de bassesse avec les puis-

sants, d'arrogance avec leurs subordonnés, rien ne coûtait à leur conscience pour se supplanter mutuellement, même entre proches parents; et souvent un arrêt de disgrâce ou de mort, parti tout-à-coup des ténébreux réduits du sérail, comme un coup de foudre, venait débarrasser un Phanariote ambitieux d'un compétiteur incommode. Toutefois on verra plus bas qu'il se trouve d'honorables exceptions à cette règle générale.

La tyrannie se plaisait à renverser d'un souffle l'édifice d'une fortune élevée par un caprice de la faveur, sans s'inquiéter d'ajouter par ces fréquents renversements au nombre de ses ennemis. Le gouvernement turc, dans l'orgueilleuse estime de ses forces, ne songeait pas à redouter des agents pris chez un peuple esclave, et qui s'étaient discrédités parmi les leurs en se donnant à lui. D'ailleurs les avantages qui résultaient de la circulation active de la faveur faisaient oublier tous les inconvénients d'un tel système à ce divan, dont la vénalité la

plus honteuse fut toujours le trait distinctif.

Les Phanariotes, bien que détestés par la masse de la nation grecque, exerçaient une grande influence parmi leurs compatriotes, à raison de la multitude d'emplois subalternes dont ils disposaient. Aussi une nombreuse clientèle, quoique prise dans la classe moyenne, leur permettait de parler insolemment au nom de la nation dans la plupart des poursuites qui leur étaient dictées par des haines personnelles; et c'est ainsi que, forts de leur concentration dans la capitale, de leur contact habituel avec les gouvernants, ils étaient parvenus, concurremment avec les membres du haut clergé, et bientôt tout seuls, à s'établir les arbitres des intérêts de la Grèce. Leur gestion, modelée sur celle des maîtres, et propre à leur ménager des ressources pour le jour de la disgrâce, ne l'était nullement à régénérer la morale nationale, ni à leur concilier la confiance de leurs concitoyens.

Malgré l'étendue de leur crédit, l'influence

de leur situation, enfin, malgré le succès d'une usurpation habile, les Phanariotes n'étaient que dans la capitale la première classe de la nation. Dans les provinces, ce nom était dû aux notables ou primats, nommés par les Turcs *codyabachis* (chefs vieux), et par les Grecs γέροντες, ἄρχοντες, ἀφέτυδες, ὀκτωκάρνοι, πρόεστοι. C'étaient les nobles du pays. Chefs de familles plus ou moins anciennes, leur fortune consistait en quelques restes de propriétés territoriales qu'ils avaient pu conserver. D'autres s'étaient enrichis par l'industrie ou par le commerce. Ils exerçaient une grande influence sur les affaires locales de leurs districts, et, quand ils étaient unis (ce qui n'arrivait pas toujours), ils parvenaient souvent à modérer les rigueurs du gouvernement. Le haut clergé les consultait ordinairement, et il était de son intérêt de ménager cette classe influente. Les primats formaient une espèce de corps municipal, et se chargeaient, pour le gouvernement turc, de percevoir la capitation. On a vu cette autorité indigène, la seule qui ait des

racines profondes dans les mœurs et les habitudes des Grecs, et par conséquent la seule vraiment nationale, tantôt se signaler par des actes pleins de justice, de générosité, de sagesse et de patriotisme; tantôt se ravaler par des divisions et des rivalités. Il faut en convenir, les primats ont quelquefois abdiqué le beau rôle de pères du peuple pour descendre au rang de ses oppresseurs en sous ordre; ce malheur était sans doute un résultat de l'ignorance. Les primats sortaient rarement de leurs districts, et manquaient en général d'instruction.

Il y avait dans différents cantons de la Grèce une milice légère peu nombreuse, composée de chrétiens, et destinée à la police locale. Ces miliciens s'appelaient *armatolis* (hommes armés), et jouissaient de l'exemption des impôts (1). Leurs commandants, également Grecs, avaient la qualification de capitaines, et étaient

(1) Les Grecs n'entraient jamais dans les troupes turques destinées au service militaire actif et extérieur. Les îles seules fournissaient des matelots à la flotte.

à la disposition absolue des autorités du district. Mais il y avait d'autres ressorts dans lesquels les *capitanates* ou capitaineries exerçaient leur juridiction avec une certaine indépendance, et conformément à d'anciennes capitulations. Là, les capitaines ne relevaient que d'un pacha ou gouverneur général d'une province. Alors les commandants militaires, à la tête de leurs *palicaris* (braves), étaient chargés de protéger l'administration locale des notables, et le canton était affranchi de la présence des Turcs. Comme il arrivait souvent que ceux-ci violaient la capitulation, et tentaient de se défaire des capitaines influents, ces derniers allaient chercher la sûreté et l'indépendance à l'abri des rochers des montagnes, où de courageux mécontents ne tardaient pas à les rejoindre. Tous juraient sur la croix de ne plus se quitter, et se qualifiaient désormais du nom de *frères adoptifs*, *frères de la croix* (1). Ce sont les *kleftis* (voleurs), si renom-

(1) Ἀδελφοποιτοι, σταυραδελφοι.

méa avant et depuis la guerre de l'indépendance, hommes mis hors la loi par les Turcs. Sans cesse les armes à la main, vivant de peu et jouissant d'une rude liberté, ils harcelaient continuellement les tyrans de la Grèce, tandis que leurs concitoyens, lâchement prosternés devant les maîtres, vivaient dans les transes de l'esclavage et languissaient dans la mollesse des villes. Les *kleftis*, pareils aux compagnons des Hercule et des Thésée, se montrèrent souvent les redresseurs des torts et les protecteurs de la faiblesse. Souvent aussi, poussés par la nécessité, ils se conduisirent comme des Procustes ou des Cacus. Telle était la déplorable ressource du courage offensé par une tyrannie barbare. Mais le bien jaillit souvent du sein du mal : c'est par ces intrépides *kleftis* que l'usage des armes fut conservé en Grèce. Leur existence était une protestation vivante contre une domination abhorrée; en même temps elle promettait un point d'appui aux efforts présumables de l'avenir. Les noms de Zacharie, de Boucouvalas, de

Katzantoni, et de plusieurs autres, sont gravés dans la mémoire de tous les Grecs. On sait que leurs exploits contre les troupes qui tentaient de les réduire étaient l'objet de l'admiration générale et le texte des chants guerriers. C'était une poésie mâle et sauvage, mais non dépourvue de cette harmonie qui contribue à rendre plus durable l'expression des sentiments généreux (1).

Nous avons tracé le tableau des notabilités civiles et militaires telles qu'elles existaient parmi les Grecs sous les Turcs. Il n'était pas difficile de prévoir lesquelles de ces classes allaient jouir de la prépondérance dans la Grèce insurgée; c'étaient les primats, puissance territoriale et populaire, avec les capitaines kleftis ou chefs des guerriers montagnards. La juridiction centrale de Constantinople une fois méconnue en Grèce, l'influence politique du haut clergé et des Phanariotes devait disparaître.

(1) Voyez le recueil de M. Fauriel.

La carrière cléricale et le système *phanariotique* étaient depuis longues années une source d'honneurs, de dignités et de fortune, pour ceux que la nécessité, l'oisiveté ou l'ambition entraînaient vers l'une ou l'autre de ces existences. Aussi le sultan l'a-t-il rappelé dans un rescrit, où il inculpe et maudit à cette occasion les Grecs révoltés.

On ne fera pas à ces deux classes l'injure de croire qu'elles ne désiraient pas l'affranchissement de leur pays, mais elles trouvaient dans l'état des choses trop d'avantages personnels et présents pour embrasser avec dévouement un avenir douteux. D'ailleurs les cœurs amollis et corrompus par les douceurs de l'opulence ne peuvent que palpiter faiblement au sentiment de la vraie gloire. En tous lieux, ceux qui ont affranchi leur patrie étaient des hommes prévenus d'indifférence pour la vie, et méprisant toutes les voluptés qui dominent le vulgaire. Le *sardanapalisme* s'effraie et frémit au seul nom de liberté.

Il y a au surplus de très honorables exceptions à signaler parmi les familles comprises sous le nom de Phanariotes. Tels furent autrefois, parmi les princes, les Mavrocordato, dont le nom s'immortalise aujourd'hui; tels ont été, de notre temps, les Mourousi et les Ypsilanti, parents de ceux qui figurent dans la révolution actuelle, tous éclairés, généreux protecteurs des lettres et de ceux qui les cultivaient. On n'oubliera pas l'infortuné Démétrius Mourousi, tombé, en 1812, sous la hache du bourreau, victime de criminelles intrigues. Nul n'avait plus que lui des connaissances étendues et variées, et nul n'employa dans un sens plus national son crédit et ses richesses.

Plusieurs prélats mériteraient aussi de figurer dans cette liste patriotique. Nous en avons nommé quelques uns en commençant. A la tête de ceux d'aujourd'hui il faut placer le métropolitain Ignace, successivement archevêque d'Arta et de Valachie, homme vénérable, blanchi dans les méditations. Ardent ami de son

pays, aucun sacrifice ne lui a coûté en sa faveur. Des écoles et des bibliothèques fondées par lui, toutes les institutions utiles encouragées par ses soins, attestent les généreuses affections de son âme; et, parmi les jeunes gens dont il était le conseil et le bienfaiteur, nul ne l'approcha jamais sans remporter une plus vive ardeur pour la vertu.

Après avoir lu ce qui précède, en voyant d'une part la religion protégée par les décrets de la Porte, ses ministres les plus élevés, honorés par le gouvernement turc, entrer en partage des honneurs qu'il accorde à ses propres dignitaires; en voyant de l'autre la carrière des grands emplois administratifs ouverte à ceux des Grecs que leur naissance ou leur éducation rendaient habiles à les exercer, le lecteur pourra s'imaginer que le sort de la nation grecque était supportable.

Cependant, si l'on met de côté quelques petites peuplades de l'Épire, de la Morée et de Candie, qui se maintenaient dans une espèce d'in-

dépendance sauvage par leur bravoure, leur pauvreté et l'âpreté de leurs montagnes, tels que les Souliotes, les Maniotes et les Sphakiotes, quel était le sort de toutes les autres populations?

Il n'existait pour elles ni sûreté dans la propriété, ni liberté dans l'industrie. Les champs les plus fertiles appartenaient aux Turcs. Un essaim dévorant de grands et de petits fermiers impériaux et de gros propriétaires faisait peser sur les Grecs, simples manœuvres attachés à la glèbe, sous le nom de *raïas*, toutes les rigueurs d'une domination insatiable et aveuglément déprédatrice. Nous avons en commençant parlé de la capitation ou *karatch*, rançon indispensable payée à la religion conquérante pour avoir la vie et la conscience sauves.

Des corvées perpétuelles, sous des directeurs de travaux inexorables, épuisaient les familles. On n'était pas maître de sa charrue, de son attelage, de son mulet. Si l'on faisait valoir une portion de sol ingrat, ou si l'on élevait un

chétif troupeau pour nourrir sa famille, ce faible produit des plus pénibles sueurs était encore à partager avec des maîtres avides. Les taxes surpassaient-elles les produits du sol sur lequel elles étaient affectées, on était forcé d'emprunter chez les fermiers même, à un intérêt de *trente* ou de *quarante* pour cent. Si, l'échéance venue, on se trouvait dans l'impossibilité de payer, il fallait céder son fonds, si l'on en avait un; et, à défaut, on engageait jusqu'à sa femme et ses enfants, sinon on était jeté dans un cachot pour y pourrir lentement, à moins que l'on n'y périt bientôt de faim, de misère ou de désespoir.

Ce qui mettait le comble à l'horreur d'un pareil régime, c'est que tout appel à la justice était illusoire. Un cadi ignorant et grossier, qui n'avait d'autre loi, d'autre règle et d'autre jurisprudence que les dispositions du Coran interprétées à sa manière, était le magistrat qui avait à prononcer, dans son impartialité et sa sagesse, entre un *chien* d'infidèle et un *croyant*

comme lui. Allons pourtant jusqu'à supposer qu'un tel juge pût avoir des intentions de justice, de puissants adversaires avec trois faux témoins pouvaient toujours impunément écraser les plaignants. L'appel était facultatif en matière civile, mais il était bien rare que l'on eût le courage inutile d'en user. En matière criminelle il ne l'était jamais; l'on était condamné sans retour, comme sans aucune espèce de procédure. Enfin le conflit de juridiction entre les prélats diocésains, les cadis et les gouverneurs entravait fréquemment et de la manière la plus fâcheuse l'administration de la justice.

L'administrateur subalterne, *mousselim* ou *voyvode*, le pacha ou gouverneur de la province, n'avaient qu'un an pour s'enrichir. Car il est bon de remarquer ici, 1° que les degrés de l'échelle administrative et judiciaire dans l'empire ottoman sont des places plus ou moins vénales, et par conséquent sans traitement fixe; elles sont rarement conférées à titre gratuit,

ou en récompense de longs services, encore moins en vue du mérite ou de la capacité des fonctionnaires; 2°que la mutation fréquente des gouverneurs, combinaison du despotisme sombre et de la cupidité du sultan actuel et de son ancien favori Haled, ne laissant point de chances à des rapports bienveillants qui ne peuvent naître entre le maître et l'esclave que de la possession et de l'habitude, avait aggravé le malheur des provinces jusqu'au dernier terme que puisse supporter la résignation humaine. On sait qu'autrefois c'étaient de grands feudataires héréditaires, sous le nom d'*ayans*, de *beys* ou d'*agas*, qui gouvernaient ensemble un grand nombre de provinces. Ils s'accoutumaient à voir leur patrimoine dans leurs emplois; et cette situation, en donnant de l'avenir à leurs calculs, humanisait singulièrement leur administration. Dans les annales du régime en vigueur aujourd'hui, un fait difficile à croire, mais qui n'en est pas moins vrai, c'est que les pachas dans leurs tournées, après avoir été,

eux et leur suite, complètement défrayés par le pays, recevaient en outre un cadeau considérable en argent, que l'on appelait *indemnité des dents*, parceque leurs nobles dents s'étaient fatiguées à broyer les provisions de la province.

Enfin les recours à la capitale contre les gouverneurs, outre qu'ils exigeaient de fortes dépenses, n'amenaient le plus souvent d'autre résultat que d'attirer sur les malheureux réclamants de plus indignes vexations que celles dont ils se plaignaient. Les habitants de plusieurs hameaux dans la Morée ont avoué que, trop las de tant d'excès, ils étaient prêts d'embrasser le mahométisme lorsque la révolution éclata. C'est ce qui déjà était arrivé dans une partie de l'Albanie et de l'île de Candie. Il faut convenir qu'une apostasie motivée par un désespoir si légitime ne laisse guère la possibilité de condamner ceux qui ont failli. Ainsi donc le lecteur doit peser cette grande considération : il fallait que la révolution se fît, ou que

Mahomet enlevât à Jésus-Christ et à l'Europe chrétienne toutes les populations grecques. Le fanatique Mahmoud n'avait qu'à s'enfoncer de plus en plus dans son machiavélisme sauvage pour obtenir insensiblement, fort de sa légitimité, et sous les yeux de la sainte alliance, la conversion de ses sujets chrétiens.

Un Turc pouvait frapper, souffleter, même tuer un Grec d'un rang quelconque, sans que ces violences donnassent lieu à aucune poursuite sérieuse de la part de l'autorité. A Candie on a poignardé des pères qui avaient soustrait leurs enfants à la honteuse lubricité de leurs ravisseurs. Ailleurs, les vexations les plus cruelles étaient le prix d'une pareille résistance. Si l'on passait pour être dans l'aisance, on était contraint, sous menace de perdre la vie, de prêter au premier venu telle somme qu'on était sûr de ne jamais recouvrer. Assis dans sa boutique, un Grec était forcé de se lever, en croisant les mains, devant tel passant armé qu'il saluait respectueusement du nom de maître. Il descendait

de cheval à la même rencontre. La forme, la couleur des costumes, était l'objet ou plutôt le prétexte de prohibitions, d'amendes et de peines sévères. Les relations les plus innocentes de la vie étaient entravées de mille manières : en un mot, les Grecs gémissaient sous un fardeau d'humiliations, toutes également absurdes et tyranniques.

Le système suivi relativement au commerce n'était pas moins défavorable à la nation. Le tarif des douanes était le code de la conquête calculé par l'effet d'une générosité stupide, si ce n'est d'une haine inexorable, dans l'intérêt des étrangers, au détriment des sujets et des indigènes. Les Grecs payaient un intérêt beaucoup plus élevé que les trafiquants étrangers. Étrange iniquité, folie inconcevable! que les Grecs se virent souvent forcés d'éluder, en cherchant un abri sous d'autres pavillons et des protections étrangères. Encore devaient-ils s'estimer heureux que la latitude laissée sous ce rapport aux puissances chrétiennes, par leurs

capitulations avec la Turquie, leur permit ce furtif dédommagement. La classe des affranchis, connus sous le nom de *bérataires*, jouissait, elle seule, des immunités du commerce et de quelques distinctions dans le costume. De plus, la personne et les propriétés des trafiquants désignés sous ce nom étaient particulièrement sous la protection de tel ou tel ministre européen résidant à Constantinople. Le *bérat* s'obtenait moyennant une somme de 3 ou 4,000 piastres turques, comptées à la chancellerie du ministre par le postulant. Chaque bérat contenait deux firmans qui appartenaient au bérataire; il pouvait les vendre séparément à un tiers. Ils coûtaient moins cher que les bérats, car leurs franchises étaient moindres. Ces documents étaient des lettres de privilége et d'exemption que les ministres européens obtenaient du grand-seigneur, en faveur de quelques uns de ses sujets.

La jurisprudence du bérat a subi une grande réforme depuis la fin du dernier règne, et ce n'est pas à l'avantage des privilégiés. Ils ne re-

lèvent plus des ministres étrangers, mais bien du grand-seigneur lui-même, qui, accordant une partie de ses immunités à ceux qui veulent lui en payer le prix, se réserve de prononcer en maître sur toutes les questions personnelles et réelles qui peuvent les concerner.

Quoi qu'il en soit de ces précautions nées de l'esclavage, les fortunes acquises par une louable activité, et les richesses indignement arrachées à la substance du peuple, étaient également exposées à la convoitise du pouvoir. Qu'en arrivait-il? L'élite des négociants grecs, abandonnant leur pays natal, cherchaient la sécurité au loin et sur un sol étranger. Là, sous l'égide des lois d'une civilisation chrétienne, ils se consolaient de la privation trop souvent éternelle de leurs familles, en se créant une nouvelle existence. C'est à ces émigrations que Trieste et plusieurs villes de l'Italie et d'Autriche doivent une partie notable de leur population.

Si l'on examine les fondements du culte et de l'instruction de la jeunesse, dus aux parti-

culiers, on les verra partout et constamment soumis aux mêmes entraves, en butte aux mêmes caprices. Il fallait une licence achetée au poids de l'or pour organiser une école ou bâtir une église, il en fallait une autre pour les réparer. Au milieu des travaux, l'ordre arrivait souvent de les suspendre. Alors les hymnes et les prières religieuses étaient entonnées dans une enceinte sans toiture. Elles retentirent souvent dans des souterrains. Les sciences devaient n'être enseignées qu'avec une excessive réserve, et leurs applications éludées au détriment de l'instruction véritable; car la tourbe des délateurs était là pour faire sa proie des professeurs et des élèves.

Je ne m'appesantirai pas sur une foule de détails faciles à déduire des faits généraux que je viens de poser. J'affirme seulement que, malgré tout ce que l'on a écrit sur ce sujet, l'Europe ne connaît pas encore l'affreuse oppression sous laquelle gémissait la Grèce. Pour savoir ce qu'elle pèse, il faut en avoir été la victime.

Et voilà pourtant le régime antisocial, entouré de l'épouvantable cortége des tortures, des confiscations, de l'immoralité et de la peste, que des plumes vendues ont osé donner pour *légitime*, en qualifiant le soulèvement des Grecs de révolte punissable! Légitime! Quelle tête couronnée de l'Europe accepterait ce flétrissant parallèle? D'ailleurs quels serments, quels liens unissaient une nation malheureuse à ses tyrans? Le temps peut bien, par un acquiescement tacite, légitimer les coups de la force et du hasard; mais il faut du moins que les traces de l'usurpation et les vestiges sanglants d'une sauvage conquête soient effacés de longue main; il faut qu'un ordre vivifiant, une législation humaine et égale pour tous, identifient les étrangers avec le peuple soumis par leur fortune. Est-ce là ce qu'avait fait le gouvernement turc? Rien de tel était-il à espérer de son ignorante férocité? A-t-il jamais eu d'autre caractère qu'une sombre inflexibilité et la partialité la plus insolente?

Il n'est pas vrai que le peuple grec ait jamais souscrit à son esclavage. Depuis l'époque de la conquête jusqu'à l'aurore de sa résurrection, il fut en état de soulèvement permanent, bien que sans cesse comprimé. Il a souvent et énergiquement protesté de ses droits. Depuis les Grecs lettrés, forcés au quinzième siècle de se réfugier en Italie et en France, jusqu'au généreux Thessalien Rhigas (1), si lâchement livré par l'Autriche à la potence turque vers la fin du dernier siècle, des plumes plus ou moins hardies déplorèrent les malheurs publics, ou excitèrent les Grecs à la conquête des lumières et de la liberté. Les guerres que les puissances chrétiennes firent à plusieurs époques au gouvernement de la Porte ranimèrent souvent leurs espérances, mais ne les mirent en mouvement que pour les perdre. Telle fut la tentative de 1770, dont il convient que nous donnions une idée à nos lecteurs.

(1) On trouvera à la fin de l'ouvrage une *Notice* détaillée sur Rhigas, par M. Nicolo Poulo.

L'impératrice Catherine II, qui semblait vouloir entourer du prestige imposant de la magnanimité ce sceptre despotique qu'elle ne devait qu'à un crime, avait flatté les Grecs, parcequ'elle faisait la guerre aux Turcs, du vain espoir de les rendre à la liberté. Elle en avait attiré plusieurs à sa cour; elle en avait placé d'autres dans ses armées; d'autres enseignaient leur langue au jeune prince Constantin, destiné, disait-elle, à monter un jour sur le trône rétabli des empereurs grecs.

Mais ce grand projet n'était pas nouveau dans la politique de la Russie; on l'attribuait communément à Pierre-le-Grand, et il eût été possible de le faire remonter plus haut. On voit les plus anciens souverains de ces contrées se ruer souvent sur l'empire grec, dévaster ses provinces, et le menacer vingt fois du sort que les Tartares ont fait subir à la Chine. Avant que la Russie se fût imprégnée des mœurs et des goûts de l'Europe, le mouvement naturel des choses poussait ses incursions, comme les

ondes du Borysthène, du nord au midi. Déjà, sous le règne d'Élisabeth, un émissaire russe avait paru dans les montagnes du Taygète, parmi ce peuple qui se prétend, assez faussement, descendu des anciens Spartiates, mais qui s'enorgueillit plus justement d'avoir toujours su défendre sa liberté contre les maîtres du reste de la Grèce. Cet émissaire n'était point accrédité auprès des chefs des Maniotes; son unique objet était de prendre des informations, et son apparition n'eut pas d'autre suite que de faire pressentir aux montagnards la probabilité de l'assistance de la Russie.

Après la mort d'Élisabeth et la chute de Pierre III, un Thessalien, venu dès lors en Russie pour y faire fortune, réveilla ces idées de conquête relatives à la Grèce, et les fit adopter à Orloff, amant de Catherine, et l'un des artisans de son élévation. Récemment sorti des hasards d'une conspiration qui avait fait de lui le second personnage de l'empire, Orloff accueillit le projet de faire soulever la Grèce avec

toute la confiance du crime heureux ; mais ce projet si noble devait périr en des mains si impures. Orloff rêvait un royaume de Macédoine et d'Épire ; l'élévation de Poniatowsky au trône de Pologne troublait son sommeil, et lui persuadait qu'en sortant des bras de son adultère souveraine il fallait à chacun de ses amants un trône pour lit de repos.

Papaz-Ogli, c'était le nom du Thessalien, devenu capitaine d'artillerie au service de la Russie, reçut la mission de voyager en Grèce, et l'on s'occupa sérieusement de réaliser son projet, malgré l'opposition du ministre Panine, qui le trouvait absurde et chimérique. Deux navires russes, les premiers qui aient fait voir sur la Méditerranée le pavillon d'une marine naissante, parurent dans un port de la Toscane chargés de toutes les marchandises du Nord. Le produit de la vente des deux cargaisons passa dans les mains de Papaz-Ogli, et fut consacré à acheter des présents qui devaient être offerts aux églises grecques, au nom de l'impératrice de Russie.

Papaz-Ogli, après s'être mis en relation avec tous les Grecs disséminés dans les villes de l'Adriatique, partit pour le Péloponèse, poussé par de nouveaux encouragements du comte Orloff. En même temps on préparait le soulèvement des Monténégrins. Ces intrépides habitants d'une horrible contrée n'avaient jamais été soumis aux Turcs, parceque les Turcs n'avaient pas jugé que leur pays valût la peine d'être asservi. Les Monténégrins ne connaissaient de la domination ottomane que la douane, à laquelle ils ne pouvaient se soustraire en venant chercher du sel en Albanie. Du reste, alliés constants des Vénitiens, ils avaient autrefois servi de postes avancés à la république contre la Turquie; mais, depuis la fin du règne de Pierre Ier, ils entretenaient avec la Russie des rapports qui s'étaient facilement établis à cause de la conformité de religion. Dans les armées russes, les Monténégrins étaient les plus nombreux des étrangers. Ceux qui se destinaient à la prêtrise allaient également faire

leurs études à Saint-Pétersbourg ; l'évêque de Monténégro allait lui-même s'y faire sacrer.

Celui qui occupait le siége épiscopal de cette petite capitale des bourgades des Monténégrins en 1765, était un homme d'une haute piété, et d'un savoir bien rare dans ces contrées et parmi ce clergé. Il se mit tout-à-coup à prédire que les temps marqués pour la délivrance des Grecs étaient près d'arriver, affectant de porter sur sa poitrine, à côté de la croix épiscopale, un portrait de la czarine. Cette prédiction occupait déjà tous les esprits, lorsqu'un nouvel acteur, inconnu et mystérieux, vint ouvrir un champ plus vaste aux conjectures des montagnards. C'était un simple caloyer, ou moine grec, doué de toutes les qualités au moyen desquelles un homme audacieux peut échauffer le fanatisme populaire. Il guérissait les malades, conciliait les familles, et s'efforçait d'étouffer les dissensions intestines des montagnards, au profit de la direction toute patriotique et généreuse qu'il prétendait leur imprimer. Le peuple se résout

difficilement à voir un homme d'origine vulgaire dans celui qui devient l'objet de ses respects; et, au milieu des différents bruits qui circulèrent parmi les Monténégrins sur le compte de *Picolo Stephano*, tel était le nom de l'inconnu, la fable qui le présentait comme Pierre III, empereur de Russie, échappé aux coups de ses assassins, ne fut pas celle qui obtint le moins de crédit. L'étranger ne contredisait pas cette supposition par ses discours, et semblait vouloir l'autoriser par ses manières; il cachait les traits de sa figure sous l'ampleur d'un bonnet fourré, comme s'il eût craint d'être reconnu, et dès lors on crut le reconnaître. Plusieurs officiers monténégrins qui avaient servi en Russie déclarèrent qu'il était certainement Pierre III. Malgré l'énorme bonnet, ils avaient su découvrir cette veine remarquable au milieu du front qui signalait le prince infortuné: d'ailleurs c'était le même âge et la même familiarité soldatesque dans ses manières. Cette illusion prit une telle consistance, que Stéphano put jouir des

priviléges les plus utiles attachés à la souveraineté, et qu'ayant épuisé les ressources qu'il tenait de Papaz-Ogli, il poussa la confiance jusqu'à lever des contributions, qui furent payées avec le plus extraordinaire empressement. Il promettait, en retour, de conduire ses partisans dans les murs de Constantinople avant une année révolue : « Là, disait-il, on saura qui » je suis. » En attendant qu'il se fît connaître, ses édits portaient pour signature : *Étienne, petit avec les petits, méchant avec les méchants, et bon avec les bons.*

Sous ces titres bizarres, il écrivit aux peuples limitrophes qu'il était envoyé de Dieu pour briser le joug de la tyrannie musulmane ; et le bruit des intrigues qui se tramaient alors dans d'autres parties de la Grèce commençant à transpirer, c'est à lui seul que l'on rapportait tous les fils de cette grande intrigue politique. Voyant l'enthousiasme des peuples monté au plus haut degré, il sortit des montagnes, suivi par une multitude considérable, et s'avança

dans le district vénitien de Cattaro, peuplé presque en entier de Grecs réfugiés du Péloponèse. Ces Grecs, dont la principale bourgade s'appelle *Maïna*, ont conservé toute l'âpreté féroce qu'ils doivent à l'origine attestée par ce nom; et, brigands redoutables, ils étaient tolérés par Venise dans un certain état d'indépendance, parcequ'ils servaient de barrière contre quelques hordes de Turcs non moins brigands qu'eux. Ils se soumirent avec docilité à Stéphano, dominés par ce nom sacré de liberté et de patrie.

L'incursion du faux Pierre III était de nature à compromettre Venise avec le divan, ou avec Saint-Pétersbourg, ou avec les Monténégrins, qui, pour n'occuper qu'un rang bien secondaire d'importance politique, n'en devaient pas moins être ménagés. Mais la république, avec sa vieille prudence, parvint à se tirer d'embarras sans se brouiller avec personne, et sans sortir de la ligne rigoureuse d'une neutralité armée.

L'Europe entière fixait ses regards sur la czarine pour voir comment elle prendrait la résurrection téméraire de son époux, et sa levée de boucliers chez les Monténégrins. Cette femme habile et forte, qui savait très bien que les morts ne reviennent pas, sembla beaucoup plus disposée à se servir de cette imposture qu'à s'en irriter. Cependant les sérieuses alarmes que lui avait causées antérieurement Pugatscheff, autre faux Pierre III qu'avaient favorisé les Cosaques du Don, ne pouvaient l'atteindre dans cette circonstance. Le fantôme, cette fois, était son ouvrage, et voilà pourquoi elle ne s'en épouvantait point, sûre de le replonger dans les ténèbres s'il devenait menaçant ou cessait d'être utile.

Pour voiler les desseins de sa politique, pour occuper les Turcs, Catherine cherchait à distraire ainsi leur attention sur leurs frontières, tandis qu'elle travaillait à l'accomplissement de ses projets d'oppression sur la Pologne, projets qui devaient inquiéter les sultans.

Les Turcs, regardant Stéphano comme un visionnaire, ne songèrent à le réprimer qu'au moment où les hostilités plus sérieuses de ses bandes eurent fait de lui un chef de partisans qui n'était pas à mépriser. Déjà le feu de la sédition se communiquait dans les contrées environnantes; les peuples de la Servie et de la Bosnie s'étaient attachés à la cause du faux Pierre III, et les habitants des montagnes de la Chimère commençaient à sortir en armes de leurs rochers.

Les pachas de l'Albanie reçurent l'ordre de prendre les armes; douze mille Albanais, s'avançant sur le territoire de la république, de l'aveu du sénat, vinrent prendre position au pied des montagnes Noires, tandis qu'un nombre pareil s'avançait du côté de la Bosnie. Assaillis de toutes parts, les Monténégrins se défendirent comme des lions surpris dans leurs antres; mais, accablés par le nombre, ils succombèrent : la flamme dévora leurs villages, et les têtes de leurs plus braves guerriers allè-

rent fournir le trophée accoutumé sur les portes du sérail. Stéphano, presque seul échappé au vainqueur, resta dans ces montagnes, promenant de caverne en caverne les projets et les espérances d'une ambition assez robuste pour avoir pu survivre à cet échec.

Tous les Grecs, dans toute l'étendue des provinces musulmanes, furent aussitôt désarmés. Les Albanais, sous prétexte de ces perquisitions, exercèrent de si cruels brigandages, qu'une multitude de Grecs effrayés se sauva dans les îles vénitiennes. Telle était la situation de ces contrées, quand le projet de faire soulever la Grèce fut adopté dans le conseil de Pétersbourg. Le Péloponèse, où Papaz-Ogli s'était rendu dès la fin de 1766, fut choisi pour le foyer de ce nouveau mouvement.

Papaz-Ogli s'était d'abord adressé aux Maniotes; des hommes qui se vantaient d'avoir su conserver leur indépendance, en présence de la Grèce subjuguée, devaient être les plus prompts à se lever pour chasser les tyrans. Cependant

cette conjecture pouvait être fausse, et puisqu'ils n'avaient pas de chaînes à rompre, que leur importait une guerre entreprise pour la résurrection de la liberté? A la vérité, il y a motif suffisant de guerre pour les Maniotes partout où il y a espérance de butin.

Deux chefs de cette peuplade, Mavromichali et son frère Jóvanni, hommes d'un grand courage et d'une raison saine, quoique leur esprit fût sans culture, n'accueillirent qu'avec une extrême réserve les propositions de Papaz-Ogli, et l'engagèrent à faire peu de fond sur la facilité présomptueuse des autres Grecs. Alors, il faut l'avouer, le prestige attaché au nom musulman par la conquête, et perpétué par la domination, n'était pas encore détruit; et la vue d'un seul turban mettait en fuite des troupeaux d'esclaves. Enfin Papaz-Ogli quitta les Maniotes sans avoir obtenu d'eux autre chose que la promesse de se réunir aux Russes lorsqu'ils auraient fait connaître leur plan, leurs forces pour son exécution, et que des envoyés,

accrédités d'une manière formelle auraient été chargés de traiter avec eux.

Trompé dans son attente du côté des Maniotes, Papaz-Ogli quitta leurs montagnes, et trouva à Calamata, au fond du golfe de Messénie, un patriote grec plus aisé à séduire par des promesses exagérées : c'était un prince de beaucoup de renom parmi les siens, à qui les Turcs eux-mêmes accordaient une grande considération. Ce vieillard, simple et artificieux à la fois, non seulement avait échappé avec sa grande fortune à l'avidité de tous les gouvernements musulmans du Péloponèse, mais, ce qui est plus admirable encore, il s'était maintenu dans une haute faveur auprès de chacun d'eux. Parvenu à ce haut degré de considération et d'autorité, il se flatta qu'en affranchissant le Péloponèse du joug ottoman, il en deviendrait, sous la protection de la czarine, le véritable chef et peut-être le souverain. Bercé de ce rêve, il ouvrit l'oreille aux insinuations périlleuses de Papaz-Ogli. Ce fut donc avec ce *proëstos* ou pri-

mat que Papaz-Ogli forma, à l'insu des Maniotes, et au mépris de leurs avertissements, les plus intimes liaisons. Poussés tous deux d'une ambition également immodérée et imprévoyante, ils se trompèrent par de mutuelles exagérations. L'un consentait à tout au nom des Russes, l'autre promettait tout de la part des Grecs. L'engagement de les faire soulever, au nombre de plus de cent mille, fut pris et signé à Calamata dans une assemblée peu nombreuse de primats et d'évêques, réunis avec quelques Maniotes parents de Bénaki.

Ces trames, et quelques autres, nouées avec une pareille légèreté, devinrent le fondement des espérances les plus vastes en Russie. L'éloignement grandit toute chose ; on crut que la Grèce n'attendait plus que ce mot : *Levez-vous.* Prévenus de cette illusion, les deux frères Alexis et Théodore Orloff arrivèrent à Venise à la fin de 1768. Ces deux Tartares libéraux avaient sans cesse à la bouche les noms des Miltiade et des Léonidas, et semblaient se

persuader que l'évocation des mânes de ces grands hommes pouvait être leur mission et leur ouvrage. Un essaim d'émissaires et d'officiers russes les précédait ou marchait à leur suite; ils répandaient l'or, et se montraient assidus à suivre dans les églises les exercices de la religion grecque, ce qui touchait singulièrement cette multitude d'Esclavons et de Grecs que le commerce fait affluer continuellement dans cette ville. Papaz-Ogli vint trouver les deux frères; et Venise devenait le foyer de leurs intrigues, et le principal atelier de la révolution grecque, lorsque le sage sénat fit insinuer aux deux Russes de choisir un autre séjour.

Ils résidèrent successivement dans plusieurs villes d'Italie, dépêchant toujours de nouveaux émissaires dans le Péloponèse pour entretenir l'espoir des secours promis, et pour annoncer leur prochaine arrivée au milieu des Grecs. Alexis prenait le titre d'envoyé de Dieu et de la czarine pour la délivrance de la Grèce. Ses

députés portaient aux primats des présents au nom de cette princesse et des médailles d'or avec son effigie, qu'ils étaient invités à mettre autour de leur cou : funestes et honteux auspices pour la cause de la Grèce et de sa liberté.

Tout se préparait dans les ports de Russie pour donner un résultat imposant à ces pratiques mystérieuses, qui commençaient à compromettre, par leur durée, le caractère de la puissance qui les employait. Cette diplomatie souterraine et subalterne venait tout entière des Orloff; elle était en dehors du cabinet russe, car les ministres avaient très hautement désapprouvé le projet. Ils disaient à l'impératrice que l'entreprise était inopportune et hors de proportion avec les ressources de l'empire dans ce moment; que, dans l'extrême embarras où elle se trouvait de suffire à l'équipement et aux recrues de ses propres armées, elle n'avait ni assez de munitions ni assez d'armes pour en fournir aux Grecs; que cet éclat imprudent

allait exposer cette nation aux derniers revers, et qu'il résulterait de cette entreprise manquée la ruine totale de la marine russe, des frais immenses devenus inutiles, la risée de l'univers, et le ressentiment des Grecs, trompés, sacrifiés, et aliénés pour jamais. Cependant la faction du favori l'emporta sur la prévoyance ministérielle : une première escadre, composée de sept vaisseaux de ligne, de quatre frégates, et de quelques bâtiments de transport chargés de douze cents hommes de débarquement, partit précipitamment des ports de Russie au mois de septembre 1769 : on eût craint, en attendant plus tard, que ces ports ne fussent fermés par les glaces. C'était d'ailleurs le moment où l'armée russe, repoussée de Moldavie en Pologne, et enfermée dans son camp, sur les bords du Niester, par 60,000 Turcs, était exposée au plus extrême péril : ainsi le dessein de faire révolter la Grèce paraissait être alors l'unique et dernière ressource de l'empire russe. Le prétexte de croiser dans la mer Baltique,

pour en imposer aux Suédois, servit pendant quelques jours à cacher la véritable destination de cette escadre. Plusieurs de ces vaisseaux, trop vieux ou mal construits, périrent dans la traversée, et les autres arrivèrent dans les ports d'Angleterre. La forme surannée de ces navires, le poids embarrassant de leurs agrès, leurs poupes chargées de reliques, l'incroyable malpropreté et la maladresse de leurs matelots, fournirent un ample sujet de sarcasme et de joie à cette population marine, riveraine de la Tamise. Mais un officier anglais devait, disait-on, prendre le commandement de cette escadre, qui semblait un essai du siècle de Pierre Ier. Une seconde escadre, composée de quatre vaisseaux, deux frégates, et deux corvettes, se préparait encore avec la même célérité dans les ports de Russie. Celle-ci, dont la destination n'était rien moins que le passage du détroit des Dardanelles sous le canon des châteaux, le bombardement et la prise de Constantinople, était commandée par l'Écossais Elphinston, qui, déjà

vieux, jouissait d'une grande réputation militaire acquise sur les flottes anglaises. A la vérité, cet officier trouvait de grands motifs d'inquiétude et de découragement dans l'insuffisance de l'armement maritime qui lui était confié, dans la mauvaise construction des vaisseaux et l'impéritie des marins russes; mais il trouvait aussi de grands sujets d'espérance dans la décadence de la marine ottomane et la profonde ignorance de ceux qui la commandaient. « Les Russes, di»sait-il spirituellement, sont des enfants pleins »d'émulation qui ne savent pas encore; mais les »Turcs sont des vieillards imbéciles qui ne peu»vent plus apprendre. »

Elphinston fit en quelque sorte reconstruire toute son escadre, puis il la conduisit en Angleterre. Chemin faisant, il façonnait ces vaisseaux russes aux évolutions navales en tirant à boulet sur eux, éducation un peu violente, mais assez appropriée aux habitudes imprimées à son peuple par ce czar si vanté, Pierre-le-Grand.

L'auteur dont nous suivons ici les traces remarque avec raison que l'Angleterre, au mépris de son ancienne politique, encourageait, dans cette occasion, la réforme et le perfectionnement de la marine russe, dont la naissance, sous Pierre Ier, avait excité ses inquiétudes. Il donne de ce changement de principes plusieurs raisons : le peu de prévoyance des ministres de cette époque, et les avantages repris par le commerce anglais sur la Russie ; à quoi il ajoute, avec vérité, le désir qu'éprouvait l'Angleterre de contrarier et d'humilier la France, dont les intrigues avaient suscité cette guerre entre la Porte et la Russie. Ce fut une grande faute du conseil britannique d'alors, et l'Angleterre a eu tout le temps de s'en repentir.

L'apathie musulmane n'avait encore rien pénétré de tout ce qui se tramait pour la Grèce. Le secret se gardait tout seul, malgré les ramifications immenses du complot, malgré la multitude des correspondances dont il était le sujet. Il y a des choses inexplicables dans le bon

ou mauvais succès de certains événements. Cependant toutes les imprudences de Papaz-Ogli n'avaient pas été heureuses jusque là. Les Maniotes, indignés qu'il eût en leur nom prêté une sorte d'hommage à l'impératrice czarine, et qu'Alexis Orloff leur eût écrit qu'ils auraient le bonheur d'être reçus au nombre de ses sujets, prouvèrent par leur réclamation l'infidélité de ces relations si brillantes sur les dispositions de l'universalité des Grecs. Les Maniotes déclarèrent dans la même occasion qu'il n'y avait aucun succès à espérer pour cette expédition, si l'on débarquait dans le Péloponèse avec moins de dix mille hommes. Les troupes envoyées de Russie sur la flotte étaient bien inférieures à ce nombre, et une contagion cruelle l'avait encore diminué pendant leur longue navigation. Les Orloff, pour réparer ces pertes, faisaient courir toute l'Italie à leurs embaucheurs, et, peu scrupuleux sur les moyens, sous le prétexte de donner aux paysans des terres en Russie, attiraient ces malheureux sur les côtes, puis

les embarquaient de gré ou de force sur des frégates destinées à joindre l'escadre. C'est ainsi que ces nobles Russes préludaient à cette guerre entreprise au nom de la liberté.

Chemin faisant, pour excuser leur long séjour dans l'Adriatique, et jeter un voile sur ce brigandage inhumain qu'ils exerçaient sur ses côtes, les Orloff secoururent les Monténégrins, mais avec plus de faste et de fracas que de réalité. Le faux Pierre III, Stéphano, arrêté dans cette occasion, et bientôt rendu à la liberté, reçut le titre de colonel au service de la Russie; ce qui était un moyen de l'accréditer sans fiction chez ces montagnards accoutumés à lui. On a généralement pensé, d'après le caractère connu de l'impératrice Catherine, que, si en effet elle l'avait suscité, elle ne se serait pas refusée au plaisir de le récompenser en le faisant pendre. C'est ainsi qu'elle en avait agi avec Mirowiochts, assassin, par son ordre, du prince Iwan.

La mine n'était pas encore éventée quand,

au commencement de 1769, trois ou quatre vaisseaux de la première escadre russe parurent dans la Méditerranée. Les admirateurs gagés de la Russie exaltèrent les miracles de sa puissance. On ne savait pas à Paris quelles misérables intrigues servaient de support à la fausse grandeur de cette entreprise.

La France proposa au sultan de le secourir, à condition que ce nouveau traité d'alliance défensive serait demandé par lui, et conclu à la face de l'Europe. Venise resta dans cette neutralité qui convenait si bien désormais à son goût pour le repos; et l'ordre de Malte, également sur son déclin, imita cette prudence, réservant une hospitalité chrétienne à tous ceux que maltraiterait l'événement, les Turcs pourtant exceptés. Ces diverses neutralités n'entravèrent pas les opérations de l'escadre russe; les ports de la Toscane, de la Sardaigne et de Mahon lui étaient assurés, et tous les approvisionnements nécessaires l'y attendaient.

Sur terre, la fortune s'était déjà déclarée

pour les Russes contre les Turcs. La valeur et surtout la discipline supérieure de leurs troupes avaient amené ce résultat, si peu probable au commencement de la campagne, que l'expédition de Grèce n'avait été considérée que comme une puissante diversion. Mais tel n'était plus le caractère de cette entreprise. Elle s'agrandissait de toutes les proportions de la victoire. On ne parlait plus seulement d'effrayer les Turcs en provoquant un soulèvement dans le Péloponèse, mais de leur enlever la Grèce entière, d'effacer la Turquie d'Europe de la carte politique de cette partie du monde, et de renvoyer les barbares au-delà de l'Hellespont. Ce projet n'était pas trop vaste pour l'ambition de Catherine, ambition plus active, plus laborieuse, plus pressante qu'il n'appartient à une femme. Elle semait partout l'or et la corruption, les espérances et les craintes, provoquait des soulèvements dans les provinces de cet empire ottoman, à la ruine duquel elle semblait acharnée, et, avant de frapper son en-

nemi, elle n'oubliait rien de ce qui était propre à l'affaiblir.

Le plan d'attaque n'était pas moins gigantesque que le but définitif. Une flotte russe, descendue des embouchures du Tanaïs, devait se réunir à celle qui aurait forcé les Dardanelles. Une armée de terre devait passer le Danube, une autre arriver en même temps d'Asie sur la rive du Bosphore; et les Russes, partis ainsi des quatre points cardinaux du monde, devaient arriver aux portes de Constantinople, ébranlées par le temps. L'amiral Spiridof fit voile de Mahon au commencement de février 1770. Une division de son escadre, sous le commandement de Théodore Orloff, avait pris la route de Malte, dont l'entrée lui avait été refusée, ce qui le décida à faire voile incontinent pour le Péloponèse. Il ne doutait pas que la seule apparition du pavillon russe sur cette mer ne fût dans toute la Grèce le signal du soulèvement.

De sourdes rumeurs avaient enfin pénétré jus-

que dans le sérail, et troublé le repos léthargique de ses maîtres. Leur réveil se manifesta par des précautions rigoureuses soudainement décrétées contre les Grecs les plus voisins de Constantinople. Ils méditèrent dès lors un massacre général, comme *mesure de prudence;* mais ils eurent peur que le sang répandu ne portât au loin la contagion de la révolte, et surtout ils craignirent les représailles russes. Ainsi leur consternation enchaînait leur fureur, et, réfugiés lâchement dans le fond de leurs citadelles, ils conservaient les habitants sous le canon, comme les otages d'une capitulation éventuelle avec le vainqueur. La faible escadre de Théodore arrivant, sur ces entrefaites, à l'entrée du golfe de Coron, vint jeter le sentiment de la surprise au milieu des impressions des deux peuples, l'un frappé par la terreur, l'autre exalté par l'espérance.

Les frères Mavromichali, primats des Maniotes, vinrent conférer avec Théodore lorsqu'il eut mouillé à Porto-Bétilo. Ils demandè-

rent de nouveau, avant de s'engager, des stipulations positives, et surtout qu'on leur présentât un écrit de la propre main de l'impératrice. Théodore crut les réduire au silence, en leur montrant un engagement par lequel ils auraient promis de soutenir le mouvement des troupes russes; mais la pièce était fausse, les signatures contrefaites, et le tout ensemble sorti de la tête et du portefeuille de Papaz-Ogli. Cependant, après des altercations assez vives, les Maniotes promirent leur assistance, espérant s'abreuver du sang turc, se charger de butin, et, à tout événement, sûrs de se défendre dans leurs montagnes.

En désarmant presque entièrement leurs vaisseaux, les Russes débarquèrent à peine cinq cents hommes; mais ce débarquement même n'était que le plus faible de tous les préliminaires à accomplir pour commencer de véritables hostilités. Plus de quinze jours furent employés à construire des galiotes destinées à aller chercher dans les îles vénitiennes tous ceux qui vou-

draient prendre part à l'expédition. Cependant nul mouvement ne se faisait de la part des Grecs dans la presqu'île. De si faibles secours, au lieu de ceux sur lesquels on avait compté, versaient le découragement sur les têtes qui avaient le plus vivement accueilli l'idée de cette révolution. Théodore, pour combattre une impression si défavorable, affectait, avec le mépris des Turcs, la plus extraordinaire confiance, annonçant d'ailleurs qu'il ne formait que l'avant-garde de l'expédition commandée par son frère, et composée de soixante bâtiments. L'évêque de Monténéro, secondant sa fraude, la croix à la main, et sous l'escorte de quelques Esclavons, parcourut les villages de la côte : on mit au prix de deux sequins la tête de chaque Turc; Bénaki fit usage de toute son influence; enfin on rassemble quelques centaines de patriotes de mauvais augure et de soldats douteux. Par le conseil de ce primat, les Grecs réunis à Bétilo devaient être formés en deux colonnes, dont l'une pénétrerait dans la partie orientale du Péloponèse, du

côté de Sparte, et rassemblerait les Maniotes, tandis que l'autre occuperait la côte vers l'occident, et recruterait dans toute cette partie. Théodore, toujours enivré de ses brillantes illusions, donna à ces deux troupes les noms fastueux de *légions orientale* et *occidentale de Sparte,* et, après les avoir mises en marche, vint lui-même assiéger Coron avec une division composée de Monténégrins, d'Esclavons, de montagnards maniotes, et de quatre cents Russes.

Les légions eurent d'abord des succès. L'orientale, chassant et massacrant tout devant elle, vint, grâces à l'incroyable terreur répandue chez les Turcs par le nom moscovite, s'emparer de la citadelle de Mistra. Là, les montagnards du Magne signalèrent leur férocité autant que leur penchant à la rapine, et il ne fut pas aisé de soustraire à leur rage les malheureux qui avaient cherché un asile dans l'église grecque et sous la crosse pastorale du métropolitain. Les Turcs, pour mieux fuir, jetaient leurs cimeterres et jusqu'à leurs babouches.

Malgré cette épouvante, l'intérieur de la contrée restait en leur pouvoir, et les villes pratiquées par les émissaires russes ne se pressaient pas de tenir leurs promesses de soulèvement.

La ville de Tripolitza, cité naissante à cette époque, située non loin de la place où Épaminondas avait voulu fonder la capitale du Péloponèse, était devenue le refuge principal des Turcs de l'intérieur. Ils y furent bientôt rassurés par un message du pacha de Morée, qui leur fit annoncer la prochaine arrivée des milices albanaises qu'il avait mandées, et celle de la flotte ottomane attendue sur les côtes. Ce pacha se tenait renfermé dans Napoli de Romanie, située au fond du golfe d'Argos.

Les vaisseaux turcs se préparaient à Constantinople avec une tardive précipitation. Tous les projets formés contre l'empire ottoman avaient enfin été attestés par la présence de l'escadre russe dans la Méditerranée; mais, jusqu'à ce fait, les révélations les plus positives n'avaient pu

triompher de la stupide incrédulité des membres du divan. Quand on sut dans l'Europe entière que la flotte russe avait passé le Sund, l'ambassadeur de France répéta ses avertissements inutiles. Qu'est-ce que le Sund (1)? demandèrent les ministres turcs ; et quand on le leur eut expliqué, ils répondirent par des risées.

Lorsqu'ils furent convaincus de la descente des Russes dans le Péloponèse, se souvenant que l'ambassadeur de France les avait avertis de veiller sur cette province, ils ne pouvaient revenir d'admiration sur ses grandes connaissances en *astrologie*. Cependant leur fierté barbare ne s'alarmait pas encore de la présence d'une flotte ennemie jusqu'au centre de leur domination ; le sultan, moins ignorant que les autres, était aussi le plus effrayé.

Les Russes n'avaient dans la capitale que d'obscurs émissaires; et ils n'avaient point tenté

(1) Quelques uns disaient même que c'était le détroit de Gibraltar, dont les Turcs niaient l'existence.

d'y former un parti sous les yeux même du gouvernement, ce qui d'ailleurs eût été plus difficile que dans les provinces, à cause de la timidité beaucoup plus grande des Grecs qui s'y trouvaient immédiatement sous la verge de la tyrannie : la plupart, incertains de leur sort, n'espéraient de salut que dans la fuite.

Cependant la fausse nouvelle que Coron avait été prise détermina dans l'Étolie le soulèvement de Missolonghi; Athènes avait promis d'en faire autant dès qu'elle verrait les voiles russes. Dix mille chrétiens de la Thessalie demandaient les armes que les Russes avaient dû leur apporter par le golfe de Volo : toutes les îles étaient prêtes à suivre le même mouvement. Les montagnards de l'île de Candie, qui se maintiennent encore aujourd'hui dans l'indépendance sur les sommets inaccessibles de l'Ida, jetaient de longs et avides regards sur la mer, attendant les navires libérateurs, pour descendre de leur côté dans la plaine, et y porter le ravage et la mort.

Les îles vénitiennes avaient fait éclater des transports de joie, et, malgré leur gouvernement, s'étaient déclarées pour les Russes à la nouvelle de leur descente dans le Péloponèse. Les habitants s'embarquaient en foule, sur la foi des émissaires des Orloff, pour aller partager les dépouilles des Turcs de la Morée. Les mesures les plus rigoureuses ne purent arrêter cette fanatique émigration; c'était une croisade, car ces avides aventuriers portaient la croix en sautoir. Ils ne démentirent nullement les plus odieux souvenirs attachés à ce nom, et pillèrent indignement le sol qu'ils allaient affranchir. Décorés de l'uniforme russe, ces insulaires de Zante et de Céphalonie n'en imposèrent pas long-temps aux Turcs; en attendant le massacre auquel ils étaient réservés, ils occupèrent seulement les cités que ceux-là n'avaient pas voulu défendre.

Le siége de Coron traînait en longueur, faute d'artillerie. Les assiégés avaient passé de la crainte au mépris des assiégeants, et le comte

Théodore avait perdu un temps précieux devant cette place. Cent janissaires intrépides détruisirent en un jour les faibles ouvrages des ingénieurs russes : des mécontentements sérieux éclatèrent alors entre les Grecs et leurs alliés. Est-ce là ce qu'on nous avait promis? C'était la question, sans réponse, que les Grecs avaient toujours à la bouche.

Mavromichali, le chef des Maniotes, parlait surtout avec une mâle et fière franchise, que le général russe voulut traiter comme de l'insubordination. Sa hauteur insultante indigna le montagnard : « Tu oublies, lui dit-il, que » je ne me suis pas fait le sujet de la femme » qui te commande; et que si tu avais à tes or» dres toutes les armées de ta souveraine, en» core tu ne serais qu'un esclave; et moi, chef » d'un peuple libre, la destinée m'en rendît-elle » le dernier homme, ma tête aurait encore plus » de prix que la tienne. » A ces mots, tous deux portèrent la main sur leurs pistolets; mais l'un s'arrêta par dédain, l'autre par crainte.

Dans ces conjonctures, un vaisseau de soixante canons, une bombarde et deux bâtiments de transport, amenant quelques troupes, mirent les Russes en état de faire de nouvelles entreprises. Alexis était attendu avec le reste de la première escadre. On prit alors la résolution d'abandonner le siége infructueux de Coron, pour tenter celui de Navarins, l'un des plus beaux ports de la Morée, et défendu par deux châteaux, dont le plus vieux a remplacé l'ancienne Pylos.

L'abandon du siége de Coron compromit le sort de tous les Grecs de la contrée. Ils s'attroupaient sur le rivage, chargés de leurs effets les plus précieux, traînant leurs femmes et leurs enfants, et demandant à grands cris un asile sur les vaisseaux. Les Turcs, délivrés des assiégeants, sortirent de la citadelle, et achevèrent de ruiner la ville, qui seule avait souffert des coups mal dirigés de l'artillerie russe.

Le comte Alexis pensa qu'il fallait se rendre maître de tout l'intérieur de la presqu'île,

avant de s'occuper des forteresses. Il chercha donc à renouer toutes les relations commencées par Papaz-Ogli, et celui-ci vint avec lui rédiger un manifeste énergique, destiné à réveiller la haine contre les Turcs et le besoin de la guerre, par le tableau de toutes les misères de la tyranie. Il disait « que, parmi les nations chrétiennes, les Russes plus orthodoxes » avaient été le plus touchés de ces maux; que » Pierre-le-Grand et l'impératrice Anne avaient » médité la délivrance de la Grèce; que des » raisons connues de Dieu seul avaient arrêté » une si sainte entreprise; que dans ses jugements éternels il avait enfin suscité le génie » de l'impératrice Catherine et béni les commencements de cette guerre sacrée; que déjà » l'ennemi était affaibli de toutes parts, qu'une » armée victorieuse était établie en Moldavie, » et les chrétiens de ces provinces pour jamais » délivrés d'un joug détesté. »

Psaros, qui avait conduit à Mistra la légion orientale, vint, par l'ordre d'Alexis, sous les

murs de Tripolitza. L'archevêque et les primats de cette ville étaient entrés des premiers dans le complot. En même temps, pour réparer l'affront reçu devant la citadelle de Coron, le comte Alexis formait un autre siége, celui de Modon, forteresse située à quelques lieues de Navarins. Ce siége, poussé avec plus de vigueur et mieux conduit que l'autre, paraissait devoir s'achever avec un entier succès, lorsque l'arrivée de la flotte turque fut annoncée dans les parages du Péloponèse. Les Dulcignotes et les redoutables Albanais étaient sur les frontières de la presqu'île, après avoir passé les barrières de l'Épire, malgré l'opposition des habitants des sommets de la Chimère.

Les Dulcignotes et les Albanais assiégèrent d'abord Missolonghi et Patras : les habitants de la première de ces villes s'étaient sauvés, en grande partie, à Anatoliko, petite île à peu de distance de la côte. Peu de jours après ils y furent massacrés, après une capitulation formelle. Patras fut surpris dans la nuit du ven-

dredi saint, et ses habitants furent en grande partie égorgés dans les églises. La ville fut incendiée, et les malheureux échappés à la flamme et au carnage, fuyant sur des barques, rencontrent en mer d'autres pirates dulcignotes et périssent sous leurs coups.

Ceux qui cherchaient un moyen de salut sur les flots étaient la plupart de ces Ioniens, venus avidement, sur la foi des émissaires russes, pour moissonner avec l'épée cette presqu'île, ce Péloponèse qu'ils avaient coutume de venir tous les ans moissonner servilement avec la faucille. Quant aux habitants, ils se dispersèrent sur les montagnes voisines, et la publication d'une amnistie ne put les en rappeler. Alors la cavalerie albanaise traversa sans obstacle l'isthme de Corinthe. Le primat, qui pouvait garder ce passage, privé d'armes et découragé par la faiblesse des Russes, ne s'était point mis en devoir de résister. Dix mille Albanais se précipitèrent dans la malheureuse presqu'île : ils achevèrent Patras, dont l'incendie avait duré trois

jours. Mille hommes de leur cavalerie s'avancèrent vers Tripolitza, et se jetèrent dans la place à la vue des assiégeants; et bientôt Turcs et Albanais sortant ensemble, dispersèrent aisément les Grecs, et taillèrent en pièces les Russes, dont la résistance fut plus honorable. Tous les chrétiens qui restaient dans la ville, au nombre de trois mille personnes de tout âge et de tout sexe, furent massacrés : on exécuta l'archevêque et plusieurs ecclésiastiques. Les musulmans, déjà au nombre de six mille, campèrent dans le voisinage de Tripolitza, d'où ils menaçaient également Navarins, Modon et Mistra.

Le pacha n'attendait plus que la flotte ottomane pour s'avancer vers la côte occupée par les Russes, en même temps qu'elle leur disputerait la retraite du côté de la mer.

Les Grecs, détrompés et désespérés, fuyaient en maudissant leurs impuissants libérateurs. Il ne restait plus à Navarins, auprès des Russes, que des femmes, des enfants, des vieillards, et Benaki, qui perdait de ce coup une existence

si brillante et si capable de suffire à un homme moins fatigué de la servitude qu'ambitieux de dominer à son tour. Il alla plus tard faire entendre ses inutiles plaintes à la cour de la *magnanime* Catherine.

Les Turcs et les Albanais, campés sous Tripolitza, prévenus que leur flotte paraissait à l'orient de la presqu'île, accouraient vers la plaine de Coron par le défilé de Nisi. Ce passage important était gardé par quatre cents Maniotes. Le capitaine Jovanni Mavromichali s'était jeté dans cette bourgade après avoir quitté les Russes par mécontentement, et sa retraite semblait avoir eu pour eux tous les effets d'un funeste présage. Il eut pourtant la générosité de faire avertir les généraux russes, leur promettant de tenir assez long-temps pour qu'ils vinssent, s'ils voulaient combattre, ou qu'ils prissent la fuite, s'ils avaient peur. L'intrépide Mavromichali et ses compagnons rappelèrent tout l'héroïsme des siècles antiques. Ils périrent la plupart. Lui, avec vingt-deux hommes seule-

ment, se défendit dans une maison pendant trois jours. Ses vingt-deux compagnons furent tués, et les Turcs ayant mis le feu à la maison, furent étonnés de n'en voir sortir qu'un vieillard et un enfant; c'était Jovanni et son fils.

Les Turcs se répandirent dans la Messénie, et la terreur poussa sous les murs de Navarins une nouvelle multitude de Grecs. Tous ces misérables fugitifs, il ne fallait pas seulement les défendre, il fallait encore les nourrir, deux choses que les Russes étaient dès lors également hors d'état de faire. Bientôt ils furent attaqués eux-mêmes sous les murs de Modon, qu'ils assiégeaient : les Turcs les forcèrent dans leur camp, et les massacrèrent sur leurs batteries. Deux cents d'entre eux échappés à ce désastre se retirèrent avec peine vers Navarins, emportant leur commandant blessé, et laissant aux mains des Turcs toute leur artillerie. La ville de Modon fut détruite par sa propre garnison.

Orloff, réfugié dans la forteresse de Nava-

rins, et, craignant d'y être attaqué, en fit, avec une lâcheté barbare, fermer les portes, livrant ainsi des milliers de malheureux Grecs au fer d'un vainqueur sans pitié. Ces infortunés, rassemblés au pied des remparts, criaient aux Russes : « Vous nous aviez promis de nous af-» franchir, nous ne vous demandons aujour-» d'hui qu'un asile. »

Les Turcs approchent en effet : cette multitude désarmée se précipite vers le rivage, et une partie des bateaux qui s'y trouvent coulent bientôt à fond sous le poids de ceux qui les premiers s'y sont élancés ; le reste parvient sur cette île de Sphactérie qui forme un des côtés du port. Quatre ou cinq mille Grecs réfugiés sur ce rocher, sans eau, sans abri et sans vivres, y demeurent exposés à périr de faim, de soif et de misère, et voient flotter autour d'eux les cadavres de leurs enfants et de leurs femmes. Les Russes, du haut des remparts, contemplaient ce spectacle sans en être émus.

Alexis évacua précipitamment le Péloponèse. Théodore et l'amiral Spiridof avaient déjà rejoint Elphinston. Les supplications de Papaz-Ogli et de Benaki furent vaines pour retenir un moment de plus ces *libérateurs*. Forcés l'un et l'autre de suivre les Russes pour échapper à la vengeance des Turcs, Papaz-Ogli mourut dans une île de l'Archipel, et Benaki traîna jusqu'aux glaces de la Néva sa misérable vieillesse.

Alexis, avant d'abandonner Navarins, en fit charger toutes les mines, et en s'embarquant y laissa des mèches allumées, afin qu'après son départ cette forteresse ensevelît sous ses ruines les Turcs, qu'il présumait devoir y accourir en foule. Mais les mèches s'éteignirent; et les Turcs, trouvant encore sur les remparts quelques canons montés, les tirèrent sur la flotte russe, qui s'éloignait du port. Plus de vingt mille Grecs se réfugièrent dans les îles vénitiennes. Le pacha fit, dit-on, publier un pardon général, et traita avec douceur les familles des primats fugitifs, leur laissant la vie et la liberté. Ce-

pendant les témoignages des contemporains ne sont pas unanimes sur ce point. Quelques uns prétendent que la dévastation fut universelle en Morée et les violences inouïes; que plus de quatre-vingt mille personnes de tout âge et de tout sexe furent arrachées à leurs foyers pour être vendues en Asie et sur les rivages d'Afrique. Ceux à qui l'on permit de vivre en Morée n'eurent pas lieu de se louer de cette nouvelle préférence. La tyrannie les dévora en détail; ils étaient chaque jour accablés de vexations pires que la mort. Le viol et l'assassinat étaient à l'ordre du jour. Les Albanais, en possession de tout l'or du pays, imaginèrent un singulier moyen de le faire valoir et de le remettre en circulation; c'était de le prêter à usure exorbitante. Ils forçaient les hommes qu'ils avaient réduits à la mendicité de recevoir chaque piastre turque à l'intérêt de deux paras par mois; ce qui faisait plus de la moitié de la piastre par an (1), et lorsque après ils se présentaient

(1) La piastre vaut 40 paras.

pour régler leurs comptes, ils ajoutaient l'intérêt dû au capital; et le débiteur insolvable restait désormais à la merci de son créancier.

Cette domination honteuse et criminelle dépeuplait la Morée chaque jour davantage. Cinq années s'étaient écoulées, et la Porte sentit enfin la nécessité d'expulser les Albanais. Ils reçurent l'ordre d'évacuer la Morée, et de retourner chez eux. Trop attachés aux douceurs de leur nouvelle existence pour obéir, ils résolurent de se défendre. Le fameux et terrible Hassan-pacha fut envoyé pour les réduire. Colocotroni (1) fut appelé à le seconder avec ses *kleftis*. Après leur avoir livré plusieurs combats très meurtriers, Hassan fit construire des tours avec les crânes de leurs morts, pour perpétuer la mémoire de son triomphe et de leur châtiment. Il vint enfin les assiéger dans Tripolitza, où leurs débris s'étaient renfermés, et leur promit le pardon du sultan et toutes les facilités possibles par

(1) Père de celui d'aujourd'hui.

terre et par mer pour sortir de la Morée. Ce stratagème lui réussit. Ils se divisèrent en deux colonnes : l'une, forte de onze mille hommes, prit le chemin de l'isthme ; l'autre, moins nombreuse, fut embarquée : mais tout était concerté d'avance pour leur extermination. A bord des bâtiments ils devaient être noyés ; à Éleftéri, village situé dans une longue gorge du Cythéron, non loin de Thèbes, des troupes placées en embuscade attendaient les autres. Telle fut l'importance du butin que cette boucherie procura aux habitants d'Éleftéri, que, pendant plusieurs années, on vit fleurir l'aisance, et l'industrie se ranimer dans ce village naguère abandonné. Les Albanais emportaient les dépouilles de la Morée, et les Éleftériotes en profitèrent en servant d'instrument au châtiment de ces hommes féroces.

Après cette expédition de 1770, de funeste mémoire, et dont on ne saurait dire si elle fut plus malheureuse pour les Grecs que honteuse pour les Russes, ceux-ci allèrent chercher sur

la mer des indemnités pour les revers qu'ils avaient essuyés sur terre ; la fortune les leur réservait dans la destruction de la flotte ottomane à Tchesmé. Ce fut, il faut le dire, grâce au génie intrépide de l'Écossais Elphinston et de l'Anglais Gregg. On sait que les vaisseaux turcs furent incendiés dans la baie de ce nom, au moyen de deux brûlots conduits par des officiers anglais. Orloff n'en put avoir la gloire que dans le boudoir de Sarskoe-Selo ; car toute l'Europe fut instruite que cet homme, si renommé dans une conjuration, s'était toujours tenu loin des combats, et s'était évanoui à l'embrasement des deux premiers vaisseaux.

Après la victoire de Tchesmé, les Russes parurent vouloir attaquer Chio et Smyrne ; mais, à la réquisition du pacha, les consuls des nations franques envoyèrent en commun une députation à Orloff pour le prier de renoncer à cette tentative, qui ne pouvait être que le signal du pillage et du massacre d'une quantité de sujets de tous les souverains de l'Europe. Cette

crainte était d'autant plus légitime, que les Turcs échappés des vaisseaux embrasés s'y étaient réfugiés, et, communiquant leur rage au peuple et à la milice, avaient, dans le premier moment, massacré tous les Grecs qui s'étaient offerts à leurs yeux.

Orloff se rendit aisément au vœu des Européens de Smyrne, qui le dispensait de donner à sa bravade le mérite périlleux de la réalité. Il savait très bien que les Turcs étaient en force dans le pays, et que tous les Grecs étaient désarmés. D'ailleurs on joignit à cette invitation de s'éloigner qui lui fut adressée, des mesures propres à lui en faire une nécessité. Le port, le château et la ville furent mis en état de défense avec une extrême célérité. Le consul français Peyssonnel, homme dont le nom est si justement honoré dans les fastes du consulat de notre nation dans le Levant, employait tous les Français à ces travaux, dont il était le directeur le plus habile et le plus assidu. Orloff s'en alla, content d'emporter tout entière sa ré-

cente et facile gloire maritime. Avec plus d'audace dans l'âme et plus d'à-propos dans l'esprit, il pouvait en acquérir une immense et bien à lui, en franchissant le détroit des Dardanelles; mais il laissa échapper le moment, et n'osa pas seconder et suivre l'entreprenant Elphinston. Ce hardi marin s'avança tout seul sous le canon des châteaux, fit battre le tambour et sonner la trompette, prit tranquillement le thé sur le tillac de son navire, à la barbe des Turcs et sous leur feu. Après avoir ainsi insulté à la lâcheté russe plus encore qu'à la faiblesse ottomane, il vire de bord, rejoint l'escadre, sans avoir daigné tirer un seul coup de canon. Bientôt le baron de Tott fortifia ce détroit fameux, et l'occasion perdue ne s'est plus retrouvée pour les Russes.

Depuis cet événement, le silence des tombeaux, la langueur de l'épuisement régnèrent long-temps dans la Morée. Enfin sa vie parut se ranimer en venant de la circonférence au centre, c'est-à-dire des pays qui forment le lit-

toral, et des îles de l'Archipel, au cœur du Péloponèse. Le commerce maritime avait, à la fin du dernier siècle, fait d'immenses progrès dans ces contrées; les voyages, l'adoption de nouvelles méthodes d'instruction, et les événements qui renouvelaient la société dans d'autres parties de l'Europe, ne pouvaient pas exercer une influence médiocre sur l'organisation, toujours heureuse, des Grecs. Électrisés par une étincelle de la civilisation européenne, ils embrassèrent avec ardeur l'espérance d'un avenir plus heureux. Ainsi, tandis que leurs oppresseurs, fidèles aux dogmes conservateurs de l'ignorance, et ensevelis dans l'apathie du fatalisme, campés dans la plus belle partie de l'Europe, restaient stationnaires, ou même reculaient vers la profonde barbarie des déserts qui les ont vomis, les Grecs se frayaient le chemin de la réhabilitation politique à travers tous les obstacles. L'île de Pathmos, Janina, Ampélakia, le mont Athos, Constantinople, Bucharest, Smyrne,

Cydoniès, Chios, avaient été le dépôt sacré de la langue, de l'histoire, et de la sublime littérature des anciens Grecs. C'est surtout dans les écoles de ces pays que des voix graves et paternelles attachaient aux bienfaits de l'instruction tout l'intérêt et toute la reconnaissance de la jeunesse. C'est là que l'enseignement semblait emprunter quelque chose de sa sainteté au sacerdoce religieux. Bienfaiteurs de votre patrie en des temps difficiles! non, jamais la Grèce n'oubliera vos noms; elle prononcera toujours avec transport ceux de Daniel, de Balano, de Grégoire Constantas, d'Eugénius Bulgaris, de Néophyte Causocalyvite, de Dorothée, de Photius, de Proïus, de Lambros, de Vardalaque, de Coumas, d'Économos, de Benjamin, de Grégoire, de Théophile, de Vamvas, et de leurs imitateurs. Elle leur associera les noms respectables de ceux de ses enfants qui ont consacré une partie considérable de biens acquis par le commerce à l'établissement et à l'entretien de bibliothèques,

d'imprimeries et de journaux : tels furent les Zosimas, les Caplanis, et une foule d'autres qui ont eu la gloire de concourir au réveil de la Grèce.

De nos jours, enfin, les écrits de Coray, littérateur respectable établi à Paris, publiés en tête de la collection des auteurs classiques de la Grèce, contribuaient à familiariser ses compatriotes avec la manière de sentir des anciens. Ces écrits ouvrirent à la jeunesse la route des développements intellectuels les plus appropriés à la nature de sa situation et de ses besoins. Déjà les noms de patrie, de lois et de liberté, grâces à ces studieuses communications avec les temps antiques, éveillaient en elle les plus nobles idées : tout la préparait à de nouvelles destinées en lui montrant l'horreur d'un joug absurde et tyrannique.

Toutefois cette impulsion salutaire, toujours contrariée par mille obstacles, ne pouvait pas émouvoir et solliciter profondément la masse de la nation. Pour que des idées nouvelles

changent la destinée d'un pays, pour qu'elles deviennent, en des moments marqués, la cause de révolutions qui rendent un peuple à sa légitime première existence ; il faut que ce peuple en soit tout imprégné ; il faut que ces idées soient devenues une affaire de sentiment et de conviction pour lui. On le comprit en Grèce ; on sentit la nécessité de s'occuper de l'instruction publique et de tirer la nation de l'ignorance profonde dans laquelle elle croupissait.

L'éducation primaire était nulle ou complètement vicieuse ; on avisa avec zèle aux moyens de l'améliorer. Commencer par le petit clergé, non moins ignorant que le peuple, était le moyen le plus sûr.

C'est dans ce but qu'en 1814 se forma à Vienne la société des *Philomuses*, composée de Grecs et d'étrangers de distinction. Cette association respectable proposa de créer un fonds pour entretenir, dans les meilleures universités de l'Europe, les jeunes professeurs qui se destinaient à aller chercher des lumières, pour

les propager ensuite chez eux, en venant occuper des chaires dans les écoles grecques. Telles étaient les vues et les plans de la société des Philomuses : elle abandonnait le reste à la marche féconde du temps et à la force des choses, qui ne pouvaient manquer de changer tôt ou tard les destinées de la nation grecque.

Une seconde association, sous le nom d'*Hétairie* (1), fut formée plus tard à l'ombre de la première; son but, entièrement politique, était

(1) S'il faut en croire des personnes qui doivent être bien instruites, voici quelle aurait été l'origine de l'*Hétairie* ou association qui a donné le branle et le mouvement aux affaires, d'abord en Moldavie et en Valachie, et bientôt après dans le Péloponèse.

Quatre Grecs, négociants, que le commerce n'avait point enrichis, imaginèrent les premiers de former une société secrète pour travailler à l'affranchissement de leur patrie et au renversement de la puissance ottomane. Convenus ensemble de leur but, et liés entre eux par des serments, ils se séparèrent, on ne dit pas précisément à quelle époque, mais tout porte à croire que c'était au moment des malheurs de l'empire français, c'est-à-dire lorsque la Russie prenait sur les

de délivrer la Grèce du joug de ses tyrans, et de lui donner des lois. Animée de l'esprit de pro-

affaires de l'Europe cette inespérée et prodigieuse influence qui lui a fait négliger sa vieille politique tout entière tournée vers l'Orient.

De ces quatre associés, l'un alla exploiter la Russie ; deux autres se chargèrent de l'Italie et de l'Allemagne ; le quatrième dut rester en Turquie, soit dans la capitale, soit dans les provinces grecques. Il n'entrait dans leur plan que de visiter les pays habités ou fréquentés par des Grecs.

Ils étaient convenus de se dire les agents ou les ministres d'une puissance mystérieuse, invisible, qui devait tracer le plan et diriger l'exécution de cette grande entreprise. Ils exigeaient de leurs adeptes, pour cette puissance, un respect religieux, pour ses volontés et ses commandements une obéissance illimitée, un dévouement sans bornes. Cette suprême directrice de l'association ou Hétairie, ne se manifestait jusque là que par l'excès de ses exigences et par les promesses faites en son nom par ses agents.

Une organisation secondaire et des institutions accessoires furent établies sur ces premières jetées, qui servaient de support à l'existence de cette puissance occulte, invisible, de laquelle tout émanait. On la nommait *arché*, ἀρχὴ, parce qu'en effet ses agents ne pouvant la laisser absolument *inno-*

sélytisme par la nature de son institution, elle se recrutait à la fois dans toutes les classes des

minée, la désignaient par ce mot grec, qui appartient, comme chacun sait, aux abstractions de la métaphysique.

Le succès du plan des quatre fondateurs commença sous de brillants auspices. Les Grecs accueillirent avec enthousiasme le projet de leur régénération politique; et le mystère dont s'enveloppait l'âme prétendue, l'*arché*, ou suprême moteur de cette grande entreprise, n'était pas ce qui contribuait le moins à toucher les cœurs et à entraîner les esprits. Ce thème facile contentait toutes les imaginations, en ouvrant à toutes le champ fécond des conjectures; car l'homme est toujours ami du merveilleux, et rien n'est plus capable de l'émouvoir que l'attrait de l'*inconnu*. Les uns pensaient qu'il s'agissait d'une coalition de puissances chrétiennes, les premières dans l'ordre politique européen; si des esprits plus froids demandaient des renseignements positifs, on se débarrassait d'eux par des reproches que justifiaient déjà l'enthousiasme général et de notables exemples d'adhésion au projet. D'ailleurs c'était principalement aux caractères ardents et à la jeunesse que l'on s'adressait.

On n'a pas besoin de dire que l'on demandait de l'argent aux initiés, aux associés : des sommes prodigieuses tombèrent dans les coffres de l'*arché*. Les fondateurs se livrèrent

Grecs, et partout où se trouvaient des hommes de cette nation, soit à Vienne, à Trieste, à Livourne, ou ailleurs; elle soumettait ses membres à une rétribution proportionnée à leurs moyens. Des émissaires, sous le nom d'*apôtres*, étaient chargés de ces initiations; elle avait ses couleurs, ses statuts, ses anneaux, ses serments, ses hiéroglyphes; formes extérieures analogues à celles de tant d'autres sociétés secrètes. La différence principale entre ces deux associations, était que la *philanthropie* de la première se trou-

facilement à l'idée de disposer de cet or; c'était le fruit de leur spéculation : mais leur spéculation ne pouvait pas se terminer ainsi par une escroquerie dont l'énormité n'eût diminué ni le scandale ni la honte. Il ne s'agissait que de trouver un homme qui voulût, en épousant la destinée de l'Hétairie et toutes les chances d'une révolution, prendre le titre et le rôle de chef. Par ce moyen les quatre fondateurs se débarrassaient de l'immense responsabilité dont ils s'étaient chargés; ils donnaient un corps aux vaines ombres qu'ils avaient offertes jusque là aux Grecs, et ils pouvaient dès lors jouir en paix du fruit de leurs travaux.

Un homme se rencontra pour remplir leurs vœux, et ce

vait remplacée par l'essence patriotique de l'Hétairie. Il est difficile de croire et de prouver qu'elle fut une émanation des sociétés secrètes répandues alors dans le reste de l'Europe, comme la coïncidence de quelques commotions politiques avec l'insurrection grecque l'a fait penser et publier dans le temps. Il n'y eut rien de commun entre elles; et si les sociétés d'Europe ont manqué leur objet, c'est parcequ'elles ont été l'œuvre d'ambitions individuelles, et non d'un patriotisme généreux. Les gouverne-

fut Ypsilanti, qui n'avait lui-même été initié aux projets de l'Hétairie que depuis huit mois. Il se mit aux lieu et place de l'*arché* mystérieuse; il donna aux quatre grands propagateurs une décharge générale, en se déclarant satisfait de leurs comptes rendus. Ils avaient eu le talent de lui persuader que l'argent donné par les uns avait été employé à convertir les autres, et disparurent des divers théâtres de leurs intrigues, après l'avoir élevé sur le pavois. L'un d'eux est actuellement en Bessarabie, où il jouit d'une grande opulence; l'autre s'occupe, dans l'une des échelles du Levant, de vastes opérations commerciales. On ne parle pas des deux derniers; apparemment qu'ils ont su mieux cacher leur vie.

ments actuels continueront à exister malgré elles, et le temps seul amènera des réformes et des modifications. L'Hétairie, au contraire, allait au-devant des vœux de la Grèce, au-devant de la justice, contre un ordre de choses bizarre, odieux et illégitime. Si l'Hétairie n'eût pas existé, mille autres occasions eussent favorisé ou du moins provoqué le soulèvement de la Grèce : elle peut donc être considérée comme effet, plutôt que comme cause, dans la suite des événements qui ont préparé la révolution; mais il n'en résulte pas moins que son but était noble, juste et national. Cependant s'est-elle élevée à la hauteur de sa tâche? S'est-elle distinguée par la profondeur des combinaisons et l'étendue de sa prévoyance? A-t-elle jamais regardé autour d'elle? A-t-elle bien choisi les moyens et les hommes qui devaient les faire valoir? Il est permis d'élever des doutes à cet égard, quand on examine l'aspect qu'offraient les affaires sous son influence avant et au moment de cette levée de boucliers. La situation de la nation

grecque s'est trouvée des plus critiques, et, pour l'en tirer, il n'a fallu rien moins que les fautes de ses ennemis, un concours d'événements imprévus, en un mot, et pour mieux dire, la volonté d'une providence particulière.

D'ailleurs, l'Hétairie ne tarda pas à subir le sort de la plupart des institutions hasardées sur le terrain si mobile des sociétés modernes. L'audace envahissante des passions cupides altéra la pureté de son principe ; elle adopta des pratiques d'une rigueur inquisitoriale, alors même qu'elle commençait à offrir à ses membres moins de garanties, de moralité et de durée ; elle alla même jusqu'à attenter à la vie de quelques uns de ses membres pour s'être permis de porter un regard scrutateur sur la convenance de ses mesures : dès lors elle fut la terreur des citoyens honnêtes que l'on comptait parmi ses adeptes. Elle subsista dans un état de désorganisation morale que la Grèce ne pouvait plus avouer, et qu'elle frappa bientôt de réprobation en se donnant un gouver-

nement qui n'eût aucun besoin de s'appuyer sur les débris et les traditions de l'Hétairie.

Les hétairistes avaient institué une espèce de gouvernement invisible, et érigé un simulacre de trône militaire, sur lequel ils avaient placé Alexandre Ypsilanti, sous le titre de *commissaire du gouvernement général.* C'est du sein de cet appareil nébuleux, placé en Bessarabie, et protégé par la Russie, au dire des hétairistes, que partaient depuis quelque temps des ordres mystérieux et des émissaires qui devaient préparer la révolution, et s'assurer des hommages de la Grèce.

Il fallait, disaient-ils, prendre les armes. La Russie, lasse de longues et inutiles négociations, était à la veille de se déclarer, et n'attendait que ce prétexte. L'empire turc touchait à sa ruine, la Perse le menaçait. Les Serviens se lèveraient à ce signal; plusieurs pachas ne manqueraient pas de profiter d'une si belle occasion pour acquérir leur indépendance; et le plus fameux de tous, qui dès long-temps jouis-

sait à peu près de la sienne, Ali pacha d'Janina s'était déclaré contre la Porte.

Tandis que les fondateurs de l'Hétairie redoublaient ainsi leurs instances auprès des hommes influents dans les provinces grecques, quel parti avantageux pour l'entreprise l'Hétairie elle-même tirait-elle des finances communes? Aucun : soit prévarication, soit défaut de sagacité, ses préparatifs furent loin d'être en rapport avec la lutte terrible dont ses démarches accéléraient le début : munitions, armes, approvisionnements, tout allait manquer dès le principe, et la nation devait être mise à deux doigts de sa perte. Les hétairistes mettaient d'ailleurs si peu de mesure dans leurs propos et dans leur conduite, ils affectaient un tel mépris pour la prudence, que le gouvernement le plus apathique en fait de police ne tarda pas à en avoir connaissance; des agents européens rompirent avec une impatience officieuse le triple bandeau qu'il avait sur les yeux. Des lettres furent interceptées et des émissaires

surpris, entre autres un certain Aristide, qui fut puni de la potence sur les frontières de la Servie. Lorsqu'il y eut ainsi un grand nombre de personnes compromises, et que l'orage s'éleva grondant sur la masse de la nation, il fallut bien se souvenir des sinistres traditions léguées par la politique de la tyrannie; il fallut songer que plusieurs fois déjà les Turcs avaient médité l'extermination totale des Grecs; enfin l'on dut éclater, et, quelque hasardeux que fût ce parti, tant d'imprudences commises n'auraient pas permis à la sagesse elle-même d'en choisir un autre.

PRÉCIS

DE L'INSURRECTION

DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE.

—

De toutes les provinces soumises à l'empire ottoman que les malheurs de la révolution actuelle ont frappées, la Valachie et la Moldavie ne sont pas celles à qui le droit de se plaindre appartient le moins. Telle est la fertilité de ces contrées, que, malgré l'administration dévorante des hospodars, et malgré tous les inconvénients d'une vieille et barbare aristocratie, le peuple y pouvait supporter son sort. Parmi ces bons Valaques, qui se vantent innocemment de descendre des Romains, on trouvait fréquemment des hommes qui à cent ans passés ne disaient pas du mal de la vie. Ils étaient esclaves, mais l'imprévoyance de leurs *libérateurs* les a

réduits aujourd'hui à regretter leurs premiers fers.

La noblesse de ce pays, empreinte de cette douceur de mœurs commune à la nation, était fort hospitalière. Mais à côté de cette vertu il faut placer une mollesse excessive. L'éducation, trop négligée, n'était nullement propre à fortifier les âmes, et les jeunes gens, livrés de bonne heure aux *Tsiganes* ou Bohémiens, qui remplissent dans ce pays une partie des fonctions de la domesticité, ne respiraient dès l'enfance que l'air contagieux du vice. Plus avancés dans la vie, ils s'adaptaient naturellement à ces pratiques de subtilité et de ruse, seules armes que l'homme énervé puisse opposer aux coups d'une domination insultante. Les boyards et leurs femmes aimaient et affectaient les habitudes des nations les plus polies de l'Europe; mais, par une singularité remarquable, tandis que celles-ci suivaient rigoureusement les modes de Paris, les hommes restaient enveloppés dans la gravité orientale de la pelisse et du *calepak*.

Bucharest avait, dans ces derniers temps, ravi à Tergovitz la prérogative et le titre de capitale, bien que sa situation et son climat ne méritassent nullement cette préférence. En 1812, la peste y fit périr 24,000 habitants; et de plus terribles phénomènes, des tremblements de terre, n'y sont pas rares.

Cependant les avantages généraux de cette contrée, sa richesse, et surtout sa position géographique, ont de tout temps été la cause de ses grands malheurs. Placée entre deux grands empires, que la nature des choses a destinés à lutter perpétuellement, elle leur a toujours servi de champ de bataille, de grenier ou de garnison. Souvent, dans ces conflits politiques, ces deux provinces n'ont pas su quel était, quel serait leur maître, ni quel compétiteur devait avoir leurs vœux : misérable situation d'une nation, qui ne peut pas même trouver dans la tyrannie qui la foule de la suite et de la fixité!

Rejetés ainsi du sein de la grande famille

européenne, perpétuellement le jouet et la proie du plus heureux ou du plus fort, les Valaques devaient en effet souhaiter une nouvelle existence ; mais leurs vœux étaient modérés : il ne convient qu'aux peuples déjà passablement libres, de souhaiter une parfaite liberté. Ce n'était pas une charte et une représentation par ordre qu'ils demandaient, mais, lorsqu'ils parlaient d'un gouvernement *national*, ils entendaient seulement des chefs de leur sang et de leur choix. On a voulu leur donner bien plus, et c'est de quoi ils ont quelque droit de se plaindre, car enfin leur condition pouvait s'améliorer par de tranquilles négociations avec le divan; il ne s'agissait que de faire comprendre aux ministres de l'empire que les millions dévolus à l'hospodar pouvaient, avec beaucoup d'avantage pour le pays, passer en grande partie dans les coffres de sa hautesse. Sans doute il n'était pas impossible d'obtenir une réforme, en la payant d'or et non de sang.

Après avoir présenté une esquisse de la si-

tuation du pays, parlons des acteurs qui vont paraître sur la scène.

Alexandre Ypsilanti, né à Constantinople, est âgé de trente-six ans. Son père n'avait rien négligé pour lui donner une éducation parfaite, au moins dans le sens que chez nous les gentilshommes un peu éclairés attachaient à ce mot avant la révolution. Lorsqu'en 1806 cet hospodar disgracié se réfugia en Russie pour se soustraire aux persécutions de la Porte et de ses rivaux, il fit prendre à son fils du service dans la garde impériale. Alexandre se distingua à la bataille de Culm contre les Français, et c'est dans cette occasion qu'il perdit la main droite. On rapporte que l'empereur lui ayant dit à ce sujet que s'il était resté en Turquie jamais un tel malheur ne lui fût arrivé, Alexandre répondit à *Alexandre :* « Sire, sous les Turcs ce » n'est point la main qu'on perd, mais c'est » la tête, et on la perd d'une manière igno» minieuse. »

Parvenu au grade de général-major, et dé-

coré de plusieurs ordres, Alexandre vivait depuis un an au sein de sa famille, établie à Odessa. Sous prétexte de faire une visite à son beau-frère, Constantin Catacasi, gouverneur civil en Bessarabie, au commencement de 1821, il passe subitement à Kisnow, et bientôt, escorté d'une centaine d'Albanais, il franchit le Pruth (1),

(1) Tout était préparé pour une insurrection en Valachie lorsque Ypsilanti passa le Pruth. Giorgaki avait de longue main disposé un assez grand nombre d'hommes, Pandours, Arnautes et autres, à s'insurger et à prendre les armes sous son commandement. Toutes les personnes qui ont connu ce généreux patriote, l'intrépide Giorgaki, s'accordent à penser que si l'insurrection eût été dirigée par lui elle aurait eu un plein succès. Mais Giorgaki se vit dans la nécessité d'avertir Ypsilanti qu'il était temps de venir se mettre à la tête de l'insurrection, parcequ'il avait épuisé ses ressources personnelles à tenir des hommes sur pied, quoique secrètement. Ces partisans, sans lien d'organisation régulière, ne pouvaient pas se contenter uniquement des espérances d'une nouvelle révolution; il fallait qu'ils fussent soldés en attendant. Giorgaki avait été à portée de préparer ainsi les éléments de l'insurrection, parcequ'il occupait le poste de chef des milices sous le gouvernement du dernier hospodar.

et, le 6 mars, arrive à Jassy, capitale de la Moldavie, distante de quatre lieues seulement de la frontière. Ses frères Georges et Nicolas, avec plusieurs personnages plus ou moins marquants, l'accompagnaient. Cantacuzène, précédemment colonel de hulans, vint plus tard servir sous ses ordres.

L'hospodar Michel Soutzo, entré de bonne heure dans le secret de la conjuration, reçut Ypsilanti à bras ouverts. Son frère Nicolas Soutzo et son beau-frère Jean Schinas avaient déjà eu le temps de s'échapper de Constantinople et d'arriver à Odessa. Les Hantzeri et le prince Caradja, fils aîné de l'hospodar de Valachie, avaient eu le même bonheur, à l'aide d'un déguisement pris chez l'ambassadeur de Russie. Ypsilanti adressa, le 7 mars, une proclamation aux habitants pour dissiper les inquiétudes que cette insurrection inopinée devait leur causer, et, le 8, il en adressa une autre aux Grecs, en les appelant aux armes.

Les boyards moldaves et le peuple, ne sachant

que penser de cette révolution, pour laquelle leur ignorance des traditions historiques ne trouvait pas un terme de comparaison, attendaient les événements avec une curiosité qui ôtait une partie de sa douceur à leur apathie habituelle. A côté de leur flegmatique incertitude, les Grecs et les hétairistes faisaient éclater tous les transports de l'enthousiasme et de l'espoir, célébrant d'avance un triomphe que les plus intéressés ne comprenaient pas encore. La jeunesse grecque accourait de toutes parts pour se ranger sous la bannière des insurgés. Bientôt le palais même de l'hospodar fut désert, tant on s'empressait d'augmenter la cour du libérateur de la Grèce. Telle était la ferveur de ces nouveaux croisés, que plusieurs laissaient croître leur barbe, en faisant vœu de ne la couper que sur le sol affranchi de la patrie; et tel était l'entraînement causé par la surprise, que le consul russe allait lui-même chez Ypsilanti attendre des ordres ou prendre des instructions. Les proclamations de ce prince fu-

rent lues publiquement à Odessa, aux grands applaudissements du peuple. Toutes les bourses s'ouvraient pour contribuer aux frais de la guerre. Une seule maison commerciale grecque à Jassy parut vouloir rester étrangère à ce patriotique élan, mais elle eut lieu de s'en repentir. Elle fut frappée de plusieurs exécutions militaires, dont rien, à la vérité, ne justifiait l'extrême et impolitique rigueur.

Le 11 mars, les drapeaux de la liberté furent bénits dans la cathédrale, en présence de toutes les autorités, et le serment patriotique juré avec une solennité pareille. Le bataillon sacré, ainsi nommait-on le corps formé spontanément par cette bouillante jeunesse, devait servir de noyau aux troupes réglées que l'on se proposait d'organiser. Ses couleurs étaient rouge, blanc et noir. L'emblème adopté fut le phénix renaissant de ses cendres. Ces guerriers, tous jeunes, et sortis des meilleures maisons grecques, étaient vêtus de noir, et portaient des bonnets décorés sur le devant d'une tête de mort avec des os en

sautoir. On peut trouver dans le choix de ces signes l'exagération propre aux révolutions, de même qu'aux inspirations de la jeunesse ; mais du moins il a été justifié par l'événement, puisque ces jeunes hommes courageux, dignes de plus habiles chefs et d'un meilleur sort, sont tombés sur le champ de bataille, et presque tous dans leurs rangs.

Ypsilanti, en arrivant à Jassy, annonça trente ou quarante mille hommes qui, disait-il, devaient passer le Pruth incessamment. Il demanda des vivres en conséquence à l'hospodar, et mit en réquisition tous les chevaux du pays. L'hospodar s'étant avisé de le questionner sur la direction que devaient suivre ces troupes, et sur l'époque de leur arrivée, la réponse fut évasive quoique tranchante. C'était déjà la hauteur de la victoire ; et les bruits qui circulaient aux environs étaient de nature à justifier, dans l'esprit de beaucoup de gens, ce langage assuré. On disait que c'en était fait de Constantinople ; il était question d'une conjuration au sein même

de cette capitale ; on en racontait le plan et tous les détails. Une troupe de Grecs intrépides devait s'emparer inopinément de l'arsenal et du *Tophana* (fonderie de canons), tandis que les navires de leur nation bombarderaient le sérail ; le sultan devait être égorgé dans son palais malgré ses janissaires, et cette milice, désarmée et décimée, serait renvoyée en Asie. La question de savoir si ce hardi projet a effectivement existé n'a pas été suffisamment éclaircie ; mais en tout cas il ne serait pas le premier de ce genre que le défaut de réussite aurait fait reléguer au rang des chimères.

Avant l'entrée d'Ypsilanti à Jassy, Basile Caravia, l'un des capitaines dont la conduite a fait le plus de tort à l'Hétairie, massacra une soixantaine de marchands ou patrons de navires mahométans qui se trouvaient à Galatz, et tout ce qu'il y avait de Turcs domiciliés dans cette ville. On croira difficilement que le général en chef ait félicité l'armée par un ordre du jour, daté du 13 mars, sur cette prétendue

victoire, et qu'il ait conféré à Caravia le grade de général. Tout ce que l'on peut dire pour l'excuser, c'est qu'il fut trompé par de faux rapports; mais quelle déception et quelle faute!

C'est par ce défaut de prévoyance et de force, tranchons le mot, par ce peu de capacité à conduire une révolution, que l'anarchie naissante fut encouragée, et que de ce premier moment d'effervescence mal dirigée sortirent tant d'excès, tant de fautes, et bientôt la ruine et la dispersion des insurgés. Tout lien de subordination et de discipline fut dès lors rompu; le soldat s'accoutuma au pillage, et l'association libératrice devint l'horreur d'un pays ami auquel elle n'apportait que la dévastation en lui promettant, dans des proclamations pompeuses, le bonheur, la gloire et la liberté.

Au moment où Ypsilanti, encouragé par de tels débuts, se préparait à marcher sur la Valachie, un concurrent s'élevait pour lui disputer le terrain, et plus tard, peut-être, la gloire du succès et les honneurs du comman-

dement. C'était le *sludjer* Théodore Vladmiresco (1), Valaque obscur, mais doué par la nature de cette audace qui destine les hommes à se faire connaître. Il était sorti de Bucharest à la tête d'une centaine d'hommes que lui avait confiés le capitaine Giorgaki, chef des milices de la province, et s'était rendu à Tchernetz, dans la petite Valachie, sur les frontières de la Servie. Giorgaki avait chargé secrètement Théodore, avant qu'Ypsilanti eût franchi le Pruth, d'aller soulever la première de ces provinces, et de répandre des semences de révolte parmi les Serviens. De Tchernetz il distribua des proclamations, appela les Valaques aux armes en leur disant que l'heure était venue de se délivrer à la fois de la tyrannie des hospodars grecs et des boyards, et de reconquérir l'antique gouvernement national. La régence des boyards, appelée à la direction des affaires pendant l'interrègne, et séante à Bucharest, lui fit faire des

(1) Agé d'environ 35 ans. Il avait été autrefois sous-lieutenant de Pandours au service de la Russie.

propositions qu'il rejeta. Le nombre de ses partisans s'étant considérablement augmenté, il revint sur ses pas, et, méconnaissant toute autorité, s'empara des caisses publiques, et se mit à piller les boyards qui commençaient à fuir.

Divisés entre eux par habitude, ces nobles Valaques ne pouvaient, au moment du péril, s'accorder sur les mesures à prendre pour garantir leurs personnes et leurs biens, et la direction des affaires publiques finit par être abandonnée de tous. Quelques uns pensaient à supplier la Porte de renouveler leurs anciennes capitulations, en vertu desquelles ils pouvaient choisir un chef ou hospodar parmi eux, c'est-à-dire pris dans la classe des boyards. Ils voulaient en outre demander l'exclusion des prélats grecs, autres *sangsues* de la Valachie; mais ceux de ces nobles qui tenaient à la nation grecque pouvaient, par leur nombre et leurs intrigues, contre-balancer le succès de cette négociation.

Théodore, qui ne voulait ni Grecs, ni boyards, ni aristocratie indigène, ni tyrannie exotique, approchait avec ses Pandours, infestant les deux rives de l'Oltau; l'on se décida enfin à faire marcher à sa rencontre quelques centaines d'Albanais. Ces Albanais se réunirent à lui, et leur chef revint tout seul à Bucharest. Alors on lui députa le boyard Samourkassi, qu'il connaissait. Théodore ne voulut entendre aucune proposition, et les siennes étaient fort contraires aux intérêts des boyards. Il demandait que la capitation fût réduite sur le pied des anciennes lois; déjà lui-même avait proclamé cette réduction dans les districts qu'il avait parcourus. Aussi tous les paysans l'élevaient aux nues, et ne le nommaient plus que Théodore *voda*, ou le *prince* Théodore. De plus il exigeait l'abolition des impôts connus dans le pays sous le nom de *vacarit*, *vinarit*, sorte de droits réunis, écrasants pour le cultivateur. Tout cela pouvait être accordé pour le moment, mais il demandait, comme mesure supplémen-

taire à sa réforme, les têtes de douze boyards, et c'est un genre de concession qui ne se révoque pas.

Pendant ces négociations, Théodore faisait filer des troupes pour couper les chemins qui conduisent de Bucharest en Transylvanie. A cette nouvelle une terreur violente s'empare des boyards, ils prennent la fuite dans toutes les directions, et le prince Brancowan le premier. Les agents étrangers quittent également leurs résidences.

La régence, en partant, avait laissé la garde et la police de la capitale à Caminari Sava, chef d'Albanais, homme de courage, et qui avait sous ses ordres près de deux mille cavaliers bien équipés. Sa présence à Bucharest fit hésiter quelque temps Théodore à y venir avec ses troupes.

Sur ces entrefaites arrivèrent (20 mars) Negri et Vogoridi, *caïmacans* (lieutenants) de Charles Callimachi, que la Porte venait de nommer à la principauté de Valachie. On annonçait que

cet hospodar serait suivi d'une armée turque destinée au châtiment des rebelles. Les caïmacans firent faire des propositions à Théodore, qui les rejeta avec hauteur, disant qu'il était assez bien appuyé pour n'avoir rien à craindre de Callimachi ; que ce prince ne passerait pas le Danube sans sa permission, ni sans accorder une charte aux Valaques. Les caïmacans, voyant qu'il n'y avait rien à espérer d'un tel homme, repartirent, ainsi que les Turcs qui se trouvaient à Bucharest. Sava leur donna une sauvegarde jusqu'au Danube.

Théodore, après avoir échangé plusieurs courriers avec Sava, se décida à venir à Bucharest. La veille de son entrée, qui eut lieu le 27 mars, Sava parcourut la ville suivi de ses Albanais. Il rassura le peuple, lui prescrivit la tranquillité, promettant qu'il n'arriverait aucun désordre ; ensuite il se retira avec ses troupes dans le couvent de la cathédrale. Ce bâtiment, entouré de fortes murailles, est situé sur une hauteur, et domine la ville comme une ci-

tadelle. Par cette démarche Sava fit assez voir qu'il se défiait de Théodore.

Celui-ci arrive enfin à la tête de ses Pandours. A sa droite un prêtre portait la croix ; à sa gauche était le Macédonien Théodore, son lieutenant. Les Pandours étaient suivis d'un corps d'Albanais à cheval, commandé par le fameux Farmaki, capitaine grec, connu par sa rare intrépidité. Les troupes entrées à Bucharest avec Théodore étaient au nombre de deux mille hommes. Le reste, au nombre de quatre ou cinq mille, avait été caserné par motif de prudence ou de discipline hors de la ville, dans des monastères.

Des officiers de Théodore, accompagnés de prêtres, parcoururent bientôt les rues en lisant une proclamation tendante à rassurer les esprits ; mais les proclamations, les prêtres ni leurs discours ne suffisaient pas pour faire envisager avec sécurité et confiance cet appareil hostile, et ces Pandours jusque là coureurs de grands chemins.

Sava, créature de Callimachi, et fidèle aux traditions de l'hospodarat, ne voyait en Théodore qu'un rebelle puissant et un concurrent incommode à son bienfaiteur. Il penchait pour les Turcs; mais, habile à feindre, peut-être se réservait-il de se déclarer pour le vainqueur.

Quoi qu'il en soit de ces arrière-pensées de chacun, Ypsilanti, comptant aveuglément sur l'appui de tous, avait quitté Jassy à la tête de quatre mille Albanais et de quelques centaines de soldats en uniforme. Son cortége et ses troupes grossissaient à mesure qu'il avançait. Il se dirigea sur Foksan, et s'y arrêta quelques jours. C'est en route qu'il apprit ce qui venait de se passer à Jassy après son départ. Le consul russe, par l'ordre de son souverain, qui se trouvait alors à Laybach, avait proclamé, dès le 9 avril, la haute réprobation dont l'insurrection était frappée. Sa majesté fit déclarer qu'elle ne pouvait considérer l'entreprise d'Ypsilanti que comme un effet de l'exaltation qui caractérise l'époque actuelle, ainsi que de l'inexpérience

et de la légèreté de ce jeune homme ; déclaration d'autant plus accablante qu'elle était une réponse à la dépêche par laquelle Ypsilanti avait sollicité l'assistance de l'empereur, et qu'elle prouvait qu'il avait trompé ses partisans en promettant, dans sa première proclamation, les secours d'une grande puissance.

La cour de Russie ne s'en tint pas à cette démarche : elle se hâta de communiquer à son ministre à Constantinople la résolution où elle était de faire garder leurs cantonnements aux troupes qui se trouvaient sur le Pruth et en Bessarabie, et d'observer la plus stricte neutralité au milieu des troubles qui venaient d'éclater dans les deux principautés ; enfin de maintenir les traités existants entre les deux puissances. L'Autriche prescrivit à son internonce d'appuyer cette déclaration par une note conçue dans le même sens.

Il était tout simple que les souverains qui venaient de condamner à Laybach le principe de la réclamation à main armée pour les peuples,

quelle que fût leur situation, ne voulussent pas immédiatement offenser ce principe, fondement de la sainte alliance.

Les hétairistes qui se trouvaient encore en Bessarabie en furent chassés par les mêmes autorités sous les yeux desquelles ils venaient de se réunir, de s'organiser et de s'armer tranquillement.

La plupart des Grecs arrivés au quartier-général d'Ypsilanti étaient partis des états de l'empereur de Russie. Il est impossible d'admettre que cette puissance n'ait connu les projets des hétairistes qu'à l'instant où ils sortirent ouvertement de ses états, et qu'elle ne leur ait pas promis au moins éventuellement son assistance. Mais l'entreprise lui parut sans doute prématurée, et les circonstances inopportunes pour profiter de ce mouvement. La Grèce fut donc encore une fois sacrifiée à sa politique. C'est ainsi qu'elle avait abandonné l'intrépide marin Lambro Catroni et ses partisans dans l'Archipel; c'est ainsi qu'elle avait sacrifié la Morée sous Catherine II. c'est ainsi qu'elle agira toujours.

Les mesures commandées au consul russe encouragèrent les boyards moldaves à éclater contre l'entreprise des Grecs, dont ils auguraient fort mal. Ils adoptèrent la politique de la Russie à l'égard des Turcs, se présentèrent chez l'hospodar, ayant le métropolitain Benjamin à leur tête, et l'invitèrent à partir. L'hospodar quitta effectivement Jassy dans la nuit du 11 avril, et se retira avec sa famille et sa suite en Bessarabie. Jeune et sans expérience, il s'était prononcé avec irréflexion, avait gouverné avec faiblesse, et quitta le champ avec légèreté. Il est aujourd'hui confiné à Goritz, ville de la Carinthie, où il fut arrêté en traversant les provinces méridionales de l'Autriche pour se rendre en Italie.

On assure qu'Ypsilanti reçut des ministres de l'empereur Alexandre l'injonction formelle de retourner en Russie avec les autres officiers russes, et d'attendre, dans le lieu qui lui serait désigné, la décision de son sort. Il n'est guère croyable qu'après l'avoir privé de son

grade de général-major, et l'avoir rayé des contrôles de l'armée, on ait cru pouvoir le rappeler. Quoique dès lors il désespérât de sa cause, on dit qu'il eut un moment la pensée de réclamer au moins de l'intervention généreuse de l'empereur un point isolé dans la Grèce, un rocher pour y établir avec ses troupes une colonie indépendante.

Mais il comprit que cette démarche ne lui vaudrait qu'une humiliation de plus, et qu'il était trop avancé pour reculer. D'ailleurs il n'avait pas encore tenté le sort des armes, et comme le courage a toujours des chances pour lui, il aurait pu conserver de l'espoir, s'il eût été entouré d'autres hommes, ou s'il eût suivi les conseils du brave et prudent Giorgaki.

Il avançait donc, mais avec une lenteur qui décelait son découragement et son incertitude. La nature ne lui a point accordé un de ces caractères vigoureux qui tirent du sein des situations les plus critiques de magnanimes résolutions, et la plupart de ceux qui l'accompagnaient

n'avaient pas à lui prêter le secours de plus de génie ou de plus de constance. Cependant il n'y avait pas un seul de ces chefs qui ne portât dans l'indiscipline plus d'énergie que lui-même dans l'exercice de l'autorité et du commandement. Déjà les simples soldats avaient appris à ne plus le respecter.

L'inaction des Serviens ajoutait également à ses inquiétudes. Il avait beaucoup compté sur eux; mais les Serviens, voyant son entreprise désavouée par la Russie, prirent le parti d'attendre l'événement dans la même neutralité que gardait cette puissance. Il est plus que probable que les insinuations menaçantes des agents de l'Autriche les effrayèrent aussi. Toutes les puissances favorisèrent les Turcs, et surtout la Grande-Bretagne, dont les agents diplomatiques n'avaient cessé depuis le premier moment de faire le métier d'espions à leur profit. On dit que c'est par l'Angleterre que la conspiration qui était à la veille d'éclater à Constantinople avait été révélée.

Ypsilanti n'entra point à Bucharest, et établit son quartier-général à Kolentina, maison de plaisance distante d'une lieue de cette ville. Théodore s'y trouvant depuis une semaine, les deux troupes auraient pu se rencontrer aux portes; mais Ypsilanti avait suivi une route inusitée, paraissant quelquefois vouloir changer de direction ou retourner sur ses pas : marche incertaine et vacillante, indice trop sûr du trouble de son âme.

La mésintelligence qui existait entre le prince et les deux chefs de partisans, Théodore et Sava, ne pouvait plus échapper à personne, et devenait une cause de défiance dans l'issue définitive de l'entreprise, non moins grave que les désaveux diplomatiques de la cour de Russie. Pour éteindre et réduire toutes ces rivalités dangereuses, il aurait fallu qu'Ypsilanti s'élançât sur la scène avec une grande réputation militaire, ou avec une de ces supériorités naturelles de courage et de génie auxquelles tout cède et rend hommage. On ne saurait suppo-

ser qu'il ait porté l'aveuglement de l'amour-propre jusqu'à se figurer qu'il avait l'un ou l'autre de ces grands avantages, mais il est permis de croire qu'il a regardé sa naissance comme pouvant les remplacer tous. Ce fut une illusion bien malheureuse, car c'est précisément ce qui devait lui être contraire dans un pays qui n'a jamais connu de l'autorité de ses princes que ses rigueurs, ses extorsions, et non point sa mansuétude et sa paternité. L'administration moins que viagère des hospodars ne s'est point appliquée à exciter la reconnaissance des peuples; cependant la famille des Ypsilanti, de même que celles des Mavrocordato et des Morousi, avait laissé de plus heureux souvenirs de son gouvernement en Valachie que les autres maisons *hospodarales*.

Malgré leur dessein bien formel de ne pas reconnaître la suprématie du prince Ypsilanti, les deux chefs Théodore et Sava vinrent le visiter à son quartier-général. C'est dans cette première entrevue que l'union se serait dé-

cidée, si ce dernier eût possédé au degré le plus médiocre le don de communiquer son âme et d'entraîner. Cependant les deux chefs lui prêtèrent un serment qui, d'après les précédents, ne devait guère inspirer de confiance, et auquel les résultats de cette entrevue ne furent pas de nature à donner plus de poids. Théodore, en quittant le prince, alla donner de nouveaux ordres pour faire hâter la mise en état de défense du monastère de Cotrotchan, situé à une lieue de la ville, où il avait établi depuis deux jours sa nouvelle résidence.

En attendant que l'on fût d'accord, chacun tâchait d'augmenter le nombre de ses partisans, et il est à présumer que ces divers chefs s'embauchaient mutuellement leurs soldats. Le médecin Christaris, littérateur distingué, connu par plusieurs ouvrages savants et utiles, enrôlait pour le prince. Cet estimable patriote avait abandonné toutes les douceurs d'une existence honorable et tranquille pour s'attacher à la révolution et au prince qu'il regardait

comme le futur libérateur de sa patrie : il a payé son dévouement de la perte totale de sa fortune.

Ypsilanti fit faire encore une tentative auprès de Théodore pour savoir définitivement ce qu'il en avait à espérer ou à craindre ; mais ce fut en vain que l'on s'efforça de lui persuader que la cause des Valaques était la même que celle des Grecs, sa conduite devint chaque jour plus ambiguë et plus propre à alarmer ces derniers. Une opiniâtreté extraordinaire et beaucoup de dissimulation tenaient lieu à Théodore des ressources que les lumières et un jugement très exercé donnent à d'autres.

Peu de jours s'étaient écoulés lorsque le prince repartit subitement de Kolentina, et porta son quartier-général à Tergovitz, ville située à vingt-cinq lieues de Bucharest ; il méditait déjà sa retraite, et cette position le rapprochait des frontières.

Les Turcs, qui dans le commencement étaient dans les transes, et se croyaient pris au dé-

pourvu par les stratagèmes d'une grande puissance, rassurés par le temps et par les déclarations que la *grande puissance* venait de publier, et à sa suite presque toute l'Europe chrétienne, osèrent sortir de leurs remparts. Ils y seraient restés, contents de se défendre, si les chefs insurgés eussent cherché, dans un parfait accord, le moyen de tirer parti des grandes ressources que présentent les deux provinces, et dont Constantinople peut difficilement se passer pour la subsistance de son immense population. En conséquence de leur résolution, le pacha de Silistrie, Kiaya-Mehemed, avec celui de Roustouck, reçurent l'ordre de franchir le Danube, et de se porter sur Bucharest à la tête de huit ou dix mille hommes. Hadgi Achmet, pacha de Vidin, devait envahir la petite Valachie. Jussuf, pacha d'Ibraïsla, sur la rive gauche du Danube, marcha contre la Moldavie. Les mouvements de ces trois corps d'armée, forts d'environ trente mille hommes, s'exécutèrent dans les premiers jours de mai.

Mais ces mesures ne parurent pas suffisantes pour comprimer totalement le mouvement révolutionnaire qui se manifestait. Quelle que soit encore l'incurie de la politique ottomane, elle avait appris à se méfier de la nation grecque, et ne professait plus cette incrédulité qu'elle fit voir en 1770, en niant jusqu'à la fin la possibilité du soulèvement de la Morée. D'ailleurs le caractère ombrageux et sombre du nouveau sultan le portait bien plus à l'exagération de la surveillance et du soupçon qu'à la confiante apathie de ses ancêtres. D'abord il fut de l'avis de son peuple, qui demandait avec des cris barbares l'extermination définitive de tous les Grecs de la capitale. On a communément pensé que la médiation de l'ambassadeur russe, et dequelques autres ministres chrétiens, le fit revenir sur cette féroce détermination. Le sacrifice de sang qu'il fallait aux ressentiments du sérail ne s'en est pas moins accompli depuis; seulement ce sang a coulé en détail, avec quelques intervalles, au lieu d'être répandu

tout à la fois: vengeance peut-être plus profitable à la cruauté des bourreaux, et aussi plus onéreuse aux victimes.

Dans le *hati-schériff* adressé le 30 mars au kiaya-bey, le sultan, regardant cette révolte comme générale, déclarait à son peuple que l'islamisme était en danger, et rappelait tous les fidèles musulmans à l'austérité belliqueuse des mœurs de leurs ancêtres, seul moyen de défendre aujourd'hui leur héritage avec succès.

A partir de ce moment, tous les bâtiments qui passaient le détroit des Dardanelles ou le Bosphore furent visités: on voulait du moins interdire la fuite à ceux dont le massacre était ajourné. Toutes ces précautions mettaient la terreur à l'ordre du jour, et annonçaient aux malheureux Grecs l'orage qui allait grossissant sur leur tête.

Quatre jours avant que la nouvelle de l'insurrection fût officiellement connue de la population de Constantinople, la Porte avait exilé le grand drogman, Jean Callimachi, qui solli-

citait instamment la place d'hospodar, au préjudice de son frère Charles, et l'avait remplacé par le prince Constantin Morousi. Ce dernier était chargé, conjointement avec Charles Callimachi, de suivre les négociations entamées avec le baron de Strogonoff au sujet des difficultés incidentes du dernier traité de la Russie avec la Porte. C'était le traité de 1812, que les Turcs n'étaient nullement disposés à enfreindre les premiers ; ils voulaient que la Russie sévît contre ceux de ses sujets qui s'étaient associés aux rebelles de la Moldavie, et c'est ce qu'elle venait de faire à l'égard du plus considérable de tous, en privant Ypsilanti de son grade de général-major. En même temps, le patriarche Grégoire fut contraint de lancer les anathèmes de l'église contre la rébellion, et de désigner à la vengeance de la Porte les malheureux parents des adhérents les plus distingués d'Ypsilanti. En conséquence, Michel Hantzeri, Michel Mano Scanavi, Théodore Riso et Photius furent exécutés en différents endroits de la ville.

Le patriarche fut en outre requis d'excommunier solennellement l'hospodar Soutzo et ses partisans, déclarés traîtres et rebelles envers la Porte ottomane. Sur ces entrefaites, le grand drogman reçoit une lettre d'Ypsilanti, par le canal du ministre russe, dans laquelle il était invité à se mettre à la tête de l'insurrection à Constantinople. Craignant un piége de la part de ses ennemis, il se croit obligé de déférer cette lettre à la Porte. Aussitôt un nouveau décret du sultan appelle aux armes tous les fidèles depuis l'âge de douze ans jusqu'à soixante: lui-même et ses ministres se montrent en public, et parcourent la ville couverts d'armes étincelantes, afin d'encourager, d'enflammer le peuple, et de ne laisser aucune ressource à l'égoïsme ou à la lâcheté. Le succès de cette démarche fit bien voir que le fanatisme musulman est encore plus jeune et plus fort que celui de toute autre nation. « Le péril est imminent » et grave, disait-on à ce peuple déjà échauffé. » L'ennemi commun est aux portes et peut-être

» parmi vous. » Bientôt cette immense population reparut telle qu'à l'époque où Constantinople fut inondée de barbares pour la première fois. Des troupes asiatiques, arrivées vers la fin de mars, avec toute cette férocité primitive et cette horreur des nations chrétiennes qui s'est conservée plus fervente de l'autre côté du Bosphore, remplirent les faubourgs de rumeurs et de désordres. La fermentation allait croissant de moment en moment, parmi cette multitude sauvage; pendant le jour, les rassemblements, les vociférations, les insultes et les menaces de cette soldatesque sans discipline, troublaient la ville; et, durant la nuit, le bruit répété des armes à feu, les cris lointains et sourds des malheureux surpris isolés, ou de ceux dont on forçait l'asile, portaient l'épouvante non seulement parmi les Grecs, mais encore parmi tout ce qui n'était pas musulman. Cette agitation sinistre était comme la rafale orageuse qui heurte et soulève les flots d'une partie de la mer, en attendant qu'une noire tem-

pête vienne émouvoir le vaste océan jusque dans ses profondeurs.

Les Turcs s'attendaient à voir sortir les insurgés de dessous terre. Le bruit du complot de Constantinople, s'il eût été calculé pour la perte des Grecs de cette ville, n'aurait pas eu plus de succès. On sait jusqu'où peuvent aller les suites affreuses d'une crainte vague et mystérieuse quand le peuple en est frappé : il s'attaque et s'en prend à tout, principalement à ce qu'il hait; le besoin de sa conservation se tourne en rage et en férocité.

Les villages situés autour de Constantinople furent mis à feu et à sang. Dans le faubourg de Galata, tous les Grecs qui osèrent se montrer furent massacrés. A Thérapia et à Buyuck-déré, des maisons furent enfoncées et livrées à la dévastation. Les agents des puissances amies, les personnes même attachées à l'ambassade russe, coururent les plus grands dangers. Un feu roulant criblait de balles les fenêtres des maisons grecques; les vaisseaux ancrés

dans le port étaient également assaillis par les bandes qui parcouraient les quais; cette grande cité semblait une ville prise d'assaut par une armée avide de pillage et de vengeance, tirant même par délassement quand le combat et la résistance ont également cessé.

Telle fut la situation de Constantinople jusqu'au 21 du mois de mars. Mais, avant que ce mois fût achevé, des attentats d'un autre genre vinrent épouvanter les chrétiens grecs, et élever entre eux et leurs féroces dominateurs une nouvelle barrière de haine et de ressentiment que le temps ne saurait désormais détruire, et qui rend pour toujours impossible entre les deux peuples tout ce qu'on appelle transaction, pacte, accommodement.

Le grand drogman et le patriarche s'étaient vainement efforcés de rassurer le divan sur les événements de la Morée, et de calmer l'irritation de ce peuple furieux. Sincères ou non dans cette conduite et ce langage, ils étaient inévitablement dévoués à la mort, et mieux aurait

valu pour la gloire du nom grec qu'ils n'eussent rien fait pour l'éviter. Le jour de Pâques, 22 mars, à la suite de la célébration de l'office divin, le patriarche Grégoire, qui, un mois auparavant, avait fulminé contre ses frères insurgés un si terrible anathème, fut arrêté par la garde, conduit dans les prisons du bostangi-bachi, et pendu à cinq heures à la porte du palais patriarcal, portant attachée sur la poitrine une inscription ou *yafta* qui, suivant la jurisprudence criminelle des Turcs, annonçait au peuple la cause du supplice et le crime du coupable. Les archevêques d'Éphèse, de Nicomédie et d'Anchiale, d'autres Grecs distingués, avaient été arrêtés avant le patriarche, jetés aussi dans les prisons du bostangi-bachi, et mis à mort en trois différents quartiers de la ville. Le supplice de Constantin Morousi, grand drogman, avait précédé de quelques jours celui des autres; il fut décapité, et le sultan, assis sur son pavillon nommé *Alaï-Kioskiou*, fut témoin de son exécution. La sentence rendue contre lui, et affi-

chée après le châtiment, portait l'accusation banale de félonie. Constantin Morousi fut universellement regretté; ses belles qualités et ses talents, plus encore que sa naissance, en faisaient une des principales notabilités de la nation grecque.

Au moment où le patriarche Grégoire était mandé au divan pour donner des explications sur sa conduite, le prince Callimachi et les principaux de la nation grecque, convoqués par un ordre du divan, procédaient à la nomination d'un nouveau patriarche. Après que plusieurs prélats eurent successivement refusé ce périlleux honneur, l'évêque de Pisidie accepta, et se rendit à la Porte pour recevoir son investiture. A peine est-il installé dans son palais, que son prédécesseur est amené et pendu à la porte du patriarcat. Tout cela avait été calculé pour être l'affaire d'un seul et même jour. Le corps du vieux martyr, que la Porte accusait vaguement d'avoir eu des intelligences avec les insurgés, fut traîné dans les rues par les juifs.

Racheté des juifs, après avoir été l'objet de tant d'outrages, ses misérables restes furent religieusement recueillis par les Grecs, qui les transportèrent secrètement à Odessa; et c'est là qu'à la suite d'une cérémonie funèbre solennelle, ils furent enfin déposés dans un tombeau.

Plusieurs archontes et négociants grecs, Étienne Tzira entre autres, furent exécutés. Ce dernier fut décapité après son père, devant sa maison et sous les yeux de sa femme. Papparigo-poulo père fut pendu, et après lui son fils, que l'on attacha aux croisées de sa maison en présence de sa mère. Il était défendu d'enterrer les suppliciés : le bourreau répondait des cadavres; et si cette responsabilité du gibet eût été violée, soit corruption, soit négligence, l'exécuteur eût été pendu lui-même avec toute sa famille. Ce raffinement légal de barbarie convient à des Turcs; il faut bien qu'il reste à chaque peuple quelque chose de son origine, il faut bien enfin qu'en fait de fé-

rocité les barbares en sachent quelquefois un peu plus que nous.

Pendant deux mois entiers les emprisonnements, les exécutions, remplirent Constantinople. Des individus de toutes les classes, de toutes les nations, périrent. Au mois de mai, les archevêques d'Andrinople, de Derron, de Pruse, de Chalcédoine, et trois autres, furent pendus devant leurs demeures. Un vendredi, le sultan étant allé à la mosquée de l'arsenal, le capitan-pacha voulut intercéder auprès de lui pour obtenir le pardon du prince Nicolas Morousi, frère de Constantin : non seulement cette grâce ne fut pas accordée, mais le sultan ordonna que cet infortuné fût mis en pièces le jour même, pendant que le cortége impérial passerait devant *Cassim-pacha;* ce qui fut exécuté sous ses yeux. L'exil d'une multitude de familles termina ces scènes horribles. Heureux encore ceux que reçurent les rivages inhospitaliers de l'Asie! De ce nombre furent Jacques Argyropoulo, ancien grand

drogman, et le banquier Danesi, jadis possesseur d'une immense fortune. Toute la famille Callimachi fut reléguée à Balou. Là, Jean Callimachi fut décapité, son frère Charles empoisonné, et d'autres tués en guet-apens.

Les propriétés des suppliciés et de ceux qui avaient pu s'évader furent confisquées. Des églises démolies et d'autres profanées attestèrent par leurs ruines que la vengeance ottomane ne pouvait s'assouvir dans le sang grec. La proposition d'exterminer tout ce qui portait ce nom dans toute l'étendue de l'empire fut de nouveau discutée au divan. Le mufti s'y opposa; et, son avis ayant prévalu, il fut puni par une prompte disgrâce du succès de sa logique.

Le baron de Strogonoff, par sa conduite magnanime et par l'activité de ses utiles sollicitations dans ces tristes circonstances, mérita la reconnaissance des Grecs, en sauvant un grand nombre d'entre eux. Son gouvernement pouvait les sauver tous; et l'histoire rendra

aux princes comme aux particuliers la justice qui leur est due.

Les troubles et les horreurs dont Constantinople était le théâtre se répétaient dans les grandes villes de la domination turque les moins éloignées de la capitale. A Smyrne, la nouvelle des événements de Moldavie, en excitant d'abord les mêmes craintes, avait causé la même exaspération et les mêmes fureurs. Smyrne était le point central où venaient tomber ces hordes féroces tirées de l'intérieur, et embarquées à la hâte pour une destination quelconque, même avant d'être organisées. En arrivant dans cette cité presque européenne, ils la remplissaient de leurs clameurs barbares, et demandaient du sang comme ceux qui viennent de traverser le désert demandent de l'eau. Une populace insolente et féroce, enhardie par leur présence, enhardie surtout par la terreur imprudente qui, dans la journée du 11 mars, précipita vers le port toute la population chrétienne, ne tarda pas à se rassasier de meurtre et

de pillage. Tous les Européens y furent en butte à des insultes et coururent des dangers, sans en excepter les Français eux-mêmes, jusqu'alors l'objet d'une estime et d'un respect particuliers dans les échelles du Levant. Mais la conduite des Français à Smyrne réussit, sinon à préserver de tous malheurs les individus qui s'abritaient sous leur nom, du moins à maintenir tous les droits qu'ils avaient acquis à la considération des barbares. M. David, dont le courage en cette circonstance est connu de l'Europe entière, s'est acquis la plus belle et la plus désirable de toutes les célébrités. Il a, par son héroïsme, placé les fonctions du consulat à la hauteur de tout ce que ce mot peut révéler de plus noble, en le prenant dans son acception antique. Il eût, chez les Romains, reçu cette couronne civique que le dictateur Sylla lui-même, chargé de triomphes, plaçait avec orgueil à côté du javelot dont il s'était servi à Orchomène.

Rentrons dans la Valachie. Ypsilanti était à

Tergovitz avec son armée, au milieu des circonstances les plus critiques ; on avait de la peine à s'expliquer son apathie. Il se montrait peu aux soldats. Jamais pourtant la présence d'un chef armé d'une autorité imposante n'eût été plus nécessaire. Ses troupes répandaient le désordre dans les environs, dévastaient, épuisaient le pays, et faisaient détester à l'habitant des campagnes l'idée d'un changement qu'il fallait payer si chèrement d'avance.

Cependant on dansait, on faisait de la musique au quartier-général; on se livrait, avec un mol abandon et une profonde incurie, aux plaisirs de la table; on se délassait avant les fatigues, on s'énervait avant le combat. Triste et fatale imprévoyance ! Si quelques esprits sages demandaient par hasard quelle fin heureuse on pouvait espérer, on leur fermait la bouche en parlant avec assurance des renforts que le prince Démétrius, frère du général, devait amener: et le fait était tenu pour certain; en douter, c'eût été vouloir propager de perfides inquiétudes.

De là une sécurité générale, et point de manœuvres. Le bataillon sacré, dont le zèle ne s'est pas un instant démenti, était le seul qui pratiquât journellement, sous la direction de ses officiers, ces exercices indispensables.

Ce qui était bien plus grave encore, c'est une absence de surveillance et de police si complète que les espions des Turcs circulaient en liberté dans la ville et parmi les troupes. Ce déplorable état des choses était complété par le défaut absolu de toute comptabilité; vice qui seul aurait suffi pour désorganiser promptement l'armée. On avait reçu beaucoup d'argent; les dons patriotiques abondaient encore, quoique moins considérables qu'au commencement; mais tout cet or destiné à soutenir une sainte guerre tombait dans un abîme sans fond. On ne payait aucune fourniture, les paysans étaient pillés sans indemnités, et le quartier-général faisait une scandaleuse consommation de tout ce qui peut servir non pas seulement aux besoins d'un état-major en campagne, mais au

luxe d'un grand nombre d'officiers établis par la victoire en pays ennemi.

Ce défaut d'ordre, de prévoyance et de subordination, avait de même anéanti les différents degrés de la hiérarchie militaire. Tous étaient sur le même rang, et, également décorés du titre de capitaine, marchaient fièrement de front. Était-ce donc là une armée grecque destinée à opérer l'affranchissement de sa patrie?

Tandis que l'*Hétairie*, à peine annoncée à l'Europe, qui s'attendait à des prodiges, se décomposait avec cette effroyable rapidité, les Turcs entrés à Bucharest préludaient par des actes sanglants à une guerre d'extermination. Ils ne respectaient plus les asiles jusqu'alors sacrés pour eux-mêmes, car cette guerre était principalement déclarée à la religion. Dans un seul monastère ils massacrèrent trois cents personnes, femmes ou enfants. Des marchands grecs, des étrangers de toute nation, tombèrent également sous leurs coups. Les juifs, les

horribles juifs, leur dénoncèrent beaucoup de personnes qui, sans ces affreux délateurs, n'auraient pas augmenté le nombre déjà si grand des victimes.

L'approche des Turcs révéla les desseins de Théodore. Il quitta Bucharest à la tête de quatre ou cinq mille Pandours. Il avait déjà débordé la droite de l'armée d'Ypsilanti en se portant sur Kimpolungo, d'où l'on craignait qu'il ne tombât à l'improviste sur le corps peu nombreux du prince Nicolas, qu'il ne coupât ensuite la retraite des montagnes, lorsqu'il fut fait prisonnier par l'intrépide capitaine Giorgaki.

Les Turcs s'avançaient pour attaquer l'armée de front et sur la gauche. Sava ne tarda pas à se déclarer pour eux. D'abord bien accueilli, il ne put éviter le sort de tous les traîtres, et fut décapité.

Le capitaine Giorgaki, instruit de toutes ces circonstances, ne perd pas un moment; et, par un coup aussi heureux que hardi, il sauve Ypsi-

lanti en renversant le plan combiné des ennemis et des traîtres. Profitant de ses anciennes liaisons avec Théodore, il se présente à son camp près Pitesti, suivi de trois cents de ses soldats, et lui demande une conférence. Celui-ci le reçoit au milieu de ses officiers : là, Giorgaki commence par rappeler à Théodore les bienfaits qu'il reçut des Grecs, et les serments qu'il fit de servir leur cause; puis, élevant la voix d'un ton ferme, il dit aux officiers : « Consentirez-vous désormais à servir un parjure? ne » l'abandonnerez-vous pas au sort qu'il mé» rite (1)? »

En achevant ces mots, il ordonne qu'on se saisisse de Théodore et qu'on lui enlève ses

(1) Voici une autre version de cet événement, que nous tenons de témoins oculaires.

Ce fut à la suite d'une seconde entrevue que Giorgaki arrêta Théodore. Dans la première conférence, Giorgaki ayant convaincu Théodore de ses relations avec les Turcs, au moyen de lettres enlevées à un courrier, Théodore, sans nier le fait, se défendit en disant « qu'il cherchait à obtenir,

armes; ce qui est exécuté, aux murmures de quelques uns, et au grand étonnement de tous.

par la voie des négociations, et cependant en gardant les armes, une amélioration au sort de ses compatriotes; mais qu'il n'avait jamais eu la pensée de trahir les Grecs; que si les Grecs passaient le Danube, comme ils devaient le faire, la question ne pouvant se décider pour eux en Valachie, il leur serait facile, en cas de fortune contraire, d'opérer leur retraite dans cette province, où il saurait toujours leur garder un asile. »

Malgré ces protestations, il fut convenu que Théodore abandonnerait la position qu'il occupait, et qui aurait singulièrement favorisé sa trahison si elle était réelle, pour aller en prendre une à deux heures de là. Ce mouvement tranquillisa Ypsilanti pour le moment sur les dispositions ultérieures de Théodore; car il craignait que celui-ci ne tournât son armée pour tomber sur elle pendant qu'elle serait aux prises avec les Turcs.

A peine Giorgaki eut-il quitté Théodore, que ce dernier fit pendre secrètement les neuf capitaines des siens qui avaient, à la demande de Giorgaki, assisté à cette conférence, soit qu'il craignît l'effet produit sur eux par la révélation de ses intelligences avec les Turcs, soit qu'ils n'eussent pas manifesté assez de dévouement pour ses intérêts en présence

On lui lie les mains, et il est à l'instant envoyé, sous bonne escorte, au quartier-général.

de Giorgaki, et peut-être par ces deux motifs à la fois. L'arrestation d'un second courrier, et la lecture des lettres qu'il portait, en jetant un jour nouveau sur la conduite de Théodore, prouvèrent à Giorgaki que son intention n'était pas seulement, ainsi qu'il venait de le protester, de garder une neutralité armée commandée par les intérêts des deux provinces, mais qu'il entrait aussi dans son plan de faire cause commune avec les Turcs, au moins provisoirement, pour expulser et exterminer le prince et son armée. C'est alors que Giorgaki résolut de s'emparer de sa personne, sans consulter le prince, par la raison qu'il n'y avait pas un instant à perdre dans l'intérêt de la cause.

En conséquence, le capitaine Giorgaki fit soudainement occuper, par les mille cavaliers qu'il commandait, plusieurs postes favorables, autour de la nouvelle position de Théodore; et quand ces dispositions furent prises, il se présenta de nouveau, suivi d'une escorte, au quartier-général de ce dernier, demandant une seconde conférence au nom d'Ypsilanti. Il exigeait en outre que les officiers de Théodore fussent présents, et eussent connaissance des communications importantes qu'il avait à faire à leur chef. Celui-ci manda ses capitaines, au nombre d'environ qua-

Cela fait, Giorgaki sort brusquement de la salle des conférences, en criant aux Pandours,

rante. Lorsqu'ils furent assemblés, Giorgaki entra suivi d'une dizaine des siens. Théodore était assis sur un sopha. « Le » prince m'envoie, dit Giorgaki.... — Peu m'importe vo- » tre prince, interrompit insolemment Théodore. — Le » prince m'envoie, reprit avec beaucoup de sang-froid Gior- » gaki, pour vous déclarer qu'il vous reconnaît décidément » pour un traître ; et voici, ajouta-t-il en tirant des let- » tres de son sein, les preuves irrécusables de votre tra- » hison. » Giorgaki fit lecture à haute voix d'une partie suffisante de ces lettres, puis s'adressant aux capitaines assemblés : « Maintenant dites-moi, pourquoi servies-vous » sous les ordres de Théodore? Quand il vous a convoqués » et insurgés, que vous a-t-il dit? Sans doute il vous a » parlé de faire la guerre aux Turcs? » Et les capitaines lui ayant répondu affirmativement, « Eh bien ! dit Giorgaki, » voudriez-vous aujourd'hui vous joindre aux Turcs contre » les Grecs ? — Non, dirent-ils, non. — C'est pour- » tant ce qu'il se propose de faire, reprit Giorgaki. Mainte- » nant, demandez-lui ce qu'il a fait des neuf capitaines qui » furent présents à la dernière entrevue que j'ai eue avec » lui; » et Giorgaki se mit à les nommer. Des murmures s'élevèrent. « Il les a fait pendre, s'écria Giorgaki, et tôt

qui commençaient à s'agiter : « Mes enfants, » les Turcs arrivent, marchons à leur rencon- » tre. » Il monte à cheval, et s'éloigne en les laissant dans la stupeur et la confusion. Quelques centaines d'entre eux se réunirent ensuite aux Grecs ; le reste se débanda. La fin de Théodore a été diversement racontée ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut livré, non pas à un conseil de guerre, mais au sabre de quelques officiers, qui le massacrèrent lâchement (1).

» ou tard c'est le sort qu'il vous réserve. Empêchez-le » donc d'exécuter ses projets contre la patrie et contre vous. » Désarmez-le. »

L'indignation éclatait ; plusieurs voulurent se jeter sur Théodore pour le désarmer. « Non, dit Giorgaki en les » arrêtant, il ne mérite pas d'être désarmé par vous. » A ces mots il fit avancer quelques hommes de sa suite, s'empara de Théodore, et le fit conduire au quartier-général d'Ypsilanti, sous bonne escorte, et par l'officier même de qui nous tenons ces détails.

(1) Giorgaki, toujours généreux, conseilla au prince de ne pas traiter Théodore avec toute la rigueur que son crime méritait, et Ypsilanti paraissait fort disposé à suivre cette

Les Turcs s'arrêtèrent, et demeurèrent en état d'observation après avoir rétrogradé de quelques lieues. Bien qu'ils eussent joui de toute la liberté possible de prendre des informations, ils supposaient au prince des forces bien plus considérables que celles qu'il avait réellement.

Chaque jour un incident nouveau venait rendre sa position plus fâcheuse; alors le prince Cantacuzène, que de vives altercations avec Ypsilanti avaient considérablement aigri, par-

impulsion; mais deux de ses officiers, ses aides-de-camp, et son secrétaire, en décidèrent autrement. Ils allèrent prendre Théodore entre les mains de Caravia, à la garde de qui ce prisonnier avait été confié; cet officier devant supposer qu'ils avaient des ordres du prince, leur remit son captif. Ils l'emmenèrent. — « Où me conduisez-vous? leur demanda, » chemin faisant, Théodore. — Vers tes soldats, répon- » dirent les aides-de-camp. — Me croyez-vous assez stupide, » reprit Théodore, pour penser que ce chemin soit celui » de mon quartier? — Avance toujours, » lui dirent-ils en le poussant avec brutalité. A peu de distance de là une fosse était fraîchement creusée. L'un d'eux, O...., commença à tirer son sabre; alors Théodore s'enveloppa la tête de

tit avec ses troupes, sous le prétexte d'aller faire le siége d'Ibraïla, ce qui n'était nullement probable. Cette place, très forte et bien défendue, ne pouvait être assiégée par les

son manteau. Il leur dit seulement : « A vous trois n'avez-vous pas du moins un pistolet? » Ils le frappèrent à grands coups, mais sa mort fut lente entre les mains de ces assassins malhabiles. Il respirait encore que déjà il était en lambeaux.

Après cette exécution ils s'en allèrent; mais à peu de distance ils retournèrent sur leurs pas, pour dépouiller le cadavre, dans la crainte que l'infortuné Théodore ne fût reconnu à ses vêtements, et qu'un acte aussi odieux ne soulevât les esprits contre eux. La veste de Théodore étant extrêmement serrée au bout des manches, ils furent obligés, pour la retirer, de lui couper les poignets.

On aurait donc tort de reprocher aux aides-de-camp d'Ypsilanti de ne s'être pas servis de leur sabre dans cette campagne ou expédition de Valachie; ils s'en sont servis, et l'on vient de voir l'usage qu'ils en ont fait.

On a répandu dans le temps le bruit que Théodore avait amassé des millions. Cependant il est juste de dire que ses bourreaux ne trouvèrent que quatre thalers sur sa personne.

trois ou quatre mille hommes que Cantacuzène avait sous son commandement.

Ypsilanti commençait à s'apercevoir de ses mécomptes. Le moment critique approchait; plus de bals, plus de fêtes; la tristesse s'imprimait maintenant sur des fronts qu'une méditation sérieuse des difficultés et des moyens de cette grande entreprise n'avait jamais rendus pensifs.

On ne tarda pas à savoir que le prince Cantacuzène, après avoir gagné les montagnes de la Moldavie et les bords du Pruth, avait disséminé ses soldats, en les envoyant par troupes de trois ou quatre cents sur différents points opposés, et n'en avait gardé avec lui que six cents, sous le commandement immédiat du capitaine Athanase, du mont Olympe. Peu de jours après, ayant appris que les Turcs arrivaient à Jassy, il passa le Pruth avec quelques uns de ses officiers, disant qu'il voulait s'aboucher avec les généraux russes qui se trouvaient de l'autre côté du fleuve; mais il ne

reparut plus, laissant ainsi le brave Athanase et sa troupe à la garde de la providence, qui prit soin de lui, comme on va le voir.

Les Turcs s'étant emparés de Galatz, débordèrent comme un torrent sur le territoire de la Moldavie. Sur la droite du Pruth, à l'opposite du lazareth des Russes, situé sur la rive gauche, est un village nommé Stinga; Athanase s'y trouvait, lorsqu'il apprit l'arrivée d'un corps nombreux de troupes musulmanes. Il se hâta de faire travailler à de petits retranchements, qu'il appuya sur la rivière; et il n'avait pas encore achevé le troisième, lorsque les Turcs vinrent l'assaillir précisément de ce côté. Il tint bon toute la journée, et les repoussa après leur avoir tué beaucoup de monde. Le lendemain, Athanase soutint encore, avec une bravoure héroïque, les attaques multipliées des Turcs, attaques d'autant plus furieuses, qu'ils étaient obligés de venir, le sabre à la main, se jeter sur les retranchements, les Russes les ayant fait avertir dès le commencement de l'ac-

tion que « les balles qui arriveraient jusqu'à » eux tueraient la neutralité. » Or ils se trouvaient directement en face du camp d'Athanase. Ils avaient là trois régiments rangés en bataille pendant l'action; les acclamations partaient en masse de ce côté du fleuve pour saluer la belle défense des Grecs. Enfin, sur le soir, Athanase, se voyant sans munitions, ayant perdu la moitié de son monde, et blessé lui-même, se lança dans le Pruth suivi du reste de ses braves; ils le passèrent à la nage, tous heureusement, et furent reçus à bras ouverts par les Russes, témoins de leur intrépide constance et de leurs brillants faits d'armes. On fait monter le nombre des Turcs qui prirent part à cette affaire à six mille hommes, dont près de deux mille furent tués ou mis hors de combat: telle fut la vaillance d'Athanase, enfant du mont Olympe. De tels hommes donnent la main sans intervalle aux guerriers de la Grèce antique. Que n'eût pas fait, avec de tels compagnons, un chef qui aurait été capable de les commander!

Cantacuzène, désertant le champ de bataille au moment du danger, ne se doutait pas des lauriers immortels que cueillerait ce brave abandonné à ses propres ressources.

Après que le prince Cantacuzène eut quitté Tergovitz, l'armée d'Ypsilanti se dirigea par Kimpolungo et Courté-d'Argis à Rimnick, dans la petite Valachie. Cette petite ville est située sur la rive droite de l'Oltau, et presque à l'entrée des gorges des montagnes qui bordent la Transylvanie. Les Turcs s'avancèrent aussi du côté gauche du même fleuve, mais toujours à une distance parallèle de deux ou trois lieues de ses bords. Tout annonçait une affaire prochaine ; les princes et les officiers supérieurs paraissaient fort soucieux. Le seul bataillon sacré semblait s'animer d'un nouveau courage, en apprenant qu'il allait bientôt en venir aux mains avec les oppresseurs de la Grèce. La petite ville de Rimnick fut témoin des élans de leur généreux enthousiasme ; elle entendit ces chants patriotiques qui furent comme un hymne

de mort, car la bouche de ces jeunes guerriers ne devait plus les répéter.

Une affaire était inévitable; on se décida, après délibération, à passer l'Oltau, et le 19 au matin l'armée était en bataille en présence des Turcs, qui s'étaient approchés de leur côté. Les hétairistes avaient pris position au monastère de Dragachan, à deux petites lieues de Rimnick. Le matin, avant la bataille, on tint au couvent un nouveau conseil de guerre, dans lequel l'opportunité d'une attaque fut soutenue par Caravia, qui fit adopter son avis, malgré la vive et sage opposition du capitaine Giorgaki. Caravia était ivre, il vociférait, et ce misérable put faire prévaloir son opinion dans une pareille circonstance! Le capitaine Giorgaki voulait attendre au lendemain, pour plusieurs raisons excellentes, que prévoyait sa sagacité. Mais la fatalité conduisait les hétairistes à leur perte, et il fallait que leur sort s'accomplît. Quand les hommes doivent se perdre, ils commencent par un mépris aveugle des lois de la

prudence, qui fait trembler ceux qui regardent leur histoire de sang-froid. Qui pourrait croire que, lorsque l'affaire fut engagée, et la cavalerie turque chargeant déjà le bataillon sacré, les canonniers n'avaient pas même des mèches pour mettre le feu à leurs pièces, et qu'ils furent obligés de courir dans les rangs de l'un à l'autre pour trouver un briquet, une pierre et de l'amadou? Le fait est cependant attesté. Cette brave jeunesse, si imprévoyante, était pourtant encore ce qu'il y avait de meilleur, pour ne pas dire tout ce qu'il y avait de bon dans cette armée, composée d'éléments si hétérogènes, et la plupart si impurs. Tous ces brigands albanais, pandours ou arnautes, jusque là d'une audace insolente, éprouvaient maintenant, en présence des Turcs, les sentiments de terreur dont ils avaient, pendant quatre mois, opprimé de malheureux paysans désarmés.

Les princes Georges et Nicolas commandaient chacun un corps; venait ensuite Caravia avec

les Arnautes; puis un détachement de cosaques, un autre de lanciers, enfin le bataillon sacré avec cinq petites pièces de canon. Tous ces corps réunis formaient un total d'environ dix mille hommes. Ils furent distribués sur le terrain, de manière que chaque corps était à cinquante toises l'un de l'autre : le bataillon sacré formait la tête de l'ordre de bataille ; le corps que devait commander le prince Alexandre, l'arrière-garde, et s'appuyait sur la hauteur que couronne le monastère de Dragachan.

Vers les dix heures du matin, l'infanterie turque, forte de trois mille hommes, vint attaquer, en poussant le cri répété d'*Allah*, le bataillon sacré, qui la reçut à la baïonnette avec autant de sang-froid que de fermeté, après avoir fait feu à demi-portée. Les Turcs perdirent du monde dans ce premier choc, ce qui ne les empêcha pas de faire une seconde attaque tout aussi vigoureuse, et qui eut plus de succès. Il semble qu'en ce moment les divers corps vont s'ébranler pour soutenir le bataillon sa-

cré, et que l'affaire va devenir générale..... Non, tous les autres corps restent impassibles spectateurs du danger que court cette jeunesse valeureuse : ils ne se mettent en mouvement que lorsqu'ils la voient entamée par la cavalerie turque ; mais alors c'est pour se débander et pour fuir. En effet, après que l'infanterie turque eut donné deux fois, la cavalerie chargea avec impétuosité sur les deux flancs du bataillon, qui fut éclairci sans plier. Caravia, qui se trouvait immédiatement après le bataillon sacré, et sur la droite, fut le premier à fuir. Le prince Nicolas voulait courir au secours de ses frères, mais ce lâche l'entraîna, et la déroute devint générale. Le corps du prince Alexandre imita les autres ; quant à ce général, il ne fuit pas, car il ne se trouvait pas à l'affaire (1).

(1) Au dire des mêmes *témoins oculaires* que nous avons déjà cités, il faut réduire la prétendue bataille de Dragachan à l'importance d'une escarmouche et d'une surprise. Ypsilanti, après avoir passé l'Oltau, avait établi son camp à Kosia. La veille du jour où ce combat eut lieu, il avait

Les fuyards repassèrent précipitamment l'Oltau. Abandonnés de tous, les infortunés jeunes gens du bataillon sacré vendirent chèrement

ordonné au bataillon sacré et à la poignée d'hommes commandés par Caravia de se porter en avant. Ils rencontrèrent un corps de quatre ou cinq cents Turcs qui s'étaient aussi portés à plusieurs lieues en avant du gros de leurs troupes ; et le combat qui s'engagea ne fut qu'une affaire d'avant-garde.

Il y eut surprise, parceque les Turcs, laissant leurs chevaux au village où ils avaient pris position, se présentèrent devant le bataillon sacré comme s'ils avaient été un corps d'infanterie (l'infanterie turque est, comme l'on sait, très peu estimée et très peu redoutée) : chargés par le bataillon sacré, ils feignirent de prendre la fuite. Les jeunes gens encouragés les poursuivirent, non pas la baïonnette dans les reins, car la plupart *n'avaient pas de baïonnettes à leurs fusils*, mais le sabre au poing. Les Turcs, arrivés au village en battant en retraite, remontent à cheval, et chargent à leur tour avec de grands cris le bataillon sacré, éparpillé dans la plaine à leur poursuite. Les malheureux jeunes gens n'avaient pas eu le temps de recharger leurs armes. Ils furent misérablement taillés en pièces par ces musulmans *transdanubiens*, excellents cavaliers et intrépides soldats. L'usage

leur vie ; mais ces flots d'un sang pur furent inutilement versés pour la plus noble des causes.

A peine une centaine de ces malheureux purent gagner le bois qui borde la clairière où l'action avait eu lieu, et échapper à la boucherie ; car à la fin l'affaire ne fut en effet qu'un carnage sans combat, à cause de l'effrayante disproportion de nombre ; et le salut même de ceux-ci ne fut que momentané. Les Turcs, maîtres du champ de bataille, s'étant emparés des tambours, firent battre le rappel, et forcèrent quelques prisonniers d'employer leurs voix pour tromper et attirer leurs infortunés

qu'ils firent des tambours du bataillon sacré pour rappeler les fuyards est une circonstance fort vraie.

Ypsilanti et le corps qui était sous ses ordres ne se trouvèrent donc pas à l'action ; mais ils prirent la fuite, ainsi que les autres chefs de leurs troupes, à la nouvelle de la destruction du bataillon sacré. Le seul prince Nicolas voulait marcher aux Turcs, déplorant le sort de ses jeunes frères d'armes.

camarades ; ceux qui sortirent furent impitoyablement massacrés. C'est dans ce moment que le capitaine Giorgaki, qui ne s'était point trouvé à l'affaire, fondit à l'improviste sur un corps turc, le dispersa en lui tuant beaucoup de monde, délivra un certain nombre de prisonniers, et reprit deux pièces de canon : il fut blessé dans ce combat.

Dragachan n'est pas le seul endroit où les Grecs aient rencontré les Turcs. Quelques engagements insignifiants avaient eu lieu précédemment. On a imputé la défaite de l'armée à Caravia ; Caravia fut un lâche sans doute, autant qu'un vil assassin de gens désarmés ; mais il ne fut pas le seul coupable, et ce n'est pas sur cet ignoble bandit que l'histoire fera peser la responsabilité d'un événement si désastreux par ses conséquences.

L'armée d'Ypsilanti, sans s'arrêter à Rimnick, s'enfuit, quatre lieues plus loin, au monastère de Kosia ; mais ses débris ne se réunirent là qu'en partie. Plusieurs corps, fuyant dans une complète

déroute, avaient pris diverses directions dans les bois et les montagnes. Si les Turcs, poursuivant leur victoire, fussent venus jusqu'à Kosia, le désordre y était si grand qu'ils auraient eu à bon marché les trois ou quatre mille hommes qui s'y trouvaient. Heureusement l'Oltau, enflé par les pluies, ne permettait guère aux Turcs de le traverser.

Après quatre jours d'angoisse passés à Kosia, les princes, las de la guerre, et voulant profiter de la nuit pour partir, imaginèrent, pour occuper les esprits, de faire courir le bruit que l'Autriche venait de déclarer la guerre à la Porte. On donnait des détails, on annonçait que la frontière venait d'être franchie par les troupes autrichiennes, à peu de distance de l'endroit où se trouvaient les restes de l'armée. On s'occupa toute la journée de ce faux bruit, on s'endormit en rêvant la ruine des Turcs, et, dans la nuit, les princes disparurent suivis de quelques officiers.

Le lendemain tout le reste partit du monas-

tère, se dirigeant vers la frontière d'Autriche. Les Albanais et les Cosaques commencèrent alors, et pour leur propre compte, un nouveau genre de guerre. Tous ces brigands sans aveu pillaient et tuaient ceux qui, faute d'armes et de forces, ne pouvaient se défendre et fuir aussi vite qu'eux.

C'est ainsi que finit l'entreprise de Valachie, préparée avec tant de bruit et d'éclat. Je me trompe : elle finit comme elle avait commencé, par une proclamation en style emphatique. Cette proclamation, par laquelle Ypsilanti annonçait la dissolution de son armée et justifiait sa retraite, fut de son ordre rédigée par son secrétaire Lassani, au lazaret de la Tour-Rouge; mais le prince la data de Rimnick.

Nous avons dit que les suites de ce désastre des hétairistes en Valachie avaient été terribles pour les Grecs : c'est alors, en effet, c'est à la nouvelle de cette défaite que les massacres recommencèrent à Constantinople, à Smyrne, et partout où la fureur des Turcs ne trouva pas

une résistance armée. D'ailleurs la confiance de ces barbares dans leurs forces et leur destinée éprouva une hausse rapide. Ils crurent se retrouver dans cette attitude de supériorité absolue, à laquelle ils étaient accoutumés par plus de trois cents ans de domination au nom du droit de conquête. Ils avaient vu dix mille Grecs, ou du moins dix mille hommes réunis sous les drapeaux de cette nation, fuir devant moins de trois mille d'entre eux, et presque sans combattre; et si la bravoure des Moraïtes, si les prodigieux succès des insulaires ne fussent venus altérer la plénitude de ces illusions, les Ottomans, savourant aujourd'hui le sorbet sur les ossements de tout un peuple exterminé, pourraient dire aux princes chrétiens de l'Europe : « Vous voyez bien que nous ne sommes pas » campés en Europe, nous y sommes établis; et » comme vous, et mieux que vous, nous savons » étouffer et éteindre les rébellions contre no- » tre *légitimité*, légitimité attestée par votre » neutralité, et mieux encore par notre sabre. »

Que si l'on considère ensuite les conséquences immédiates des événements de Valachie et de Moldavie, pour ces deux provinces qui servirent de théâtre aux tentatives aventureuses des *princes libérateurs*, il y a de quoi gémir et s'indigner contre les auteurs de ces désastres; car enfin les chefs de l'entreprise n'ont pu s'en prendre à la fortune: comme faisaient les héros de l'antiquité après avoir épuisé toutes les ressources du génie et du courage, ils n'ont point reçu leur sang dans la main, et, le jetant vers le ciel, dit aux dieux ennemis avec un désespoir magnanime : *Vous avez vaincu!*

Qu'ont-ils fait pour ce peuple dont ils se disaient l'appui? On est effrayé en calculant le nombre des malheureuses familles ruinées, perdues à jamais dans ces contrées jadis si fertiles et si riches, et maintenant dévastées par le fer et la flamme. Ils les ont fait retomber sous le joug musulman, devenu cent fois plus insupportable qu'il n'était : et cependant les Valaques n'avaient appelé ni la liberté ni la guerre;

ils n'avaient point dit aux héritiers ou aux concurrents de l'hospodarat : *Changez notre sort.* La nature n'avait nullement attaché ces deux provinces aux destins d'un nouvel empire grec, pas plus qu'elle ne les avait placées dans les limites de l'ancien. Long-temps ignorés des dévastateurs de la Grèce antique, lorsque enfin ils se virent envahis, et que leur roi *Decebale* alla décorer le triomphe de Trajan, que pensèrent les Daces, ancêtres des Valaques ? que les Romains étaient d'heureux brigands.

La liberté coûte si cher, et sa possession est toujours si douteuse, qu'il faut ne la vouloir donner qu'à ceux qui la demandent, et encore être bien sûr de son fait.

Ypsilanti a fait dans cette courte campagne des proclamations assez remarquables : trop prévenu de l'erreur de notre temps, qui accorde tant de puissance au papier écrit, il a cru que l'on gouvernait la victoire avec les combinaisons d'un style froidement exalté ; mais il y a loin des paroles que l'héroïsme impro-

vise, l'épée à la main, sur le champ de bataille, à l'éloquence factice que rédige un secrétaire au fond du cabinet.

Ce prince, avec son nom et les immenses ressources des deux provinces bien distribuées, aurait pu maîtriser la fortune, et se serait immortalisé dans l'avenir s'il avait été capable de plus de diligence et d'habileté; ajoutons, ou si la justesse des vues avait été soutenue en lui par la vigueur de l'âme. Mais, faible de caractère, il se laissait dominer tour à tour par des hommes qui n'avaient guère plus d'expérience que lui pour la conduite des affaires. Un Christaris, un Athanase, un Giorgaki, un Farmaki, sont presque les seules exceptions, justement honorables à la vérité, de cette observation.

L'infortuné Ypsilanti avait cherché un asile dans les états autrichiens avec ses frères et une suite peu nombreuse. Il n'était plus à craindre, il était trop malheureux; mais l'inhospitalière Autriche, celle de toutes les puissances de l'Europe qui connaît le moins la belle maxime an-

tique, *res sacra miser,* lui donna un asile dans la forteresse de Montgatz, célèbre par le nom d'un plus illustre *révolutionnaire* du 17e siècle, Tékéli, et par le siége que sa femme y soutint contre toutes les forces del'Empire. Après avoir exprimé sans réserve tout le blâme qui doit s'attacher à trop d'imprévoyance, après avoir un moment usé de l'inflexibilité de l'histoire, plaignons le sort de ceux que nous n'avons pu louer. La liberté est une chose si précieuse et si sainte, qu'il est toujours amer d'en voir privés ceux qui ont voulu combattre pour elle.

L'honneur des derniers coups était réservé au capitaine Giorgaki, dont les efforts héroïques prolongèrent inopinément la lutte dans les deux provinces pendant près de cinq mois encore. Durant cet intervalle, il occupa une armée de plus de vingt mille hommes acharnée à sa poursuite. Il convient, avant d'entrer dans la Grèce, de rappeler les immortels exploits de l'un de ses plus dignes enfants.

Il était âgé de 45 ans; et, comme Athanase,

sorti d'un village du mont Olympe. Son extérieur était modeste, simple, et n'annonçait pas tout ce qu'il valait. Sans autre instruction que celle de l'expérience, il puisait toutes ses règles de conduite dans l'heureux instinct d'un cœur généreux. Peu d'hommes ont réuni au même degré le bon sens et le courage. Poussé par une haine profonde contre les oppresseurs de la Grèce, il alla faire ses premières armes en Servie. Épris d'admiration pour les exploits d'Haïdout-Velco, il lui voua un attachement sincère, et lorsque ce chef servien, la terreur des Ottomans, tomba sur le champ de bataille, Giorgaki épousa sa veuve. Après la pacification de la Servie, il était venu s'établir en Valachie, pour être toujours près des Turcs, et dans l'espoir que la guerre ne tarderait pas à venir du Nord contre eux. L'hospodar Caradja le combla de faveurs, et voulut lui donner un titre de noblesse en le nommant *serdar*, qualification qui s'achetait, comme toutes les autres, moyennant une certaine somme d'argent. Mais le gé-

néreux soldat refusa cette faveur, et se contenta de rester simplement le capitaine *Giorgaki*, nom qu'il avait déjà rendu assez glorieux à porter.

Il avait dispersé, comme nous l'avons vu, un corps de Turcs après l'affaire de Dragachan. Ayant réuni à Courté-d'Argis quatorze cents hommes, il se proposa de harceler continuellement l'ennemi, déjà maître du pays, avec ce petit nombre de compagnons déterminés. Les difficultés étaient grandes : irrités par l'indiscipline des troupes d'Ypsilanti, les paysans assommaient tous les soldats qu'ils pouvaient surprendre isolés, et se refusaient, même au prix de l'or, à fournir des vivres, dans la crainte des Turcs. Malgré tant d'obstacles, Giorgaki, durant cinq mois, eut des succès égaux à son courage et à sa grande habileté. Livrant des combats chaque jour, à chaque pas, il opéra sa retraite en Moldavie, et s'établit dans les montagnes de Vrantza, à l'ouest de Forkan. Là, il détruisit un corps de trois mille Turcs; et,

n'ayant plus que mille hommes avec lui, il se mesura plusieurs fois contre sept mille musulmans. A la fin, criblé de blessures, ses soldats le portèrent pendant dix-sept jours sur un brancard. Il ne voulut jamais s'en séparer, jamais les abandonner, s'obstinant à partager avec eux tous les périls et toutes les fatigues. Au moment d'un nouveau combat, il se faisait remettre à cheval.

On fait monter à dix mille le nombre des Turcs qu'il extermina pendant son séjour en Moldavie. Ce calcul pourra paraître exagéré; mais il est notoire que plusieurs maisons de boyards, et le palais même des hospodars à Jassy, étaient, à cette époque, remplis de blessés qu'on amenait de l'armée. Le consul autrichien de cette ville fit proposer à Giorgaki de lui faciliter le passage sur le territoire russe; mais celui-ci répondit : « J'ai pris les armes pour ré-» pandre le sang des ennemis de ma patrie, et » non pour me sauver; l'occasion est trop favo-» rable pour la manquer : je veux rester où je

» suis. » Enfin l'évêque de Romano, créature des Turcs, ne se fit pas scrupule d'attirer Giorgaki dans un piége infâme. Il lui écrivit, en le conjurant au nom de la religion de sauver la ville de Jassy de l'incendie dont la menaçait, disait-il, la garnison peu nombreuse que les Turcs y avaient laissée. Le généreux Giorgaki, toujours prompt à faire le bien et à braver le péril, n'écoute que son zèle : il accourt, et, à six ou sept lieues de Jassy, il se voit entouré d'un corps de dix mille Turcs sous les ordres des pachas Salich et Békir. Sa position était désespérante, mais son sang-froid n'en fut pas altéré. Il combattit; et, après une action meurtrière des deux côtés, il parvint à se retirer dans le monastère de Séca. Les Turcs vinrent l'y assiéger, traînant avec eux plusieurs pièces de canon. Giorgaki, excédé de fatigues et de ses vieilles ou nouvelles blessures, dit à ses soldats de le porter sur le clocher du monastère, afin qu'il vît de ce point quelles dispositions il pourrait prendre encore pour soutenir le siége. Le combat dura trois

jours. Il avait placé Farmaki, avec le peu de guerriers qui lui restaient, dans les retranchements. Les Turcs perdaient beaucoup de monde, et l'issue définitive de leur attaque était douteuse. C'est alors qu'un nommé Wolff, staroste autrichien, ou agent consulaire à Botochani, se présente devant les retranchements comme médiateur, et veut parler à Farmaki. Il lui promet son pardon, au nom de la Porte, s'il dépose les armes, et lui exagère les forces des Turcs, qui bientôt, disait-il, allaient écraser le monastère. L'un des pachas s'approche en même temps, et fait les mêmes promesses en jurant sur la tête du sultan. Farmaki et les siens se laissent prendre au piége. Ils se rendent: aussitôt, pieds et mains liés, ils sont envoyés à Constantinople, pour y trouver une mort ignominieuse. Quant à Giorgaki, qui se trouvait sur le clocher avec huit de ses plus fidèles compagnons, il leur adressa ces dernières paroles: « Mes bons amis, je connais les Turcs; rien » n'est sacré pour eux; et vous les connaissez

» aussi : plutôt que de nous donner à eux, mou-» rons libres et avec honneur! » A l'instant ils s'embrassent : on met le feu aux poudres, et le clocher s'écroule avec eux.

Le récit des troubles des deux provinces, autant qu'il peut entrer dans notre plan, se termine ici. Les Turcs y rétablirent leur autorité. Si leur domination ne peut pas s'y promettre un long avenir, elle est du moins, jusqu'à présent, pleine et non contestée. Le silence des tombeaux, ou l'accablement de la douleur, règnent autour d'eux. C'est sous leurs cimeterres que gouvernent deux fantômes d'hospodars indigènes, Jean Stourza à Jassy, et Grégoire Ghika à Bucharest. Ce n'est pas là ce que Théodore réclamait au nom des Valaques; et, sans doute, ils n'avaient rien à redouter de pire de la sévérité oppressive de la Porte. Au surplus, les destinées de ces contrées et celles de la Grèce sont désormais séparées, et ce sera pour leur commun avantage.

Cependant les exécutions continuaient à Con-

stantinople. On y avait appris la révolte de la Morée, et l'insurrection des îles. On savait que la presqu'île entière avait pris feu au nom de liberté; que les Maniotes étaient descendus de leurs montagnes pour s'abreuver du sang musulman, et que ce sang avait coulé dans tous les districts du Péloponèse. Des ordres avaient été expédiés aussitôt pour le désarmement des Grecs dans tout l'empire. Cette mesure fut regardée comme l'avant-coureur de massacres plus universels, et de fait elle n'était pas autre chose. Dans l'Argolide, la Laconie, l'Attique, la Messénie, beaucoup de Turcs, surpris par la *soudaineté* de l'insurrection, et épouvantés des bruits qui marchaient avec elle, s'étaient laissé égorger sans se défendre. Ceux-là seulement échappèrent au premier débordement de la chaleur insurrectionnelle qui purent se réfugier dans les forteresses, ou qui se trouvaient dans les places fortes, pour le siége desquelles rien encore n'était sous la main des Grecs.

Les îles, où l'esprit d'indépendance était un résultat de position plus nécessaire encore, embrassèrent avec transport les espérances et les périls de la liberté. Hydra, Spezzia, Ipsara, dont les industrieux habitants avaient déjà fait connaître leurs pavillons à tous les ports de l'Europe, se signalèrent principalement par l'intelligence autant que par l'énergie de leurs efforts, couronnés depuis par tant de succès contre la marine turque. Des bâtiments furent expédiés à la hâte dans les ports les plus voisins de la Méditerranée, afin de s'y procurer les objets de première nécessité pour soutenir la guerre. Partout le patriotisme organisait, avec une singulière spontanéité, un nouvel ordre de choses politiques. Hydra et d'autres îles s'étaient déjà donné un sénat provisoire; et, dans ces organisations subites, dominaient toujours, mêlés et fondus ensemble, les sentiments religieux et l'esprit républicain.

Les navires des insurgés couvrirent en peu

de temps la mer Égée ; mais le récit de ces brillantes expéditions des insulaires appartient aux époques récentes, que M. Raybaud s'est chargé de nous faire connaître dans ses Mémoires.

MÉMOIRES

SUR LA GRECE,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de France. — Alexandre Mavrocordato. — Traversée. — Détroit du Phare. — Arrivée à Missolonghi. — Situation topographique de cette ville, et détails sur ses habitants. — Émissaire d'Ali Pacha. — Départ pour le Péloponèse.

J'étais sorti depuis peu des rangs français, lorsque j'entrepris le voyage qui me fournit le sujet de ces mémoires. Entré au service à la fin de 1813, je n'avais eu que le temps d'assister à nos derniers revers, et plus tard, au mois de décembre 1820, je fus compris au nombre des officiers qu'atteignit la réduction opérée à

cette époque dans les cadres de l'armée. Bientôt se répandit la nouvelle de l'insurrection de la Valachie, et quoique je souffrisse alors d'avoir à compter plus d'années de service que de mois de campagne, je me bornai à faire des vœux pour un peuple opprimé et malheureux; mais j'appris en tressaillant que la Grèce agitait sa chaîne.

Je me hâtai de quitter Paris, impatient de traverser la Méditerranée. Arrivé à Marseille, j'étais à peu de distance de la maison paternelle; il me fallut partir sans la revoir, car j'avais à redouter des larmes contre lesquelles je me sentais sans courage. J'allais m'embarquer pour Livourne, espérant y trouver une occasion de me rendre directement dans le Péloponèse, lorsque, le 10 juillet, un navire grec entra dans le port de Marseille : c'était un brick d'Hydra qui venait compléter un chargement d'armes et de munitions commencé en Italie, et destiné pour la Morée.

Il avait été frété par Alexandre Mavrocordato, neveu et ancien ministre du prince Caradja, dernier hospodar de la Valachie aujourd'hui réfugié en Toscane. Ce digne patriote avait contribué d'une partie de sa fortune aux frais de cette cargaison, qu'il portait aux Grecs,

avec le secours bien plus précieux de ses talents. Je lui fus présenté quelques jours avant son départ de Marseille : il me reçut avec cette politesse aisée qui distingue l'homme du monde, avec cette franche cordialité qui a tant de charmes pour quiconque fut soldat. Son extérieur est parfaitement en harmonie avec ces qualités aimables; il s'exprime en français avec grâce et facilité, et depuis j'ai eu lieu de reconnaître qu'il est peu de langues parlées en Europe et dans l'Orient qu'il ne possède à peu près au même degré.

Je quittai la France avec lui le 18 juillet 1821. Nous étions, non compris l'équipage, au nombre d'environ quatre-vingts, dont cinq officiers français, trois Piémontais, un médecin de la même nation, et quelques sous-officiers. Les Piémontais avaient ensemble quitté leur patrie, victimes des troubles qui l'agitaient alors; mais les Français ne se connaissaient point entre eux, avant que le même projet les eût réunis, et je n'avais là aucun de mes anciens compagnons d'armes tant regrettés. Je dois pourtant citer, au nombre des nouveaux que le hasard me donnait, M. de la Villasse, dont j'aurai plus d'une fois l'occasion de parler.

Le reste des passagers était entièrement

composé de Grecs qui retournaient dans leur patrie pour la servir de leur courage, de leur bras, et des connaissances qu'ils étaient venus puiser en France, en Allemagne et en Italie. Les principaux étaient MM. Louriotti, Praïdi, Sékéri, Sévastopoulos, Psyla, Pavlidi, Catinaki de Chio, etc., etc.

Au moment d'appareiller, le prélat grec Maximos Malzum vint à bord pour y officier, et bénir l'équipage, les passagers et le navire. Immédiatement après cette cérémonie, le pavillon russe, qui l'avait protégé jusque là, fit place à celui de l'indépendance, que nous assurâmes par douze coups de canon. Sortis de la rade, le vent contraire nous fit craindre un instant d'être obligés de rentrer; heureusement dans la nuit une brise de terre nous porta au large.

Le lendemain, pour mettre à profit la traversée, tous les passagers furent partagés en quatre divisions, chacune sous le commandement de deux officiers, et, dès ce jour, exercés au maniement des armes, toutes les fois que le temps ne s'y opposa pas. Les jeunes Grecs portaient beaucoup de zèle dans ces occupations militaires, et c'était pour eux un puissant motif d'émulation, de voir l'intérêt

que Mavrocordato prenait à leurs travaux. On le voyait souvent expliquer aux moins adroits les détails que leur ignorance des langues française ou italienne les empêchait de saisir.

Un vent favorable enflait les voiles, et nos yeux avaient vu les derniers sommets de la France s'enfoncer lentement à l'horizon. Dois-je craindre d'avouer qu'alors je payai un dernier tribut de regrets à mes amis, à la patrie, aux foyers paternels? Cependant, grâces à une imagination de vingt-cinq ans, mes réflexions ne tardèrent pas à prendre une teinte moins sombre. J'éprouvais un secret frémissement de plaisir à la pensée que, dans peu de jours, je foulerais peut-être les ruines de Sparte et le sol où mourut Léonidas. Athènes! Athènes! m'écriai-je, et ce nom magique acheva de dissiper d'affligeants souvenirs. O mère des arts, qui ne se sentirait ému par l'espérance de visiter tes restes, d'admirer tes monuments! Combien de savants et d'illustres voyageurs sont allés dans ce seul but affronter le poignard des barbares! Laissant à ces favoris des muses la couronne du génie, nous allions chercher une autre sorte de laurier; car nous n'avions point quitté notre patrie pour glaner après eux dans un champ qu'ils ont peut-être dépouillé de toutes ses fleurs, mais

pour combattre avec l'épée en faveur de la plus noble des causes.

Ce fut vainement que nous essayâmes, pendant toute la journée du 21, de franchir le détroit de Bonifacio; un vent d'est des plus forts nous contraignit de mouiller dans une anse qui se trouve à la pointe septentrionale de la Sardaigne, non loin des petites îles de la Magdeleine. Nous pûmes entrer enfin dans la mer de Naples, où le calme le plus parfait nous arrêta: nos matelots en profitèrent pour se baigner, et ces intrépides marins nous donnèrent pendant deux jours un spectacle aussi curieux que nouveau pour nous. Ils s'élançaient dans la mer de l'extrémité des plus hautes vergues, et nageaient des heures entières sans quitter leurs énormes pantalons, qui, déployés, n'ont pas moins de quinze pieds de largeur, paraissant aussi peu gênés du poids de cet incommode vêtement, que peu effrayés du voisinage d'une quantité de dauphins qui venaient se jouer autour du navire.

Nous couchions tous sur le pont, car la chaleur était extrême et le bâtiment encombré d'objets de guerre. Ce bivouac au milieu de la mer n'était pas sans charmes; la nuit nous paraissait délicieuse après l'ardeur du jour.

Le 28 nous reconnûmes les côtes du royaume de Naples, Ischia et Caprée ; le 29, les îles de Lipari, et, devant elles, le volcan de Stromboli s'élançant majestueusement en forme conique du sein des mers, avec son sommet couronné d'une immense coupole de vapeurs. Mais je dois abréger ces détails, qui pourraient avoir de l'intérêt si nous ne marchions pas vers la Grèce. Bientôt parut à nos yeux cet imposant Etna, que l'on découvre de quarante lieues de distance. En avançant, la ville de Montéléone, les rives de la Calabre, celles de la Sicile qui semblent d'abord n'en être qu'un prolongement, enfin le détroit du Phare, se déroulèrent avec rapidité. Nous y entrâmes le lendemain aux premiers feux de l'aurore.

Messine et ses belles campagnes enchantaient nos yeux : tout dans ce tableau était animé, brillant et prospère. Les côtes escarpées de l'Italie, encore plongées dans l'ombre, relevaient la teinte dorée de ces beaux paysages de l'antique Trinacrie. Le canal semblait un large fleuve couvert d'embarcations. La ville de Reggio et une multitude de villages répandus sur ses bords nous apparaissaient dans le lointain. Je promenais mes regards de l'un à l'autre de ces riches aspects ; mais ils revenaient tou-

jours avec un plaisir nouveau sur Messine, ses palais, son port, son énorme fanal, les *villa* nombreuses, les riches monastères et les riants jardins dont elle est entourée. Le son multiplié des cloches, qui donnait à cet ensemble un air de vie difficile à imaginer, nous fit présumer que ce jour était consacré à quelque grand saint en honneur dans la Sicile.

La foule arrivait successivement au bord de la mer, pour y chercher la brise balsamique du matin. L'extérieur de la plupart de ces oisifs respirait l'aisance, le bonheur; et les accents de cette population joyeuse venaient de temps en temps mourir jusqu'à nous... Que le sort des habitants de Messine nous aurait paru digne d'envie, si nous n'avions pas distingué des Autrichiens au milieu d'eux! La tête ombragée d'un vert feuillage, ces *vainqueurs* de l'Italie semblaient porter avec une orgueilleuse fierté ce trophée non sanglant et facile.

Nous avions mis en panne, afin d'attendre le retour d'un canot que Mavrocordato avait envoyé vers la ville pour demander l'autorisation de descendre à terre; mais cette faveur ne nous fut point accordée, quoique notre patente de santé se trouvât parfaitement en règle : cependant nous pûmes obtenir des vi-

vres frais et la permission de faire de l'eau.

Le soir, grâces à un vent favorable, nous étions sortis du détroit; mais, lorsque nous eûmes doublé le cap Spartivento, nous fûmes accueillis, à l'entrée de l'Adriatique, par une de ces tempêtes furieuses si communes dans cette mer *inquiète*, comme le dit Horace. La nuit fut pénible, les lames couvraient à chaque instant le navire, et le plus épouvantable roulis nous jetait de l'un à l'autre bord. Transis, trempés, assourdis, nous nous consolâmes le matin, en apprenant que cette tempête nous avait du moins fait faire beaucoup de chemin.

Loin de diminuer lorsque le jour arriva, elle sembla acquérir un nouveau degré de force: avec une seule voile, nous filions jusqu'à dix et onze nœuds. Il fallut amener les mâts supérieurs, opération difficile qui fut exécutée par nos matelots avec une remarquable précision. Notre attention, absorbée à la fois par le spectacle de la tourmente et celui de la manœuvre, n'était distraite que par les chants albanais des marins hydriotes, dès long-temps habitués aux fureurs du capricieux élément. Cette harmonie, un peu sauvage pour des oreilles françaises, se confondait avec le roulement de la foudre et le sifflement aigu du vent dans les

cordages. Enfin, vers les quatre heures du soir, nos yeux tournés vers l'est avec impatience virent l'île de Zante se dégager lentement d'un horizon chargé de vapeurs, et un instant après nous distinguâmes les rivages de l'antique Élide

Le soleil, qui nous avait refusé sa lumière toute la journée, à la faveur de ses rayons du soir nous fit distinguer dans le sud deux voiles de guerre qui semblaient vouloir nous donner la chasse; mais l'obscurité nous les déroba.

Après avoir passé toute la nuit entre la côte de Zante et celle de la Morée, favorisés par une brise légère qui s'était levée avec le matin, nous continuâmes notre route en remontant vers le nord, laissant sur notre droite la ville de Gastouni couronnée de verts cyprès, le cap Tornèse et son château en ruines.

Avant notre départ de France, quelques journaux avaient annoncé déjà que Patras et même Tripolitza étaient tombées au pouvoir des Hellènes. Nous devions débarquer dans la première de ces deux villes; cependant il eût été imprudent d'exécuter ce dessein sur la foi des journaux de Paris. Il fut donc décidé que nous ralentirions notre marche, pour attendre une occasion favorable de nous instruire, plus po-

sitivement, de la situation de cette partie de la Morée. Nous employâmes toute la journée du 1er août à croiser entre le golfe de Klarentza et Céphalonie. Sur le soir, nous hélâmes un bateau pêcheur de cette île qui passait à peu de distance ; et nous apprîmes, non sans une vive contrariété, que l'étendard du croissant flottait encore sur le château de Patras, de même que sur les remparts de Tripolitza et sur toutes les places de la Grèce.

Mavrocordato décida que le débarquement aurait lieu à Missolonghi, que nous découvrions devant nous. En conséquence, le 2, après avoir fait jeter l'ancre, il détacha un canot pour informer les primats de cette ville de sa détermination, et demander les bârques nécessaires pour nous transporter à terre. Les deux Grecs chargés de cette mission, MM. Pavlidi et Psylla, devaient en même temps prendre quelques informations sur l'état des affaires. Ils revinrent dans la nuit, et rapportèrent, entre autres nouvelles, que la révolution s'était opérée à Missolonghi sans effusion de sang, et que l'on s'y était borné à renfermer le gouverneur et les familles turques qui s'y trouvaient.

Le 3, à dix heures du matin, les embarcations demandées arrivèrent. Quelques primats

les accompagnaient. Leur politesse fut affectueuse; ils nous saluèrent à la manière orientale, en étendant la main droite sur le cœur; et l'on pouvait lire aisément la satisfaction répandue sur leur visage.

Nous profitâmes avec empressement des barques grecques pour nous rendre à terre, saisissant nous-mêmes les avirons pour accélérer la *nage*, tant était grande notre impatience d'y arriver.

Les navires de la plus petite dimension ne peuvent approcher de Missolonghi à une distance moindre de deux lieues; des atterrissements qui se projettent fort avant dans la mer, en rendent l'accès très difficile. Ces bas-fonds forment des pêcheries (1) considérables, divisées et renfermées en vastes compartiments par d'immenses palissades de roseaux, suffisantes pour y retenir le poisson, mais qui plient et cèdent dans certaines parties sous l'effort d'un bateau lancé avec un peu de force.

A peu de distance et dans l'intérieur de ces

(1) Ces pêcheries, labyrinthe inextricable connu seulement des gens du pays, étaient, avant cette révolution, affermées par le pacha d'Iapina pour la somme de deux cent mille piastres.

clôtures se trouve, sur un terrain transporté dans la mer, une batterie gardée par une vingtaine de soldats. Cette espèce de redoute, que l'on nomme *Vassiladi*, est armée de quelques canons en fer mal montés. C'est là que vont raisonner les bâtiments étrangers qui arrivent devant Missolonghi. Nous y prîmes d'autres embarcations d'une forme nouvelle, infiniment plus petites que les premières, sans quille, fort longues, et si étroites qu'elles ne pouvaient contenir qu'une seule personne de front : quelques unes étaient formées de troncs d'arbres creusés, comme certaines pirogues des sauvages de l'Amérique. Nous étions sept à huit passagers dans chacune, fort en peine de garder notre équilibre, tandis qu'un seul homme, debout à la partie antérieure et muni d'une longue perche, imprimait et dirigeait à la fois le mouvement. Nous fûmes plusieurs fois sur le point de chavirer, ce qui n'eût pas été sans danger, malgré le peu de profondeur de l'eau ; car si nous étions tombés dans le champ de vase que nous labourions en avançant, il nous eût été très difficile de nous en tirer.

Autour de nous, des pêcheurs demi-nus, dans des esquifs plus petits encore que les nôtres, une espèce de trident à la main, chas-

saient l'habitant des eaux vers les piéges qui lui étaient tendus de toutes parts. Ces pauvres pêcheurs vivent au milieu de ces lagunes, dans lesquelles s'exerce leur chétive industrie, et leurs demeures sont des huttes élevées au-dessus de l'eau sur quatre pieux. Je doute que Théocrite eût trouvé parmi eux le sujet de sa charmante idylle des deux pêcheurs, car les bas-fonds de Missolonghi ne valent pas les plages fortunées de la Sicile.

En approchant du rivage, nous remarquions un grand concours de Grecs attirés par le bruit de notre arrivée. Ils voyaient en nous les premiers étrangers, amenés dans leur patrie par le désir de contribuer à sa délivrance, et de plus nous venions sous les auspices d'un homme dont le nom était déjà en grand honneur parmi eux. Nous touchâmes la terre presque tous en même temps, au bruit des salves de la mousqueterie du pays et de quelques pièces de canon. Les cris mille fois répétés de ζήτω ἡ ἐλευθερία! nous accueillirent; ces mots signifient *vive la liberté!* Je demande pardon au lecteur de lui donner cette traduction; je suis sûr qu'il l'aurait devinée. On peut se figurer l'empressement, la joie, l'heureux tumulte de ces braves gens entourant Mavrocordato. La présence

d'un personnage si recommandable était pour eux une attestation vivante de la bonté de leur cause, de la sainteté de leurs droits; car ces hommes libres d'un jour, esclaves de la veille, s'étonnaient presque de ne plus sentir le poids de leurs chaînes, et, dans l'instinct encore confus de leur nouvelle existence politique, ils réclamaient des guides, des appuis. Ils nous environnaient, nous étrangers, de leur curiosité reconnaissante, et chacun d'eux semblait se dire avec satisfaction : « Ce que nous demandons » est donc bien juste et bien légitime! »

Nous fûmes conduits, toujours suivis par la multitude, dans la maison qui avait été disposée pour nous recevoir. Je ne dirai point que c'était l'une des plus somptueuses de la ville, car la cité naissante de Missolonghi est loin encore de ce degré de prospérité et de civilisation qui inspire à l'homme le goût d'embellir sa demeure; mais tous les soins de l'hospitalité la plus attentive nous y furent prodigués à la manière du pays. D'abord le café nous fut offert, les pipes nous furent présentées, et, à un court intervalle de ces *rafraîchissements*, parut le dîner. Il fallut nous asseoir sur des carreaux, les jambes croisées, autour de grandes tables circulaires de cuivre étamé, élevées à peine de

dix ou douze pouces au-dessus du plancher. Des hommes armés de pistolets et de longs poignards nous servaient avec empressement. Transportés en peu de jours du sein de la capitale de la France dans une ville de Turquie, ces mœurs nouvelles nous occupaient beaucoup, sans que leur *étrangeté* fît naître un sourire ou jaillir un bon mot de notre part (1).

La plupart des assistants et de ceux qui nous servaient se donnaient réciproquement le nom de capitaine. Ce mot est en Grèce une désignation souvent honorifique, dont l'acception n'a rien de rigoureux : on l'applique aussi bien à l'homme qui se fait obéir de deux ou trois *kleftis* (2) qu'au chef de partisans qui guerroie

(1) L'on reprochait jadis aux hommes de notre nation d'être insupportables à l'étranger par je ne sais quelle intolérance de bon goût qui leur faisait trouver absurde tout ce qui n'était pas marqué du cachet de l'élégance ou de la frivolité française ; mais, grâces à Dieu, la jeunesse d'aujourd'hui, élevée dans nos camps, a tant vu le monde, qu'elle ne s'étonne d'aucune différence de formes dans l'homme, au fond le même partout.

(2) *Kleftis* (voleur). On a vu, dans l'introduction, le sens de cette dénomination dont les Turcs qualifiaient en général les Grecs qui prenaient les armes pour résister à leur oppression, ou se soustraire à leur vengeance et quelquefois à leur justice. L'Épire, la Thessalie et le Péloponèse, étaient les

avec plusieurs milliers de soldats; on le donne même à tout individu dont les vêtements et les armes annoncent une certaine aisance; et quelquefois il est l'équivalent de notre mot de *mon-*

théâtres où s'exerçait leur audacieuse industrie. Plusieurs fois dans l'année le pacha de cette dernière province faisait faire des battues par des compagnies de *spahis* (cavaliers turcs) pour les détruire; mais ceux-ci les rencontraient rarement, car ces kleftis, légers comme les chamois au milieu desquels ils vivaient, protégés par les forêts qui ombragent les flancs de certaines montagnes de la Morée, avaient en outre dans plusieurs lieux, et surtout dans les gorges boisées du mont Pholoé, des asiles impénétrables et connus d'eux seuls. Cependant, s'il leur arrivait de se trouver en présence des exécuteurs de la justice du visir envoyés pour les exterminer, ils les recevaient assez ordinairement de manière à les dégoûter pour quelque temps d'une semblable mission. Mais comme il fallait que les spahis, pour être bien accueillis de leur maître, ne rentrassent pas dans Tripolitza sans un trophée destiné à orner les portes de son palais, à défaut de têtes de kleftis, ils emportaient fréquemment celles des malheureux paysans que leur mauvaise étoile conduisait sur le chemin de ces hordes homicides. Quelquefois, se contentant de ne leur couper que les oreilles, ils en formaient des guirlandes dont ils faisaient hommage au visir. Or, comme les oreilles des kleftis et celles des autres Grecs se ressemblent assez, celui-ci les recevait toujours comme provenant des premiers. Plusieurs des principaux capitaines grecs qui combattent aujourd'hui avec distinction pour l'indépendance de leur patrie ont été chefs de kleftis.

sieur. Mais ces rudiments d'une politesse barbare ne sont-ils pas un remarquable indice du génie tout militaire de la nation?

Le dîner fut assez long, quoique servi avec simplicité. Quand il nous fut permis de nous lever, la fatigue de nos genoux était extrême et la mesure de notre respect pour les usages orientaux peut-être épuisée. Depuis ce moment notre patience a été mise à de plus rudes épreuves. Sous ce beau ciel de la Grèce que nos vœux avaient tant souhaité, combien de fois, brûlés par un soleil ardent, environnés d'affreux débris qu'avaient accumulés les excès d'une vengeance sans frein, et respirant un air tout souillé de vapeurs sanglantes, nous avons regretté la paix, les plaisirs et les affections de la patrie!

Nous laissâmes Mavrocordato avec nos hôtes, s'entretenant des affaires publiques dans cet idiome grec qui nous était encore inconnu, et nous sortîmes pour aller visiter la ville. Mais donnerai-je ce nom à un amas confus de maisons jetées çà et là, sans ordre, et parmi lesquelles on trouve à peine l'apparence de quelques rues étroites et non pavées?

Missolonghi, située à l'entrée du golfe de Patras, sur la rive opposée à cette place, et

non loin des ruines de l'ancienne Calydon, est néanmoins aujourd'hui la ville la plus considérable de l'Étolie. Elle est bâtie sur un terrain dont l'élévation est presque nulle au-dessus du niveau de la mer, et que les eaux sans doute ont abandonné depuis peu.

Cette conjecture se fortifie si l'on examine la qualité du sol, qui manque généralement de solidité, et semble un composé d'algues marines et de vases desséchées. Hors de l'enceinte de la ville, du côté du couchant, se trouvent des marais croupissants, d'où s'élèvent les exhalaisons les plus malfaisantes. Heureusement le vent de nord-ouest soufflant assez régulièrement à une certaine heure du jour, dégage l'atmosphère de ces vapeurs nuisibles; et les maladies, que l'on serait tenté d'y craindre, sont peu fréquentes à Missolonghi.

Cette ville renferme plusieurs églises, dont l'intérieur est assez orné. Elle a quelques fontaines, et des bazars bien fournis, dans lesquels se trouvent de nombreux cafés, rendez-vous ordinaire des oisifs du lieu, qui viennent y chercher, y porter ou y discuter les nouvelles du jour (1). Les environs en sont assez riants. A la

(1) Lorsque nous arrivâmes, tous les bruits, comme toutes les conversations, roulaient sur le siége soutenu par Ali dans

distance d'une demi-heure vers le nord, et sur la droite du chemin qui conduit à Anatoliko, se trouvent beaucoup de jardins parfaitement cultivés, fertilisés par des irrigations très bien entendues, et dans lesquels on arrive en traversant de magnifiques plantations d'oliviers.

Dans ce premier séjour, Missolonghi me parut aussi désagréable à habiter par sa situation que par sa pauvreté et sa malpropreté. Mais ces premières idées se modifièrent beaucoup lorsque j'y revins environ un an après. En effet (tant il est vrai que le mouvement féconde souvent la société !) la guerre de l'indépendance a transformé, métamorphosé Missolonghi dans un court intervalle. Les soins d'une police vigilante, en désobstruant ses rues des immondices hideuses ordinairement répandues dans toutes les villes de l'Orient, lui avaient déjà donné un tout autre aspect; en même temps, sa population s'était doublée par le reflux des peuplades grecques de l'Albanie et de l'Épire. Parmi les villes de la Grèce, il en est peu qui soient destinées à de plus rapides accroissements. Ainsi se compenseront, au sein même de la tourmente politique, les sacrifices et les désastres inévitables

sa forteresse d'Ianina ; cette place est à peine éloignée de quatre journées de Missolonghi.

qu'aura entraînés la conquête de la liberté. Des cendres de Patras et d'Argos sortiront d'autres populations plus nombreuses, d'autres villes plus belles, et, dans ces contrées toujours fécondes, les hommes ne manqueront pas à la terre, si Dieu et la victoire y protègent jusqu'au bout la génération qui combat aujourd'hui.

Les hommes de cette partie de la Grèce sont grands et bien faits, et les femmes de Missolonghi nous parurent généralement belles, malgré la bizarrerie d'un costume et des usages de parure d'abord assez ridicules aux yeux d'un étranger. Leurs cheveux, flottants en longues tresses auxquelles sont appendues des pièces de monnaie, sont souvent, aussi bien que leurs ongles, teints en rouge avec une décoction de quina. Il arrive même que celles qui veulent renchérir sur ces moyens de plaire appliquent sur leurs lèvres, avec l'écorce de la noix verte, une couleur d'un jaune livide du plus mauvais effet : toutefois ce dernier raffinement de la coquetterie, que je n'ai vu en usage qu'à Missolonghi, n'est-il praticable que dans une seule saison de l'année. Mais on voudra bien me pardonner ces détails peut-être un peu frivoles ; je n'aurai bientôt plus, en parlant des femmes, qu'à raconter non pas leurs innocents ca-

prices, mais les douleurs et les misères infinies que j'ai vu souffrir à ce sexe faible et désarmé. Du côté des Turcs comme de celui des Grecs, toutes les horreurs d'une guerre inhumaine sont tombées sur elles. Le fer homicide les a moissonnées impitoyablement; et perdre la vie n'eût rien été sans doute, auprès des tourments imposés à la pudeur (1) par des hommes ivres de vengeance et de férocité. Parmi les nations chrétiennes de l'Europe, nous donnons seulement la mort à nos adversaires; mais dans cette guerre sauvage, la mort simple donnée à un ennemi est un magnifique présent d'une rare générosité.

Les tableaux sanglants que j'aurai quelquefois à présenter dans ces mémoires me dominent ainsi par avance, et, encore ému d'affreux souvenirs, je ne puis soustraire les premières impressions de mon arrivée en Grèce à l'influence de celles que j'y ai reçues plus tard. On sait bien que les images riantes effleurent l'âme,

(1) Je dois m'empresser de dire que les Grecs se sont généralement rendus très peu coupables de ce dernier excès, surtout les Moraïtes, auxquels un préjugé répandu parmi eux fait croire que, dans ce cas, *la balle les atteindrait à la première affaire;* mais les insulaires se sont toujours montrés beaucoup moins scrupuleux.

tandis que les scènes d'horreur y laissent souvent l'aliment de longues et pénibles réminiscences.

Les fortifications de Missolonghi, à peine commencées lorsque nous y arrivâmes, ne consistaient encore qu'en une petite muraille crénelée, peu capable de résister à l'action de la plus faible artillerie. On creusait un fossé où devaient être amenées les eaux de la mer, afin de séparer par ce moyen la ville du continent. Ces ouvrages au reste avaient reçu une assez mauvaise direction : pour ne pas sacrifier deux petites églises isolées qu'ils eussent été obligés de raser, les Grecs avaient donné beaucoup plus de développement qu'il n'eût été nécessaire à leurs travaux ; et ce pieux ménagement avait multiplié les difficultés de la défense. Cependant cette ville, par la nature de sa position, peut devenir une très forte place ; et depuis, le siége que Mavrocordato y a soutenu a bien prouvé qu'on pouvait s'y défendre.

Mavrocordato reçut, peu de jours après notre débarquement, la visite de différents chefs militaires du pays. Les plus apparents étaient Hyscos, Makri et Alexis Noutza. Ce dernier, primat de Zagori, avait été au service d'Ali-pacha, qui l'avait chargé, conjointement avec Odys-

seus, au moment où il se révolta contre la Porte, de réunir les Armatolis du pays pour inquiéter les troupes ottomanes qui l'assiégeaient. Quand il crut les affaires de son patron désespérées, à l'exemple de tant d'autres qui l'avaient abandonné, il passa aux Turcs, et ceux-ci le préposèrent à l'administration des vivres de leur armée. Il avait quitté ces nouveaux maîtres depuis quelque temps, et avait même renoué ses anciennes relations avec Ali, lorsque nous arrivâmes. Cette circonstance lui parut un coup de fortune pour son ancien chef; il se hâta donc de venir à Missolonghi, espérant obtenir, par l'entremise de Mavrocordato, des secours capables d'opérer une diversion en faveur du vieux visir.

Cet homme, dont le caractère souple et versatile se prêtait ainsi tantôt au dévouement et tantôt à la trahison, crut ne nous adresser, à un autre officier français et à moi, qu'une proposition bien naturelle, en nous engageant à prendre du service pour Ali-pacha. Notre refus l'étonna. Nous avions bien pu quitter patrie, amis et parents, pour la cause de la liberté grecque; mais quelle compensation nous fût restée dans notre propre conscience si nous nous étions vendus à un tyran, en guerre éternelle contre l'humanité?

La proposition de Noutza nous avait été transmise ou plutôt traduite par le Corse Passano, également au service d'Ali, en qualité de son *amiral*, titre dont l'importance contrastait bien ridiculement avec les forces maritimes du visir. Ce Passano, dont les pirateries avaient jadis épouvanté l'Adriatique, parlait de son maître avec une singulière vénération. Il s'efforçait de nous persuader, relativement à l'affaire de Parga, que dans cette transaction sauvage il n'avait pas été le plus criminel; chose que nous savions aussi bien que lui, et que nous ne contestions pas.

Passano disait qu'Ali avait, à différentes reprises et toujours inutilement, demandé à Napoléon la cession de Parga aux mêmes conditions qu'il l'avait depuis obtenue de l'Angleterre. « C'est un homme d'une grande fermeté, ajou-» tait-il; il a purgé son pachalick des voleurs et » des brigands qui l'infestaient, et depuis bien » des années on y pouvait voyager avec autant » de sécurité qu'en France. Cependant le succès » n'a pu répondre à ses soins tant que Parga ne » lui a point été livrée, par la raison que cette » ville donnait asile aux malfaiteurs, et fournis-» sait elle-même bon nombre de ces chevaliers » de grands chemins, qui venaient chercher des

» aventures jusqu'au centre de l'Épire et de » l'Albanie. Pour en finir, il s'est vu obligé d'a- » cheter le repaire et les voleurs. »

Telle était la manière dont Passano achevait la justification d'Ali, au sujet de cette affaire qui a indigné l'Europe.

Noutza, Hyscos, Makri et les autres capitaines que je vis dans cette occasion, étaient richement armés et suivis chacun d'une nombreuse escorte. Ils portaient à la ceinture des pistolets brillants d'or et de vermeil, un *atagan* dont la poignée et le fourreau étaient de la même matière, un poignard à lame quadrangulaire renfermé dans un tube de fer qui sert encore à charger les pistolets; enfin un sabre et le long fusil albanais complétaient cet attirail militaire. La pipe, compagne indispensable d'un Turc ou d'un Grec, et presque un accessoire du costume oriental, était confiée aux soins d'un homme de la suite.

Ces divers chefs ne paraissaient nullement d'accord entre eux, et dès lors Mavrocordato put prendre une idée des obstacles les plus fréquents qu'il aurait à vaincre, comme des dangers les plus réels de la liberté. Mais il paraît que sa prévoyance l'avait parfaitement tenu en éveil à cet égard; car il se trouva tout

préparé à remplir avec succès l'emploi de conciliateur et de médiateur : rôle difficile sans doute au milieu de ces ambitions sauvages, grossières et aveugles, demandant de l'or avant tout, et pour qui l'immense avenir de la patrie disparaissait devant l'intérêt personnel d'un jour. Ils cédèrent pourtant au charme de son éloquence persuasive, et surtout à la confiance et au respect que son caractère inspirait déjà.

Nous entendions chaque soir le canon de la citadelle de Patras, et dans le jour nous distinguions cette ville de l'autre côté du golfe : un nuage de fumée qui s'épandait légèrement à l'horizon nous indiquait la place du camp des Hellènes. Il nous tardait beaucoup de les joindre, et de dormir enfin sous la tente avec eux.

Cependant nous étions peu éloignés du théâtre de la guerre, et tout, autour de nous, parlait déjà de ses effets et de ses malheurs. Les habitants de Calaritès et de plusieurs villages des environs d'Ianina, chassés de leurs foyers par les brigandages de l'armée turque, accouraient en foule à Missolonghi. Ceux de Calaritès s'étaient d'abord défendus dans leurs rochers ; mais enfin il leur avait fallu quitter une patrie, asile de l'industrie et des mœurs, que la nature semblait avoir condamnée à une éternelle pau-

vreté, au milieu des sommets stériles qui l'environnent, mais où la sagesse et le travail avaient triomphé de la nature.

L'aspect de ces victimes des événements nous fit songer qu'il y en avait d'autres dans le lieu même où nous nous trouvions, et nous allâmes visiter les prisonniers turcs. Ils étaient en assez petit nombre, et l'ancien vayvode était le plus remarquable d'entre eux. Nous les trouvâmes fumant tranquillement leur pipe, et paraissant peu inquiets du sort qui leur était réservé. Cette indifférence sur leur situation nous étonna. Était-ce stoïcisme ou imprévoyance ? Préoccupé de ce doute, je remarquai avec peine un vieillard d'une belle figure, qui se tenait à l'écart et paraissait profondément affecté. Il nous adressa quelques paroles dont le sens fut perdu pour nous ; mais les larmes qui tombaient sur sa longue barbe blanche nous les expliquaient en partie. La langue universelle de la douleur a des signes qui sont compris de tous les hommes. Vivement ému, je me souvins de ces paroles d'une femme célèbre : « Les femmes sont destinées à verser des lar- » mes; mais lorsque les hommes en répandent, » je ne sais quelle corde, habituellement silen- » cieuse, résonne tout-à-coup au fond du cœur. »

Peut-être ce musulman, ennemi d'un peuple malheureux, avait fait lui-même verser bien des pleurs pendant le cours d'une aussi longue vie.

Les Grecs qui gardaient ces prisonniers nous proposèrent de nous faire voir leurs femmes, qui se trouvaient dans l'appartement le plus reculé de la maison; mais la crainte d'affliger ces malheureux nous fit réprimer un mouvement assez vif de curiosité.

Le 11 août nous quittâmes enfin Missolonghi, pour traverser ce golfe de Patras, théâtre d'un grand combat maritime dont la gloire est restée à celui de Lépante. Un vent léger enfla nos voiles, et au bout de quelques heures, vers la douzième de la nuit, nous touchâmes aux rives de l'Achaïe.

CHAPITRE II.

Commencement de l'insurrection en Morée. — Première assemblée, dite *sénat messénien*. — Affaire de Lala. — Combat de Valtetzi. — Soulèvement des îles. — Première expédition des insulaires. — Arrivée de Démétrius Ypsilanti et de Grégoire Cantacuzène. — Assemblée de Vervéna. — Premiers actes d'Ypsilanti.

Avant de pénétrer dans le Péloponèse, et de m'engager davantage dans le récit des événements qui se rattachent plus particulièrement à l'histoire de l'insurrection de cette partie de la Grèce, avant de rendre compte de ceux qui se sont accomplis sous mes yeux, il est nécessaire que je revienne sur les circonstances qui signalèrent le réveil de la nation grecque, et sur ces premières affaires maritimes où le courage et l'habileté, triomphant du nombre et de la puissance, effrayèrent les Ottomans du sentiment de leur incapacité : lutte singulière, qui semble destinée à fournir un emblème fidèle de la situation et des destinées respectives de ces deux peuples.

Kourchid-pacha, ancien grand-visir, gouver-

neur de la Morée, avait été envoyé par la Porte en Epire, pour y commander les troupes turques employées contre le rebelle Ali de Tébélen. Son caïmacan, qui résidait à Tripolitza, se mit en devoir, pour se conformer aux instructions du divan, de procéder au désarmement général des chrétiens du Péloponèse (1). Il expédia des ordres aux différents cantons, et manda près de lui les prélats et les notables Grecs, qui devaient répondre sur leur tête, disait-il dans ses lettres, de la soumission du pays. En conséquence, les évêques de Corinthe, d'Arcadia, de Malvoisie, Anastase Mavromichali, fils du bey de Maïna, Théodore Pappaiannopoulos, primat de Cariténa, Pappalexopoulos, primat de Patras, Notaras de Corinthe, et plusieurs autres, se rendirent à Tripolitza. Peu d'entre eux étaient destinés à conserver la vie et à être rendus par la suite à la liberté et à leurs familles (2).

(1) On comptait quatre cent mille habitants dans cette presqu'île au moment où l'insurrection éclata; dans ce nombre un cinquième environ était turc.

(2) On s'étonnera peut-être que ces otages n'aient point été sacrifiés au moment où les Moraïtes s'insurgèrent; mais les Turcs, réduits à se défendre dans les places, pensèrent sans doute qu'il serait temps de les faire périr si le sort des armes était pour eux. Cependant on verra que trois de ces infortunés survécurent seulement à la prise de Tripolitza; les

D'autres primats, et avec eux Germanos, archevêque de Patras, qui s'étaient également acheminés vers Tripolitza, voulant gagner du temps, s'arrêtèrent, sous diverses raisons, à Dimitzana et à Calavryta. Après avoir épuisé différents prétextes pour éviter de se rendre à la destination qui leur était assignée, ils levèrent, d'un commun accord, l'étendard de la croix dans cette dernière ville, le 4 avril 1821. Les Turcs qui s'y trouvaient furent aussitôt désarmés, et gardés à vue dans quelques unes de leurs maisons.

Le soulèvement gagna de proche en proche, et avec une extrême rapidité. Les Maniotes, sous la conduite de leur chef, Pierre Mavromichali, descendirent des flancs du Taygète, et occupèrent Calamata. Un *sénat messénien* s'y organisa, et, le 9 avril, Mavromichali, qui en avait été élu président, adressa en son nom aux cours européennes un manifeste (1) où il exposait les motifs et le but de l'insurrection, et finissait en invoquant l'assistance de la chrétienté.

L'effet immédiat et local de ce manifeste fut

autres succombèrent par l'effet des mauvais traitements, ou par les souffrances communes aux assiégés.

(1) Voir à la fin des Mémoires la pièce A.

prodigieux; et l'on pourrait dire qu'il fut proportionné à celui qu'il aurait sans doute produit en Europe, si le mot de *chrétienté* ne paraissait pas en ce siècle une expression vide de sens. Les prêtres répandaient de tous côtés des exhortations remplies d'un ardent patriotisme, appelant le peuple aux armes; et le peuple en effet s'arma, faisant ressource de tout ce qui tombait sous sa main.

Colocotroni et son neveu Nikitas quittent Zante, débarquent, avec quelques compagnons déterminés, sur la plage de Gastouni, et de là se rendent à Cariténa leur pays natal. Anagnostara, Chrysospathis, réfugiés aussi dans les îles Ioniennes, ne tardent pas à les rejoindre. Le prêtre Dickès insurge les paysans de l'isthme, de Corinthe et de l'Argolide. Les Turcs, étonnés par la généralité d'un mouvement auquel ils étaient loin de s'attendre, ne se défendirent que sur quelques points, par exemple à Léondari et à Bardouni; encore leur résistance ne fut-elle pas de longue durée : ils coururent en foule chercher un asile derrière les murailles des places fortes (1).

(1) Il y a neuf citadelles ou places fortifiées en Morée : au nord ; le château de Patras, celui de Morée et la forteresse de Corinthe; au sud, Modon et Coron; à l'est, Napoli de

L'archevêque Germanos était revenu dès le 11 avril sur Patras. Obligé de se retirer, il y rentra le 18, à la tête des paysans de l'Achaïe, et força les Turcs à se renfermer dans le château. Dix jours après arriva de Romélie Jussuf-Sélim-pacha, à la tête de mille chevaux : les Grecs alors levèrent le blocus pour gagner les montagnes voisines.

La ville de Patras fut livrée au pillage, puis incendiée. Une partie de la population se sauva en se dispersant de tous côtés ; le reste périt sous le cimeterre, ou, plus malheureux encore, tomba entre les mains des barbares.

Quinze ou vingt jours s'étaient à peine écoulés depuis ce triste événement, lorsque Mohamed, kiaïa de Kourchid, fut détaché par lui de l'armée d'Epire pour passer dans le Péloponèse. Ce Tartare, dont l'activité et la bravoure égalaient la férocité, franchit le golfe de Patras à la tête de cinq à six mille hommes. Il parcourut avec rapidité le nord et une partie de l'est de la presqu'île, laissant derrière lui la dévastation, l'incendie et la mort. Les habitants de Vostitza avaient fui à son approche, leur ville fut anéantie. Il laissa quelques centaines d'Albanais dans

Romanie et la citadelle de Malvoisie ; Navarins à l'ouest ; enfin Tripolitza au centre.

la citadelle de Corinthe, signala son passage dans cette ville par des exécutions sanglantes (1), et marcha sur Argos, qu'il livra aux flammes. Enfin, après avoir renforcé la garnison de Napoli de Romanie, il se jeta avec le reste de ses soldats dans les murs de Tripolitza.

Ayant appris que les insurgés s'assemblaient en grand nombre à Valtetzi, village situé à quelques heures O. de cette ville, il résolut de détruire ce camp naissant, sans leur laisser le temps de reconnaître leurs forces et de commencer à s'organiser. Il se proposait ensuite de réduire le reste de la presqu'île, en répandant dans toutes ses parties la terreur qui avait accompagné ses pas lorsqu'il y était entré. Il fit ordonner en conséquence aux musulmans de Lala, race belliqueuse d'Albanais, colonisée depuis long-temps en Elide, à quelques heures de la rive droite de l'Alphée, et non loin de la

(1) J'ai vu un an après à Corinthe, devant la maison même du gouvernement, les ossements blanchis des principaux habitants chrétiens de cette ville qu'il avait fait égorger. Plus tard, lorsque les Grecs l'ont occupée, pourquoi n'ont-ils pas rendu les derniers devoirs à ces misérables restes? Auraient-ils voulu perpétuer le souvenir de cette barbarie? On voyait encore, teints du sang de ces malheureux, le vestibule et les degrés de cette même maison dans laquelle le monstre avait logé à son passage.

petite ville de Pyrgos, de marcher sur Valtetzi pour prendre les Grecs à dos, tandis que lui-même les attaquerait de front. Ces dispositions furent arrêtées de manière que les deux corps devaient arriver à peu près en même temps au pied des hauteurs sur lesquelles est bâti ce village. Ce plan était parfaitement conçu, mais son exécution manqua par un incident remarquable, et dont les suites furent d'un avantage incalculable pour les Grecs.

Déjà l'insurrection était connue dans les Sept-Iles, et les esprits s'électrisaient par de communes espérances, par l'unanimité de leurs transports. Il ne fallait plus qu'un motif ou même un prétexte pour s'élancer sur le rivage de la presqu'île : on le fait naître, ou le hasard le fournit. Le bruit se répand tout-à-coup que plusieurs barques chargées de réfugiés de Patras ont été capturées en présence même du pavillon britannique. Le peuple, agité d'indignation et de fureur, se lève, s'informe, court aux autorités, qui semblent disposées à tolérer ce premier mouvement de colère nationale. Ces insulaires arment alors six de leurs bâtiments, les approvisionnent et appareillent aussitôt. Chacun contribuait du sien, et quittait sa famille avec enthousiasme. André Métaxas

de Céphalonie est nommé chef de cette expédition. Cinq ou six cents Zantiotes et Céphaloniotes bien armés composent un corps de débarquement.

Ce débarquement s'effectua quelques heures après aux environs de l'embouchure de l'Alphée ; et Métaxas, sans perdre de temps, se dirigea sur Lala, ignorant encore combien cette détermination de sa part était opportune dans la circonstance. Les féroces habitants de cette ville, la terreur des cantons chrétiens qui l'avoisinaient, étaient allés, peu de jours avant, incendier Agoulinitza, village grec situé sur la rive gauche du fleuve. Au moment même où les insulaires arrivaient en Morée, les Laliotes, obéissant à l'ordre du Kiaïa-bey, sortaient de chez eux au nombre de mille à douze cents, pour se porter sur Valtetzi. La troupe de Métaxas les rencontra sur les bords d'un ruisseau nommé aussi Lala. Ces musulmans voulurent continuer leur chemin, mais les insulaires se mirent en devoir de leur disputer le passage. Alors, s'adressant aux chrétiens : « Francs, leur dirent-ils, » que voulez-vous de nous? Nous ne vous avons » fait aucun mal; retournez dans votre pays, » et ne vous opposez pas à ce que nous allions » punir des rebelles. » Les Grecs répondent

à ces paroles par des sarcasmes amers et par des coups de fusil. Après un engagement très vif, dans lequel ils perdirent beaucoup de monde, les Turcs voulurent encore entrer en négociation avec eux. Ils offrirent de l'argent pour prix du passage qu'ils demandaient aux insulaires, s'efforcant de leur persuader que la cause des Grecs nés sujets du sultan ne pouvait pas être celle des Grecs des Sept-Iles. Mais Métaxas n'exigea rien moins que l'évacuation de Lala, et leur donna quelques heures pour se déterminer. Cependant le lendemain l'action recommença avec le même acharnement. Le terrain fut long-temps disputé, la victoire long-temps indécise : elle allait échapper aux Grecs, de beaucoup inférieurs en nombre, lorsque enfin les Turcs, affaiblis par la fatigue, opérèrent leur retraite avec précipitation. Lala fut abandonné par ses habitants, qui ne manquèrent pas, avant de se diriger sur Patras, de brûler tout ce qui aurait pu tenter ou satisfaire l'avidité de leurs ennemis.

Ceux-ci les poursuivirent avec ardeur : ce fut alors qu'un nègre turc, placé sur un arbre, fit feu sur Métaxas et le blessa grièvement à la main. Dans ces différents engagements, les Grecs eurent cent hommes tués ou mis hors de

combat, mais la perte des Turcs fut bien plus considérable. Cette affaire (1), qui délivra l'Élide des Laliotes, les empêcha de concourir à l'exécution du projet du kiaïa-bey.

Tandis que les Sept-Insulaires prenaient une part si brillante aux premiers mouvements de la Morée, ce chef sortait de Tripolitza à la tête de cinq mille hommes pour se porter sur Valtetzi. Colocotroni et Agnanostara y commandaient les Grecs. Ceux-ci, disséminés sur les hauteurs voisines par divisions de quatre ou cinq cents hommes, correspondaient la nuit au moyen de grands feux qui leur servaient de signaux. Les musulmans vinrent camper en leur présence à la chute du jour; et, se croyant sûrs de leur proie, ils attendaient l'aurore et les Laliotes, vociférant, selon leur habitude, des railleries et des injures.

Les habitants de Valtetzi prenaient la fuite depuis la veille: ce ne fut que le plus petit nombre d'entre eux qui restèrent sous les armes. Fatigués enfin d'attendre le renfort sur lequel ils avaient compté, les Turcs enlevèrent d'abord

(1) Ceux qui, jusqu'à présent, ont écrit sur les commencements de cette guerre, paraissent avoir ignoré ou du moins ont singulièrement défiguré les détails de cette affaire importante.

quelques positions qui défendaient les approches du village, mais ils perdirent beaucoup de monde. Arrivés aux derniers retranchements que les Grecs avaient élevés à la hâte, un feu terrible et bien nourri les força de s'arrêter. Le combat dura plusieurs heures avec une grande opiniâtreté. Enfin, après d'inutiles efforts, les Turcs, découragés par l'arrivée de nouvelles troupes qui venaient augmenter le nombre de leurs adversaires, prirent le parti de se retirer. Les Grecs, profitant de leur avantage, les poursuivirent aux rayons du soleil couchant, et en tuèrent encore un grand nombre.

Cette victoire, par l'effet moral qu'elle produisit, fut d'une grande importance pour les Grecs. Il faut considérer que cet engagement était le premier qu'ils avaient avec les musulmans. Vaincus au début, le Péloponèse entier pouvait être frappé de découragement, et subir, dans toute leur étendue, les tristes conséquences du désastre de Valachie. Fiers de leur victoire, et d'avoir vu fuir un ennemi jusque là si redouté, ils acquirent dès lors assez de confiance pour espérer des triomphes d'une plus haute importance.

Ils allèrent s'établir aux environs des forteresses. La ville de Tripolitza, dans laquelle ve-

nait de rentrer le kiaïa, qui s'était sauvé parmi les fuyards, et sur un autre cheval que le sien, de la déroute de Valtetzi, les vit camper sur les hauteurs qui la dominent au nord-ouest. La junte provisoire de gouvernement pour la Morée, formée assez précipitamment à Calamata, fut modifiée par une organisation nouvelle. Les députés des divers cantons, assemblés au monastère de Caltézi, nommèrent, le 5 juin, sept membres qu'ils chargèrent de la direction suprême des affaires jusqu'à la prise de Tripolitza, époque à laquelle cette administration devait rendre ses comptes et faire place à de nouveaux magistrats (1).

L'île de Spetzia avait donné le signal de l'insurrection sur mer. Ipsara y répondit, et l'ardeur du capitaine *Antoni* fit éclater les habitants d'Hydra le 6 avril suivant. Ces trois rochers, supports des forces maritimes de la Grèce, furent dès le moment les garants les plus solides de la future indépendance de l'Archipel et des provinces du continent; le premier cri de la liberté renaissante y avait renouvelé le mot d'ordre de Salamine.

Le patriotique dévouement des habitants de ces trois îles sera à jamais au-dessus de tout

(1) Voir, à la fin des Mémoires, la pièce B.

éloge. Ils transformèrent en vaisseaux de guerre leurs navires marchands, consacrant à cette destination nouvelle des fortunes péniblement acquises par de longs travaux et de fréquents dangers. Exemple mémorable dans les fastes des nations industrieuses et marchandes que l'on peut proposer à des peuples fiers de leur civilisation, et chez qui la classe des trafiquants prétend au rang le plus distingué!

La première croisière grecque fut composée de vingt-un bâtiments, dont sept de Spetzia, onze d'Hydra, et trois d'Ipsara. Jacques Tombasi, l'un des capitaines hydriotes les plus estimés, fut choisi pour prendre le commandement de cette escadre. Les dix-huit navires hydro-spetziotes mirent à la voile le 29 avril, et se dirigèrent vers Ipsara, afin de rallier ceux de cette île, et marcher ensuite sur Chio. D'autres bâtiments, sortis peu après, furent destinés à croiser dans les parages de Candie.

L'escadre mouilla à l'île de Tinos le 4 mai, et elle y trouva déjà flottant le pavillon de l'indépendance. L'archevêque et les primats étaient à la tête des affaires. Les habitants du rit latin avaient paru disposés à suivre ce mouvement; mais leur évêque s'y était opposé, ne voulant pas, disait-il, s'immiscer dans des affaires poli-

tiques. Néanmoins M. Gabinello, l'un des principaux, promit alors, au nom du plus grand nombre de ses coreligionnaires, de faire plus tard cause commune avec les Grecs.

Les bâtiments d'Hydra et de Spetzia rencontrèrent, le 9, les Ipsariotes devant le château de Chio. Résolus d'insurger les villages de cette île, les capitaines y expédièrent des émissaires avec des proclamations composées d'avance. Les villageois se montrèrent bien préparés ; mais l'hésitation des primats rendit inutiles ces bonnes dispositions. Ceux-ci furent arrêtés, et l'escadre dut alors s'éloigner, pour ne pas motiver par sa présence de plus grandes rigueurs contre les habitants.

Conformément au plan convenu, elle parcourut l'Archipel, pour secourir les Grecs, intercepter les communications des Turcs, et paralyser leurs tentatives de débarquement. Enfin, après avoir capturé dans sa route un convoi de transports partis de Salonique, et chargés d'Albanais destinés pour la Morée, elle rentra dans Hydra avec cette prise.

Ces premiers succès des insulaires, grossis par la renommée et répétés sur le continent, y redoublaient partout l'enthousiasme excité déjà par l'arrivée des proclamations d'Alexandre

Ypsilanti. Tous ces jeunes Grecs, répandus dans les universités de l'Europe afin d'y puiser les lumières qui devaient préparer, pour une époque encore lointaine, l'affranchissement de leur patrie, s'émurent et tressaillirent de joie en apprenant qu'ils touchaient au terme du changement appelé par leurs vœux. De Paris, de Vienne, de Milan et de Pise, ils partirent pour s'élancer dans l'arène de la gloire et des dangers. Quelques uns reconnurent et suivirent les traces de Démétrius Ypsilanti, qui, sous un déguisement vulgaire, venait de mettre en défaut la vigilance de la police autrichienne, en s'embarquant à Trieste.

Ce jeune prince était parti de la Bessarabie, chargé par son frère d'aller se mettre à la tête de l'insurrection en Morée. Il débarqua à Hydra, dans les premiers jours du mois de juin, accompagné de Grégoire Cantacuzène, frère de celui qui a figuré dans les affaires de la Valachie. L'arrivée d'autres personnes qui suivaient Ypsilanti fut retardée par les autorités anglaises de l'île de Céphalonie, où les avaient poussées les vents contraires. Les primats et le peuple d'Hydra reçurent le prince Démétrius avec les démonstrations de joie les plus vives et la plus grande distinction. Celui-ci s'occupa

aussitôt de faire reconnaître sa suprématie, ou du moins celle de son frère, dont il était le mandataire. Une vive dissidence se manifesta parmi les primats quand ses prétentions, qui en laissaient peut-être entrevoir de plus hautes encore, furent connues. Mais enfin il fallait un chef suprême pour diriger les opérations militaires, et le sénat d'Hydra le reconnut comme *archi-stratège* du Péloponèse, des îles et des provinces qui s'étaient déjà déclarées pour l'indépendance. C'est à ce titre qu'il adressa aux Hellènes une proclamation, qui fournit à leur enthousiasme et à leurs espérances de nouveaux motifs et un nouvel aliment.

Ypsilanti ne tarda pas à passer en Morée, où la nouvelle de son arrivée mit tout le peuple en mouvement. Il accourait de toutes parts plein d'espérance et d'amour, et se précipitait sur les pas du *seigneur* qui venait, disait-il, le délivrer. Il contemplait ses traits, son vêtement et toute sa personne avec avidité; il élevait aux nues sa magnificence. Quels éléments de succès et de gloire pour un homme doué d'assez d'expérience, d'audace politique et d'énergie militaire pour profiter de telles dispositions !

Les capitaines et les primats, réunis au camp

de Tripolitza, allèrent au-devant de lui jusqu'au rivage de l'Argolide. Le cortége, en revenant, s'arrêta à Vervéna, lieu désigné provisoirement pour quartier-général. Ce village est situé parmi les sommets des montagnes qui, du côté de l'est, bordent la plaine de Tripolitza. De ce point élevé on embrasse un vaste horizon, et l'on découvre la ville, distante de cinq lieues. Ypsilanti mit pied à terre devant l'église, où le clergé le salua de ses bénédictions. C'est là que l'attendait aussi Mavromichali, chef des Maniotes, qui lui dit en l'embrassant : « Mon prince, nous » sommes prêts, toute ma famille et moi, à » verser notre sang pour la patrie et pour votre » altesse. » Paroles nobles et généreuses, qui semblaient prophétiser la mort héroïque de son fils (1) et celle de son frère (2)!

Dès le lendemain, une assemblée publique et solennelle fut convoquée ou plutôt réunie spontanément en plein air. Le jour était pur et serein: la capitale de la Morée, Tripolitza, était sous les yeux des assistants. Ypsilanti donna lecture de lettres de son frère qui l'accréditaient auprès des primats du Péloponèse. Le diacre Vamva, professeur, prédicateur et son secrétaire, prononça

(1) Élias, tué dans l'île d'Eubée.

(2) Kiria-Kouli, tué sur les bords du golfe ambracique.

ensuite un discours patriotique qui émut profondément tous les auditeurs.

Le prince ne voulait pas rejoindre l'armée sans avoir vu légitimer intégralement toute l'autorité qu'il désirait; mais, au milieu de cette effervescence généreuse qui dispose les âmes à tant de concessions, quelques individus, dont son arrivée contrariait peut-être les vues, croyaient s'apercevoir qu'il affectait les allures de la souveraineté. On trouvait à ses ordres, quoique signés du titre modeste de *lieutenant du commissaire-général*, les formes de ceux qui émanent d'une autorité absolue. Ces remarques pouvaient être malheureusement fortifiées par le ton de suffisance de la plupart de ceux qui l'entouraient. Ces jeunes gens, fiers d'approcher de si près celui qu'ils regardaient déjà, dans leur fol espoir, comme le frère du chef futur ou peut-être comme le souverain lui-même d'un nouvel empire grec, affectaient imprudemment avec ces hommes rudes et guerriers de la Morée, la morgue et la fatuité des courtisans de profession; rendant en mépris pour les uns tout ce qu'ils dépensaient en bassesse auprès des autres. Aussi peuvent-ils être regardés comme une des premières causes de l'abandon que le prince éprouva plus tard.

L'existence salutaire d'un sénat provisoire qui, dans le principe, avait opposé une digue à l'imminence de l'anarchie populaire et à l'indépendance de plusieurs chefs militaires, semblait déplaire à Ypsilanti. Peut-être eût-il été d'une adroite et sage politique de consolider, de perfectionner et d'étendre les attributions d'un corps qui d'abord avait consenti à confirmer la décision du sénat d'Hydra à son égard. Loin de là, il indisposa les primats en poussant trop loin, dès son arrivée, l'exigence de ses prétentions. Voyant qu'il ne les entraînerait pas aussi facilement qu'il se l'était figuré, il adopta, pour arriver à son but, une résolution extrême, qui pourtant ne lui réussit pas davantage. Il leur proposa une espèce de charte composée de vingt-quatre articles, qu'ils auraient probablement acceptée et signée, si elle n'eût renfermé une clause formelle par laquelle il se réservait le commandement *suprême* et *absolu* de l'armée. Cette prétention inspira aux primats des soupçons et des inquiétudes. Les hommes qui entouraient Ypsilanti avaient déjà commis l'imprudence de leur donner à comprendre que, tôt ou tard, le prince se déferait de quelques uns d'entre eux. Ceux-ci se hâtèrent de déclarer qu'ils ne voulaient point de tyrannie *russe*, et,

pensant apparemment à leur intérêt particulier, ils invoquaient la démocratie, nommant ainsi le régime oligarchique des familles puissantes : car c'est de cette manière que les Grecs modernes conçoivent le gouvernement républicain (1).

Ypsilanti insista, et renouvela ses propositions aux primats par l'organe du nommé Candioti. Ce second message, espèce d'*ultimatum*, se terminait ainsi : « Si vous adoptez ce que je vous » propose, je reste chez vous ; sinon, je passe en » Epire, où l'on m'appelle par des lettres pres- » santes. » Candioti ajouta de son chef que, s'ils ne cessaient enfin de se montrer récalcitrants, le prince ferait venir de Russie *dix mille baïonnettes* pour les mettre à la raison. Cette forfanterie ridicule et grossière, dont le blâme ne pourrait sans injustice être reversé sur Ypsilanti, ne produisit d'autre effet que d'augmenter leur mécontentement et de les lui aliéner davantage. Tels sont les subalternes sous des maîtres sans vigueur : insolents jusqu'à l'impudence, et les premiers ennemis, à leur insu, de la puissance par laquelle ils existent.

Les primats se renfermant, à l'égard de la

(1) C'est également ainsi que l'entendaient les Grecs de l'antiquité, et par exemple les Athéniens.

demande du prince, dans un refus positif, il ordonna à sa suite de se préparer au départ. Son projet était, disait-il, d'aller s'embarquer à Calamata pour passer en Épire. Mais l'annonce de ce départ et le départ lui-même, car il eut lieu, pouvait n'être qu'une feinte. Les primats, après être restés un jour entier sans se présenter chez lui, s'étaient décidés dans la soirée à l'aller voir; mais au moment où ils arrivent, le prince sort, monte à cheval suivi des siens, et se met en route. Marchant toute la nuit dans des chemins affreux, à travers des bois et des montagnes, il arriva dans la matinée du jour suivant à Léondari, bourg situé à sept lieues sud-ouest de Tripolitza. Il en était reparti pour continuer sa route, mais à peine eut-il marché deux heures, que le vieil Anagnostara, l'un des capitaines employés au blocus de Tripolitza, parvint à le joindre. Envoyé par l'assemblée, il venait prier Ypsilanti de retourner sur ses pas. Les primats avaient été effrayés d'un mouvement séditieux du peuple; et les troupes qui formaient le siége de Tripolitza avaient demandé hautement le *seigneur*, menaçant de se dissoudre s'il ne revenait pas. Ypsilanti céda à leurs désirs, et rentra au camp par le chemin de Valtetzi. Il fut accueilli au bruit du canon, avec des dé-

monstrations de joie qui allaient jusqu'au délire; et s'il eût voulu profiter des témoignages d'amour qu'il reçut dans cette circonstance, il eût tout obtenu du peuple et des soldats. Les chefs turcs, témoins du haut de leurs murailles du mouvement extraordinaire qu'occasionait au camp des assiégeants ce premier moment de la présence du prince, imaginèrent, pour ranimer l'espérance dans le cœur des leurs, de répandre le bruit que des renforts leur arrivaient; annonce qu'ils accompagnèrent, en signe de joie, de plusieurs salves de toute leur artillerie, ce qui égaya beaucoup les Grecs.

Ypsilanti, dès les premiers jours de son arrivée en Grèce, conférait des pouvoirs et faisait des promotions. De Vervéna, il envoya un commissaire civil et militaire dans l'Attique, et chargea Cantacuzène d'aller traiter de la reddition de Napoli de Malvoisie, qui demandait à capituler. Du camp de Tripolitza, il fit partir des lieutenants pour différents cantons de la Morée. Un officier français, venu de Trieste avec lui, commençait à organiser par ses ordres, à Calamata, un noyau de troupes régulières. Un journal (*la Trompette grecque*), qui à la vérité ne vécut pas long-temps, avait paru dans la même ville. Ypsilanti faisait face à ces frais avec

une partie de la dot de sa sœur Marie, que celle-ci lui remit à son départ de Russie, et au moyen de fonds que plusieurs membres de l'Hétairie lui avaient livrés à son passage à Trieste et à Hydra ; il en remit même une portion entre les mains des primats de la Morée, pour les aider à subvenir à la paye promise aux Maniotes. Enfin de son camp Ypsilanti lança, soit des proclamations tendantes à propager ou à raffermir l'insurrection dans les provinces du continent de la Grèce, soit des circulaires relatives à l'administration de la péninsule. Quant à l'assemblée de Vervéna elle s'était dissoute, mais l'influence des primats sur les cantons n'en existait pas moins, et l'on verra bientôt Ypsilanti en convoquer une seconde pour faire sanctionner, définitivement et régulièrement, son pouvoir et les actes qui en étaient émanés.

CHAPITRE III.

Seconde expédition des insulaires. — Incendie d'un vaisseau turc à Érisso. — Affaires d'Ayvali. — Destruction de cette ville. — Émigration de ses habitants. — Événements d'Épire. — Troisième expédition des insulaires. — Tentative du capitan-pacha sur l'île de Samos.

Une seconde expédition navale était sortie des Trois-Îles le 30 mai. Elle était composée de vingt-deux navires hydriotes, de neuf spetziotes, et de sept ipsariotes, en tout trente-huit bâtiments. Une escadre turque d'un vaisseau de ligne, de deux frégates, de trois corvettes et de deux bricks, avait franchi les Dardanelles et se dirigeait sur l'île de Mitylène. Quand les Grecs furent à la hauteur de la partie sud-ouest de cette île, dans la matinée du 5 juin, ils aperçurent le vaisseau qui formait l'avant-garde des Turcs, et qui voguait vers l'île de Chio; mais il vira de bord, et, forçant de voiles, il prit la direction de Sigri, port de la côte occidentale de Mitylène. L'impossibilité d'y arriver avant d'être joint par la flottille grecque le fit entrer à Érisso, où il mouilla. Les bâti-

ments grecs qui s'étaient mis à sa poursuite lui lâchèrent, en l'approchant, quelques bordées dont l'effet fut à peu près nul, à cause du petit calibre de leurs pièces. Les matelots demandaient l'abordage, et les capitaines se disposaient à le commander, lorsque le capitaine Anasthase proposa de détruire plus sûrement l'ennemi, au moyen d'un brûlot qu'on lui lancerait au mouillage. C'est la première fois que les Grecs essayaient de faire usage de ces machines incendiaires, dont ils devaient plus tard tirer un parti si terrible contre leurs ennemis. La nécessité et le hasard les poussaient; la victoire acheva leur apprentissage. C'est ainsi qu'ils parvinrent à soutenir une lutte inégale, en ménageant la vie de leurs matelots et l'existence de leurs frêles mais précieux navires.

Un vieux bâtiment, acheté quarante mille piastres turques (environ 26,000 fr.), avait été transformé en brûlot. Cent thalers furent promis à chacun des hommes qui devaient le conduire; mais le feu ayant été mis trop tôt, cette première tentative fut sans succès. Le lendemain on prépara, sans se décourager, un nouveau brûlot, que les vents d'abord, puis un calme plat, empêchèrent d'envoyer. Enfin, le 8, on parvint à atteindre la proue du vaisseau turc,

qui ne cessait de tirer pour éloigner le danger. Cette fois le succès fut aussi complet pour les Grecs que terrible pour l'ennemi; en deux heures de temps, l'incendie eut dévoré et fait disparaître le vaisseau et cinq cent cinquante hommes de l'équipage. Deux chaloupes seulement parvinrent à gagner la terre, chargées du petit nombre de ceux qui avaient pu s'y jeter.

La flotte turque saisie d'épouvante s'éloigna en désordre, et, quoique poursuivie de près, elle eut le temps d'entrer dans le détroit, et de se réfugier sous la protection du canon des Dardanelles. Alors les Grecs retournèrent vers Mitylène pour tenter la délivrance de cette île; mais le sort semblait plutôt les ramener dans ces parages pour sauver les habitants d'Ayvali (1) et des îles Moschonissia, où venaient de pénétrer des bandes furieuses de musulmans asiatiques. L'escadre jeta l'ancre près de ces dernières, et l'on tint conseil sur les moyens à prendre pour soustraire ces infor-

(1) Ayvali ou Cydonie. Cette ville, située sur la côte de l'Asie mineure, grâces au privilége qu'elle avait d'être gouvernée par des magistrats ou gérontes pris dans son sein, jouissait d'une très grande prospérité. Sa population s'élevait à plus de trente mille âmes, mais elle s'était considérablement affaiblie dans les premiers moments de l'insurrection par des

tunés à la mort. Mais ils refusaient de quitter leurs foyers, se flattant encore de racheter leur vie par le sacrifice de leurs fortunes; et l'escadre se disposait à partir, lorsqu'elle fut instruite que la ville d'Ayvali réclamait son assistance, et que ceux des Moschonissia se précipitaient dans la mer, pour atteindre ces navires libérateurs sur lesquels ils avaient un instant plus tôt hésité à se réfugier. Aussitôt un détachement de deux cents matelots fut débarqué dans ces îles pour donner la chasse aux Turcs qui s'y trouvaient, et faciliter l'évasion des chrétiens; et l'on résolut, pour le lendemain, d'attaquer l'ennemi dans Ayvali.

Le pacha de Pergame y était venu en personne. On massacrait les Grecs dans la ville, dans les champs; on forçait leurs maisons, et l'on enlevait tous moyens de subsistance à ceux que l'on ne tuait pas.

Les chaloupes de l'escadre grecque commencèrent l'attaque à dix heures du matin. On vit

émigrations partielles. Son collége, son commérce, ses institutions et les mœurs si douces de ses habitants, en faisaient, pour ainsi dire, un oasis civilisé au milieu du désertde la barbarie.

Les petites îles Moschonissia se trouvent en face, à peu de distance du rivage.

aussitôt sortir de la place quelques centaines de cavaliers, qui se placèrent sur une hauteur. Une partie des musulmans défendait la marine contre les chaloupes, et le reste gardait la ville. Ces forces réunies étaient d'environ deux mille hommes. Les Ayvaliotes craignaient encore de prendre part aux hostilités des assaillants, qui n'attendaient que leur coopération pour descendre à terre. Enfin, après midi, les Turcs ayant commencé à incendier quelques maisons, les habitants jugeant qu'ils voulaient détruire et abandonner la place, se décidèrent alors à faire feu sur eux des fenêtres et du haut des toits. Tout ce qui était incapable de combattre commença à se précipiter vers le port afin de s'embarquer dans les canots que les Grecs avaient disposés pour recevoir cette malheureuse population. La plupart ne sauvaient que leur personne, n'ayant pas le temps ou le sang-froid nécessaire pour emporter quelques utiles débris de leur fortune. Le combat ne cessa que vers les cinq heures du soir par la retraite des Turcs; mais l'incendie durait encore, et il ne s'éteignit que lorsqu'il ne resta plus que les cendres de la florissante Ayvali. A huit heures du soir, on pensa qu'il n'y avait plus personne à sauver, et que tous les ha-

bitants étaient à peu près sur l'escadre. Deux cents chrétiens avaient péri dans le combat. Un nombre bien moins considérable tomba au pouvoir de l'ennemi, qui, de son côté, laissa près de cinq cents hommes sur la place.

C'était un spectacle à la fois touchant et nouveau de voir une ville entière transplantée tout-à-coup sur la mer, tant de familles éplorées sauvant leurs pénates sous des toits flottants, et l'escadre libératrice enfin remorquant une multitude innombrable de petites barques chargées de réfugiés, s'éloignant à pleines voiles d'un rivage désolé, mais chéri. « Adieu, terre » de l'Ionie, terre de nos ancêtres, disaient les » habitants de Cydonie et des Moschonissia; » puissions-nous te revoir, et puissent nos en» fants te saluer un jour plus belle et plus heu» reuse ! »

Ces infortunés étaient tellement pressés, que l'on en compta huit cents à bord de la corvette *le Thémistocle*, commandée par Jacomaki Tombasi. Cependant l'escadre ne quitta point tout de suite le canal; elle y attendit toute la nuit pour sauver encore d'autres chrétiens, s'il était possible; et, le lendemain, quatre cents individus cachés près d'un village nommé Janitzarochori furent reçus à bord des vaisseaux grecs, et réu-

nis à ceux qui s'y trouvaient déjà. L'entassement d'un si grand nombre de personnes aurait pu avoir pour la flottille des suites fâcheuses, si quatre bâtiments partis d'Hydra ne fussent heureusement venus la renforcer.

Une autre croisière sortait encore de cette île; elle était composée de seize navires, dont six destinés pour le blocus de Patras, et dix pour les parages de l'Albanie.

Pendant que les bâtiments sauveurs voguaient vers Ipsara, quelques réfugiés blessés rendaient le dernier soupir; d'autres innocentes créatures venaient les remplacer. On vit des mères, dans cette courte traversée, donner le jour à des enfants. La cérémonie religieuse du baptême s'accomplissait au milieu de cette foule de matelots guerriers, et de cette multitude d'assistants échappés miraculeusement à la mort. La voûte du ciel servait de temple, et le vent, frémissant dans les voiles, se mêlait aux paroles du prêtre qui consacrait le chrétien naissant à son Dieu. Le recueillement devait être sincère et les prières ferventes dans une situation aussi extraordinaire, et si propre à pénétrer l'homme de l'idée de sa faiblesse.

On débarqua ces réfugiés à Ipsara, où les commandants, après délibération, se décidèrent

à les distribuer provisoirement dans différentes îles de l'Archipel, en les y faisant accompagner de pressantes recommandations. Voici un passage de ces lettres : « Les habitants de Cydonie, » chers concitoyens, ont des droits bien sacrés » à notre assistance, puisqu'ils ont contribué » naguère à éclairer notre nation par l'établis- » sement d'un collége, et par le bon accueil » qu'ils faisaient à la jeunesse studieuse de la » Grèce. Vous n'ignorez pas qu'initiée dans les » saines doctrines littéraires et philosophiques, » cette jeunesse a, la première, répandu dans » notre patrie les germes de la civilisation, et l'a » relevée de cet état d'ignorance grossière où la » tyrannie l'avait plongée. »

Après la destruction du vaisseau turc à Érisso, les massacres furent à l'ordre du jour à Mitylène. Le capitaine Georges Shaïni, suivant tantôt la côte d'Asie, tantôt celle de cette île, enleva encore quelques familles chrétiennes, et les conduisit à Ipsara, ajoutant à ce service des provisions et de l'argent.

L'escadre grecque, après avoir fait une seconde course jusqu'aux Dardanelles, rentra à Hydra le 25 juin.

Mais il est temps de porter nos regards sur les événements dont le continent de la Grèce était

le théâtre. Lorsque la Porte résolut de réduire par les armes Ali-pacha, elle nomma Pacho-bey, depuis Ismaïl-pacha, son ennemi personnel, au commandement de l'armée qui devait agir contre lui. Ce chef ne répondant pas aux espérances que l'on avait fondées sur ses ressentiments ou son habileté, on le remplaça bientôt par Pehlevan-pacha, et finalement à celui-ci on substitua Kourchid-pacha de Morée. Le plan de la Porte consistait surtout à diminuer les forces du rebelle en achetant des défections, et en lui suscitant des ennemis parmi le grand nombre des victimes de son ambition. Omer Brionès bey, l'un de ses principaux lieutenants, soit trahison, soit faiblesse, fut l'un des premiers à abandonner son parti. Les deux fils du rebelle, Véli-pacha à Prévésa et Mouctar-pacha à Bérat, par une lâcheté bien moins excusable, abandonnèrent également la cause d'un père, à qui cependant on ne pouvait pas reprocher d'avoir manqué d'affection pour ses enfants. Mais ils payèrent plus tard de leur tête cette déloyale désertion.

Les Suliotes, depuis la réduction de leur pays par Ali-pacha, en 1802, languissaient aux îles Ioniennes dans les regrets de l'exil. Les généraux de la Porte les flattèrent de l'espoir de

rentrer en Épire les armes à la main, et de relever les ruines de Suli avec le secours d'une partie des richesses du satrape. Les Suliotes accueillirent ces insinuations, et leurs guerriers ne tardèrent pas à s'élancer sur le continent. La Porte ajoutait à la promesse de leur rendre Suli celle de rétablir plusieurs capitanates abolies depuis long-temps par Ali, et de remettre en vigueur les capitulations de plusieurs cantons de l'Épire et de l'Acarnanie. Cette perspective d'un régime adouci rassembla sous les drapeaux musulmans la plupart des anciens habitants des contrées, sur lesquelles le visir d'Janina avait étendu sa domination sanglante. Mais ils reconnurent bientôt que la restauration de leur patrie ne serait jamais l'ouvrage de la bonne foi turque. Les Suliotes surtout étaient l'objet d'une sombre jalousie, et d'une haine qui s'augmentait de l'estime que l'on ne pouvait refuser à leur bravoure. Les habitants de la province qui servait de théâtre à la guerre avaient embrassé avec transport l'espoir de la réduction d'Ali; mais les excès de la soldatesque musulmane changèrent de jour en jour leurs dispositions, et leur firent comprendre qu'il n'y avait rien à gagner pour eux dans un changement de tyrannie. Le mécontentement étant

ainsi devenu général, le vieil Ali, qui avait attendu ce moment parcequ'il le prévoyait, commença à contre-miner les manœuvres des généraux de la Porte, et parvint même à traiter avec les Suliotes, dont le ressentiment semblait devoir être éternel à son égard. Il sut attirer également dans son parti plusieurs capitaines d'armatolis; enfin il hâta et favorisa l'insurrection des Grecs en Épire. « Encore quel- » ques mois, écrivait-il aux habitants de la Sel- » léide, et vous pourrez, des cimes de vos mé- » téores, assister aux funérailles de l'empire » ottoman. » Ainsi cet irréconciliable ennemi de la liberté était destiné à opérer en faveur de celle des Grecs une diversion puissante, avant de terminer une carrière marquée par tant de forfaits.

Ali rendit donc aux Suliotes leur territoire, et son petit-fils leur fut remis comme otage, et garant du traité. Ceux-ci envoyèrent à Ianina un Botzaris. L'assistance de tels auxiliaires se manifesta par les excursions les plus hardies, poussées jusqu'aux retranchements des Turcs. Leurs communications étaient souvent interceptées, et plus d'une fois ils se virent à la veille d'abandonner le blocus de la citadelle d'Ianina. Les capitaines de l'Acarnanie et de l'Amphilo-

chie, qui s'étaient de même entendus avec Ali contre les Ottomans, combinèrent leurs opérations avec les Suliotes et les Albanais qui lui étaient restés fidèles. Plusieurs combats furent livrés aux Turcs dans les environs de Prévésa, de Vonitza et de Langada; Zongas et Gogos s'y distinguèrent. Le premier de ces deux capitaines, remarquable par son audacieuse activité, allait souvent, malgré la rigide surveillance des agents britanniques, recruter des hommes jusque dans l'île de Sainte-Maure. Les brillants succès de ces deux chefs empêchèrent les Turcs de pénétrer en Arcananie, et de réprimer le mouvement qui s'y manifestait et qui entraîna l'insurrection de l'Étolie. A Missolonghi, comme je l'ai dit, on confina dans une maison le peu de Turcs qui s'y trouvaient, et la ville de Vrachori, située à une journée de cette place, arbora l'étendard de la croix, après un combat sanglant de trente-cinq heures. De petits corps d'observation se portèrent aussitôt devant Lépante et le château de Romélie.

Le soulèvement avait atteint la partie orientale du continent grec. Odysseus avait quitté Ithaque, où il s'était retiré depuis quelque temps pour consacrer au service de sa patrie ces armes qu'il avait portées jusque là pour Ali. La

Phocide, l'Attique, la Béotie, secouaient le joug, et chassaient les Ottomans dans les forteresses, ou les refoulaient dans l'Eubée et vers la Thessalie.

L'escadre grecque faisait alors sa troisième expédition dans l'Archipel. La flotte turque, réparée et renforcée, s'était également remise en mer. Elle se dirigea sur l'île de Samos, qui s'était déjà soulevée (1). Après avoir fait jeter l'ancre, le capitan-pacha envoya un message aux Samiotes pour les engager à déposer les armes, en leur disant que les îles d'Hydra, de Spetzia et d'Ipsara venaient de se rendre à discrétion. Reconnaissant ce piége grossier, mais voulant gagner du temps parcequ'ils attendaient des secours, ceux-ci demandèrent trois jours pour délibérer. Cependant la flotte ottomane débarqua mille hommes de troupes, qui furent repoussés avec une perte considérable. Après cet échec, l'amiral turc expédia plusieurs bâtiments à Coussandassi, sur la côte d'Asie, pour recruter des combattants; et c'est sur ce dernier point que les Grecs, instruits de ses intentions, se dirigèrent.

(1) La nouvelle de l'insurrection de cette île avait été à Smyrne le prétexte et le signal de mille cruautés nouvelles commises sur les Grecs de cette grande ville.

Arrivés en vue de Tzanakli, ils aperçurent huit transports sous voile qui en sortaient, et qui virèrent aussitôt de bord pour y rentrer. Un détachement de l'escadre fut envoyé pour les attaquer, et débarquer les hommes nécessaires pour s'emparer des batteries établies devant un camp que les Turcs avaient dans cet endroit. Cette double opération fut exécutée avec autant de promptitude que de vigueur. Les troupes qui étaient à bord des transports turcs en descendirent précipitamment, et allèrent se poster derrière un bois, d'où elles commencèrent un feu très vif de mousqueterie ; mais la mitraille des navires grecs les dispersa et les mit en fuite. Quelques chaloupes de l'escadre s'approchèrent alors, sans danger, des transports et les embrasèrent : en moins de trois heures la flamme les avait dévorés. Les matelots grecs s'emparèrent dans cette occasion du livre des signaux de l'ennemi, et trouvèrent encore, non sans surprise, les papiers d'un Génois, membre d'une association avec l'esprit de laquelle le service qu'il remplissait sans doute auprès des infidèles doit être bien en opposition. Samos fut sauvée par l'effet de ce nouvel avantage obtenu par les marins grecs (23 juillet), parceque les troupes asiatiques que le capitan-pacha

attendait pour renouveler son attaque contre cette île ne purent lui arriver.

L'escadre grecque, pénétrant ensuite dans le canal de Samos, nommé *Tatar-Bogasi*, pour reconnaître la flotte turque, l'aperçut qui cinglait dans la direction du sud. Elle était forte de quatre vaisseaux, cinq frégates, plusieurs corvettes, bricks et chaloupes canonnières. Les capitaines grecs tinrent conseil sur l'opportunité d'une attaque contre un ennemi si supérieur. Pour peu que la lutte fût mal engagée, leurs frêles navires pouvaient être écrasés par ces forteresses mouvantes, bien qu'imparfaitement manœuvrées, et les résultats d'une imprudence qui aurait compromis le sort de la flottille grecque se seraient étendus bien ailleurs que sur la mer. La sagesse aussi bien que le courage présidèrent à cette délibération, dans laquelle tous les capitaines se rangèrent à l'avis de Jacomaki Tombasi, chef de l'expédition. Il proposa de diviser l'escadre en quatre corps, destinés à attaquer les quatre vaisseaux ennemis. Le premier se composa de la moitié de la division hydriote, et le second de l'autre moitié; les bâtiments spetziotes et ipsariotes formèrent les troisième et quatrième; enfin chacun de ces corps devait conduire avec lui deux brûlots.

L'escadre partit dans cet ordre de Colonès, où elle avait mouillé, et s'avança jusqu'à hauteur de l'île de Cos, où elle rencontra l'ennemi. Au moment où elle se disposait à lancer les brûlots, le vent lui manqua ou lui devint contraire. Les Turcs, profitant de cet avantage et du désordre occasioné dans les mouvements des Grecs, se mirent aussitôt à leur poursuite en faisant feu de toute leur artillerie. Trois brûlots sur le point d'être pris furent abandonnés et incendiés par leurs équipages; les hommes qui montaient le quatrième s'échappèrent précipitamment, et il tomba au pouvoir de l'ennemi.

Les bâtiments grecs allèrent de nouveau se rallier à Colonès, où ils débarquèrent une bonne quantité de munitions de guerre que les habitants de Samos avaient demandées. La flotte ennemie, devant opérer sa jonction avec l'escadre de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, reprit sa route vers le sud. Cette dernière, forte de quatorze voiles, et portant deux mille huit cents Albanais, était arrivée à Rhodes.

La nouvelle de ce renfort pour les Turcs ne découragea point les Grecs. Ils repartirent de Colonès, après quelques jours de repos, se dirigeant sur Patmos. Ce fut alors que le patriarche d'Alexandrie, réfugié dans cette île, lieu de sa

naissance, vint visiter les commandants grecs, bénir l'escadre nationale, et prendre part à un conseil de guerre dans lequel fut discutée une nouvelle attaque contre la flotte ottomane. On y résolut de marcher de nouveau à l'ennemi. Les Grecs, formés en deux divisions, avec des brûlots à leur centre, ayant remis à la voile, ne tardèrent pas à se trouver en présence de l'armée navale turco-égyptienne combinée; mais l'exécution du plan d'attaque qu'ils avaient arrêté dans leur délibération échoua complètement, à cause de l'insubordination de quelques uns des capitaines. Une faible partie de l'escadre se trouva seule engagée, et parvint toutefois, par l'habileté de ses manœuvres, à se tirer avec honneur de cette situation critique. Les Grecs perdirent encore des brûlots inutilement, et ils dûrent comprendre cette fois tous les dangers que court une armée marchant sans discipline et surtout sans direction suprême: mais ce qui doit étonner, c'est l'excès de lâcheté ou la profonde ineptie qui empêcha les Turcs de profiter des fautes de leurs adversaires dans cette occasion, et du désordre qui ne manqua pas d'en résulter.

Les deux armées passèrent encore plusieurs jours à s'observer; mais les Turcs n'osèrent plus

tenter de descentes dans l'île de Samos, qui, soutenue par la présence de l'escadre grecque, résista aux suggestions et aux menaces par lesquelles on s'efforçait encore de la ramener sous l'autorité du sultan.

Ce fut à cette époque (21 août) que l'amiral anglais sir Henri Moore, montant *le Rochefort*, se rendant de Corfou à Smyrne, passa à côté de l'armée grecque. La goëlette *la Terpsichore* fut détachée pour le complimenter. L'amiral la reçut avec beaucoup de bienveillance; il adressa aux Grecs des paroles encourageantes, et leur donna d'excellents conseils. Ceux-ci parlent souvent de cette rencontre avec sensibilité; et si quelques paroles flatteuses ont pu mériter à ce point leur reconnaissance, l'Angleterre doit comprendre combien il lui eût été facile de se créer des titres à l'attachement d'une nation envers laquelle ses agents n'ont pas même toujours observé les lois d'une équitable neutralité.

Je viens de donner au lecteur une idée succincte des premiers événements de cette révolution; maintenant, reprenant mon voyage et mon récit, je vais passer à ceux qui s'accomplirent après mon arrivée.

CHAPITRE IV.

Arrivée au camp de Patras. — Capitulation de Malvoisie. — Babiotti.—Environs de ce monastère.—Forces des Grecs devant Patras. — Combat du 14 août.

Nous étions descendus sur la plage à cinq milles sud de Patras. La lune éclairait au loin la plaine, les flots tranquilles et la cime douteuse du mont Vodia. Une forte escorte, composée en partie d'Albanais chrétiens, nous avait suivis. Précédés par eux, nous avancions en silence, car les Turcs n'étaient pas tellement resserrés qu'ils ne profitassent souvent de la nuit pour aller récolter des têtes à plusieurs lieues de distance, lorsque nous rencontrâmes un nombreux détachement envoyé pour épier notre arrivée et nous guider au camp des Grecs. Nous bivouaquâmes en attendant l'aurore.

Déjà, lorsque le soleil se leva, nous marchions depuis une heure, entourés des traces d'une culture récemment interrompue et des restes de quelques cabanes incendiées ou abandonnées : tristes effets d'une guerre que le château de Patras, que nous apercevions sur notre gauche,

dominant sur des ruines, proclamait mieux encore. Ce château rappelle, par sa construction, la domination, dans la Morée, de ces seigneurs croisés qui se partagèrent d'abord et puis se disputèrent si long-temps les débris de l'empire grec. Il est peu spacieux ; aussi ne contenait-il qu'une partie des Turcs réfugiés à Patras : le reste se retirait la nuit, de crainte de surprise, au pied de ses murailles, et sous la protection de ses batteries. Les musulmans qui le défendaient alors étaient au nombre de trois mille cinq cents ou quatre mille en état de porter les armes. Cette garnison, dont la force a souvent varié pendant la durée du siége, était composée de ceux de la ville même et de ses environs, des débris des populations turques de Gastouni et de Lala, augmentés d'une partie des forces que Jussuf-pacha avait amenées avec lui de Romélie.

Parmi les ports de la Méditerranée connus sous le nom d'Échelles du Levant, Patras était, avant l'insurrection, l'un des plus fréquentés : il l'emportait au moins sur tous ceux du Péloponèse. Les diverses puissances de l'Europe y entretenaient des consuls ; et les comptoirs étrangers qui vivifiaient son commerce, ses relations avec l'Italie par les villes maritimes de

l'Adriatique, avec la France par Marseille, rendaient son séjour fort agréable. Des oliviers, des mûriers, de riches vignobles, et de jolies maisons de campagne, paraient au loin son territoire. Riche des produits de son sol, elle était encore l'entrepôt des soies de l'Étolie, des huiles de la Romélie, et des raisins de Corinthe (1), que venaient y charger de nombreux navires, flottants sous vingt pavillons divers. Cette prospérité naissante a disparu ; les riants villages qui l'entouraient ont été détruits, et l'aridité du désert a remplacé la vie et le mouvement sous ce beau ciel resté le même (2). Mais si Patras a pu fleurir à ce point sous des maîtres tels que les Turcs, avec un autre gouvernement, et en état de paix, quels rapides développements d'industrie, de richesse et de civilisation n'aura-t-elle pas le droit d'attendre!

(1) Une grande partie des vignobles qui produisent ce raisin est située sur la rive méridionale du golfe de Lépante. Zante et l'Étolie en recueillent aussi beaucoup.

(2) Le ciel heureux de Patras, a dit un écrivain, n'est jamais plus beau qu'aux approches du coucher du soleil. Je n'ai jamais assisté à cette scène diurne sans éprouver une vive émotion quand l'astre du jour, s'enfonçant tout-à-coup à l'horizon, relevait en masses d'or et de pourpre, à la surface de la mer, les îles d'Ithaque et de Céphalonie, ainsi que les faîtes vaporeux de Leucade.

Cependant nous apercevions, en avançant, quelques barraques de feuillage, premières limites du camp des Grecs : bientôt nous les vîmes eux-mêmes rangés en haie, attendant notre arrivée. Dès qu'ils purent distinguer Mavrocordato, ils le saluèrent par une salve générale de leur mousqueterie ; et leurs balles passant avec un long sifflement sur nos têtes, nous forcèrent de remarquer les conséquences possibles de leur périlleuse politesse, d'autant que beaucoup d'entre eux, peu familiarisés encore avec les armes, tiraient en détournant la tête.

Après les premières civilités, les principaux chefs militaires nous conduisirent sous le frais ombrage de quelques platanes qui bordaient un ruisseau, non loin des restes d'une construction antique. Mavrocordato s'entretenait avec eux d'affaires relatives à la guerre, s'informant de leurs besoins, écoutant leurs réclamations, jugeant leurs différents, lorsque nous vîmes descendre par un sentier qui serpentait autour des flancs des montagnes quelques cavaliers suivis d'une nombreuse escorte. C'étaient Athanase Kanakarès, primat de Patras, l'un des plus riches propriétaires de la Morée, et André Zaïm, primat de Calavryta. Empressés de venir sa-

luer Mavrocordato, ils avaient quitté l'un et l'autre le monastère d'Umbloz à la première nouvelle de son arrivée, et le dernier lui offrit un magnifique cheval arabe. Quelques instants après on nous servit un repas, peu remarquable à la vérité par la délicatesse et la diversité des mets, et dont l'ordonnance était fort propre à nous rappeler ceux des héros d'Homère. Un mouton rôti fut apporté tout entier, et posé sur un lit de feuilles de platane et de figuier sauvage. Armé d'un large atagan, l'un des convives se mit à le découper avec dextérité, et les morceaux en furent distribués aux assistants. Un esclave d'Éthiopie, une coupe à la main, versait du vin à la ronde. De nombreux toasts furent portés à la liberté de la Grèce ; au bonheur, à l'union de ses enfants ; aux étrangers qui venaient partager leurs périls et participer à leurs efforts.

Un exprès arrivant alors nous apporta la confirmation d'une nouvelle qui circulait déjà, mais à laquelle on n'osait croire encore, je veux parler de la chute de la citadelle de Malvoisie, événement qui exalta les espérances des Grecs, parcequ'il était le premier succès de ce genre obtenu par eux.

Le 3 août, jour où nous touchions le sol de

la Grèce, le prince Grégoire Cantacuzène, délégué du prince Ypsilanti dans cette circonstance, et non le prince Ypsilanti lui-même, comme on l'a écrit, recevait la remise de cette forteresse. La plupart des Turcs de Mistra et de la Laconie avaient cherché un asile dans ses murailles, et, surpris, plus que dans aucune autre partie de la Morée, par la promptitude du mouvement insurrectionnel, ils n'avaient pas eu le temps de s'y approvisionner. La position avantageuse de cette citadelle, au milieu des eaux, dut contribuer à sa perte. Observés du côté de la mer par deux bâtiments spetziotes, ces musulmans n'avaient, pour communiquer avec la terre ferme, qu'une longue et étroite chaussée, circonstance qui facilita singulièrement le blocus. Ils n'entrèrent en négociation qu'après avoir épuisé les aliments les plus vils et les plus dégoûtants. J'ignore s'ils ont en effet rôti et mangé des cadavres de leurs ennemis, comme l'a avancé, avec une sorte d'indignation, un auteur qui a écrit sur ces affaires; toujours est-il certain que dans cette guerre, et dans une semblable situation, je me garderais bien de condamner des Grecs assiégés qui auraient le courage de prolonger leur résistance avec le secours d'une telle nourriture; loin de

là, je crois même que je ne pourrais leur refuser mon admiration.

Les Turcs qui occupaient Malvoisie avaient stipulé pour conditions de la remise de cette forteresse, 1° que leur vie et leur honneur seraient respectés; 2° qu'ils pourraient conserver leurs effets particuliers; 3° qu'ils seraient transportés sur les rivages d'Asie. La seconde de ces conditions ne fut pas scrupuleusement observée; à la vérité c'était à peu près impossible avec des hommes tels que les Maniotes; mais on ne peut refuser un sentiment d'estime bien méritée au prince Cantacuzène pour la fermeté qu'il montra à maintenir le premier et le plus important des articles de cette courte capitulation. Il justifia pleinement le choix qui avait été fait de lui dans cette occasion, et ce souvenir doit faire doublement regretter aux amis de la nation grecque et de sa gloire, que son nom ne se soit rattaché à aucune autre circonstance de cette guerre. En effet, il ne tarda pas à quitter la Grèce, où le noble exemple qu'il a laissé n'a pas toujours été suivi (1).

(1) Les Turcs qui se trouvaient renfermés dans la citadelle de Malvoisie furent débarqués par les navires grecs sur un îlot, voisin à la fois de Samos et de la côte d'Asie, d'où le consul de France à Scala-Nova les fit transporter dans cette

Le projet de Mavrocordato était de ne rester devant Patras que le temps absolument nécessaire pour établir une harmonie parfaite entre les différents chefs, et convenir avec eux de quelques mesures provisoires d'attaque et de défense. Il devait se rendre ensuite auprès de Démétrius Ypsilanti, qui venait de convoquer à Saracova, village situé à une heure de son

ville. Leur arrivée y fut le signal de nouvelles persécutions et de nouveaux massacres. Un de mes amis, officier de la marine royale, appartenant alors à la station française dans le Levant, a, plusieurs fois depuis, entendu ces musulmans parler avec un regret amer de leur existence dans le Péloponèse. Ils traînaient la vie la plus misérable sur une plage inhospitalière, où ils n'avaient reçu de leurs coreligionnaires aucun des secours que réclamait si impérieusement leur fâcheuse situation; et leur irritation était extrême contre les Turcs asiatiques, les plus lâches comme les plus cruels des hommes, qui leur reprochaient de n'avoir pas su se défendre. N'ayant trouvé parmi leurs leurs qu'égoïsme et dureté, ils commençaient à convenir de la justice de la cause des Grecs, et de leurs bons procédés à leur égard. Ils allaient même, dans leur humeur, jusqu'à faire des vœux pour le succès de ces ennemis, dont la langue d'ailleurs était la seule qui leur fût connue, car la plus grande partie des Turcs de la Morée ne parlaient pas même leur idiome national.

Cette version contredit beaucoup celle qu'on a répandue sur la conduite personnelle des Turcs de Malvoisie à Scala-Nova, et que l'on a crue communément.

camp de Tripolitza, une nouvelle assemblée de primats et d'évêques.

Une grande partie des Grecs, nos compagnons de voyage, étaient restés à Missolonghi; quant à nous, précédant Mavrocordato de quelques heures, nous partîmes pour le monastère de Babiotti, où nous devions l'attendre.

Le soleil avait été brûlant tout le jour : il déclinait rapidement vers l'horizon lorsque, après trois heures de marche, nous arrivâmes au sommet d'une montagne où nous avaient conduits les sinuosités d'un chemin difficile. Là, tout sentiment de fatigue et d'ennui disparut, comme par enchantement, devant le magnifique tableau qui s'offrit à nos regards.

Nous vîmes autour de nous les vastes plaines de l'Élide, Zante, Ithaque, Céphalonie, les côtes de l'Acarnanie et de l'Étolie, tout le golfe de Patras, une partie de celui de Lépante, les caps Rhium et Antirhium avec leurs châteaux(1);

(1) Ces châteaux forment ce que l'on appelle les petites Dardanelles, ou Dardanelles de Lépante, et défendent l'entrée du golfe de ce nom. Le feu de leurs batteries se croise. L'un et l'autre sont de construction moderne, et parfaitement armés. Le premier porte le nom de *château de Romélie*, et le second de *château de Morée*, des deux provinces auxquelles ils appartiennent.

enfin les hautes montagnes de la Romélie et les cimes du Parnasse. Le soleil, prêt à disparaître, répandait sur tous ces objets les teintes les plus variées, et ce ne fut qu'après nous être rassasiés d'admiration que nous descendîmes vers le couvent de Babiotti, que nous apercevions à deux ou trois cents toises au-dessous de nous.

Cet humble monastère est situé dans la position la plus romantique qu'il soit possible d'imaginer. L'abondance des fontaines jaillissantes, le luxe de la végétation, la profusion des ombrages, tous ces trésors de la nature dont l'art de notre civilisation tirerait tant de parti pour les voluptés de l'opulence, paraissent de peu de prix aux bons caloyers qui prient Dieu dans cet endroit en cultivant laborieusement la terre. Il est impossible d'être plus étrangers que ces cinq ou six moines aux commodités de la vie. Leur hospitalité fut affectueuse et empressée; ils se hâtèrent de tuer une chèvre, ne voulant pas nous condamner à la rude abstinence qu'ils observaient alors, car c'était le temps de l'un des nombreux carêmes des Grecs.

Après le souper, ils nous installèrent dans quelques pièces délabrées où nous n'avions que le plancher pour lit; mais ce ne fut que le moindre de nos maux, car si la couche était dure,

elle n'était pas *solitaire*, et nous y trouvâmes même si nombreuse compagnie, qu'il nous fallut bientôt quitter la place pour aller passer le reste de la nuit dans la cour, enveloppés dans nos manteaux.

Le lendemain, après avoir parcouru et admiré de nouveau le pays enchanteur qui environne le monastère, nous scandalisâmes prodigieusement nos hôtes en essayant de faire apprêter quelques tortues de terre que nous avions ramassées dans les environs, où elles abondent. Cet animal est réputé immonde chez les Grecs. Malgré la préparation, nous le trouvâmes d'un goût détestable, et la déception de notre appétit satisfit les idées des bons caloyers.

Cependant les Turcs de Patras avaient résolu d'effectuer, dans la matinée du 14 août, une sortie vigoureuse, avec toutes les forces dont ils pourraient disposer, espérant détruire la petite armée des Grecs, ou du moins la refouler dans les montagnes de l'intérieur de la péninsule. Mavrocordato, instruit de ce projet, fit partir du camp des Grecs un exprès avec des chevaux, et une invitation commune au major piémontais G....., au docteur S... et à moi, de nous rendre auprès de lui. Sa lettre ne nous arriva que dans la nuit du 13 : nous partîmes aus-

sitôt, emmenant avec nous quelques sous-officiers, et le 14, à cinq heures du matin, nous arrivâmes au camp, au moment où la fusillade venait de commencer.

Mais, avant d'entrer dans les détails de cette affaire, je dois revenir sur certaines circonstances nécessaires à l'intelligence de la suite de ces Mémoires.

Les forces réunies devant Patras s'élevaient de cinq à six mille hommes, et se composaient premièrement des Grecs qui habitaient cette ville avant l'insurrection, ensuite de ceux de l'Élide et de l'Achaïe. Cette petite armée était divisée en compagnies, dont la force variait selon le degré de confiance qu'ils accordaient à leurs chefs. Comme les délits de désertion et d'indiscipline étaient impunis dans ces bandes irrégulières, rien ne s'opposait à ce que les soldats quittassent un capitaine qui cessait de leur convenir. Aussi arrivait-il quelquefois qu'un chef, se trouvant à la tête de mille ou quinze cents hommes, les voyait diminuer rapidement, et souvent se réduire à la moitié quinze jours après. Si au contraire quelque capitaine, n'ayant sous ses ordres qu'une fort petite troupe, venait à se distinguer avec elle par un succès extraordinaire, il pouvait se voir tout-à-coup environné d'une

foule de soldats empressés à suivre sa fortune.

Il arrivait même qu'un simple *stratiotis* (soldat) rassemblait autour de lui un grand nombre de ses camarades, qui le reconnaissaient pour leur chef à la suite de quelque action d'éclat, surtout s'il s'était emparé d'une riche dépouille, dont il ne manquait pas de se couvrir aussitôt. Ainsi le nommé Karadhja, antérieurement cordonnier, après une affaire où il se couvrit de gloire, en immolant plusieurs Turcs de sa main, inspira une telle confiance à ses compagnons, qu'ils se réunirent spontanément au nombre de plus de trois cents autour de lui, et le proclamèrent pour leur chef. Cette bonne fortune venait de lui arriver lorsque nous débarquâmes dans le Péloponèse (1).

(1) Il se distingua encore depuis par une suite de traits d'une audace incroyable, et sa troupe s'augmentait de jour en jour, lorsqu'il périt par l'effet de la plus lâche perfidie. Sa popularité, la considération qui l'entourait, avaient fini par allumer la jalousie d'autres capitaines, qui d'ailleurs ne pouvaient lui pardonner la diminution de leurs soldats. C'est en vain qu'ils essayèrent plusieurs fois de le faire périr, en l'abandonnant à dessein, seul avec sa compagnie, au milieu des Turcs; ces dangers ne furent pour lui que de nouvelles occasions de signaler son sang-froid et son courage. Ennuyés enfin de voir échouer leurs criminels projets, ils le massacrèrent à la suite d'un souper auquel ils l'avaient invité, et

Tous les Grecs réunis devant Patras étaient sous le patronage de leurs primats et de l'archevêque de cette ville, parti depuis peu de jours pour Saracova. Cependant personne n'y commandait en chef lorsque nous arrivâmes, et cet état de choses dura jusqu'aux premiers jours de l'année suivante. Les différents capitaines se réunissaient bien pour délibérer toutes les fois qu'il s'agissait de quelque opération extraordinaire ; mais il était rare que de ces assemblées tumultueuses et anarchiques il sortît un plan, une résolution unanime, une détermination commune à tous. Aussi jamais d'ensemble dans leurs opérations. Si, tandis que les Turcs faisaient une sortie, il prenait envie à l'un d'entre eux d'aller les attaquer, suivait qui voulait cet exemple. Si l'affaire était générale, et que tous y prissent part, ils ne se croyaient pas toujours rigoureusement obligés de se secourir mutuellement. On se retirait par caprice, et quelquefois au risque de compromettre le salut des autres. C'est ainsi qu'ils perdaient des avan-

où cet homme trop confiant, contre l'usage de ces chefs irréguliers, s'était rendu presque sans escorte. Ce crime resta impuni, et les meurtriers même virent revenir vers eux presque tous les hommes qui les avaient quittés : le reste se rangea sous les ordres d'un jeune fils de la victime.

tages qu'un peu de persévérance leur eût souvent fait obtenir. L'autorité d'Ypsilanti étant alors assez généralement reconnue en Grèce, on pensera peut-être qu'il aurait pu créer un commandement supérieur pour cette petite armée; mais c'est une erreur : car à moins que ce commandant en chef qu'il aurait nommé n'eût eu sous son obéissance un nombre considérable d'hommes à lui, capable de tenir en respect les autres capitaines, ceux-ci auraient toujours facilement bravé et éludé son autorité par leur influence directe et locale sur les soldats qui les suivaient.

Les Grecs étaient en général fort mal armés; et tout leur matériel consistait en deux petites pièces de campagne en mauvais état. Aussi, quoique le château de Patras soit incapable de résister à une attaque régulière, ne se flattaient-ils pas de l'emporter de vive force. D'ailleurs il était défendu par les Laliotes, qui passaient pour les plus braves musulmans du Péloponèse, et Jussuf-pacha, qui y commandait, n'était pas sans moyens militaires. Il fallait donc attendre sa chute du temps et de la famine, et se borner à y contenir l'ennemi par une sorte d'investissement et de blocus.

Des circonstances postérieures sont venues

prolonger la résistance de Patras, et mettre à l'épreuve la patience des assiégeants. La garnison fut secourue plusieurs fois par la flotte ottomane; d'avides spéculateurs de Zante et de Céphalonie lui portèrent des vivres; enfin l'on n'a jamais pu interrompre que rarement et passagèrement ses communications avec les petites Dardanelles, qui n'en sont qu'à trois lieues, et de là avec Lépante et la Romélie.

On a généralement pensé que les Grecs n'ont pas assez senti de quelle importance était pour eux la possession de cette place, et que ce fut une grande faute, après la chute de Tripolitza, de ne pas avoir employé tous les moyens qui étaient en leur pouvoir pour la réduire; mais je ne partage pas l'opinion de ceux qui disent que cette prise entraînerait infailliblement celle du château de Morée : je crois au contraire que si l'une devait décider du sort de l'autre, c'est cette dernière forteresse qu'il faudrait emporter d'abord.

Patras peut être aisément bloqué par terre et par mer; à quelque distance de son château se trouve une éminence d'où on peut le battre avec avantage. Quant à celui de Morée (1), ina-

(1) Il est probable que ce sera la dernière forteresse du Péloponèse conservée par les Turcs.

bordable du côté de la mer, il est séparé de la terre par un large fossé derrière lequel se trouve une plaine immense, unie, que peuvent balayer ses batteries. La voie de l'assaut présenterait les plus grandes difficultés; il faudrait y sacrifier beaucoup de monde, et, avec les bandes irrégulières des Grecs, et leur manière actuelle de faire la guerre, une pareille tentative serait insensée. Cependant, quand cette forteresse tombera en leur pouvoir, le golfe de Lépante, qui leur a été fermé jusqu'à présent, s'ouvrira pour eux; leurs vaisseaux pourront librement faire le tour du Péloponèse, la côte méridionale de la Romélie cessera de leur être interdite, et Lépante elle-même ne pourra tenir long-temps.

Le camp des Hellènes était assis au pied des montagnes qui se trouvent à l'est de la ville, et l'espace qui l'en séparait était l'arène où les deux partis en venaient aux mains. Dans ces fréquents engagements, les Grecs, fort légers à la course, beaucoup plus habiles à profiter du moindre accident favorable de terrain, avaient souvent l'avantage. Un tronc d'arbre, un hallier, une pointe de rocher, quelques pierres élevées les unes sur les autres, étaient un abri pour eux; combattant au reste sans aucun ordre, quelque-

fois en masse, plus souvent disséminés sur un grand espace. Plus audacieux, mieux armés, et dédaignant les ressources de la ruse, les Turcs s'exposaient davantage ; aussi leurs pertes étaient-elles ordinairement plus considérables. Cependant le résultat de ces affaires journalières se réduisait à quelques hommes tués ou blessés de part et d'autre, après une grande consommation de poudre, car le feu commençait toujours à une grande distance, ou plutôt hors de portée. Chaque parti, en se retirant, enlevait, lorsqu'il le pouvait, les têtes des ennemis qu'il avait tués : mais malheur à ceux qui étaient pris vivants ; presque toujours leur agonie était longue et douloureuse.

Le combat du 14 était commencé, ainsi que je l'ai dit, lorsque nous arrivâmes. Encouragés par la présence de Mavrocordato, les Grecs n'avaient point attendu l'ennemi : dès qu'ils l'avaient aperçu, ils s'étaient précipités à sa rencontre. Après plus de deux heures d'un engagement assez vif, les Turcs se retirèrent en désordre vers un cimetière environné de murs, à quelque distance de leurs remparts, et dans lequel ils avaient fait transporter la veille, avec une peine infinie, trois énormes pièces de siége. Jussuf-pacha, voyant du haut des murailles ce

mouvement rétrograde des siens ; sortit avec quelques troupes fraîches, suivies d'une musique barbare ; et les Turcs reprirent l'offensive, aux cris répétés d'*Allah*. Repoussés alors vers leur camp, les Grecs se voyaient au moment d'y être forcés, lorsque le feu de leur petite artillerie fut dirigé si à propos, que l'ennemi se retira pour la seconde fois. Poursuivi avec ardeur, ce fut en vain qu'il voulut se rallier sur divers monticules qui environnaient le cimetière ; ces positions furent successivement emportées, et les Turcs, refoulés en désordre vers leurs remparts, laissèrent à peine le nombre d'hommes nécessaire à la garde de leurs canons. Il eût été fort avantageux de s'en emparer, puisque l'on manquait de pièces de siége, et Mavrocordato goûtait parfaitement le conseil que nous lui donnions de les faire enlever pendant la nuit ; mais le courage des soldats, qui avait été fort grand pendant le jour, s'amortit devant les ténèbres.

Un ancien mameluk de la garde, nommé Daboussi, Égyptien de naissance (1), et venu de

(1) Quelques années avant d'aller en Grèce, ce Daboussi, ayant une petite succession à recueillir, avait fait un voyage dans sa patrie qu'il avait quittée encore en bas âge. Après bien des difficultés qui lui furent suscitées, il crut n'avoir rien de

Marseille avec nous, fit dans cette journée des prodiges de valeur. Plusieurs fois entouré d'assaillants, il se dégagea toujours à coups de crosse et de baïonnette. L'exemple de cet intrépide soldat ne fut point perdu pour les Grecs qui se trouvèrent à portée de le voir; ils se distinguèrent plus qu'aucuns de leurs compagnons.

L'ennemi, dans ce combat du 14, outre cent hommes environ qui furent tués, perdit encore une quinzaine de prisonniers auxquels les Grecs coupèrent la tête, aussi bien qu'aux morts restés sur le champ de bataille. Les Turcs cependant bravent souvent la mort pour ne pas laisser au pouvoir de leurs ennemis ceux d'entre eux qui succombent; assez semblables en cela aux guerriers d'Homère, qui se livraient

mieux à faire, pour obtenir une prompte justice, que de s'adresser au cadi du lieu, qui le renvoya de sa demande et le condamna à une forte amende. Se trouvant dans l'impossibilité de la payer, il fut emprisonné et bâtonné. Sa captivité fut longue; et les mauvais traitements que son caractère, naturellement assez peu patient, dut lui attirer, l'excédèrent enfin au point qu'il déserta le christianisme pour être rendu à la liberté. Mais regardant comme nulle cette abjuration forcée, il quitta l'Égypte aussitôt, emportant contre les sectateurs du prophète un désir de vengeance qu'il assouvit amplement jusqu'au jour où il fut tué en Épire, à la désastreuse affaire de Péta.

de sanglants combats pour des cadavres. La perte des Grecs fut beaucoup moindre : ils n'eurent qu'une vingtaine d'hommes de tués et une quarantaine de blessés (1). La situation de ces derniers était fort triste ; malgré l'activité et les soins du docteur S....., beaucoup moururent d'hémorrhagie. Il n'avait pas tous les instruments de chirurgie qui lui auraient été nécessaires, et le linge, qui n'était pas moins indispensable, manqua au point qu'il fut obligé, en pansant plusieurs d'entre eux, d'étancher leur sang avec de l'herbe.

Les Turcs n'ayant fait aucune démonstration le lendemain, nous retournâmes à Babiotti dans la soirée, afin d'y attendre le moment du départ pour le camp de Tripolitza.

Un village, à peine éloigné d'une demi-heure du monastère, et au-delà duquel se trouvent des vignobles immenses, avait échappé d'abord à notre rapide exploration des environs ; aussi fut-il, à notre retour, le premier endroit que nous voulûmes visiter. Une descente très douce y conduit, au milieu de bosquets de citises

(1) Plusieurs mois après j'eus l'occasion de voir quelques journaux français et étrangers qui, rendant compte de cette affaire, ne portaient pas à moins de douze cents hommes la perte des musulmans.

et de sycomores ; les maisons en sont presque toutes séparées par des ruisseaux qui forment de nombreuses cascades, et répandent au loin une fraîcheur délicieuse. Sous des platanes majestueux (1) qui couvrent ces habitations de leur ombre, étaient assises plusieurs femmes occupées de travaux divers. Les unes tressaient des nattes de jonc, d'autres fabriquaient des paniers ou tournaient le fuseau. Les heureuses habitantes de ce séjour si frais, si pittoresque, vivaient, sans la moindre apparence d'inquiétude, à deux pas du théâtre de la guerre la plus atroce, et tous les hommes de ce hameau en état de porter les armes étaient devant Patras. Nous vînmes plusieurs fois prendre de champêtres repas sous le toit hospitalier qu'ils avaient quitté, et l'on nous y reçut toujours de la manière la plus cordiale, mais sans empressement comme sans curiosité. . . .)

(1) Cet arbre, que l'on retrouve en Morée dans tous les lieux arrosés, et même au bord des ruisseaux qui restent à sec la plus grande partie de l'année, y parvient à une grosseur extraordinaire.

CHAPITRE V.

Départ de Babiotti. — Monastère d'Umbloz. — Mimica. — Défilé du massacre. — Arrivée à Calavryta. — Séjour dans cette ville. — Route de Calavryta à Vitina. — Intérieur d'une famille grecque. — Camp de Tripolitza.

Le 17, nos bons caloyers, qui avaient passé toute la nuit à chanter et à prier pour le succès des armes de leurs frères, vinrent nous réveiller au point du jour. Quittant les riants bocages de Babiotti, nous partîmes aussitôt pour le monastère d'Umbloz, où nous arrivâmes après une demi-heure de marche. Mavrocordato, prêt à partir pour le camp de Tripolitza, nous y attendait avec une nombreuse escorte.

Umbloz, brûlé par les Turcs au commencement de l'insurrection, était plus considérable que Babiotti, qui n'en est qu'une succursale. Il est également bien situé, dans un frais vallon agréablement boisé, et dominé de près par les cimes de hautes montagnes. La porte unique qui s'y trouvait, recouverte de lames de fer, a été criblée de balles, et quelques pièces voûtées ont seules, avec l'église, échappé aux ravages de

l'incendie. C'est là qu'étaient transportés les blessés du camp de Patras (1), et que se fabriquait le pain nécessaire à l'armée. Tous ces détails étaient surveillés par Athanase Kanakarès et André Zaïm, à la fois inspecteurs aux revues, directeurs d'hôpital, garde-magasins, fournisseurs généraux, etc., etc.

Un violent orage qui survint au moment où nous allions nous mettre en route nous obligea de différer notre départ, et nous donna le temps de recevoir l'hommage de quelques têtes que les Grecs du camp envoyaient à Mavrocordato : attention délicate, et dernier souhait de bon voyage. Cependant l'orage ne discontinuant pas, nous fûmes forcés de partir, pour arriver avant la fin de la journée au village où nous devions passer la nuit, car on ne trouve jusque là aucune autre habitation sur la route.

Deux chemins conduisent de Patras à Calavryta, que nous devions traverser pour nous rendre au camp de Tripolitza. Le premier passe par Vostitza, ou plutôt est le même que celui de Patras à Corinthe, en côtoyant le golfe de Lépante jusqu'au hameau de Trypia; puis, tournant brusquement au sud, il forme les deux

(1) La guérison de ces malheureux était à peu près abandonnée aux soins de la nature.

petits côtés d'un triangle rectangle, dont la seconde route serait le grand côté. Nous suivîmes jusqu'à la couchée un sentier parallèle à cette dernière, et tracé à peine sur la crête des montagnes. Voyageant de ravins en ravins, de sommets en sommets, traversant des torrents au cours orageux, nous marchions, tantôt baignés de la pluie du ciel, tantôt voyant les nuages s'élever majestueusement du fond des vallons pour venir se fondre de nouveau sur nos têtes, tandis que le tonnerre faisait entendre ses longs roulements que de nombreux échos rendaient plus retentissants encore. Malgré ces obstacles, nous avancions rapidement, montés sur nos petits chevaux moraïtes. L'air de la région élevée dans laquelle nous nous trouvions, joint à la pluie qui ne discontinua presque pas durant tout le jour, nous avait pénétrés de froid; aussi ne fut-ce pas sans plaisir que nous arrivâmes à Mimica, une heure après le coucher du soleil. Le primat de ce hameau, composé au plus d'une vingtaine de maisons, était l'un des chefs du corps qui se trouvait devant Patras. Prévenu que nous devions passer chez lui, il nous avait précédés, afin de faire préparer ce qui était nécessaire pour nous recevoir.

Nous repartîmes le lendemain de Mimica à

six heures ; le soleil s'était levé dans toute sa pompe, et l'air était d'une pureté extraordinaire. Après trois heures de marche à travers une plaine couverte de belles plantations de maïs, arrosée par une sorte de méandre que nous fûmes obligés de traverser plusieurs fois, nous nous trouvâmes à l'entrée d'une gorge étroite et profonde qui s'élève entre deux hautes montagnes. De leurs flancs, presque perpendiculaires, s'élancent des arbres emprisonnés dans des massifs de vigne sauvage et de chèvrefeuille tombant en longs festons. Cette route nous conduisit sur un plateau couvert par une vaste forêt de chênes, sujet de traditions sinistres, et de tout temps, selon le rapport des gens de notre escorte, fréquentée par des brigands. L'on en sort par une longue et rapide tranchée, à laquelle les assassinats nombreux dont elle a été le théâtre, ont fait donner le nom de *défilé du Massacre*. Cet étroit passage se termine à l'entrée d'une plaine couverte de hameaux et de guérets que dominent les sommets imposants de l'Érymanthe. Enfin, quelques milles plus loin, après avoir, sur un vieux pont vénitien, passé le Cérynite, qui baigne les environs de Calavryta, nous arrivâmes devant cette ville.

L'évêque, accompagné de son clergé et des primats, parmi lesquels se trouvait le frère d'Athanase Kanakarès de Patras, était venu au-devant de nous. Ils étaient précédés d'une centaine de soldats qui nous saluèrent d'une décharge à balles, à laquelle les nôtres répondirent aussitôt, et nous entrâmes tous ensemble dans Calavryta, au son d'une musique discordante, composée de deux espèces de hautbois et d'un tambour.

Cette ville, située sur la frontière de l'Achaïe, est bâtie au pied d'une montagne dont le sommet est couronné par des ruines, auxquelles les Grecs donnent le nom de *château des Français*. Elle ne renferme pas plus de trois mille habitants grecs; mais son illustration future est certaine, car elle a été le berceau de la liberté: c'est de ce point que jaillit la première étincelle de l'insurrection. Le vayvode qui l'administrait et les trois cents Turcs qui l'habitaient avaient été renfermés dans quelques unes de leurs maisons, les seules que l'on n'eût pas dévastées. Le lit desséché d'un torrent rempli de cailloux traverse Calavryta.

Le lendemain de notre arrivée dans cette ville, Mavrocordato alla rendre visite aux moines du couvent de Méga-Spiléon (grande grotte),

situé à quatre lieues de Calavryta, et pratiqué dans les flancs d'une montagne. Ce monastère, dont la célébrité date de fort loin, s'est acquis à l'estime publique, depuis l'insurrection de 1770, des titres particuliers, et qui ne doivent rien à la superstition. Une foule de familles turques y trouvèrent alors un asile contre la fureur des Grecs révoltés ; aussi quand les musulmans, redevenus maîtres de la Morée, y mirent tout à feu et à sang, le couvent de Méga-Spiléon fut respecté (1).

L'enthousiasme qu'avait produit notre arrivée parmi le peuple de Calavryta fut sur le point de devenir funeste aux prisonniers turcs qui s'y trouvaient. Profitant de l'absence de l'évêque et des primats qui avaient accompagné Mavrocordato, le commandant de la milice de la ville, jeune homme de vingt-deux ans, les fit assiéger dans une de leurs maisons, sous le prétexte qu'ils avaient des armes cachées. Ces malheureux avaient beau protester du contraire à travers leurs fenêtres, quelques coups de fusil les réduisirent au silence. Ils entassaient derrière les portes tout ce qui tombait sous leurs mains ;

(1) Le patriarche Grégoire, qui périt d'une manière si tragique à Constantinople, au commencement de cette révolution, avait été tiré de son sein.

mais elles allaient céder sous les coups redoublés des assaillants, lorsqu'attirés par le bruit et les cris des femmes et des enfants renfermés dans cette maison, nous arrivâmes sur le lieu de la scène. Quelques Grecs avaient déjà escaladé une muraille d'enceinte : nous conjurâmes leur chef d'arrêter cette sanglante exécution. M. Catinaki de Chio parvint, à force de prières et de menaces, à obtenir seulement qu'elle serait différée jusqu'après notre départ. Ces infortunés durent ainsi à notre intercession une prolongation d'existence.

Mavrocordato, à son retour de Méga-Spiléon, fut, aussi bien que l'évêque, très irrité en apprenant cette nouvelle. Ils mandèrent le coupable devant eux; le prélat l'admonesta avec une sévérité mêlée de colère, et le désarma en présence des étrangers et d'un grand nombre de soldats. Le lendemain, ce digne et vertueux évêque, voulant contenter le peuple et lui ôter tout prétexte de redemander du sang, fit fouiller les prisonniers avec le soin le plus scrupuleux, et rien ne fut trouvé qui pût motiver des inquiétudes; mais, Turcs et captifs, leur destinée devait s'accomplir : ils périrent peu de temps après, ainsi que ceux que nous avions laissés à Missolonghi.

Constantin Caradja, cousin de Mavrocordato et fils de l'ancien hospodar, était parti d'Italie quelques semaines après son parent, pour se rendre en Morée. Venu de Navarins au camp de Patras dans l'espoir de nous y trouver encore, il y était arrivé le lendemain de notre départ; et nous allions quitter Calavryta, lorsque Mavrocordato, ayant appris qu'il nous suivait de près, crut devoir retourner sur ses pas pour aller à sa rencontre.

Nous profitâmes de son absence pour visiter le vieux château dont j'ai parlé. Il nous fallut gravir pendant une heure, par un sentier presque impraticable, le rocher sur lequel il fut élevé. La circonférence de cet édifice embrassait un espace d'environ douze cents pas. L'intérieur n'offre plus aujourd'hui que quelques pans de murailles encore debout, et les restes de plusieurs voûtes dans la construction desquelles on ne reconnaît pas l'empreinte de cette antiquité monumentale, qui porte le caractère de la force, de la durée et de la grandeur. Aussi suis-je surpris que M. Pouqueville assure que des voyageurs aient pu juger ces ruines comme provenant d'une ville ancienne (1). Il ajoute cependant que ce château fut bâti par Ville-Hardouin

(1) *Voyage dans la Grèce*, t. IV, p. 222.

pour garder l'entrée des défilés du mont Chelmos, à l'époque où ce chevalier envahit le Péloponèse. Sa position, sous ce point de vue stratégique, est vraiment à souhait. Nous restâmes plusieurs heures au milieu de ces décombres, et le soleil allait disparaître lorsque nous redescendîmes à la ville au milieu des cris aigus d'une nuée de milans et d'éperviers, qui pullulent dans cette partie de la Grèce.

Pendant notre excursion aérienne, était arrivé à Calavryta un officier supérieur de cavalerie bavarois, retournant dans sa patrie, et dont le désappointement, dans cette circonstance, renferme l'histoire de beaucoup d'autres, qui, après un court séjour en Grèce, n'ont rapporté chez eux que des plaintes amères contre ses habitants. Tandis que le prince Constantin Caradja, qu'il avait suivi depuis Livourne jusqu'à Navarins où ils étaient débarqués ensemble, quittait cette ville pour aller au camp de Patras, cet Allemand était parti pour se rendre auprès d'Ypsilanti sous les murs de Tripolitza. Quoiqu'il n'y fût resté que deux jours, il nous fit un tableau si décourageant de ce qu'il avait vu depuis son arrivée, qu'il ne tint pas à lui qu'une journée de plus en avant ne nous parût un acte de témérité insensée. Mais je crus

distinguer dans ses discours le dépit de grandes prétentions déçues. Il termina ses plaintes, en nous disant que le kiaïa-bey avait mis la tête de chaque Franc au prix de quinze cents piastres, conclusion qui nous égaya beaucoup. Cependant les Piémontais avaient paru assez soucieux en l'écoutant : ils manifestèrent leur surprise du peu d'ordre qui régnait au camp de Tripolitza. Sur la foi des journaux, ils avaient espéré y trouver un bon commencement d'organisation, une caisse, et tout ce qui constitue une administration militaire bien réglée. Ils prirent soudainement la résolution de quitter la Grèce, sans même avoir vu Athènes, Argos, Corinthe, etc., etc., dont ils paraissaient se soucier aussi peu que de Novarre ou Coni. Le major G... surtout était fort choqué qu'il ne fût encore question ni de *feuille de prêt*, ni de *masse de linge et chaussure*.

Mavrocordato revint dans la nuit avec Caradja, et ces Italiens allèrent dès le lendemain lui déclarer leurs intentions. Il employa tous les raisonnements qu'il crut capables de les retenir; mais le susdit major qui, jusque là, avait exercé sur eux une espèce de patronage, résista à toutes ses instances; et lui, toujours bon, toujours généreux, les indemnisa de leur déplace-

ment avec sa munificence accoutumée. Nous regrettâmes le docteur S....., qui avait montré, le jour de l'affaire de Patras, combien il eût pu se rendre utile, et le brave capitaine Giachino, sorti, quelques années auparavant, des rangs de notre armée avec les témoignages les plus honorables de ses services. Après cet incident, il était naturel que Mavrocordato eût quelques inquiétudes sur nos dispositions. Il pouvait craindre que nous ne fussions entraînés par l'exemple ; mais une franche explication de notre part le rassura complètement.

Partis le 24 de Calavryta, et laissant derrière nous la crête menaçante du mont Cyllène, nous passâmes dans la soirée, sur un pont délabré, l'un des affluents de l'Alphée. Notre intention était de coucher au village de Tripotami ; mais, surpris par une nuit des plus obscures, nous allâmes chercher un gîte dans un hameau un peu écarté de la route. Les gens de notre escorte ne manquèrent pas, selon leur coutume, de décharger leurs armes avant d'y arriver, et cette détonation épouvanta les habitants au point que nous les trouvâmes transis de frayeur. Ils ne tremblaient pas pour leurs biens et leurs trésors, car il serait difficile de rencontrer des hôtes et des réduits plus miséra-

bles. Nous nous ressentîmes des effets de cette misère, moins encore par ce qui manqua à notre souper, que par ce que nous trouvâmes de trop sur la natte qui nous tint lieu de lit (1).

Nous partîmes de fort bonne heure le lendemain, accompagnés des vœux de ces pauvres gens, qu'une seconde visite comme la nôtre eût infailliblement ruinés, surtout si des Albanais avaient été encore au nombre de leurs hôtes; car il n'y a pas d'huissiers ni de recors qui s'entendent comme eux à dévaliser une maison. Le soir nous arrivâmes à Vitina, petite ville des plus agréables de la Morée, et qu'à ma grande surprise je n'ai vue indiquée sur aucune carte de cette province, quoique cependant elle soit peuplée de deux mille habitants. Dans ce nombre il ne se trouvait pas de Turcs; aussi le pays avait-il cet aspect de gaieté qui partout accompagne l'indépendance. Point de maisons détruites, nulles traces des ravages de la flamme, nuls vestiges de sanglantes réactions.

On nous logea dans la maison d'une riche veuve dont la famille se composait de quatre très belles filles et d'un fils établi à Smyrne.

(1) Les Grecs, comme les Espagnols, je parle ici des gens du peuple, dorment en paix au milieu d'une vermine dévorante.

Jeune encore, cette dame paraissait la sœur de ses filles, toutes âgées de quatorze à dix-huit ans. Vêtues de même, toutes laissaient flotter en liberté les tresses de leurs blonds cheveux; et leur ressemblance était tellement extraordinaire, qu'il fallait les voir ensemble pour les distinguer les unes des autres. Je donnerais difficilement une idée des attentions dont nous fûmes comblés dans cette intéressante famille. Assis, pour souper, autour d'une table servie avec recherche, nos yeux se dirigeaient malgré nous vers le fond de l'appartement, où étaient groupées ces quatre filles; mais, aussi modestes que belles, elles baissaient la vue aussitôt que nos regards se fixaient sur elles. Je m'arrête avec complaisance sur ces détails : pendant mon séjour en Morée, je n'ai reçu nulle part une hospitalité aussi touchante. Les manières aimables de madame Giorgaki étaient un heureux mélange de l'urbanité que l'on accorde à notre nation, avec la naïveté des femmes grecques. Elle racontait, pendant que nous étions à table, comment, effrayée quelque temps avant par le bruit d'une sortie des Turcs de Tripolitza, elle s'était enfuie, avec ses quatre filles, pour sauver leur honneur, dans les gorges du mont Pogliési, et toutes les privations qu'elles avaient

endurées dans ces sauvages retraites, exposées, pendant plusieurs jours, aux injures de l'air, ayant à redouter les fauves, moins cruelles pourtant que les barbares.

N'ayant plus que six heures de marche jusqu'à Tripolitza, nous partîmes assez tard de Vitina, emportant les vœux de nos charmantes hôtesses. Nous ne quittâmes pas sans attendrissement ce foyer hospitalier, où la sainte maternité, la piété filiale et les grâces attrayantes du jeune âge avaient ensemble leurs autels.

A une faible distance de Vitina, l'on entre dans des gorges tortueuses qui pénètrent à travers une chaîne de hautes collines extrêmement boisées, courant dans la direction du levant au couchant. La route, étroite, difficile et bordée de précipices, passe ensuite sur un plateau très élevé, d'où l'on découvre les sommets dépouillés des monts qui environnent la plaine de Tripolitza. Arrivés au pied du versant méridional des collines, nous traversâmes un village incendié, au-delà duquel se trouve, au bord d'un ruisseau, un bois de chênes, où l'excès de la chaleur nous contraignit de nous reposer.

A mesure que nous avancions, la végétation devenait de plus en plus rare. Une montagne aride qui s'offrit tout-à-coup devant nos yeux

semblait, dans cet endroit, la borne qui séparait la nature vivante d'une terre frappée de mort et de stérilité. Montant et descendant encore, notre route ne fut plus que le lit desséché d'un torrent, obstrué par des saillies de rochers. Enfin, nous ne tardâmes pas à découvrir la plaine de Tripolitza, vaste étendue brûlée par les feux du soleil, sur laquelle étaient jetés çà et là des débris d'incendie et des restes épars d'habitations détruites. Un quart d'heure après parut à nos yeux la ville elle-même, et, tournant à droite sur le revers du mont Tricorfa, nous nous trouvâmes presque aussitôt dans le camp des Grecs.

CHAPITRE VI.

Position topographique de Tripolitza. — Situation du camp des Grecs. — Composition de leur armée. — Personnel des chefs qui la commandaient. — Digression sur les Maniotes. — Le prince Démétrius Ypsilanti.

Nous nous rendîmes au quartier du prince Ypsilanti à travers des flots de curieux, foulant presque aux pieds des têtes de Turcs éparses sur le sol, et qui remplissaient l'air d'une odeur infecte; mais il était allé visiter quelques ouvrages commencés par un Italien nommé Tassi, dont j'aurai l'occasion de parler encore.

Tripolitza, capitale du Péloponèse, et la ville la plus centrale de la péninsule, est bâtie à quelques milles de l'ancienne Mantinée, plus près encore des ruines de Tégée, et dans la plaine même où succomba sur ses lauriers le héros thébain. Elle est défendue par une muraille de quatorze pieds d'élévation, et flanquée de tours dont la plupart étaient armées de canons. Ces remparts, qui s'étendent sur un développement de dix-neuf cents toises, ont à peine vingt-huit pouces d'épaisseur dans leur partie supérieure;

mais cette épaisseur est doublée par un revêtement intérieur en maçonnerie, de neuf pieds de hauteur. La place est dominée par un petit fort auquel on a donné généreusement le nom de citadelle, et qui s'élève sur le bord et en dedans des murailles.

Vue des positions qu'occupait le camp des Grecs, Tripolitza, durant l'été, offre un contraste frappant avec la plaine immense et brûlée qui l'entoure. L'on voyait alors, dans les vides répandus dans son enceinte, des tentes nombreuses, dont la couleur verte se confondait avec celle des groupes d'arbres, du milieu desquels s'élançaient de hardis minarets et les dômes majestueux de ses mosquées.

Le camp des Grecs, assis sur le penchant des montagnes les plus rapprochées de la ville, était disposé en forme de croissant, et séparé d'elle par une distance d'environ neuf cents toises. Exposé aux feux du midi, l'aridité des rochers contre lesquels il était adossé y rendait plus ardente encore la chaleur excessive de la saison dans laquelle on se trouvait alors. Pas une source, pas un arbuste, pas un buisson, ni traces de la moindre végétation autour de ces tentes poudreuses.

En s'établissant devant Tripolitza, les Grecs

avaient rompu à sa naissance, à deux milles de leur camp, un conduit qui allait alimenter les fontaines de la ville : précaution assez superflue, car les puits y sont en abondance. Du moins s'ils l'eussent coupé dans la partie la plus rapprochée des positions qu'ils occupaient, ils se seraient évité la peine d'aller chercher l'eau à une aussi grande distance.

Il y avait un peu plus d'ordre devant Tripolitza qu'au camp de Patras, plus de concert dans les opérations, et le service des vivres surtout s'y faisait avec plus d'exactitude. Les chefs y trouvaient plus d'obéissance dans le soldat. Colocotroni se faisait remarquer entre tous par la discipline sévère qu'il maintenait parmi les siens; mais là, encore moins que devant Patras, nulle précaution pour les blessés, point de remèdes, d'instruments ni d'opérateurs.

L'armée des insurgés était divisée en quatre corps, sous les ordres de Colocotroni, Iatrako, Anagnostara, et Pierre Mavromichali, bey de Maïna. Celui du premier de ces capitaines était le plus nombreux; il s'élevait à deux mille cinq cents hommes, et occupait la gauche du camp. Iatrako tenait la droite avec seize cents soldats; et Anagnostara, avec mille hommes, était placé au centre. Enfin, Mavromichali, avec douze

ou quinze cents Maniotes, était campé sur des sommets élevés qui se trouvaient immédiatement derrière. Le prince Ypsilanti avait son quartier dans la partie occupée par Anagnostara. De l'autre côté de la plaine, trois cents hommes, commandés par le capitaine Manolaki de Prasto, gardaient l'entrée des défilés qui conduisent à Argos et à Napoli de Romanie : cent cinquante autres observaient la route de Léondari.

Ces forces réunies pouvaient s'élever à six ou sept mille hommes, mal armés en général, et entièrement dépourvus d'armes blanches, qu'ils redoutaient beaucoup dans les mains des Turcs, et si nécessaires avec des fusils sans baïonnettes. Leur artillerie consistait en une vieille pièce de bronze de dix-huit, dont la volée avait été emportée, deux de seize en fonte, deux caronades de douze, cinq ou six pièces de montagne, toutes montées d'une manière pitoyable; enfin, en trois mortiers apportés récemment de Malvoisie avec des peines incroyables et par des chemins affreux. L'un, de dix pouces, était en assez bon état; les deux autres étaient encloués et non montés.

C'était avec de pareils moyens que les Grecs avaient résolu de réduire un ennemi double en

nombre, aguerri, parfaitement armé, abrité par des murailles que défendaient soixante canons, et commandés par un chef intrépide. Ce chef, le kiaïa de Kourchid, était encore tellement redouté des Grecs, que je l'ai vu, à la tête de quarante chevaux, en chasser devant lui cinq ou six cents avec la plus grande facilité. Que quelque Grec d'académie, qui n'aurait point quitté Vienne ou Paris, n'aille point se récrier et m'accuser d'exagération : je sais qu'aujourd'hui le courage des insurgés a grandi avec la victoire, et que l'assurance des Turcs, leur confiance dans la supériorité native qu'ils s'attribuaient, a marché en sens inverse; mais alors il en était autrement. Afin de tirer parti de leur cavalerie, les assiégés faisaient leur possible pour engager une action en plaine; tandis que les Hellènes se bornaient à les harceler sans cesse dans leurs sorties, évitaient les affaires générales, les empêchaient de renouveler leurs vivres, et attendaient leur destruction du temps, des maladies et de la famine. Tel est le plan qui avait été suivi jusqu'au moment où nous arrivâmes.

Cependant il était possible que ce blocus durât long-temps encore, que des secours arrivassent aux Turcs; et bien des motifs impérieux

devaient faire souhaiter la chute de cette place avant les pluies de l'équinoxe, et surtout avant l'hiver (1); car la plaine de Tripolitza étant fort élevée, les montagnes qui l'entourent se couvrent de neige de très bonne heure, et les froids y sont aussi vifs dans cette saison que les chaleurs y sont insupportables en été.

Après avoir parlé de l'armée, de sa composition et de ses moyens, peut-être convient-il, avant de passer outre, de donner une idée du personnel des chefs qui la commandaient.

(1) Il était à craindre, si l'on ne s'en rendait pas maître avant que la rigueur de la saison n'en fît abandonner ou négliger le siége, qu'elle ne fût secourue à l'ouverture de la campagne suivante, et alors cette circonstance pouvait porter un coup mortel à l'insurrection. En s'en emparant au contraire, les Grecs devaient voir tomber en leur puissance le plus féroce comme le plus courageux de leurs ennemis, je veux parler du kiaïa-bey, ainsi que les Turcs les plus influents de la péninsule qui y avaient été convoqués au moment où la fermentation commença à se manifester en Morée, et qui s'y trouvaient renfermés. Sa chute devait porter un grand découragement dans les autres places, dont plusieurs y avaient leurs gouverneurs. Par sa position elle présentait le point le plus favorable à l'établissement d'un gouvernement dans le Péloponèse, et à la formation de quelques troupes régulières; enfin, l'on devait y trouver des fusils, des canons, et quatre-vingts millions de piastres (environ cinquante-deux millions de notre monnaie).

Colocotroni est né d'un père qui, après avoir tour à tour fait la guerre aux Turcs, et leur avoir prêté son bras pour expulser les Albanais de la Morée en 1770, avait fini par payer de sa vie sa longue résistance à l'oppression. Obligé lui-même de fuir pour se dérober à leur vengeance, il avait pris du service dans les troupes de sa nation, à la solde des puissances qui successivement occupèrent les Sept-Iles. On disait même qu'il avait fait partie du régiment macédonien de l'armée anglo-napolitaine qui assiégea Masséna dans Gênes. Depuis lors, revenu plusieurs fois dans le Péloponèse, il avait, à la tête de quelques bandes de kleftis, fait trembler les Turcs jusque dans les murailles de Tripolitza : et telle était la terreur du nom de Colocotroni, que l'on avait souvent acheté son éloignement avec des sommes considérables. Entré dans un régiment albanais à la solde de l'Angleterre, il y était parvenu jusqu'au grade de major, quand ce corps fut licencié. Lorsque l'insurrection des Grecs le rappela dans sa patrie, la réputation qu'il s'y était acquise réunit en peu de temps autour de lui sept à huit cents hommes, et l'on a vu que ce nombre s'était augmenté beaucoup encore.

Colocotroni, à qui l'on ne peut refuser une

intelligence naturelle de la guerre, est absolument illettré. Sa taille au-dessus de la moyenne, sa tenue négligée, sa physionomie sauvage, lui donnent un air dur et farouche. Il est âgé de cinquante ans ; sa santé et sa constitution sont à l'épreuve des plus rudes fatigues.

Iatrako, celui de ces chefs qui, après Colocotroni, avait réuni le plus de soldats devant Tripolitza, avait eu dès son enfance un goût particulier pour la médecine. Sans l'avoir jamais étudiée, une longue pratique de cette science lui avait acquis un certain savoir, et les Turcs le regardaient comme très habile : aussi jouissait-il, avant l'insurrection, de certains priviléges refusés aux autres raïas, entre autres de celui de porter des armes. Comme les rois et les chefs des temps héroïques, il pansait lui-même ses soldats blessés, et sa qualité de médecin lui en avait procuré plus que son courage, qui passait pour fort équivoque. Ses moyens militaires sont nuls ; son nom ne se rattache qu'à la prise de Tripolitza, et l'on n'a plus guère entendu parler de lui dans les affaires postérieures.

Le brave Anagnostara était le plus âgé de tous; mais, quoique sa tête ait blanchi dans une guerre presque continuelle contre les oppresseurs de sa patrie, qu'il ait battu quarante ans les gor-

ges et les montagnes de l'Élide et de l'Arcadie, sa vigueur et son activité sont encore extraordinaires. Vainement les pachas qui gouvernèrent successivement la Morée pendant ce long intervalle avaient employé tour à tour la ruse, la force ou la séduction pour l'exterminer ou le réduire, il dédaigna toujours leurs offres et déjoua leurs projets. De tous ces chefs irréguliers, Anagnostara s'est montré en tout temps le plus disposé à reconnaître l'autorité soit d'Ypsilanti, soit du gouvernement qui lui a succédé; et les officiers étrangers que le désir de combattre pour la liberté des Grecs a fait quitter leur patrie se rappelleront toujours avec reconnaissance sa conduite à leur égard.

Il me reste à parler de Mavromichali, bey des Maniotes. Mais les Maniotes eux-mêmes réclament une courte digression. Sujet depuis long-temps des récits les plus contradictoires; présentée, par les uns, comme la fidèle et belliqueuse conservatrice du feu de la liberté dans la Grèce asservie; par les autres, comme un ramas de brigands, âpres à la curée bien plus que hardis au combat, cette peuplade attend peut-être encore une appréciation impartiale de son caractère, de ses mœurs et de son origine. Son origine surtout est loin d'être suffisamment con-

statée ; et l'on se demande quelquefois, par exemple, si le vol, qui, chez les Maniotes, semble une passion inhérente à leur nature, est pratiqué par eux comme une tradition de la fière Lacédémone, dont ils se prétendent les enfants; ou bien si, tout-à-fait indignes de cette noble descendance, ils ne sont voleurs que par pauvreté, situation ou habitude.

Je n'ai point la prétention de vouloir résoudre ici la question difficile de la filiation des Maniotes; et, avant d'émettre mon opinion sur leur caractère, et sur les causes auxquelles je pense que l'on doit attribuer l'espèce d'indépendance dont ils ont joui jusqu'à ce jour, je citerai sur leur compte quelques réflexions de l'auteur le plus moderne qui ait écrit sur la Grèce et sur les Grecs.

« On a donné, dit M. Pouqueville dans son » Voyage en Grèce (1), trop d'importance aux » Maniotes; et moi-même j'ai été induit en er- » reur lorsque je vantais leur bravoure. Cathe- » rine II les avait bien mieux appréciés, lors- » qu'elle écrivait à Voltaire que les guerriers de » Léonidas n'existaient plus dans les vallées du » Taygète ; et M. de Châteaubriand a dit depuis, » à bon droit, *qu'il ne pouvait reconnaître dans*

(1) Tome V, pag. 173, 174 et 175.

» *ces pirates les vertueux héritiers de la liberté* » *de Lacédémone*... Le Maniote, comme le La- » cédémonien, est sombre, astucieux, délié et » fourbe. Personne ne s'entend mieux que lui » à négocier dans le sens de ses intérêts, qu'il » suit avec d'autant plus de ténacité qu'il n'est » jamais distrait de sa pensée dominante par » des mouvements propres aux âmes nobles et » généreuses. Rapportant tout à ses vues, il ne » vit que par lui et pour lui seul. *Il rit du mé-* » *pris;* il aime qu'on le croie ignorant, afin de » mieux tromper par les dehors de la simplicité, » qui masquent sa pénétration habituelle. *Aussi* » *traître que lâche*, il porte ses coups dans l'obs- » curité; et, s'il combat en plein jour, il est, » comme le soldat d'Horace, *brave quand il a* » *perdu sa bourse, et lâche dès qu'il l'a retrou-* » *vée.* C'est pour le butin qu'il se bat, et pres- » que toujours retranché au milieu des rochers » ou au fond de quelque embuscade dans la- » quelle il ne craint pas d'être tourné. Farouche » et avide, le Maniote n'est sobre que par ava- » rice ou par nécessité. Sévère envers le sexe, » dissolu dans ses mœurs, fanatique et irréli- » gieux, une telle espèce ne peut inspirer qu'un » sentiment de commisération à l'observateur, » qui voit à quel excès de misère l'absence de

» morale et le manque de civilisation peuvent » rabaisser les hommes. »

Quoique à beaucoup d'égards cette peinture des Éleuthéro-Laconiens de nos jours soit d'une grande vérité, l'on ne peut néanmoins s'empêcher de la trouver un peu sévère dans quelques uns de ses détails.

D'autres, comme il arrive dans ces sortes d'appréciations morales de peuples insuffisamment observés, sont tombés dans l'excès contraire, c'est-à-dire dans l'exagération de la bienveillance. Le plus remarquable entre ces derniers est l'auteur de l'*Anarchie de Pologne*. Dans cet ouvrage si justement estimé, Rhulières, discutant la descendance prétendue des Maniotes, n'hésite pas à trancher nettement cette question. Il les fait remonter aux ennemis conjurés de Lacédémone et non pas à ses habitants; c'est-à-dire aux Messéniens proscrits et en grande partie exterminés par les Spartiates. Ce n'est pas qu'il n'assure ensuite que, dans les diverses subversions de l'empire grec, et surtout quand les Turcs subjuguèrent le Péloponèse, une partie de ce qui restait des Lacédémoniens se retira successivement dans les montagnes du Taygète. Ainsi les rochers et les cavernes qui, autrefois, avaient

été le rempart de leurs ennemis et le refuge de leurs esclaves, seraient devenus l'asile de leur propre indépendance.

Au reste, l'écrivain que je cite, tout en convenant que le vol ne passe, parmi les Maniotes, que pour un jeu d'adresse qui n'est réprimé par aucune punition ni flétri par aucune infamie, fait une remarque qu'il est nécessaire d'admettre pour être juste à leur égard; c'est que plusieurs des imputations odieuses dont on a noirci ces Grecs indépendants doivent tomber particulièrement sur l'une de leurs tribus qui habite le cap Ténare, et que l'on appelle, non pas *Cavacougni*, comme l'écrit cet auteur, mais *Cacovouniotes* (mauvais montagnards). « Mahomet II, ajoute-t-il, qui venait de renverser » deux empires, qui avait subjugué douze royaumes et pris deux cents villes principales, ce » conquérant, qui fit trembler la Grèce entière, n'osa pas attaquer les Maniotes. »

Si ces montagnards n'ont point subi au même degré que les autres Grecs le joug de la conquête, je suis loin de penser qu'ils le doivent à une bravoure plus grande que celle du reste des Moraïtes; et les événements de la guerre actuelle sont loin d'offrir quelques particularités propres à favoriser cette opinion. La nature des

lieux habités par les uns et les autres me paraît expliquer beaucoup plus clairement la différence de leur destinée. Les premiers, défendus par des montagnes inaccessibles et des localités admirablement disposées pour favoriser une guerre de surprises et d'embûches, ont dû à la fois l'indépendance dont ils ont joui à l'âpreté de leur contrée et au mépris du conquérant pour leurs rochers : aussi n'ont-ils connu de la domination turque qu'une sorte de suzeraineté lointaine et douce, et que satisfaisait un simple tribut annuel. Ni moins braves ni mieux disposés qu'eux à porter le joug du despotisme, les autres Grecs du Péloponèse l'ont subi dans toute son horreur, parceque leur sol, d'une fertilité admirable, offrait incessamment à la rapacité de leurs tyrans des produits aussi riches qu'aisés à recueillir, à raison de la facilité des communications.

L'on pourra achever de se former une idée du caractère des Maniotes, d'après certaines particularités à leur sujet contenues dans la suite de ces Mémoires.

Vêtus autrement (1) que le reste des Grecs,

(1) Ils portent une casaque de laine blanche grossière tombant jusqu'aux genoux, de larges culottes de la même étoffe,

peu estimés d'eux (1), de mœurs différentes, ces montagnards formeront toujours, dans la Grèce libre, une peuplade particulière qui causera long-temps des tracasseries au gouvernement.

Pierre Mavromichali leur chef, qui n'hésita pas, comme l'on a vu, à lever l'étendard de l'insurrection, à la première nouvelle du soulèvement de Calavryta, et qui même prit à Calamata l'initiative pour invoquer l'assistance des puissances chrétiennes en faveur des Grecs, est âgé d'environ cinquante ans, et d'un caractère pourtant fort apathique. Son frère, le brave Kiriakouli (2), lui servait de lieutenant devant Tripolitza. L'un et l'autre sont issus du fameux Jovanni Mavromichali, qui se rendit si célèbre dans les affaires de 1770 (3).

En acceptant l'investiture des fonctions de

et de la forme de celles des insulaires : leur tête est entourée d'un chiffon de toile qui leur sert de turban.

(1) Ils mêlent au cri de ζήτω ἡ ἐλευθερία (vive la liberté), celui de ζήτω ἡ κλεφτουριά (vive la *klefierie*), qui a la même consonnance.

(2) Ce chef était assez singulier dans ses formes : entre autres bizarreries qui lui étaient particulières, il portait d'énormes moustaches liées derrière la tête avec une double boucle dont il formait une large rosette.

(3) Introduct., pag. 161.

bey de Maïna, Mavromichali avait été obligé d'envoyer, comme garant de sa fidélité, l'un de ses fils dans la capitale de l'empire; mais, dès le principe des troubles de la Valachie, ce jeune homme avait été assez heureux pour s'évader et regagner la Morée. Un second se trouvait, ainsi que je l'ai dit, renfermé dans Tripolitza avec les autres principaux Grecs qui s'y étaient rendus sur l'invitation du caïmacan.

Tels étaient les chefs et les troupes formant le blocus de Tripolitza. La garnison de cette ville était forte d'environ neuf à dix mille hommes, au premier rang desquels il faut placer quinze cents Albanais, Guègues ou Toxides, commandés par Elmaz-aga, mille Asiatiques, et une centaine de canonniers constantinopolitains. Ces deux mille six cents hommes faisaient partie des troupes venues d'Épire sous la conduite du kiaïa : le reste était de Tripolitza même, de Bardouni, Léondari, et autres lieux environnants. Ces derniers, ayant tous leurs familles dans la place, devaient être déterminés par les motifs les plus puissants à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La population de la ville, en y comprenant les soldats, s'élevait, au commencement du siége, à trente-quatre mille âmes.

Les Grecs, établis depuis près de deux mois

devant cette place, n'avaient encore remporté que des avantages trop peu décisifs pour que l'on pût en déduire l'époque de sa chute. Malgré la défaite qu'ils avaient essuyée à Valtetzi, leurs ennemis avaient conservé toute leur audace jusqu'au moment où ils apprirent la chute de Napoli de Malvoisie, dont on eut soin de les instruire. Ce qui redoubla surtout l'effet décourageant de cette nouvelle, ce fut sa coïncidence avec un échec qu'ils venaient d'éprouver lorsque nous arrivâmes au camp.

Le redoutable kiaïa était sorti lui-même, à la tête d'un parti considérable de cavalerie et suivi d'un grand nombre de bêtes de somme, pour aller rançonner un petit village situé à une heure et demie de la ville, au pied des montagnes coupées par le défilé de Kaki-Scala. Les paysans, qui se livraient à leurs travaux avec sécurité, prirent aussitôt l'épouvante et gagnèrent les hauteurs. Le capitaine Manolaki, chargé de la défense du passage, averti par eux de la présence des Turcs, se mit aussitôt en mouvement pour les attaquer. Ce Grec intrépide, profitant habilement de l'avantage d'un terrain où la cavalerie ennemie ne pouvait manœuvrer, tomba sur elle avec fureur. Cependant, malgré la vivacité de son attaque, les Turcs ne se déban-

dèrent pas ; ils commençaient même à opérer leur retraite en bon ordre, emportant les blés dont ils s'étaient emparés, lorsque Colocotroni se présenta avec cinq cents hommes qu'il avait amenés du camp. Son arrivée les mit en pleine déroute. Après une courte et faible résistance, le kiaïa fut contraint d'abandonner toutes ses bêtes de somme, et cent des siens restèrent sur le champ de bataille. Les villageois, qui s'étaient réfugiés sur les montagnes, en descendirent pour se mettre aussi à sa poursuite quand ils le virent battu ; mais des troupes nombreuses sorties de la place vinrent, fort heureusement pour lui, protéger sa rentrée, et préserver cet homme si formidable de la perte totale de sa réputation militaire. C'était déjà la seconde fois que les Grecs l'avaient mesuré ; et dès ce moment, quoique encore redouté, il cessa de leur paraître invincible. Colocotroni rentra au camp précédé du trophée sanglant de sa victoire, c'est-à-dire des cent têtes des musulmans qui avaient été tués, et suivi des bêtes de somme qu'il avait enlevées.

Depuis ce combat les assiégés ne hasardèrent plus de promenades aussi lointaines : il leur resta même à peine la faculté de faire paître leurs chevaux dans la partie de la plaine oppo-

sée au camp des Grecs. Une herbe rare et desséchée était encore pour eux une ressource précieuse dont ils ne tardèrent pas à être privés, comme on le verra bientôt.

Les Turcs auraient bien voulu éviter les longueurs et les misères d'un siége au prix d'une affaire décisive; mais les Grecs ne perdaient jamais de vue le pied des montagnes, seul théâtre convenable à leur manière de guerroyer. Il en résultait que les uns et les autres se bornaient à tirailler la plus grande partie du jour, sans perte grave d'aucun côté. Cependant une sorte de supériorité avait fini par se prononcer du côté des Grecs : ils prenaient toujours quelques traînards qu'ils massacraient impitoyablement, et pour les têtes desquels ils recevaient une prime de trois piastres (deux francs).

Une demi-heure s'était écoulée depuis que nous étions au camp, lorsque, le prince y étant rentré, nous nous rendîmes auprès de lui. Arrivés dans un réduit en pierres sèches de neuf pieds carrés, et dont l'entrée était si basse qu'il avait fallu nous incliner presque jusqu'à terre pour y pénétrer, nous trouvâmes le prince Démétrius assis sur quelques planches recouvertes d'un tapis qui lui servaient ordinairement de lit. Il portait des épaulettes de colonel en or,

une polonaise noire, et sa tête était couverte d'un bonnet de la même couleur, garni d'une plaque en argent, sur laquelle se lisait cette inscription, ΕΛΕΥΘΕΡΙΑ Η ΘΑΝΑΤΟΣ (la liberté ou la mort), au-dessous d'une tête de mort et de deux os en sautoir.

Il nous reçut avec ce froid embarras qu'auront probablement remarqué tous ceux qui l'ont vu, et qui contrastait alors singulièrement avec les manières aisées et gracieuses de Mavrocordato qui nous présentait à lui. Ce n'était point l'expression de la hauteur, mais le fâcheux effet d'une timidité naturelle : timidité à laquelle contribue sans doute la conscience d'un physique peu avantageux, et d'un défaut remarquable dans l'organe de la prononciation. En effet, la nature a refusé au prince Ypsilanti le don, si précieux aux yeux de la multitude, des grâces extérieures, cette bonne mine qui, suivant Montaigne, est *une pièce de si grande recommandation au commerce des hommes*. Sa taille n'arrive pas à cinq pieds, son corps et ses membres sont grêles, sa tête est dégarnie de cheveux ; et tout cet ensemble lui donne un air d'âge avancé, quoiqu'il ait à peine, aujourd'hui, atteint sa trentième année. Cependant, malgré la délicatesse apparente de sa

constitution, il supportait admirablement les fatigues du genre de vie qu'il avait embrassé. L'âme en lui soutenait le corps, et l'on ne peut pas plus lui refuser beaucoup de courage personnel que les qualités aimables qui distinguent un homme dans la vie privée. L'égalité de son humeur et sa patience sont à toute épreuve. Il parle plusieurs langues, et particulièrement le français. Mais le fardeau dont il s'était chargé, ou, pour mieux dire, que son frère lui avait imposé, était hors de proportion avec ses forces. Il ne possédait ni cet art de manier et de conduire les hommes, ni cette chaleur communicative et éloquente par laquelle on les entraîne, avantages si nécessaires en révolution. Sa débonnaireté dégénérait en faiblesse, sans le rendre aucunement propre à concilier des intérêts opposés; et il n'a déployé aucune fermeté dans ces moments de crise, où l'élan d'une volonté forte et puissante doit commander aux hésitations, vaincre les résistances. Il a répondu souvent à ceux qui lui ont conseillé des mesures énergiques, qu'il aimerait mieux passer sa vie dans l'état de simple particulier, que d'arriver à un pouvoir quelconque en répandant le sang d'aucun de ses compatriotes : comme si, en temps de révolution, désirer des commandements et

du pouvoir sans verser de sang, n'était pas vouloir ce qui implique contradiction.

Ypsilanti avait fait la campagne de France en qualité de capitaine à l'état-major de l'armée russe, quoiqu'il n'eût alors que dix-neuf ans; ce qui lui avait donné une légère teinture de l'art de la guerre. Il séjourna quelque temps à Paris, et il parle de cette ville avec plaisir et regret : les Français ont toujours été accueillis par lui avec une préférence toute particulière. Avec son caractère et les obstacles qu'il rencontra, il n'était guère possible qu'il fît davantage; d'ailleurs l'échec de son frère en Valachie n'a pas peu contribué à le discréditer en Grèce. Sans ce malheur, il aurait peut-être pu conserver encore la direction suprême des affaires, surtout s'il avait su profiter de l'affection du peuple et des soldats. L'on a vu qu'ils se montrèrent alarmés au dernier point, lorsque, mécontent de l'assemblée de Vervéna, il voulut quitter le Péloponèse. Alors il fut tout-puissant pendant un instant; mais il manqua cette occasion de s'affermir. Elle se représenta un peu plus tard; il ne la saisit point encore, et la fortune dépitée le laissa bientôt retomber dans la nullité dont elle avait voulu le tirer.

On a reproché à Ypsilanti de s'être trop ex-

clusivement entouré de quelques uns de ses compatriotes sans moyens comme sans capacité. Il serait injuste cependant d'admettre trop rigoureusement cette allégation ; et le diacre Vamva (1), son principal secrétaire, mérite, sous bien des rapports, d'en être excepté. Ses aides-de-camp (ou adjudants, ainsi les nommait-on) étaient au nombre de cinq : MM. Sala, Anagnostopoulos, Antonopoulos, Orfano et Vlasto (2) ; noms inconnus, et que rien ne recommandait à la considération de leurs compatriotes.

(1) Cet ecclésiastique, âgé de 40 ans, est fort instruit. Il a séjourné plusieurs années à Paris, et se trouvait à la tête du collége de Chio, sa patrie, au moment où l'insurrection éclata. Renonçant aussitôt, malgré la faiblesse de sa santé, aux tranquilles habitudes de son état, ainsi qu'aux goûts d'un caractère pacifique et ami de la retraite, pour la vie tumultueuse des camps et le spectacle du carnage, il avait rejoint Ypsilanti à Hydra, et s'était attaché à sa personne.

(2) Il faut distinguer pourtant le jeune Vlasto, qui appartenait à l'une des premières familles de l'île de Chio établie à Vienne, mais que son âge empêchait encore d'être d'une grande utilité à sa cause.

CHAPITRE VII.

L'Italien Tassi. — Commencement de bombardement. — Affaire du 5 septembre. — Arrivée de M. Thomas Gordon et d'autres étrangers. — Séparation de l'assemblée de Saracova. — Départ de Mavrocordato et de Cantacuzène.

Les Grecs fondaient de grandes espérances sur les mortiers apportés de Malvoisie : ils se figuraient les effets de cette arme tellement terribles, qu'ils ne doutaient nullement qu'une centaine de bombes ne réduisissent Tripolitza à capituler. Cependant personne encore n'avait pu en faire usage, lorsque le nommé Tassi se présenta au camp des Hellènes. Cet aventurier né à Plaisance, et depuis plusieurs années établi à Smyrne, s'y était ruiné par des spéculations hasardées. Plongé dans une misère profonde au moment où l'insurrection éclata, il vint audacieusement se donner pour officier du génie. Il affectait de l'importance dans les manières, et se disait mystérieusement envoyé par des personnages de haute distinction comme leur agent secret, chargé par eux d'observer et de rendre compte ; assurant que, d'après son

rapport, chacun de ses puissants patrons s'empresserait de venir au secours des insurgés. Ces demi-confidences étaient entremêlées des noms de *Castlereagh, Metternich, Capo-d'Istria,* etc., qu'il laissait échapper comme au hasard. Il fallait sans doute que les Grecs, et le prince Ypsilanti lui-même, fussent bien aveuglés pour se prendre aux impostures de cet aventurier. Malgré l'assurance avec laquelle il les débitait, il est inconcevable que son ignorance n'eût été remarquée de personne. Mais le jour de notre entrée au camp, l'impéritie de cet homme fut reconnue d'une manière qui manqua lui être funeste.

Ayant appris notre arrivée, il était venu nous visiter. La manière plus qu'incorrecte dont il s'exprimait dans sa propre langue nous donna d'abord la mesure de ses prétendues connaissances; et nous conclûmes qu'il n'était qu'un intrigant de la dernière classe, cherchant à se rehausser par le prestige des grands noms dont il assaisonnait sa conversation. Devant, dans la soirée même, lancer pour la première fois quelques bombes, il me pria de descendre avec lui dans un ouvrage qu'il avait fait élever au pied de la montagne, à l'énorme distance de sept cents toises de la place. Nous l'accom-

pagnâmes M. B..... et moi, précédés et suivis de soldats qui paraissaient témoigner beaucoup de déférence pour M. *l'ingénieur en chef* (ἀρχιμηχανικὸς), titre pompeux que Tassi avait pris ou s'était fait donner.

Arrivés dans cette redoute de construction singulière, et lorsque nous eûmes vu ses apprêts, nous l'engageâmes vivement à différer son épreuve, et nous l'obligeâmes même de convenir qu'il n'avait aucune idée du travail dont il s'était chargé. Dès lors, une perplexité à la fois pitoyable et risible s'empara de lui : il savait que les Grecs, dans l'espoir d'un spectacle nouveau pour eux, étaient tous assis sur les hauteurs environnantes, et que Mavrocordato, Ypsilanti, et Cantacuzène revenu depuis peu de Malvoisie, attendaient avec impatience le départ de la première bombe. Enfin, malgré nos observations, Tassi, entièrement égaré, s'obstina à courir les risques de sa téméraire entreprise. On met le feu : une sourde détonation nous annonce que l'explosion ne s'est pas faite naturellement, et que le mortier s'est brisé.

Tassi se représenta alors les suites que pouvait avoir son imprudence. Il avait privé les Grecs de l'une des principales ressources sur lesquelles ils comptaient pour la réduction de la

place. Le mortier détruit était le meilleur : les deux autres, vieil héritage des Vénitiens, extrêmement mauvais, étaient d'ailleurs encloués, comme je l'ai déjà dit. Nous arrivâmes à notre tente, à travers un silence ou des murmures désapprobateurs excités par une grande espérance déçue. Le redoutable mot κατάσκοπος (espion), précurseur ordinaire d'une explosion de fureur et de vengeance, s'était fait entendre ; et probablement notre présence seule servit alors de sauvegarde au malheureux charlatan. Il n'osait plus paraître devant Ypsilanti, et craignait surtout la colère de Colocotroni, qui n'avait jamais partagé la confiance générale dans les talents de cet aventurier.

Cependant le prince, ayant appris que j'avais assisté à la mésaventure de Tassi, me demanda à quelle cause on devait l'attribuer. Craignant que ma réponse ne fût l'arrêt de l'Italien, je m'efforçai de faire valoir quelques motifs d'excuse en sa faveur ; mais je connaissais peu encore le caractère d'Ypsilanti, car deux jours après il le fit évader sans bruit. Invité par lui à continuer ce travail, commencé sous de si tristes auspices, et voyant l'insuffisance des moyens mis à ma disposition, j'éprouvais une extrême répugnance à me charger de cette tâ-

che malencontreuse; mais il insista d'une manière si pressante que je fus en quelque sorte forcé de me rendre. Ce ne fut pourtant qu'à deux conditions : la première, qu'il serait fait part aux capitaines grecs des justes sujets de crainte que devait inspirer le mauvais état des deux mortiers restants; car ils pouvaient avoir le même sort que le premier, sans qu'il y eût pareille impéritie de ma part : la seconde, que Mavrocordato trouverait bon que je fusse employé à ce siége. Je devais cette marque de déférence aux égards particuliers, je puis dire même à l'amitié qu'il m'avait témoignée, depuis que j'avais avec lui quitté la France, sachant surtout qu'il était sur le point de repartir pour l'Étolie.

Convoqués dans la tente d'Ypsilanti, les principaux chefs délibérèrent donc sur ce *grave* sujet. La discussion fut longue, et l'on décida qu'il valait autant que les mortiers crevassent que de rester inutiles. Quant à la difficulté relative au consentement de Mavrocordato, elle fut levée par son acquiescement au vœu d'Ypsilanti; à quoi il eut l'attention d'ajouter qu'il me priait de l'aller rejoindre aussitôt que ma nouvelle situation cesserait de me convenir.

Entre le camp et la place se trouvaient trois

éminences, dernières ondulations du Ménale dans la plaine, placées de telle manière qu'il semblait que cette malheureuse cité eût été bâtie dans ce lieu pour être un jour la proie de l'artillerie ; mais la nôtre était bien peu redoutable. Quoi qu'il en soit, afin d'en tirer le meilleur parti possible, après avoir examiné avec soin ces divers monticules, je me déterminai à établir sur l'un d'eux, éloigné à peine de deux cents toises des murailles, une batterie composée de nos mortiers et de quelques canons.

J'avais fait commencer cet ouvrage par un nombre considérable de travailleurs, lorsqu'un coup de fusil de rempart étant venu mal à propos tuer l'un d'entre eux, les autres parûrent singulièrement refroidis ; et, bientôt après, ayant trouvé le roc, leur constance échoua contre ce nouvel obstacle. Ce n'était cependant qu'une pierre très friable, et qui s'enlevait avec facilité par larges dalles d'un ou deux pouces d'épaisseur ; mais ils saisirent ce prétexte pour ne pas rester plus long-temps exposés au feu de la place, et ni prières, ni menaces, ni mauvais traitements, ne purent les retenir davantage. Obligé de modifier mon projet, je me bornai à pratiquer au sommet du mamelon une excavation carrée de cinq pieds de profondeur

sur quatre toises de surface, et dans laquelle on pénétrait par un chemin couvert opposé à la ville. Ainsi les flancs mêmes de l'éminence formaient l'épaulement de cette redoute d'invention nouvelle, très propre d'ailleurs à servir d'abri contre le feu de l'ennemi, mais peu susceptible de défense.

On avaît mis à ma disposition, outre deux jeunes interprètes (MM. Prassakaki de Chio et Démétrius M.... de Vostitza), un charpentier assez entendu et un forgeron des plus ignorants. Enfin quelques marins des îles de Zante, Céphalonie et Sainte-Maure, s'étaient présentés pour faire le service de canonniers. J'avais fait désenclouer, non sans peine, les deux mortiers, et préparé, avec des fatigues infinies (1), ce qui

(1) Les moindres détails présentaient les plus grandes difficultés; et la confection de telle chose indispensable qui aurait à peine demandé une heure de travail dans une salle d'artifice, et avec les instruments nécessaires, exigeait, pour l'avoir très imparfaite encore, des journées entières. Par exemple, comme il n'y a pas un seul tourneur dans tout le Péloponèse, et peut-être dans la Grèce entière, j'étais obligé de faire fabriquer avec un ciseau ou un couteau mes fusées à bombe, et de les forer avec un fer rouge. Avec ce procédé, aussi long que pénible, il était presque impossible que le canal suivît exactement l'axe de la fusée, et il arrivait de là qu'elles se brisaient à chaque instant sous l'effort de la composition. Je

m'était encore nécessaire pour commencer ce tant désiré bombardement, dont j'étais fort loin

suppléais par de mauvais tafia à l'eau-de-vie ou à l'alcool dont on se sert communément pour la fabrication des étoupilles, et j'étais obligé d'exécuter moi-même ces ennuyeuses manipulations.

L'un des mortiers, d'un fort gros calibre, était rempli de soufflures, et un long usage avait produit de tels éraflements dans la paroi inférieure du fond de l'âme, qu'il avait quatorze lignes de diamètre de plus dans cette partie que vers la volée. Je les fis monter l'un et l'autre avec un travail inouï sur des affûts, ou plutôt sur de grossiers assemblages de pièces de bois réunies par des liens de fer. Mais quoique je me fusse attaché surtout à donner de la pesanteur à ces masses informes, à chaque coup elles étaient jetées à plusieurs pas de distance; et l'on ne pouvait les rétablir sur les plates-formes qu'avec le secours d'une infinité de bras : bientôt enfin je m'aperçus que ces affûts étaient hors d'état de résister à la violence des commotions. J'envoyai chercher alors, par un nombre considérable d'hommes, et à une grande distance dans les montagnes, d'énormes troncs d'arbres que je fis équarrir imparfaitement, et dans lesquels on creusa des lits où je plaçai ces mortiers, sous un angle qui pouvait varier de 39 à 44 degrés. J'avais eu soin, pour n'en pas diminuer le poids, de laisser déborder à chaque extrémité un volume de bois considérable, et d'entourer la masse entière de larges bandes de fer. Avec ces précautions, et beaucoup d'autres dont le détail serait trop long et trop fastidieux pour le lecteur, je finis par obtenir jusqu'à la fin des résultats satisfaisants, et j'employai tous les projectiles qui avaient été mis à ma disposition.

toutefois d'attendre les grands résultats qu'en espéraient les Grecs. J'entrevoyais néanmoins des motifs d'encouragement dans ces travaux. J'avais compris, dès mon arrivée, que l'artillerie et le génie étaient les armes dans lesquelles un étranger pouvait servir les Grecs avec le plus d'efficacité, et j'avais à cœur de réhabiliter les Francs (1), que l'aventure de Tassi avait discrédités aux yeux de ces hommes simples, aussi prompts aux mauvaises qu'aux bonnes impressions.

Après plusieurs épreuves, j'eus enfin la satisfaction d'obtenir des résultats qui me dédommagèrent de mes soins. Les Grecs étaient transportés : j'étais entouré, assailli de leur empressement et de leur curiosité. De bruyantes acclamations accompagnaient les projectiles dans leur course lumineuse, et ces acclamations, redoublant au moment de l'explosion, faisaient retentir longuement les échos du Ménale.

Cependant il était à craindre que l'ennemi ne nous enlevât ces précieux mortiers que l'on gardait assez négligemment; car de cent cinquante

(1) On sait que, dans le Levant, on confond à peu près, sous la dénomination générale de *Francs*, tous les Européens qui ne sont pas sujets du sultan.

hommes que l'on envoyait chaque nuit pour veiller à leur conservation, il était rare que l'aurore en trouvât un seul à son poste. Beaucoup plus rapprochés de la ville que des quartiers des assiégeants, ils craignaient d'être surpris avant de se voir secourus par les leurs. Après des représentations réitérées de ma part, l'on prit des mesures efficaces pour soustraire cette importante partie de notre matériel aux tentatives de l'ennemi. Les trois monticules dont j'ai parlé, partant à peu près de deux cents toises du centre du camp, se dirigeaient, en suivant une ligne oblique, vers l'extrémité de la place à laquelle est adossée la citadelle. La batterie de mortiers occupait celui du centre. Un autre, très voisin de la muraille, était garanti du feu de l'ennemi par un rempart naturel de petits rochers, derrière lequel on établit huit cents des hommes d'Iatrako avec deux canons de campagne. Ils s'y maintinrent jusqu'à la fin du siége. Ils pouvaient de là, sans courir aucun risque, tirer dans les embrasures de la citadelle, à hauteur de laquelle ils se trouvaient, et jusque dans les rues d'une partie de la ville (1).

(1) Il s'engagea dès leur arrivée, et presque sans inter-

La première éminence, c'est-à-dire la plus rapprochée du camp, fut également occupée, et défendue par deux canons. Ainsi se prolongeait, jusque sous les remparts de l'ennemi, une chaîne de postes qui pouvaient se prêter un mutuel appui. Les Turcs firent à peine quelques démonstrations pour s'en emparer; l'avantage de ces positions leur en imposa sans doute, et quelques boulets suffirent pour les y faire renoncer.

Le 5 septembre, cinq ou six cents Grecs, encouragés par une sorte d'inertie dans laquelle les assiégés semblaient plongés depuis quelques jours, s'approchèrent si près de la ville du côté opposé à la citadelle, qu'ils parvinrent à se loger, en face de l'une des portes, dans les restes de quelques maisons incendiées. Ils s'y maintenaient depuis deux heures, malgré le feu des remparts, lorsque les Turcs firent sor-

ruption, une autre sorte d'hostilité : lutte continue de sarcasmes et d'injures que les assiégeants et les assiégés pouvaient échanger avec facilité, se trouvant à portée de la voix. Dès qu'une barrette dépassait le rocher ou un turban la muraille, une grêle de balles l'obligeait à disparaître. Mais il arrivait souvent qu'une de ces coiffures, élevée à l'extrémité d'un bâton, provoquait une explosion de coups de fusil, et cette déception excitait toujours les huées et la gaieté de celui des deux partis qui trompait l'autre.

tir, par une autre issue, un parti de cavalerie dans l'intention de leur couper la retraite. Les Grecs alors se retirèrent en désordre ; mais plusieurs d'entre eux tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et un assez grand nombre fut blessé (1). C'est dans cette occasion que le brave de la Villasse donna les premières preuves de cette brillante valeur qui lui a concilié l'estime et l'affection de tous les Grecs.

(1) Je remarquerai encore ici, à l'honneur des soldats grecs, qu'ils se battaient alors sans solde, sans chirurgiens, sans ambulances, sans médicaments, enfin sans espoir de secours pour eux ou leurs familles s'ils venaient à être estropiés ou tués.

J'ai vu, dans l'affaire dont je viens de parler, un jeune Grec albanais atteint, entre la tempe et l'oreille droite, d'un coup de feu dont la balle sortit par l'œil gauche. Un empirique, couvert de haillons, dépourvu d'instruments, de remèdes et de connaissances, détacha avec des ciseaux cet œil qui tenait encore, et passa un énorme séton dans cette hideuse blessure. Le malade n'eut pas un instant la fièvre, et guérit en peu de temps; seulement l'œil qui lui restait ayant été lésé intérieurement, il devint presque aveugle. Cependant le charlatan attribua à sa science cette cure merveilleuse, qui n'était probablement que le bienfait d'une grande jeunesse, d'un sang très pur et d'une excellente constitution; et sa réputation s'en accrut au point que je le rencontrai six mois après dans Argos, élégamment vêtu, monté sur un superbe cheval de Syrie, et suivi d'un nombreux domestique.

Quelques jours après cette affaire nous vîmes arriver au camp M. Thomas Gordon, avec plusieurs Français, Anglais, et Grecs, parmi lesquels se trouvaient MM. Robertson, P..... ancien capitaine de lanciers, Kutsowski, médecin, Voutier, sorti récemment de la marine royale française où il servait en qualité d'élève, Francopoulos, Tipaldo, Rhodius, etc., etc. Cet estimable Anglais avait frété à Marseille un bâtiment sur lequel tous ces étrangers, et les Grecs venus dans cette ville pour y chercher une occasion de rentrer dans leur patrie, avaient trouvé passage. Il apportait en présent aux Hellènes trois obusiers neufs et six cents fusils de modèle français.

Le prince Ypsilanti témoigna à M. Gordon une vive reconnaissance pour sa démarche et ses généreux sacrifices, et les principaux chefs de l'armée s'empressèrent de venir le remercier d'un si noble dévouement à leur cause. L'arrivée de ces messieurs me fit à moi-même beaucoup de plaisir : j'y trouvais le double avantage d'une société agréable et d'un soulagement dans mes travaux. M. Robertson surtout fut d'une utilité particulière : il avait apporté quelques instruments de mathématiques; et, dès le lendemain de son arrivée, il fabriqua un quart-

Durant le jour il n'y avait ni gardes ni postes avancés : chacun pouvait s'approcher des murailles autant que l'ennemi le lui permettait. Il arrivait souvent que les musulmans voyant quelques Grecs s'approcher avec précaution des remparts, sortaient en petit nombre de leur côté, pour ne pas les effrayer, et, après s'être réciproquement promis de ne se faire aucun mal, ils s'asseyaient sur deux lignes, et commençaient de longues conversations en fumant la pipe. Ces singulières conférences avaient ordinairement lieu à une heure où la chaleur était excessive, car alors on ne se battait presque jamais. Ce fut en vain qu'on voulut empêcher ces rapprochements; ils devinrent de jour en jour plus fréquents. Il n'était pas rare pourtant de les voir finir d'une manière tragique, et ordinairement au désavantage de ceux qui se trouvaient les plus éloignés des leurs. De ces rapports presque journaliers naquirent de scandaleux marchés, qui pouvaient prolonger la défense des assiégés. Les Maniotes en avaient donné l'exemple, et, comme ils aiment encore mieux l'argent qu'ils ne détestent les Turcs, ils en vinrent quelquefois au point d'établir de véritables bazars en plein air, et jusque sous la protection du canon de la place.

Pendant ce temps l'assemblée de Saracova avançait peu dans ses délibérations; plusieurs de ceux qui devaient en faire partie n'y étaient point venus : peut-être craignirent-ils qu'Ypsilanti, entouré de soldats qui déjà avaient donné des preuves si évidentes d'attachement à sa personne, n'exerçât une influence nuisible à la liberté des discussions. Le diacre Vamva s'y rendit pour y signifier les prétentions du prince, qui n'étaient autres que celles de Vervéna légèrement modifiées. Les membres de l'assemblée n'adhérèrent pas à toutes : cependant ils reconnurent Ypsilanti pour président du sénat de Morée, général en chef des troupes de la péninsule, et représentant de cette partie de la Grèce au congrès général des députés de la nation. Enfin, il fut arrêté que ces députés se réuniraient, dès que les circonstances le permettraient, pour procéder à la formation d'un gouvernement central. L'assemblée ou sénat se réserva, en attendant, le droit d'autoriser la sortie des troupes moraïtes, dans le cas où il conviendrait au prince d'entreprendre avec elles des expéditions hors de la péninsule. Cette dernière disposition ne le satisfit point, et l'assemblée borna à ces décisions et à quelques autres de moindre importance ses travaux provisoires.

Ypsilanti resta cependant encore en possession de la mesure d'autorité qu'il avait exercée jusque là. Le peuple et surtout les soldats juraient toujours par le nom du *seigneur*, quoique de fâcheuses nouvelles au sujet de la catastrophe de Valachie commençassent à se répandre; et que ces sourdes rumeurs, funestes à la réputation de l'aîné, ne fussent pas propres à fortifier le crédit du second des deux frères. L'armée obéissait à ses chefs, sans méconnaître l'autorité des primats; tandis que ceux-ci, maîtres et tranquilles dans les cantons, administraient les immenses propriétés des Turcs, sans rendre de compte à personne, fournissant les vivres nécessaires à ceux de leurs hommes qui se trouvaient sous les armes.

Quelques jours avant la séparation de l'assemblée, Cantacuzène avait quitté brusquement Ypsilanti et le camp de Tripolitza; mais Mavrocordato, étant parvenu à le rejoindre dans un village au bord du golfe de Napoli de Romanie l'avait ramené et réconcilié en apparence avec le prince. La cause de cette mésintelligence était, disait-on, que Cantacuzène ayant désiré se rendre dans la partie orientale de la Grèce pour s'y mettre à la tête de l'insurrection, Ypsilanti avait refusé de lui délivrer

les pouvoirs qu'il jugeait nécessaires et qu'il demandait à cet effet.

Faible instrument de trop vastes desseins, Ypsilanti fut pressé par Mavrocordato et Cantacuzène de s'expliquer sur l'ordre de choses qu'il se proposait d'établir. Un aveu franc et énergique de ses prétentions ou une dissimulation habile pouvaient seuls lui convenir; mais il se retrancha dans des réponses équivoques. Sa tergiversation déplut; on mesura toute la distance qui le séparait de l'accomplissement des projets qu'il avait ou qu'on lui supposait; la confiance disparut, et ces trois personnages se quittèrent avec une froideur que l'on pouvait regarder comme un présage certain de rupture. Mavrocordato partit pour l'Étolie afin d'y organiser les provinces occidentales qui s'étaient déjà déclarées; et Cantacuzène, chargé de la même mission pour celles des îles qui avaient proclamé leur indépendance, tournant le dos à sa destination, l'accompagna à Missolonghi, et bientôt après abandonna la Grèce.

CHAPITRE VIII.

Formation d'une compagnie par M. Th. Gordon. — Supplice d'un espion. — Férocité d'un soldat. — L'évêque d'Hélos. — Projet d'assaut. — Apparition de la flotte ottomane. — Arrivée de Baleste au camp. — Capitulation de Navarins. — Commerce scandaleux des Maniotes. — Départ d'Ypsilanti. — Deux prêtres grecs sortent de la ville. — Triste situation des assiégés. — Combat de Fontana.

Dans les chapitres précédents le lecteur a pu se former une idée assez exacte de la situation militaire et politique de la Morée au moment où j'y arrivai, c'est-à-dire au mois d'août de 1821. Je l'ai conduit sous la tente des chefs : il a vu les ambitions rivales et les principaux concurrents en présence ; et, lorsque ces derniers se séparent, il peut pressentir déjà quel est celui dont la fortune se dispose à suivre désormais la bannière. Maintenant je reviens au siége : nous touchons aux scènes les plus intéressantes ou du moins les plus terribles de la guerre, dans cette partie de la Grèce.

De temps en temps quelques pauvres femmes grecques habitantes de la ville, assez heu-

reuses pour en sortir, venaient nous assurer que la population était dans le plus profond découragement, que la famine commençait à s'y faire sentir, et que la mort y exerçait ses ravages. On fut même un jour averti que les Turcs devaient l'abandonner à la faveur de la nuit suivante. Ils étaient résolus, disait-on, de mettre les femmes et les enfants au milieu d'eux, et de se retirer à Napoli de Romanie avec ce qu'ils avaient de plus précieux, en forçant le défilé de Kaki-Scala. Aussitôt un détachement considérable fut envoyé pour renforcer ce passage : mais, soit que réellement ils n'eussent pas conçu ce projet, soit que les feux nombreux que les assiégeants avaient allumés sur les montagnes leur fissent croire qu'il était éventé, ils ne tentèrent pas de l'exécuter. C'était au reste une ressource de salut bien hasardeuse, pour ne pas dire impraticable, avec l'embarras d'une population de femmes et d'enfants.

M. Gordon avait commencé à former une compagnie, dont il avait donné le commandement à un jeune Anglais (M. Humphries) et à deux Grecs (MM. Rhodius et Francopoulos). Il payait ces soldats de ses propres deniers, et veillait lui-même à leur instruction. Craignant qu'ils ne vinssent à se dégoûter d'un service

uniforme et régulier, il avait pris la précaution de leur faire prêter, entre les mains de l'évêque d'Hélos, le serment de ne point quitter leur drapeau pendant un temps déterminé. On verra bientôt le cas qu'ils firent de cet engagement.

Malheureusement le patriotisme n'agissait pas sur toutes les âmes. Les nations les plus généreuses, les causes les plus saintes, ont leurs lâches, leurs traîtres et leurs transfuges. Quelques misérables de cette trempe passaient les nuits dans la place et les journées au camp. Un jour, on en surprit un chargé de dépêches de Kiamil-bey pour les Turcs de la citadelle de Corinthe. Il avait été découvert par des soldats de Colocotroni, et il fut abandonné à la justice de ce chef. Cet espion, arrêté déjà dans une occasion semblable, en avait été quitte pour la perte de ses oreilles; mais, cette fois, on lui fit endurer un supplice dont l'idée seule révolte l'imagination. Un sous-officier italien, fatigué du spectacle de son *déchirement*, termina sa vie d'un coup de baïonnette. Cet exemple était fait pour épouvanter; pourtant l'appât de l'or en séduisit plus tard encore d'autres.

L'on accordait, ainsi que je l'ai dit, une prime de trois piastres par tête de Turc pris ou tué les armes à la main. Un soldat grec, dont le frère

fait prisonnier par l'ennemi dans l'affaire du 5, avait été massacré, rencontra dans les montagnes, à deux lieues de la ville, trois jeunes Turcs que la faim en avait fait sortir. Il trancha la tête à deux de ces infortunés, et les fit apporter chez le prince par le troisième, en réclamant le prix des trois têtes. Cet homme raisonnait de manière à prouver que son action lui paraissait toute naturelle; mais Ypsilanti, indigné, le fit désarmer, et lui dit, en lui faisant remettre neuf piastres, de regarder cet argent comme la récompense de la vie qu'il avait laissée au troisième, et non comme le prix du sang des deux autres. Ce soldat se retira très mécontent, persistant à vouloir tuer le jeune Turc qui déjà avait apporté les têtes de ses frères; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à le tirer de ses mains.

Tout le camp était de son avis, car l'exaspération des Grecs venait d'être portée au plus haut point par la nouvelle des massacres qui avaient recommencé à Constantinople, à Smyrne, à Salonique, et dans d'autres villes de l'empire. Convaincus que la fermentation pouvait prendre un caractère dangereux, nous priâmes l'évêque d'Hélos, pour qui les soldats paraissaient avoir une grande vénération, de tâcher de leur faire

sentir toute la différence qu'il y a entre l'action de tuer un ennemi armé et un lâche assassinat. Ce prélat, qui, dès le commencement de la guerre, avait supporté leurs fatigues et partagé leurs dangers, monta sur un rocher, et là, d'une voix forte, les harangua pendant une heure. Nous ne comprenions pas la langue dans laquelle il s'exprimait; mais les visages de ces hommes farouches, mobiles interprètes de leurs impressions, nous traduisaient avec fidélité les paroles de l'homme évangélique. Nous vîmes par degrés s'adoucir le regard enflammé des plus ardents au meurtre. Un profond silence succéda aux murmures; ils se séparèrent calmes et pensifs, et le jeune Turc fut épargné.

Le camp diminuait de profondeur, mais ses ailes s'étendaient au point d'embrasser la moitié du contour de la ville. Sur plusieurs points les assiégeants étaient même si rapprochés des remparts que l'on distinguait facilement, dans le silence de la nuit, la voix des muezzins qui, du haut des minarets, avertissaient les croyants de l'heure de la prière. Ce cri religieux provoquait ordinairement, de la part des Grecs, une explosion d'injures longuement répétées par les échos environnants.

Une batterie, composée de la pièce de dix

huit et des deux caronades de douze, se trouvait au centre du terrain occupé par Colocotroni. Elle fut transportée à son extrême gauche, d'où elle pouvait à la fois protéger le poste établi dans le village incendié de la plaine, battre l'une des portes de la place que les Turcs s'étaient réservées (1), et restreindre encore l'espace, déjà si réduit, où ils faisaient paître leurs chevaux.

Les avertissements multipliés que les Grecs recevaient de l'état de dénuement où se trouvait la place, et l'annonce vague de la formation, au-delà des Thermopyles, d'une armée ennemie destinée à venir au secours des musulmans de la Morée, déterminèrent Ypsilanti à tenter un assaut. Quelque faibles que fussent nos moyens matériels pour essayer cette voie, elle pouvait pourtant convenir à l'ardeur de vengeance que manifestaient nos soldats. On voulait une brèche. Je fis établir, pour la pratiquer, nos plus forts canons sur le monticule occupé par les huit cents hommes d'Iatrako. Mais, malgré la faiblesse apparente de la muraille, et quoique nous en fussions très rapprochés, une cinquantaine de boulets, dans

(1) Celles qui faisaient face au camp des Grecs avaient été condamnées dès le principe par les assiégés.

une surface de dix pieds, ne produisirent à peu près aucun effet, et la pénurie de projectiles où nous étions sur le point de nous trouver obligea d'abandonner ce projet.

Une autre voie se présentait encore pour pénétrer dans la place; c'était de choisir une nuit obscure, et de faire sauter, à un signal donné, deux ou trois portes, en attachant à chacune une bombe en guise de *pétard*. Les Turcs se gardaient assez mal pour qu'un coup de main de cette nature fût praticable avec quelques hommes déterminés; mais il fut aussi impossible de familiariser les soldats avec cette idée, qu'avec celle de franchir les murailles au moyen d'échelles, et sous le feu de l'ennemi. D'ailleurs, cette manière d'entrer dans la ville ne pouvait guère convenir à Colocotroni, et à quelques autres chefs, dont elle eût certainement contrarié les vues, ainsi qu'on en pourra juger plus tard.

Le 20 septembre, on reçut inopinément l'avis qu'une escadre ottomane, composée de trente-six voiles, s'était montrée sur les côtes méridionales du Péloponèse. Elle avait paru vouloir effectuer une descente à Calamata; mais le colonel Baleste (1) s'étant avancé sur le rivage

(1) L'officier dont j'ai parlé, et qu'Ypsilanti avait chargé d'organiser un bataillon à la française.

avec quelques compagnies (1), sa bonne contenance avait empêché les Turcs de débarquer. Ils étaient allés de là ravitailler Coron et Modon, et, après être restés deux jours en vue de la forteresse de Navarins, tombée depuis un mois au pouvoir des Grecs, ils avaient remonté vers le cap Araxe.

Aujourd'hui des flottes nombreuses n'épouvantent plus les soldats de la croix; ils ont vu plusieurs citadelles flottantes foudroyées, abîmées par de petits navires; mais alors ces brillants succès ne les avaient point rassurés, et trente-six voiles ennemies les étonnaient encore. C'était, depuis le commencement de la guerre, la première apparition que les vaisseaux turcs faisaient dans les parages de la péninsule; aussi cette circonstance causa d'abord un véritable découragement dans la partie occidentale de la Morée, et répandit une certaine inquiétude jusque dans le camp de Tripolitza.

Baleste arriva sur ces entrefaites avec ses sol-

(1) Elles étaient commandées par des officiers italiens, ou grecs ayant servi à l'étranger. Chefs et soldats laissaient croître leur barbe, et leur uniforme était noir. Ces derniers étaient armés de fusils de modèle français, la conformation de ceux des Grecs ne pouvant se prêter au mode du maniement d'armes en usage chez nous.

dats. Quoique l'organisation de ce petit corps ne fût qu'ébauchée, il avait cru la circonstance assez urgente pour se rendre auprès d'Ypsilanti, afin d'y recevoir une destination active et utile.

Cet officier avait servi dans les rangs du premier régiment de ligne jusqu'à la paix de 1814, époque à laquelle il quitta la France, et s'embarqua pour la Canée, afin d'y rejoindre son père établi depuis long-temps dans cette Échelle. Un séjour de six ans dans l'île de Candie l'avait mis à même de connaître parfaitement la langue grecque. Se trouvant accidentellement à Trieste, lorsque Ypsilanti et Cantacuzène y passèrent pour se rendre en Morée, Baleste, rempli d'enthousiasme pour une cause si belle, n'hésita pas à les suivre (1). Modeste et désin-

(1) Que nul autre ne vienne à ses dépens revendiquer l'honneur d'avoir le premier foulé le sol de la Grèce avec la pensée généreuse d'offrir son sang à ses enfants! Parceque ce sang a coulé, et que ce brave n'existe plus, s'est-on cru permis de ravir le laurier qui doit décorer sa tombe? Venu en Grèce au moment où vingt étrangers y combattaient déjà pour son indépendance, « *Nous étions les premiers officiers arrivés*, etc., etc., » a dit un auteur de *Mémoires* déjà publiés sur cette guerre, et qui pourtant n'avait jamais eu dans sa patrie l'honneur d'y porter d'épaulettes.

téressé autant que courageux, connaissant l'esprit et les mœurs du peuple qu'il venait secourir, cet officier était éminemment propre à lui rendre d'utiles services. De toutes les villes de la péninsule appartenant aux Grecs, Calamata était alors celle qui offrait le plus de ressources. Ypsilanti l'y envoya avec le grade de colonel, et des pouvoirs pour y discipliner un bataillon et le former à nos manœuvres.

Le prince aimait beaucoup Baleste, et cet attachement avait surtout augmenté à la suite d'une circonstance qui se rattache à l'époque où Navarins (1) tomba entre les mains des Grecs. Déjà plusieurs fois j'ai parlé de la chute de cette forteresse, qui suivit de douze ou treize jours celle de Malvoisie, sans m'être autrement étendu sur cet important événement ; mais il me répugnait, je l'avoue, de consigner dans ces Mémoires le récit d'un fait qu'il serait heureux de

(1) Les Grecs appellent cette forteresse Nio - Castro (château neuf), par opposition à Palæo - Castro (vieux château), ruines situées sur l'emplacement de l'ancienne Pylos et qui dominent la plus petite des deux passes ou entrées de la rade de Navarins. Cette dernière n'est pratiquée que par des barques : l'une et l'autre sont formées par le rapprochement des extrémités de l'île de Sphactérie de la terre ferme.

pouvoir effacer de l'histoire de cette guerre.

Les Turcs de Navarins, pressés par une horrible famine, avaient consenti à capituler à peu près aux mêmes conditions que ceux de Malvoisie; mais, comprenant très bien toute la garantie que leur présentaient les idées d'honneur et les principes du droit des gens, admis par les nations civilisées, ils désiraient ne se rendre qu'à Ypsilanti, ou à des personnes étrangères à la Morée, et spécialement déléguées par lui pour traiter avec eux. Le prince leur envoya un jeune Grec (M. Tipaldo), qui avait habité long-temps l'Italie, et il écrivit en même temps à Calamata pour engager Baleste à s'y rendre. Munis des pouvoirs nécessaires, et arrivés au village de Navarins, ces deux officiers ne trouvèrent pas les Grecs qui formaient le blocus de la forteresse suffisamment disposés à observer une capitulation, dont le premier article serait que les assiégés auraient la vie sauve; ils refusèrent en conséquence de faire intervenir, dans ce traité, le nom et l'autorité de celui qu'ils représentaient.

Les musulmans, décimés, vaincus par la famine, se déterminèrent à capituler avec qui voulut les recevoir, c'est-à-dire avec les capitaines irréguliers du corps assiégeant, et les

mêmes avantages qu'avaient obtenus les Turcs de Malvoisie leur furent également promis. Cependant, au mépris de la foi jurée, non seulement ils ne furent point transportés en Asie, mais encore la plupart furent massacrés. Le reste, abandonné sur ce rocher de Sphactérie destiné sans doute dès l'antiquité (1) à servir de théâtre aux scènes les plus désastreuses de la guerre, y périt consumé par la faim.

L'histoire flétrira les auteurs de cette infamie; et, par une égale justice, elle conservera sans doute la mémoire de ceux qui, après avoir refusé de se prêter à de fallacieuses transactions, ont ensuite employé tous les moyens humainement possibles pour arracher quelques victimes à la perfidie sanguinaire de leurs ennemis. Ypsilanti, affligé au-delà de toute expression lorsqu'il fut instruit de cet événement, trouva du moins dans la conduite de ses mandataires un réel adoucissement à sa peine. En effet, ils avaient préservé son nom d'une ta-

(1) Les Athéniens y bloquèrent un corps de Lacédémoniens qui, livrés aux horreurs de la faim, furent réduits à se dévorer entre eux; et, en 1770, une foule de Grecs, fuyant le sabre des Turcs, y trouvèrent une mort à peu près semblable.

che que n'auraient pas manqué de faire ressortir les ennemis de sa réputation.

Les principaux chefs militaires et quelques primats se réunirent chez le prince pour délibérer sur les mesures à prendre relativement à l'apparition de la flotte ottomane. D'instant en instant on recevait des nouvelles fâcheuses. Les Grecs qui se trouvaient devant Patras avaient abandonné leurs positions et s'étaient retirés dans les montagnes. Les Turcs profitaient de leur absence pour faire des excursions aux environs; et, ne trouvant plus de maisons à incendier, ils arrachaient les vignes et brûlaient les oliviers.

Quelques capitaines, beaucoup mieux instruits de la situation intérieure de Tripolitza qu'Ypsilanti lui-même, sachant que cette place était aux abois, voulurent l'éloigner afin de pouvoir librement assouvir leur soif de rapine et de sang. Ils cherchèrent à lui persuader que sa présence était indispensable dans les lieux menacés, pour relever l'esprit des habitants, et surtout faire reprendre le blocus de Patras. Ils étaient bien aises de se débarrasser en même temps du peu de troupes régulières qui ne reconnaissaient d'autre chef que lui. Présent à la prise ou à la capitulation de la place, Ypsilanti

n'eût pas manqué de s'en servir pour empêcher les excès, et en faire un rempart aux êtres faibles et désarmés. Colocotroni, avec son ton tranchant et décisif, exerçait dans toutes les délibérations une influence tyrannique : il triompha encore dans celle-ci. Tous les membres de cette assemblée, se rangeant à son opinion, crurent ou parurent croire que de cette démarche d'Ypsilanti dépendait peut-être le sort de la Grèce. Enfin le prince, dupe de ce stratagème, fixa son départ au 25 septembre.

Cependant les indices de l'état fâcheux des assiégés ne manquaient pas. Des femmes, des enfants, des vieillards, poussés par la faim, se rendaient au camp des Grecs, et en faisaient le plus triste tableau. Les soldats, d'après leurs rapports, avaient encore quelques vivres; mais le peuple était réduit à la situation la plus affreuse. Les Albanais, qui faisaient payer fort cher leur assistance, et dont les habitants commençaient à se méfier, s'étaient emparés de ceux des puits de la ville qui donnaient la meilleure eau, et n'en laissaient approcher qu'à prix d'argent. Ces exactions, et leur solde arriérée qu'ils avaient réclamée avec hauteur, leur avaient procuré des sommes énormes. On supportait leur insolente tyrannie, parce-

qu'enfin on comptait encore sur eux, ou plutôt on en avait besoin pour une défense à laquelle ils étaient résolus de ne pas s'immoler. Non seulement ils étaient de tous les assiégés ceux qui avaient le moins souffert, mais encore les misères du siége leur étaient profitables. Ces mercenaires entretenaient, sous les murailles même, des marchés nocturnes avec quelques Grecs dont ils achetaient les rations au poids de l'or, pour les revendre le décuple aux habitants exténués. Les Maniotes étaient les plus ardents à ce trafic. Malgré la sévérité de leur capitaine Kiriakouli, qui allait souvent interrompre ces spéculations à coups de fusil, se souciant peu d'atteindre Turc ou Grec, ils les renouvelaient le lendemain. Ils se condamnaient, par l'appât du gain, à la plus rude abstinence, vivant avec la septième, la huitième partie d'une ration déjà peu considérable, ou se contentant des aliments les plus vils et les plus dégoûtants. Souvent les acheteurs irrités se jetaient sur eux, et en massacraient quelques uns; mais les Maniotes ne renonçaient pas pour de tels accidents à un commerce si avantageux; et quoique l'on eût enfin établi des postes avancés et des sentinelles perdues pendant la nuit, ces précautions furent inutiles, ou même favo-

risèrent plutôt que d'empêcher ces désordres. Un parti des leurs poussa un jour l'audace jusqu'à enlever sur la route l'envoi ordinaire de pain que les primats faisaient aux Grecs, et une partie de ce pain fut par eux vendue aux Turcs. Peu s'en fallut que cette affaire n'eût des suites funestes : les autres soldats, indignés, voulaient châtier ces brigands, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les apaiser.

Quelques heures avant le départ du prince, un Toxide (1) sortit de la ville, et vint parler avec Colocotroni. Il avait été envoyé par Elmaz-aga. Ce chef des troupes albanaises avait, dès lors sans doute, le projet d'abandonner la ville et de sortir du Péloponèse (2). Un fait pouvait justifier cette conjecture ; son parlementaire vendit ses armes aux Grecs, craignant

(1) Les Toxides forment l'une des principales tribus albanaises.

(2) L'on m'a assuré que les premières propositions leur en vinrent de la part des Grecs, auxquels Ali-pacha avait écrit pour les engager à permettre et faciliter leur retour en Épire. D'autres, au contraire, ont dit qu'il les avait invités à ne conclure aucun traité avec eux, et même à les détruire par tous les moyens possibles, craignant que, sortant de la Morée, ils ne vinssent se ranger au nombre de ses ennemis ; mais cette dernière version paraît peu vraisemblable.

probablement qu'on ne stipulât le désarmement du corps auquel il appartenait, au nombre des conditions de sa sortie. D'autres présages non moins sûrs annonçaient que la résistance des infidèles touchait à son terme. Ainsi l'on avait vu les Maniotes, abandonnant leurs quartiers aériens, descendre dans la plaine, et se placer en première ligne, au grand mécontentement de tous les Grecs. Ils étaient venus occuper le revers du monticule sur lequel mes mortiers étaient placés, ou s'étaient établis dans des ravines creusées par les pluies d'hiver, qui se prolongeaient presque jusque sous les remparts. De là, ils n'avaient plus qu'un bond à faire pour s'élancer dans la place, dès que la fortune donnerait le signal du carnage et du butin.

Ypsilanti partit, malgré tant de raisons de demeurer; et le plus grand avantage qui pouvait résulter de la chute de Tripolitza, celui de la formation d'une caisse nationale, fut dès lors perdu. Tous les étrangers avaient reçu l'ordre de se disposer à le suivre, et je m'y étais préparé comme les autres, lorsque jugeant, aussi bien que les autres chefs, ma présence nécessaire au camp pour continuer le bombardement, il me pria vivement d'y rester. Cette invitation me contraria au dernier point. J'al-

lais me trouver sans un compatriote, sans un ami, et entièrement isolé. M. de la Villasse lui-même, que son attachement pour moi avait déterminé à ne pas me quitter au moment où Mavrocordato retourna à Missolonghi, entra alors dans le corps de Baleste. Nous ignorions encore ce que l'on avait agité dans les conférences, et ce départ subit et inattendu nous paraissait le présage de quelque malheur dont on voulait nous faire un mystère.

La compagnie de M. Gordon refusa de partir malgré son serment, ne voulant pas renoncer à un pillage à peu près certain, pour des fatigues et des dangers dont elle ne prévoyait ni le but ni la nature. Ypsilanti emmena un canon de montagne de deux livres de balles avec trois ou quatre canonniers; et ce fut avec cette redoutable artillerie, commandée par M. Voutier, qu'il résolut de suivre les mouvements de la flotte ottomane et de s'opposer à son débarquement. Le commandement en chef de l'armée fut remis à Pierre Mavromichali; mais le prince laissa au camp Anagnostopoulos, l'un de ses adjudants, pour lui rendre compte de ce qui se passerait en son absence.

Comme je viens de le dire, je m'étais résigné, non sans peine, à me séparer de mes amis,

dont les hasards de la guerre pouvaient me tenir éloigné pour un temps indéfini. Je les suivis des yeux jusqu'à ce que les sinuosités des montagnes me les eussent dérobés. J'éprouvai alors un sentiment bien pénible, surtout lorsque, ramenant mes regards autour de moi, je ne me vis plus entouré que d'hommes à demi sauvages, dont la langue m'était encore inconnue, et auprès desquels je ne pouvais raisonnablement me flatter de trouver les égards dont m'avaient entouré la bienveillante amitié et la politesse européenne d'Ypsilanti et de Mavrocordato.

Le lendemain du départ du prince, deux pauvres prêtres, que le kiaïa avait chassés de la ville, arrivèrent au camp. Ils racontèrent que cet infidèle, les ayant fait venir devant lui, leur avait parlé en ces termes: « *Chiens*, » allez demander à ces raïas ce qu'ils veulent » enfin, et quels sont leurs projets: dites-leur » qu'au prix de quelques têtes j'obtiendrai leur » grâce du sultan, s'ils veulent rentrer dans le » devoir. » Cette ridicule forfanterie n'excita que le rire du mépris; mais l'aspect des envoyés porta au plus haut point l'indignation générale. Ces malheureux, exténués par une longue captivité et par les tourments de la

faim, consumés par la fièvre, ne faisaient entendre qu'avec peine les accents d'une voix mourante. Leurs pieds, leurs mains, enflés et déchirés, portaient l'empreinte des fers qui les avaient chargés. Ils firent un affreux tableau des supplices que le kiaïa avait fait endurer à plusieurs des Grecs qui s'étaient trouvés dans Tripolitza au moment où leurs frères avaient investi cette place. Les otages que l'on y avait attirés avant que l'insurrection éclatât avaient été en butte à des rigueurs inouïes, et le plus grand nombre avait péri. C'est ainsi que ce monstre, qui avait le nom chrétien en horreur, ouvrait la porte aux réactions les plus terribles, et préparait quelques motifs d'excuse aux vengeances qui allaient accabler les siens.

L'équinoxe avait amené des grains et des coups de vent qui nous incommodaient beaucoup. Les troupes n'étaient point abritées, et quelques maladies se manifestaient; mais le nombre des assiégeants, loin de diminuer, augmentait chaque jour d'une quantité d'hommes qui sortaient de leurs villages, ou abandonnaient d'autres siéges pour venir assister aux dernières scènes de celui de Tripolitza. Des bandes entières se présentaient avec leurs capitaines, et notre artillerie s'augmenta encore de

quelques pièces de campagne. Les Maniotes regardaient tous ces nouveaux venus de très mauvais œil; et les Turcs, du haut de leurs murailles, considéraient avec anxiété le vaste cercle, qui avait fini par les environner, se resserrer de jour en jour, d'heure en heure, toujours plus profond, toujours plus formidable.

J'avais moi-même fait porter la spacieuse et superbe tente que le prince m'avait laissée, sous ma batterie de mortiers; car la place que j'avais occupée jusque là n'était plus tenable. Les Grecs sont bien éloignés encore d'observer dans leurs camps les précautions conservatrices de la salubrité; et l'on ne pouvait presque plus faire un pas sans marcher sur des têtes de Turcs, des entrailles d'animaux, et autres immondices qui empoisonnaient l'atmosphère.

Le nombre des malheureux qui sortaient de la ville augmentait de jour en jour, et nous apprenions par eux que l'aspect de cet investissement irrévocable, joint à l'insolence croissante des Albanais, à la famine et à une épidémie qui exerçaient d'affreux ravages, avait réduit les assiégés au désespoir.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans m'écarter un moment de Tripolitza, pour confirmer au lecteur l'inutilité de la course que ve-

nait de faire entreprendre à Ypsilanti la politique astucieuse de quelques chefs grecs. Avant que le prince fût arrivé aux lieux où sa présence pouvait relever les courages, la confiance avait succédé à la terreur parmi les habitants de cette partie du Péloponèse, et la victoire de Fontana avait anéanti les combinaisons des généraux musulmans, dont les opérations devaient coïncider avec l'arrivée de la flotte sur les côtes de la péninsule.

L'issue des affaires de la Valachie ayant permis à la Porte de s'occuper plus activement de l'insurrection en Morée, elle dirigea vers cette province, par la route de terre, un corps de troupes rassemblées à Larissa. Ces forces devaient entrer dans la péninsule par les Thermopyles et l'isthme de Corinthe. Combiné avec ceux des vaisseaux ennemis, ce mouvement, s'il eût réussi, pouvait retarder singulièrement les progrès de la révolution. Les instructions de la flotte furent à peu près remplies, comme on le verra; mais les troupes de terre ne furent pas à beaucoup près aussi heureuses.

Elles étaient commandées par quatre généraux, Hadgi-Békir-pacha, Behrem-pacha, Mémis-pacha, et Saïm-Ali-pacha. Ces trois derniers arrivèrent à Zeïtouni à la tête de cinq mille

hommes. Ils prirent trois jours de repos dans cette ville, et se remirent en mouvement pour franchir Fontana et pénétrer dans la Livadie. Après avoir passé la nuit au village de Molo au pied des Thermopyles, ils envoyèrent, dans la matinée du 7 septembre, trois cents de leurs meilleurs soldats pousser une reconnaissance dans ces passages difficiles. Embusqués dans une position avantageuse, les Grecs tombèrent sur cette avant-garde et la taillèrent en pièces. Le lendemain le corps ennemi tout entier se présenta avec la résolution de se faire jour; on le laissa s'engager assez avant : les chrétiens se montrant alors, engagèrent un combat sanglant et opiniâtre; à chaque instant les Turcs voyaient de nouveaux ennemis se lever autour d'eux. On lutta corps à corps, à coups de sabre et de poignard; le sang coulait depuis Fontana et Vasilika jusqu'à Molo : enfin, après trois heures d'une lutte acharnée, la victoire se déclara pour la cause la plus juste. Les Turcs furent repoussés avec une perte telle que jusque là ils n'en avaient pas éprouvé de pareille. Plus de huit cents des leurs restèrent sur la place; soixante-quinze furent pris vivants et passés par les armes. D'après les rapports ultérieurs, leurs blessés durent monter à un nombre considé-

rable. Saïm-Ali-pacha fut au nombre de ces derniers, et Mémis-pacha perdit la vie de la main du brave capitaine Gouhra. Pendant plusieurs jours on trouva cachés dans les bois et dans les ravins des infidèles que la frayeur y avait poussés.

Un grand nombre de bêtes de somme chargées de munitions de bouche, sept canons, plusieurs *baïraks* (drapeaux), des chevaux, des tentes, de l'argent, furent les trophées de cette victoire, dont les avantages ont été incalculables. L'esprit public se ranima en Morée dès qu'elle y fut connue; cette partie de la Grèce n'eut plus à redouter pour la campagne aucune tentative des ennemis de l'extérieur, et les destins de Tripolitza furent arrêtés : rien ne pouvait plus désormais en ajourner la chute.

Après cette défaite, les Turcs, obligés de renoncer à leurs projets, allèrent cacher leurs débris dans Zeïtouni, Volo, Patradjik et Larissa. L'insurrection franchit les Thermopyles et le Sperchius; des soulèvements partiels se manifestèrent dans plusieurs parties de la Thessalie, aux environs de Velestina, Armyros, Thomako, et jusque dans les villages des montagnes qui dominent les plaines de Pharsale. Au-delà du golfe Thermaïque, la presqu'île de Cassandra avait déjà levé l'étendard de la révolte; mais

ce mouvement fut prématuré : une trop grande distance la séparait encore du foyer de l'insurrection. Elle ne pouvait attendre du dehors que des secours lointains et douteux ; et sa population ne présentait point une masse capable de résister aux efforts du puissant visir de Salonique. Les moines du mont Athos, du haut de leurs météores, avaient aperçu le signal des habitants de Cassandra. Incertains, chancelants et divisés d'opinions, ils se mettaient pourtant, quoique avec lenteur, en mesure d'y répondre.

CHAPITRE IX.

Nouvelles de l'intérieur de la place. — Continuation du bombardement. — Cessation des hostilités. — Arrivée au camp de nouvelles victimes de la guerre. — Parlementaires turcs. — Négociations entamées avec Elmas-aga. — Division parmi les assiégés. — Reprise des hostilités. — Arrivée de Bouboulina. — Suite des négociations avec Elmas-aga. — Portrait de cet Albanais. — Conduite scandaleuse de quelques capitaines grecs. — Mécontentement des soldats.

Le lendemain du départ d'Ypsilanti, Mavromichali me fit donner l'explication d'une lettre que son fils Anastase, détenu, comme je l'ai dit, dans la place, avait trouvé moyen de lui faire parvenir. Il engageait vivement son père à faire pousser le siége avec activité, et annonçait que, prisonnier dans le palais même du pacha, il était, depuis quelques jours, traité avec les plus grands égards.

Kourchid-pacha, en quittant le Péloponèse pour passer en Épire, avait laissé dans Tripolitza son harem et son épouse. Cette femme, en dépit des usages orientaux qui retiennent ce sexe dans une nullité absolue, exerçait une

grande influence sur les chefs assiégés, et rien d'important n'était arrêté sans qu'elle eût donné son adhésion. Elle paraissait très épouvantée de l'effet des bombes; et, quoique le palais se trouvât dans la partie la plus reculée de la ville, telles étaient ses craintes et ses agitations, que le trouble et la confusion qui déjà régnaient parmi les assiégés s'en augmentaient encore. Le jeune Anastase, témoin de ses terreurs, écrivit donc à son père de faire continuer avec vigueur le bombardement qui les occasionait, et que j'avais interrompu depuis peu, voyant que mes projectiles tiraient à leur fin. Je fis lancer une partie de ceux qui restaient dans la soirée du même jour.

J'aperçus dans la nuit, entre la ville et le camp, un mouvement extraordinaire qui semblait annoncer des échanges de communications; et dès l'aurore je vis dresser une tente dans la plaine, à distance égale des remparts et des positions des Grecs. Les Turcs avaient demandé à parlementer, et le 26 au matin cet emplacement était entouré par une foule innombrable de soldats qu'avait attirés le désir de voir leurs orgueilleux adversaires domptés par la fortune, et réduits à paraître en suppliants devant eux. Les hostilités ayant cessé,

un grand nombre de femmes et d'enfants, profitant de cette circonstance, sortirent encore.

Veuves ou orphelins par l'effet de la guerre, inutilement ces innocentes victimes, qui, la plupart, avaient connu les douceurs de l'aisance, emportaient, en quittant leurs demeures, tout ce qu'elles croyaient propre à désarmer la colère de leurs ennemis; les farouches Albanais, maîtres des portes de la place, les dépouillaient à leur sortie. Les Grecs avaient résolu de n'en plus recevoir; car le nombre des assiégeants s'était accru au point que la disette commençait à se faire sentir parmi eux. En vain on tira contre ces infortunés quelques coups de fusil pour les faire retourner sur leurs pas; les Turcs, satisfaits de se débarrasser de tant de bouches inutiles, firent également feu sur eux du haut des murailles afin de les empêcher de rentrer. La mort était en avant comme en arrière; effrayés, incertains, ils hésitaient un moment; mais le spectre hideux de la faim les poussait toujours vers la ligne ennemie. On leur assigna un emplacement derrière la troupe, à l'entrée de la route qui mène à Calavryta. Comme je l'ai dit, les vivres étaient rares; la ration des soldats avait été réduite, et

il était impossible de pourvoir à la subsistance de tous ces affamés. Ceux qui avaient soustrait quelque chose à la rapacité des Albanais achetaient du pain à prix d'or : les autres, réduits aux aliments les plus vils, périssaient successivement d'inanition (1). L'aspect de tant de misères et de souffrances m'affligeait au dernier point; et je ne m'en consolais que par l'idée de les voir bientôt cesser par une capitulation qui me semblait le résultat nécessaire des conférences qui venaient de s'établir : mais je me livrais à de trompeuses espérances.

A dix heures, les parlementaires sortirent de la ville. Ces envoyés avaient été choisis parmi ceux des principaux musulmans de la Morée qui, dans tous les temps, s'étaient montrés le plus favorablement disposés pour les Grecs. Les deux plus apparents étaient l'uléma Cheïck-Nedjib-effendi, et Mustapha-bey de Patras. Tous étaient âgés et d'un extérieur vénérable; une longue barbe blanche descendait sur leur poitrine; ils s'avançaient lentement, montés sur des coursiers arabes, suivis d'esclaves afri-

(1) On voyait de pauvres enfants se jeter avec avidité sur des peaux de grains de raisin que les soldats rejetaient de leur bouche, ou sur des entrailles d'animaux en putréfaction.

cains, et entourés d'une nombreuse escorte. Les remparts étaient couverts d'infidèles, qui, la honte sur le front et la mort dans les yeux, contemplaient l'abaissement de ces chefs sous lesquels ils étaient accoutumés à trembler. La tente où devaient se tenir les conférences était environnée d'un cercle de factionnaires pour écarter les curieux. Quand les Turcs y eurent pris place, on les laissa seuls près d'une heure. Après ce long intervalle arrivèrent Mavromichali, l'archevêque de Patras, Colocotroni, Iatrako, Anagnostara, et Delianopoulos, primat de Cariténa. Les parlementaires s'étaient levés à leur approche : tous se saluèrent la main étendue sur la poitrine, excepté Colocotroni, dont la figure et le rire insultant exprimaient une ironie amère.

Je m'étais rendu au lieu des conférences avec Anagnostopoulos. Lorsque chacun se fut placé, on apporta du café ; et les serviteurs grecs aidés par les esclaves des Turcs allumèrent des pipes. Une grande demi-heure se passa à fumer, sans que d'un côté ni de l'autre on prît la parole pour entamer le sujet qui motivait cette réunion. De temps en temps, des questions assez indifférentes en interrompaient le silence.

Enfin, fatigué de voir que l'on n'abordait point la question intéressante, Colocotroni s'écria : « C'est assez perdre de temps à ne rien dire » et à fumer. » Les Turcs semblèrent sortir alors d'un rêve pénible ; et demandèrent à connaître les conditions qu'on avait à leur imposer.

A cette réponse, un moment d'hésitation se manifesta parmi les Grecs ; mais Colocotroni reprit presque aussitôt la parole en disant : « Vous » donnerez quarante millions de piastres, vos » armes et la moitié de vos effets, et vous serez » conduits à Calamata, d'où l'on vous embar- » quera pour la côte d'Afrique. » La consternation se peignit sur la figure des envoyés ; et, se récriant contre des conditions si dures, ils s'efforcèrent de les faire adoucir. Ils avouaient que cette somme pouvait se trouver dans la ville, mais ils insistaient sur la difficulté de la réunir dans un moment où presque tous les habitants avaient probablement caché et enfoui leurs richesses ; ajoutant d'ailleurs qu'il ne dépendait nullement d'eux de souscrire à aucun arrangement, quel qu'il fût, et que la mission dont ils étaient chargés se bornait à écouter les propositions des Grecs. Ils se levèrent alors pour rentrer dans la place, et promirent qu'après avoir consulté le kiaïa-bey, ils reviendraient le

lendemain faire part de ce qui aurait été arrêté entre eux. L'on convint en attendant que les hostilités seraient suspendues.

Je profitai de cet intervalle pour faire le tour de la place, accompagné de quelques soldats. Je remarquai du côté opposé au camp deux cimetières, remplis d'une immense quantité de fosses récemment comblées; et dans une autre partie, beaucoup de têtes dans un état de putréfaction plus ou moins avancé, que je supposai être celles des malheureux Grecs pris pendant le siége. Je serrais les remparts d'assez près, et les sentinelles turques me crièrent à plusieurs reprises de m'éloigner.

Dans la soirée, je fis transporter un mortier au fond d'une ravine creusée par les pluies d'hiver presque au pied des remparts Là, protégé par quelques maisons ruinées, je pouvais, dans le cas où l'on reprendrait les hostilités, atteindre les parties de la ville qui jusque là avaient le moins souffert, et dans lesquelles se trouvaient les bazars et le palais du visir. J'étais poursuivi dans mes travaux par le spectacle horrible de la famine; et je voyais des enfants, maigres et décharnés, qui venaient arracher et manger quelques herbes au pied des murailles.

Les Maniotes continuaient leurs spéculations sans obstacle. Plusieurs soldats turcs, qui connaissaient des Grecs, profitèrent aussi de la suspension des hostilités pour venir les voir; mais soit que la richesse de leurs armes fût trop capable d'exciter la cupidité, soit que leurs discours eussent provoqué la colère de leurs ennemis, la plupart périrent victimes de leur confiance.

Deux jours après la sortie des parlementaires turcs, Elmaz-aga se rendit, avec ses principaux officiers, au quartier de Colocotroni. Les mêmes Grecs qui avaient assisté à la première conférence s'y trouvaient réunis. Ce chef albanais leur offrit d'abandonner la place avec ses soldats aux conditions suivantes : qu'il leur serait accordé le libre passage jusqu'en Épire ; qu'ils pourraient emporter leurs effets et garder leurs armes ; enfin qu'ils emmèneraient avec eux le harem de Kourchid-pacha, pour lequel ils offraient en échange le fils du bey de Maïna et les otages grecs encore vivants. Elmaz-aga stipulait sans doute cette dernière condition pour faire excuser sa désertion par Kourchid, sous les ordres de qui il pouvait se retrouver encore. Les Grecs, sans rejeter ni accepter aucune de ces propositions, répondirent qu'ils en délibéreraient entre eux.

Le kiaïa-bey n'avait nullement conseillé ces négociations ; et c'était contre son gré que les Turcs avaient demandé à parlementer. Cet homme féroce pensait, non sans raison, que quelle que fût la capitulation accordée, elle ne s'étendrait jamais jusqu'à lui. En effet, l'horreur qu'il inspirait aux Grecs était telle, que pas un d'entre eux n'eût sacrifié, sans hésiter, tout espoir de butin à la satisfaction de lui voir souffrir les plus cruels tourments. Ce Tartare était tellement convaincu de l'unanimité de ces dispositions à son égard, que, jusqu'au dernier moment, il ne manifesta qu'un avis, n'exprima qu'un désir, celui de chasser de la place tout ce qui était incapable de s'y défendre ; de s'anéantir ensuite sous ses ruines, ou de se frayer un passage le sabre à la main jusqu'à Napoli de Romanie.

Cependant la discorde était venue ajouter aux misères des assiégés. Les uns désiraient capituler, et les autres, se rangeant de l'avis du kiaïa, voulaient combattre. Deux jours s'étant passés dans ces altercations sans que les parlementaires fussent revenus, les Grecs reprirent les hostilités, mais la défense des Turcs n'était plus que languissante : quelques coups de canon tirés de loin en loin semblaient plu-

tôt des signaux de détresse qu'un bruit de combat. Enhardis par ce visible découragement, leurs ennemis s'avançaient jusque sous les murailles, et les accablaient de menaces et d'injures. Il était arrivé la veille quelques bombes de Malvoisie. J'en lançai une trentaine dans la soirée; mais Elmaz-aga nous ayant fait dire que sa troupe établie dans le quartier que je battais en était fort incommodée, et qu'il viendrait le lendemain pour conclure les conditions de sa sortie, je changeai de direction.

Mes ressources pour le siége s'étaient augmentées de quelques boulets incendiaires, apportés de je ne sais quel endroit. Pour en tirer parti, je fis monter, tant bien que mal, un des obusiers de M. Gordon sur un vieil affût de canon, et je les employai jusqu'au dernier dans une seule nuit : mais ils produisirent peu d'effet.

C'est à cette époque que vint au camp de Tripolitza cette femme spetziote dont on a tant parlé, la fameuse Bouboulina. Si jusque là elle avait égalé les autres chefs grecs par son courage, elle ajouta dans cette occasion un nouveau titre à sa virile célébrité, en montrant autant de rapacité que certains d'entre eux. Elle se trouvait dans le golfe de Napoli avec un de

ses bâtiments, et s'était chargée d'empêcher que cette place ne fût ravitaillée par mer, lorsqu'elle apprit que la capitale de la Morée était au moment de succomber. Abandonnant aussitôt son poste, elle accourut avec sa nombreuse famille (1). Je regrette que le respect de la vérité m'oblige de nuire un peu au prestige que le nom de cette femme avait créé dans les imaginations françaises. On s'est figuré mal à propos une héroïne jeune, belle, rehaussant du cortége des grâces les exploits du patriotisme et de la valeur; on s'est représenté une Jeanne d'Arc, une Clorinde : mais son âge, pas plus que son extérieur et ses manières, ne sont en harmonie avec cette image séduisante. Pourtant que le lecteur se console ; je pourrai plus tard lui offrir une compensation pour cette illusion perdue. J'aurai à citer des traits de désintéressement et de grandeur d'âme de la part d'une autre Grecque, moins célèbre quoique plus digne de l'être, et chez qui l'amabilité, la naissance et les grâces relèvent véritablement les vertus du patriotisme. Bouboulina n'est pas

(1) Ce fut à cette occasion que le *Diario di Roma* dit que la Bouboulina se présenta *avec ses vaisseaux* devant Tripolitza, pendant que les Grecs y entraient du côté de la terre.

sans titres à la reconnaissance de ses compatriotes, je l'avoue ; mais son dévouement n'a pas été absolument pur, ses sacrifices en faveur de la cause nationale n'ont pas été assez désintéressés pour ne lui laisser qu'une honorable pauvreté, tandis que c'est là tout ce qui reste à l'autre.

Elmaz-aga se présenta de nouveau ainsi qu'il l'avait annoncé : les mêmes chefs se réunirent chez Colocotroni, et cette fois la Bouboulina siégeait au milieu d'eux. Il insista de nouveau pour qu'il lui fût permis d'emmener le harem de Kourchid-pacha ; mais le refus positif des Grecs le força de renoncer à cette prétention. Il fut enfin convenu qu'ils sortiraient, lui et ses Albanais, trois jours après (4 octobre), avec armes et bagages, et que des moyens de transport leur seraient fournis pour se rendre auprès d'Ali-pacha ; avec la condition subsidiaire que, s'ils ne pouvaient pénétrer jusqu'au vieux satrape, ils entreraient dans les rangs de ceux de leurs compatriotes qui tenaient encore pour lui, et qu'enfin ils ne serviraient plus contre les Grecs. Elmaz-aga resta plusieurs heures chez Colocotroni : pendant ce temps, les soldats de son escorte causaient familièrement avec les nôtres. Quelques uns allèrent se reposer et se rafraîchir

dans les baraques des Grecs, mais tous ne retournèrent pas dans la ville ; et leur confiance doit d'autant plus étonner, que ce mécompte, ainsi qu'on l'aura remarqué, leur arrivait pour la seconde fois.

Je m'étais rendu chez Colocotroni, pour y voir ce chef albanais dont on parlait beaucoup alors. Je fus frappé de la noblesse de ses traits et de la grâce de ses manières. C'est un des plus beaux Turcs que j'aie vus. Suivant un usage de politesse orientale, il me présenta d'abord sa pipe, qui était garnie d'or et de pierres précieuses. Elmaz-aga était vêtu avec toute la richesse que comporte le costume albanais, qui s'adapte naturellement si bien aux recherches du luxe. Sa tête était entourée d'un riche cachemire. L'éclat de cette magnificence contrastait fortement avec la malpropreté de certains capitaines grecs, tels que Colocotroni et Anagnostara, dont la poitrine, découverte et hérissée, laissait apercevoir une chemise de couleur isabelle qu'ils avaient juré de ne quitter qu'après la prise de Tripolitza. Les doigts d'Elmaz-aga, chargés de diamants et de riches camées, attiraient l'attention des avides Maniotes de la suite de Mavromichali, et l'ardeur de leur convoitise se peignait dans leurs regards. Elmaz-aga sou-

riait avec l'ironie dédaigneuse et tranquille de l'homme accoutumé à commander en maître, et à ne pas craindre les attaques personnelles. A son air d'aisance et de sécurité, on aurait eu peine à imaginer qu'il se trouvât parmi ses ennemis.

Ce musulman semblait de temps en temps m'observer avec une attention particulière. Il m'invita à le suivre dans la ville, m'offrant de me la faire visiter. Quoique cette proposition piquât vivement ma curiosité, je ne l'acceptai pourtant point. Pensant que j'avais des craintes pour ma sûreté, il porta la main à ses armes, et, avec les gestes les plus expressifs, il chargea le jeune Grec (M. Prassakaki) qui me servait d'interprète de m'assurer que je n'avais rien à redouter; et montrant en même temps les soldats de sa suite, il semblait me les présenter comme autant de garants de ma tranquillité. Je ne me laissai point persuader, et, malgré ses instances, je résistai aux vaines suggestions d'une curiosité téméraire.

Dès le soir du même jour, et sans doute à cause de la démarche d'Elmaz-aga, qui ne devait laisser aucun doute aux autres Turcs sur le dessein qu'avaient les Albanais de défectionner, un grand nombre de chefs des prin-

cipales familles turques ou juives renfermées dans la place, se rendirent chez ceux des capitaines grecs qu'ils croyaient le plus en état de les protéger. Alors commencèrent ces odieuses transactions qui ont versé en quelques jours d'immenses richesses dans les mains des Bouboulina, des Colocotroni, des Mavromichali, etc., et qui duraient encore au moment où la place fut emportée. Chacun de ces Turcs ou juifs, tremblant pour sa vie et pour celle des siens, venait les racheter au prix de sommes énormes, et chercher un refuge jusque dans la tente d'un ennemi. Ces sortes de marchés se concluaient le jour, et le prix du sang était compté la nuit. Depuis le soir jusqu'au matin, des bêtes de somme, chargées d'argent et d'effets précieux, sortaient de la ville pour se rendre chez ceux dont je viens de parler. Ils choisissaient les ténèbres pour ces honteuses opérations, craignant sans doute que les soldats ne fussent irrités de se voir enlever ce qu'ils regardaient comme la future récompense de leurs dangers et de leurs fatigues. Malgré ces précautions, les Maniotes, doués d'une pénétration particulière dans ces sortes de cas, trompèrent plusieurs fois la vigilance des affidés qui allaient recevoir ces riches convois jusqu'aux

portes de la ville. Ils en massacrèrent même quelques uns qui voulurent résister, ainsi que les Turcs propriétaires qui les accompagnaient. J'ai vu un juif, possesseur d'une fortune immense, banquier du visir, et à qui l'on avait accordé, en raison de ce titre, le droit de porter des armes, arriver chez Colocotroni pour racheter sa vie et celle de ses enfants. Sa ceinture était chargée d'un poignard et de pistolets étincelants d'or et de pierreries. « Juif » et armé, lui dit d'abord Colocotroni, cela est » incompatible; » et, après l'avoir dépouillé de ses riches armes, ils commencèrent à traiter. Il lui promit la vie et à sa famille pour quatre cent mille piastres (266,000 fr.).

Il est impossible de n'être pas péniblement affecté par l'opposition de principes et de conduite qui se fait remarquer entre les différents chefs de la révolution grecque. On voit d'un côté, Mavrocordato, Ypsilanti, et tant d'autres, vraiment dévoués au salut de leur patrie, lui consacrant leur patrimoine, leur santé, leurs veilles, toute leur existence; de l'autre, ces capitaines de bandes, avec leur bravoure sans patriotisme, entassant des richesses, triste produit des longues misères de leurs frères, et qui devraient servir aujourd'hui à leur délivrance.

Il est aisé de comprendre pour quelle raison ces hommes de proie s'opposent à l'établissement de troupes régulières : du moment où quelques régiments seront organisés, leur force, leur influence s'évanouira comme un songe. Mais pendant qu'ils accumulent des trésors au préjudice de la cause pour laquelle ils combattent, les mandataires du peuple grec vont contracter des emprunts chez des nations dont les banques recèlent les fonds immenses de Colocotroni.

La Bouboulina, plus audacieuse et mieux protégée sous les vêtements de son sexe que les autres chefs avec leurs armes et leur autorité, allait elle-même dans la ville prélever sa part de ce pillage prématuré. Elle se rendit auprès de la femme du visir, qui, tremblante de frayeur, lui confia, dit-on, ses diamants, et la chargea de riches présents, pour lesquels elle avait mis à contribution les premières femmes de Tripolitza. Sa nombreuse parenté était sans cesse occupée à venir recevoir aux portes et à conduire en lieu de sûreté tous ces effets. Le médecin Iatrako donnait, au milieu de cette scandaleuse déprédation, un spectacle risible. Il se désespérait de ne pas inspirer une confiance aussi étendue et partant aussi lucrative que Co-

locotroni : il se désespérait, et sa tente était pleine.

Toutefois il y eut d'honorables exceptions dans cette contagion de cupidité. Je serais injuste de ne pas t'opposer à ces honteux caractères, brave Nikitas, toi dont le désintéressement n'a pas moins éclaté que la vaillance, et qui te montras toujours compatissant pour le faible autant que terrible à l'ennemi. On t'a surnommé le *Turcophage;* mais ce nom ne dit pas tout : il n'indique que tes exploits ; il n'apprend pas surtout que tu réunis à la douceur du jeune âge la sagesse des vieillards !

Le capitaine Nikitas voyait avec peine toutes ces transactions au détriment du commun intérêt, et au mépris de la pudeur publique. Un grand nombre de Grecs partageaient sa manière de voir ; mais l'absence d'une force légale organisée, ou d'une influence individuelle dominante, manquait à cette saine opinion, quoiqu'elle eût pour elle la majorité.

Lorsqu'il fut bien connu des Turcs que les Albanais les allaient quitter, la mésintelligence qui déjà existait parmi eux se transforma en une rupture ouverte ; et une vive fusillade, que nous entendîmes dans la ville, vint nous apprendre qu'ils se battaient entre eux, tandis

que les hostilités que nous avions reprises contre cette malheureuse cité avaient fini par s'arrêter d'elles-mêmes. Les trafiquants des résultats du siége trouvaient leur compte à cet état de choses, qui entretenait les craintes des Turcs sans mettre un obstacle trop grand à leurs relations avec eux.

Les soldats, mécontents au dernier point de voir la proie sur laquelle ils avaient compté dépouillée avant l'heure, s'arrêtaient par groupes dans le camp, exhalant leurs murmures, et se demandant entre eux si les Albanais sortiraient enfin, car ils n'attendaient que ce moment pour s'élancer dans la place. Toute la journée du 4 se passa dans cette expectative et dans le plus grand calme : calme précurseur d'un sanglant orage ! Hélas ! une population considérable devait être offerte (1) en expiation aux mânes des victimes de Smyrne, de Constantinople, de Scala-Nova, et d'Ayvali; et de

(1) M. Pouqueville, en parlant de cet événement, s'exprime ainsi : « Le lecteur peut choisir à son gré la relation » la plus horrible que les historiens nous ont transmise du » sac des villes dans les siècles bibliques, où l'on égorgeait » jusqu'aux animaux, et il aura le tableau fidèle de la prise » de Tripolitza. » (*Hist. de la régén. de la Grèce,* tome III, page 202.)

nouvelles douleurs, de nouveaux outrages pour l'humanité, allaient venger quatre siècles d'oppression et d'injures.

CHAPITRE X.

Assaut. — Capitulation des Albanais. — Sac de Tripolitza. — Incendie. — Massacres. — Départ des Albanais. — Capitulation de la citadelle.

Le vendredi, 5 octobre, le soleil se leva radieux : la chaleur était accablante, l'atmosphère lourde et pénible; le chant monotone de la cigale troublait seul encore le silence de cette journée, qui semblait un retour de l'ardente canicule.

Il était neuf heures du matin, lorsque le capitaine G...., arrivé au camp depuis la veille au soir, venant de France, se présenta à l'entrée de ma tente. Je laisse à juger le plaisir que j'éprouvai à sa vue, surtout en de tels lieux et de tels moments. Il semblait que le hasard l'eût fait arriver exprès pour donner un témoin étranger de plus aux horribles funérailles de Tripolitza (1).

(1) Nous sommes les seuls Français qui les ayons vues; et c'est un événement assez profondément imprimé dans notre mémoire avec toutes ses circonstances, pour que nous

Il y avait à peine une demi-heure que nous étions ensemble, nous renvoyant mille questions sans attendre de réponse, lorsqu'un bruit extraordinaire, suivi de quelques coups de canon, vint frapper nos oreilles. Un de mes soldats arriva haletant, et me fit remarquer plusieurs Grecs qui franchissaient la muraille sans éprouver d'opposition. Le canon de la citadelle venait d'être tourné par les Turcs contre la partie de la ville que l'on commençait à envahir. Une épaisse fumée, produit de l'explosion, s'élevait lentement en dedans des remparts, vers lesquels, d'un instant à l'autre, nos soldats se précipitaient plus nombreux.

Une tour défendue par quatre canons se trouve entre la porte de Navarins et celle de Napoli : l'ennemi commençait à l'abandonner pour se porter vers les points les plus menacés. Après avoir contourné une partie de la place, nous nous élançâmes de ce côté, suivis de quelques Ioniens. A peine étions-nous sur la muraille, qu'une volée de boulets partis à la fois

puissions hésiter à démentir ceux qui ont prétendu y avoir assisté de même. Nous pouvons surtout affirmer, relativement à l'auteur des *Mémoires* dont j'ai déjà parlé, *qu'il s'est trompé lorsqu'il a cru* s'être trouvé à l'assaut et à la prise de cette place.

de la forteresse vint l'ébranler sous nos pieds. Plusieurs d'entre nous furent renversés, et chacun se croyait seul échappé à ce danger imprévu ; pourtant nous en fûmes quittes pour quelques contusions, occasionées par des éclats de pierre, et le capitaine G.... pour la perte de son chapeau. Nous nous jetâmes dans la tour, que cinq ou six Turcs qui s'y trouvaient encore abandonnèrent sans résistance, et le Zantiote Stati eut la gloire d'en arracher le *baïrack* des infidèles, et d'y arborer l'étendard national. J'en fis sur-le-champ tourner les canons vers la forteresse, où l'ennemi se réfugiait en foule; mais bientôt je les fis rentrer, car ces Turcs si maladroits venaient de m'en démonter un, et nous avions épuisé les munitions qui s'étaient trouvées dans la tour. La citadelle dirigea alors tout son feu vers la ville, qui se remplissait de Grecs.

Déjà commençait ce bruit sinistre, formé des cris des victimes et des cris des vainqueurs. Il ne me fut plus possible dès lors de retenir aucun de mes canonniers : en moins de cinq minutes, restés seuls M. G.... et moi, nous descendîmes nous-mêmes vers la ville.

Telle était, depuis long-temps, la situation des assiégés, qu'ils n'enterraient plus leurs

morts, et que les rues étaient infectées de cadavres en putréfaction. Mais bientôt de sanglants sacrifices couvrirent ces débris, restes de la maladie et de la famine. Le sang ruisselait déjà de tous côtés quand nous pénétrâmes dans la place : les Grecs s'y précipitaient en masse, et nous faillîmes être renversés par le torrent de cette foule qu'emportaient avec impétuosité l'espoir du pillage et le désir de la vengeance.

Quelques Turcs se défendaient en désespérés dans leurs maisons ; mais ils succombaient successivement sous le nombre, quoique plusieurs vendissent chèrement leur vie. De distance en distance, nous rencontrions dans des rues étroites des monceaux d'infidèles expirants ou morts, qui en occupaient toute la largeur. Le désordre était à son comble, les balles se croisaient en tout sens, et plus d'un Grec périssait de la main des siens : confusion désastreuse, tumulte effrayant, dont il est impossible de se faire une idée! A chaque pas nous voyions lancer, par les fenêtres, des femmes, des jeunes filles et des enfants. Que l'on se figure l'épouvante et l'horreur qui devaient glacer les sens de ces vierges, élevées à l'ombre d'un harem solitaire, en voyant la main

sanglante d'un soldat farouche s'étendre sur elles pour les précipiter dans la fange de la voie publique. A l'aspect de nos vêtements étrangers, plusieurs de ces infortunées accouraient vers nous, tremblantes, égarées, et nous conjurant de les arracher à la mort.

Les soldats se disputaient avec fureur l'entrée des demeures les plus apparentes. Des angles entiers, des pans de murailles, s'écroulaient quelquefois sous le choc de cette multitude furieuse, comme sous les coups du bélier. Nous pénétrâmes, le capitaine G.... et moi, dans l'intérieur d'une mosquée où nul Grec n'était entré encore. Une grande quantité de lampes brûlaient, suspendues à la voûte (1). Notre intention était de monter au minaret, du haut duquel il nous eût été possible de voir ce qui se passait dans la citadelle; mais la porte fermée intérieurement, et un léger bruit que nous entendîmes nous firent supposer que l'iman, dont la demeure était déserte, s'y était réfugié (2).

Cependant le feu s'élançait avec furie dans

(1) On sait que le vendredi; chez les musulmans, est consacré à Dieu, qu'il est enfin pour eux ce que le dimanche est pour les chrétiens.

(2) La demeure de l'iman est ordinairement attenante à la mosquée.

les airs, de plusieurs parties de la ville, et l'ardeur de l'incendie redoublait la chaleur du jour déjà insupportable. C'était un enfer de feu et de sang, où le fracas des maisons croulantes, les détonations de l'artillerie, le bruit de la fusillade qui ne cessait pas, les cris des mourants et les clameurs forcenées des vainqueurs se confondaient de manière à former un effrayant concert. Les Grecs ont un cri particulier lorsqu'ils approchent de l'ennemi : c'est une sorte d'*ululement* guttural; mais ce cri prend un autre caractère lorsqu'ils lèvent le poignard ou l'atagan sur une victime. Il est tel alors qu'on ne pourrait en rendre l'expression : l'ironie amère de la victoire, la colère de la vengeance, la joie inhumaine du sang, sont à la fois exprimées dans ce cri, qu'accompagne ordinairement un rire sardonique et féroce non moins épouvantable. Ce cri de l'*homme-tigre*, de l'homme dévorant l'homme, est affreux à l'oreille, et m'a toujours fait éprouver la plus pénible sensation.

Des sommes immenses avaient été prodiguées en vain par les infortunés habitants de Tripolitza : l'opulence avait inutilement payé le prix de sa rançon. Ceux qu'épargnait l'avarice satisfaite étaient immolés par l'avarice déçue.

Montés sur des coursiers fougueux, Colocotroni et Iatrako venaient d'entrer. Ils paraissaient hors d'eux-mêmes, et voulaient rallier, pour les faire sortir de la ville, ceux de leurs soldats qu'ils rencontraient. Vains efforts! l'ivresse du pillage les entraînait tous; ils méconnaissaient la voix de leurs chefs, et c'était à leur tour à profiter des victimes. Ces chefs regrettaient sans doute les richesses qui devaient encore, la nuit suivante, affluer dans leurs tentes; car, à quel motif de retour stérile à l'ordre et de tardive humanité pourrait-on attribuer cette conduite? Chacun sait que le sang ne leur a jamais fait horreur, surtout au premier. Leur autorité eût-elle été forte de tout l'ascendant du plus vertueux exemple, leurs menaces et leurs cris dans ce moment n'en auraient pas été moins inutiles : il n'y avait plus qu'une seule loi d'écoutée, celle de la destruction; plus qu'une consigne, celle de massacrer.

O nation turque! peuple conquérant et oppresseur, à quel point as-tu donc porté les abus de la force, dans quel degré d'avilissement avais-tu fait descendre les vaincus, pour qu'au jour du réveil ils éprouvent un tel besoin de cruautés, une telle soif de ton sang? Si c'est ainsi que doivent s'expier les longs triomphes

du despotisme, quels sont les plus à plaindre, de ceux qui subissent le joug, ou de la postérité des tyrans qui l'imposèrent ?

En voyant égorger tant de malheureux, je me reprochais jusqu'à ma présence dans ces lieux funestes : je ne me trouvais excusable à mes propres yeux qu'en arrachant à la mort le plus de victimes qu'il m'était possible ; et le capitaine G.... partageait à cet égard mon empressement et mes efforts. Nous oubliions alors les horreurs dont la populace de Constantinople et de Smyrne et les barbares d'Asie avaient donné l'exemple contre les chrétiens. On massacrait jusque sous nos pieds, et la voix de la nature ne parlait plus en faveur de la faiblesse. De telles représailles ne seront pas faciles à justifier au tribunal de l'humanité.

Au milieu de la confusion générale, une bande de Turcs retirés au pied de la citadelle s'élancèrent pour se frayer un passage, le sabre à la main, à travers les assaillants. Beaucoup succombèrent; mais une quarantaine parvinrent à Napoli de Romanie, car personne ne songea plus à les poursuivre sitôt qu'ils eurent dépassé les portes.

Dès le premier moment de l'entrée des Grecs, Elmaz-aga, avec ses Albanais, s'était renfermé

dans la principale cour du palais du visir. Ils invoquèrent de là les conditions qui leur avaient été offertes pour capituler, demandant à quitter sur-le-champ la place ; ce qu'on leur accorda d'autant plus facilement, que, s'ils avaient voulu résister, la victoire aurait pu rester encore long-temps indécise (1). Ils sortirent donc, et allèrent, au nombre de douze cents environ, se ranger en bataille dans la partie du camp qu'avait occupée précédemment la division de Colocotroni.

Ils franchissaient à peine les dernières portes du palais, qu'il parut embrasé de toutes parts ; aussi ai-je toujours pensé qu'eux-mêmes y avaient mis le feu avant de le quitter ; d'autant que les femmes de Kourchid, à qui l'on a attribué cet incendie, pouvaient en être les premières vic-

(1) En effet, je pense que, si, profitant du désordre extrême qui se manifesta parmi les Grecs au moment où ceux-ci commencèrent à piller et à pénétrer dans les maisons, les Albanais étaient tombés sur eux ; ou si, mieux encore, après avoir abandonné la place, ils y fussent rentrés la nuit suivante, il est impossible de calculer les conséquences terribles qui seraient résultées de cette attaque inattendue par douze cents soldats courageux et bien armés.

L'auteur des *Mémoires* dont j'ai déjà parlé a dit que les Albanais avaient quitté Tripolitza le 28 septembre, c'est-à-dire une semaine avant ; en quoi il se trompe encore.

times. Ces fières beautés passèrent de la garde des Albanais entre les mains d'un détachement de soldats grecs qu'Anagnostara chargea de veiller sur elles. Toutes, richement vêtues, avaient, selon l'usage oriental, la bouche et le front couverts. Malgré l'horreur de leur situation, la surprise et la colère dominaient dans leurs regards sur l'expression de l'effroi. Accoutumées à un respect inviolable, elles ne comprenaient pas encore tous les dangers qui les menaçaient. On les conduisit au fond d'un jardin, où, en attendant qu'on leur eût assigné un autre asile, une simple corde tendue les sépara du public. Là, furent amenés aussi tous les personnages de marque, que l'espoir d'être protégés par les Albanais avait engagés à venir chercher un refuge auprès d'eux. Quant à ceux que l'on trouva dans le palais sans un titre aux ménagements de la victoire, ils furent tous immolés ou précipités dans les flammes : beaucoup s'y jetèrent eux-mêmes.

Au milieu des *nobles turcs* épargnés, on distinguait, à sa hideuse figure, l'exécrable kiaïa. Plusieurs narrateurs de ces événements l'ont mis au nombre de ceux des assiégés qui capitulèrent trois jours après dans la forteresse : pourtant il n'avait point eu le temps ou la présence d'es-

prit de s'y réfugier, et on le trouva dans le palais du visir. On a lieu d'être surpris que ce monstre n'ait point été mis en pièces dans le premier moment. Mais si on ne lui accorda point alors la faveur d'être enveloppé dans la destruction commune, c'est qu'on le réservait à d'autres douleurs que celles d'une mort ordinaire.

Cependant on continuait d'égorger avec fureur. La beauté, l'âge, l'enfance, rien n'était épargné : tout nageait dans le sang. Les derviches d'un collége turc se défendirent longtemps et avec rage; ils ne cédèrent qu'après avoir consommé toutes leurs munitions, épuisé toutes sortes de projectiles : tous furent exterminés et leurs membres dispersés. Souvent un Grec, sur le point de poignarder un musulman, l'abandonnait pour aller assouvir sur un juif une vengeance plus ardemment souhaitée. Objets d'un ressentiment particulier et plus profond, à raison des horreurs exercées par leurs frères de Constantinople sur les chrétiens de cette ville et sur le corps du patriarche Grégoire, les israélites de Tripolitza périrent jusqu'au dernier, et la plus grande partie par le feu.

Cette ville, comme toutes celles de l'Orient, abondait en chiens sans maîtres et abandonnés,

espèce mendiante et parasite, qu'une longue abstinence avait rendus féroces. Dans les premiers moments, des bandes de ces animaux parcouraient les rues à la suite des vainqueurs, et se jetaient sur ceux qui tombaient sous leurs coups, pour les déchirer et s'en rassasier.

Cet affreux spectacle se renouvelait à tout instant, et nous retraçait chaque fois la hideuse réalité du songe d'Athalie.

Dans la soirée, je fis conduire hors de la ville, dans la partie assignée aux malheureux que la famine en avait chassés précédemment, quelques victimes arrachées au fer des Grecs. Séparé depuis deux heures du capitaine G.... par les ondes du torrent destructeur, et accablé de lassitude, je pensai que l'espoir de me retrouver dans ma tente pouvait l'y avoir conduit.

Je me dirigeai de ce côté, accompagné d'un seul homme, au moment où le soleil allait disparaître. Je n'y trouvai que deux ou trois Grecs, auxquels je parlai avec reproche de tant d'affreux excès, dont, à la vérité, ils étaient les premiers à gémir. Mais ces jeunes gens avaient voyagé, ils avaient lu; pour défendre ou excuser leurs compatriotes, ils allèrent chercher, dans les pages accusatrices de l'histoire, des

récriminations contre les miens. Hélas! quel peuple n'a point eu sa saison de délire, et ses jours de honte et de sang! Quel est le coin de terre où l'oppression et la vengeance n'aient tour à tour coûté des pleurs à l'humanité!

Je me couchai à la lueur rougeâtre des flammes, qui éclairaient au loin les montagnes, au pied desquelles, rangés en silence autour de leurs *baïraks*, les Albanais contemplaient impassiblement la ruine de la malheureuse Tripolitza. L'excès de la fatigue et l'accablement moral m'endormirent, l'oreille encore remplie de sons lugubres et sourds, confus mélange de tous les bruits qui l'avaient frappée durant la journée.

Le lendemain, inquiet sur le sort du capitaine G...., je rentrai de bonne heure dans la ville avec Anagnostopoulos. Nous eûmes la douleur de voir que les massacres, que la nuit avait ralentis sans les interrompre, venaient de reprendre avec une fureur nouvelle. Il fit publier une amnistie pour les vaincus; mais voyant l'inutilité de cette mesure, et pensant que, dans peu de jours, la putréfaction de tant de cadavres rendrait la ville inhabitable, il se borna à faire défendre de tuer *intra muros*. Cette précaution fut aussi vaine que la première : quand l'irritation

des vainqueurs commençait à se calmer, le désespoir des victimes venait souvent la ranimer. De faibles femmes, des enfants, poussés par une rage inexplicable, provoquaient les soldats par leurs injures. Blessés et chargés de coups, ils répétaient en expirant les mots de *ghiaour skili, mourtatis* (chiens d'infidèles, impurs), et d'autres termes de mépris, dont, au temps de leur prospérité, ils accablaient les raïas (1).

(1) Dans cette guerre d'extermination, les traits d'impassible mépris pour la vie, et de ce courage du désespoir qui se revêt des apparences les plus calmes, ont été nombreux de la part des infidèles, sans exception d'âge ni de sexe. Voici un des plus singuliers dont j'aie été témoin. Un Turc, de seize à dix-huit ans, ayant été trouvé caché dans des décombres, plusieurs jours après la prise de la ville, fut conduit hors des remparts et dans un fossé, à une certaine distance, pour être mis à mort. Il arriva au lieu de son exécution, dépouillé, sanglant et meurtri de coups. Avant de le tuer, les Grecs qui le conduisaient voulurent savoir de lui quelques particularités relatives à l'état de la place durant le siége. Il répondit sans trouble, et avec une précision singulière, sur ce qu'on lui demandait. La conversation s'étant ainsi prolongée quelques moments, l'un des soldats tira son atagan, en lui disant σήκω (lève-toi), car il était assis sur une pierre : le jeune malheureux se leva avec tranquillité, tendit négligemment le cou en achevant sa phrase, et les yeux tournés vers celui qui venait de l'interroger le dernier.

J'ai déjà dit que presque tous les otages et les autres Grecs renfermés dans Tripolitza avaient péri (1). On le savait; cependant, parmi leurs parents, il en était beaucoup qui n'avaient pas banni toute espérance de les retrouver. L'un cherchait un père, l'autre un frère; chacun s'imaginant que l'objet de son affection devait être précisément celui que le commun malheur aurait épargné. Quand ils avaient reconnu l'inutilité de leurs recherches, rien ne pouvait arrêter leur fureur.

L'asile même de la mort n'était pas respecté : des cadavres furent exhumés, les monuments funéraires renversés et détruits. Ainsi la vengeance s'étendit au-delà des bornes que le trépas semble lui imposer, et ces débris infects, mêlés aux sacrifices du jour et de la veille, contribuèrent à répandre dans l'air les germes d'une maladie contagieuse, qui bientôt exerça ses ravages parmi les vainqueurs.

Quoique le feu eût été mis en plusieurs endroits, tel était le calme de l'air, que l'incendie agissait seulement dans les limites des quartiers

(1) On ne retrouva que l'archevêque de Corinthe, Pannouzo Notaras, Anastase Mavromichali, et deux ou trois autres.

où il avait été allumé : la flamme n'était point *ondoyante*, *insensée* (1), mais elle s'élevait perpendiculaire à une grande hauteur, et s'affaissait souvent sur elle-même faute d'aliments.

Lorsqu'un soldat jugeait à propos d'occuper une maison qui déjà avait été livrée au pillage, il arborait au-dessus de la porte, en guise de drapeau, quelque lambeau de toile marqué d'une croix noire, tracée le plus souvent avec du charbon ; alors elle était ordinairement respectée, pourvu qu'elle fût barricadée avec soin, et que rien ne parût au dehors qui pût exciter la cupidité.

Cependant des bandes de mécontents, irrités de n'avoir pu rien prendre, s'étaient emparés des portes de la ville et dépouillaient ceux qui, après avoir été plus heureux, se présentaient pour sortir. Ces derniers, pour mettre leur butin à couvert, commencèrent alors à escalader les murailles, et finirent par s'y pratiquer de nouvelles issues. Ceux qui, par exemple, s'étaient emparés de chevaux, parvinrent à les soustraire, par cette voie, à la rapacité de leurs camarades. D'autres imaginèrent de former des

(1) Lebrun. (*Ode sur le tremblement de terre de Lisbonne.*)

dépôts de leur butin dans les maisons les plus capables de soutenir un choc d'assaillants; mais beaucoup furent forcées, ou livrées aux flammes. Les rixes, qui étaient le résultat ordinaire de ces sortes de siéges, se reproduisirent plusieurs jours de suite; et bien des Grecs se tuèrent entre eux pour le butin, lorsque déjà les Turcs manquaient à leurs glaives.

Anagnostopoulos, ayant vu l'inutilité de ses efforts pour arracher à la mort le reste de la population, voulut du moins porter quelques paroles rassurantes à ceux des principaux Turcs qui, avant cette guerre, s'étaient montrés les moins défavorables aux Grecs, et que différents motifs avaient fait épargner. Il me pria de l'accompagner, pour concourir avec lui à cet acte d'humanité.

Le premier que nous visitâmes fut Kiamil, bey de Corinthe, de l'entremise duquel on attendait la capitulation de l'acropolis de cette ville. Ce musulman, le plus riche propriétaire de la Morée, issu de l'une des familles les plus anciennes et les plus considérées de l'empire, s'étant trouvé dans Tripolitza au moment où les Grecs portèrent le siége devant cette place, n'avait pu regagner sa citadelle de l'Acrocorinthe. Il supportait son malheur avec une résí-

gnation qui se démentait pourtant quelquefois par des imprécations contre le kiaïa-bey, qu'il accusait d'être la cause de tous leurs malheurs (1). Son fils aîné se tenait à ses côtés ; et il était entouré de serviteurs et d'esclaves qui tous, les yeux attachés sur leur maître, semblaient ne souffrir et ne craindre que pour lui.

Nous vîmes encore quelques Turcs qui pouvaient avoir moins de titres à l'intérêt que celui dont je viens de parler; après quoi, laissant Anagnostopoulos continuer le cours de ses visites, je me dirigeai vers la campagne pour me dérober au spectacle du carnage, et respirer un air moins impur.

Arrivé près de la porte de Calavryta, quelques gémissements, partis d'une maison d'assez médiocre apparence, vinrent frapper mon oreille. Je heurtai à l'entrée avec force, et les plaintes cessèrent : j'avais pris le parti de m'éloigner, lorsque la porte s'entr'ouvrit doucement. Revenu sur mes pas, je pénétrai dans une cour intérieure où se trouvait une famille com-

(1) Il ne fut point le seul, parmi ces prisonniers, à qui j'entendis exprimer une telle plainte contre ce monstre. Plus tard, quelques uns se donnèrent même la satisfaction d'aller lui prodiguer de sanglantes injures, en lui reprochant tous les maux qui les accablaient.

posée de la mère, de plusieurs filles et d'un jeune garçon. Ces infortunés m'entourèrent aussitôt ; ils baisaient mes mains, mes vêtements, et me parlaient avec toute la précipitation de la frayeur et de l'angoisse. Étonné de voir qu'ils eussent pu jusque là échapper à la fureur du soldat, et craignant de ne pouvoir les défendre long-temps de mes seuls efforts, je sortis et leur fis entendre de refermer la porte intérieurement. Je me proposais de chercher dans les environs quelques uns de mes canonniers afin de pouvoir les protéger avec plus d'efficacité. Je parcourus rapidement les rues adjacentes ; et le capitaine G...., qui me cherchait avec quelques soldats, parmi lesquels se trouvait le brave Stati dont j'ai déjà parlé, vint s'offrir à mes regards. Heureux d'avoir trouvé un tel renfort, je revins rapidement sur mes pas, craignant que ma courte absence n'eût eu de funestes résultats. Mes pressentiments m'avaient trop bien averti. Nous aperçûmes de loin quelques Maniotes chargés de dépouilles, qui sortaient de la maison, l'atagan à la main : l'un d'entre eux secouait son fer et sa main sanglante. Il me semblait voir un chat-pard sortant d'une basse-cour pour regagner la montagne, après avoir tout égorgé, et léchant sa barbe humectée de sang.

Nous entrâmes : tous ces infortunés, à qui ma présence avait promis la vie, gisaient dépouillés et nageant dans leur sang. L'aînée des filles, dont la beauté m'avait frappé quelques moments avant, respirait encore, quoiqu'une large blessure eût déchiré son flanc, eût mis ses entrailles à découvert. Elle s'approcha péniblement de nous en se traînant sur les reins, demandant de l'eau, de l'eau! νερό, νερό! Ses yeux étaient à demi fermés, et ses lèvres, exhalant une respiration convulsive, soufflaient de temps en temps pour se débarrasser des mouches qui fatiguaient son agonie!

J'étais immobile et anéanti à cet affreux spectacle. La plus jeune de ces victimes, et la seule à qui l'on eût laissé une partie de vêtements (c'était le garçon, tué d'un coup de pistolet, tiré à bout portant), avait dans son habit la bourre qui brûlait et fumait encore. La mère était indignement mutilée, et son sein fécond, qui avait donné le jour à tous ces infortunés, était exposé aux regards dans un état de nudité complète. Nous sortîmes à la hâte et saisis d'horreur.

La citadelle tenait toujours, et les Turcs qui se trouvaient entassés dans cette étroite enceinte se défendaient en hommes qui n'espè-

rent aucun salut. On ne pouvait en approcher sans danger, quoique le petit calibre de son artillerie en rendît presque nul l'effet contre la ville. Les Grecs se montraient peu inquiets de ce voisinage; et, sûrs que la faim allait bientôt leur livrer une nouvelle proie, ils attendaient en foule dans les rues les plus rapprochées le moment d'entrer dans la forteresse. Des richesses suffisantes pour faire pendant long-temps face aux frais de la guerre y étaient renfermées; mais ce ne fut pas la nation qui en profita : elles devinrent la proie d'un seul individu.

On a vu que les horreurs de la famine décimaient, depuis long-temps, la population de Tripolitza quand cette ville fut prise; cependant on trouva encore quelques maisons suffisamment pourvues, et, comme de raison, c'étaient celles des grands. Plusieurs contenaient une grande quantité de foudres de vin. Quoique peu adonnés en général au vice de l'ivrognerie, les Grecs en burent cependant beaucoup dans les premiers moments, et, si les assiégés avaient eu la meurtrière précaution de l'empoisonner, une foule de soldats auraient succombé avant qu'on se fût aperçu du danger.

Mon projet avait été de coucher encore au

camp; mais je reconnus qu'il y aurait de l'imprudence à suivre cette détermination : en effet, nous étions allés voir les Albanais hors de la ville, et j'avais remarqué un changement si notable dans leurs dispositions, que je pensai qu'il serait dangereux de passer la nuit dans leur voisinage. Leur insolence, qui semblait augmenter en raison du nombre de Grecs chargés de butin qu'ils voyaient quitter la place pour regagner leurs montagnes, se manifestait par des propos injurieux. Elmaz-aga lui-même paraissait soucieux et agité. Les calamités qui accablaient ses frères élevaient-elles une voix tardive dans son cœur? C'est ce que je ne pourrais affirmer; mais, à voir la figure du chef et des soldats, j'aurais été peu surpris que d'assiégés ils fussent devenus assiégeants.

Nous rentrâmes donc le soir dans Tripolitza pour y coucher. Les flammes y répandaient une clarté presque égale à celle du jour. On égorgeait encore, et la férocité, plus ingénieuse que la peur, découvrait, d'instant en instant, de nouvelles victimes cachées sous des débris, sous les combles, dans des cheminées, et jusque dans les lieux les plus immondes. Quelquefois une malheureuse femme, précipitée d'une croisée ou du haut d'un toit, se traînait expirante sur

des membres brisés, à l'entrée d'un égout pour y chercher un refuge.

Nous passâmes la nuit dans une maison dont quelques uns de mes canonniers s'étaient emparés. J'eus la satisfaction de voir qu'ils avaient recueilli plusieurs enfants échappés au fer des Grecs.

Je prévins Mavromichali des dispositions inquiétantes que j'avais remarquées chez les Albanais. Ils reçurent l'injonction de se mettre en marche sur-le-champ, et ils partirent en effet, se dirigeant sur l'Épire par la route de Calavryta, précédés et suivis d'un petit corps d'éclaireurs jusqu'à leur sortie du Péloponèse.

Lorsque les habitants, qui étaient demeurés dans Tripolitza, eurent satisfait à tous les excès de la vengeance, il restait à savoir ce que deviendraient ceux que la famine avait chassés de la ville avant la fin du siége. Rien n'était encore décidé sur leur sort, lorsque, dans la soirée du 7, une bande de furieux prirent la funeste résolution de les aller précipiter, à cinq milles de là, dans les gouffres où l'Alphée prend sa source. Mais telle était l'impatience de se débarrasser d'eux, qu'on ne prit pas la peine de les conduire jusque là : on les massacra tous à l'entrée de la gorge qui conduit à Vitina.

Prévenu qu'ils étaient sur le point de partir, je sortis de la ville avec un Grec d'Ayvali, nommé Patrocle, qui avait habité la France. Je vis de loin les apprêts de ce nouveau sacrifice. Les petits enfants, comprenant bien qu'on les menait à la mort, poussaient des cris plaintifs, et les mères, chez qui tant de souffrances étouffaient presque la voix de la nature, les traînaient ou les frappaient impassiblement pour les faire avancer.

Nous rentrâmes dans la ville, n'ayant pu arracher à la mort qu'une seule victime (1).

Le 8 au matin, les Turcs de la citadelle, qui se trouvaient depuis trois jours sans vivres et sans eau, furent obligés de se ranger sous la destinée commune. Colocotroni, après leur avoir, de son chef, accordé une capitulation dont l'article unique était qu'on leur laisserait la vie sauve, s'introduisit au milieu d'eux, avec plusieurs membres de sa nombreuse famille et quelques affidés. Ces prisonniers, fouillés et désarmés, furent conduits dans une maison immense,

(1) C'était une jeune fille : je la remis entre les mains d'un homme de Corfou, nommé *Janni Staforas*, marié dans un village de la Laconie. Cet homme charitable la fit baptiser, et la reçut dans sa famille sur le même pied que ses autres enfants.

élevée récemment par l'opulent Mustapha-bey de Patras, où déjà l'on avait réuni, mais dans des appartements particuliers, le kiaïa et les femmes du visir.

Colocotroni ou les siens conservèrent plusieurs jours la citadelle, sans que nuls autres Grecs pussent y pénétrer; et il ne l'abandonna enfin qu'après en avoir fait enlever et mettre en sûreté tout ce qu'il trouva à sa convenance.

CHAPITRE XI.

Arrivée de nouveaux officiers étrangers. — Épidémie. — Nouvelles inquiétantes. — Opérations de la flotte ottomane. — Incendie de Galaxidi. — Destruction d'un brick turc par le capitaine Shaïni. — Retour d'Ypsilanti. — Départ de M. Th. Gordon.

Le silence des tombeaux commençait à succéder au tumulte de la destruction et du pillage. Rendus à nous-mêmes, mais encore péniblement préoccupés de cette longue et affreuse tragédie (1), nous vîmes arriver plusieurs officiers étrangers, ce qui nous fut une distraction consolante. Ces militaires, qui tous, hors un seul (2), devaient plus tard arroser de leur sang le sol hellénique, étaient MM. les lieutenants-colonels Tarella et Dania, les capitaines Merziewski et Justin, et le lieutenant Koutschelewski. Les deux premiers repartirent le len-

(1) Je ne crois pas que beaucoup d'hommes, même heureusement organisés, pussent résister long-temps aux impressions d'une guerre qui offrirait souvent de pareilles scènes.

(2) Encore ne doit-il point faire exception, puisqu'il a été blessé grièvement dans l'île de Candie.

demain pour Argos, craignant de trouver une mort sans gloire dans ces lieux empoisonnés par la corruption. Pour nous, dont les organes s'étaient familiarisés avec cette impure atmosphère, nous continuâmes à braver le danger.

Cependant, au milieu de ce désordre, les vivres commençaient à manquer. Mes canonniers, dont le nombre avait beaucoup augmenté dans les derniers jours du siége, diminuaient avec rapidité faute de subsistances : d'ailleurs ils étaient bien aises d'aller mettre leur butin en lieu de sûreté. La condition des capitaines grecs les plus puissants et les mieux obéis n'était pas, à cet égard, plus heureuse que la mienne. Colocotroni lui-même fut abandonné de la plupart des siens, qui, mécontents de leur chef, et regardant sans doute la guerre comme terminée par la prise de Tripolitza, regagnèrent leurs villages et leurs montagnes. Dans cet état de pénurie et de désertion universelle, les étrangers avaient le plus à souffrir des privations communes. Seul, l'excellent capitaine Anagnostara s'occupait d'eux : nous allions journellement nous asseoir à sa table, et toujours il s'en montrait heureux et honoré.

Des bruits vagues et inquiétants suivaient une triste victoire ; et l'absence de toute nouvelle

de l'extérieur, aussi bien que des autres parties du Péloponèse, contribuait à les accréditer davantage. Entre autres récits alarmants, les Albanais, au mépris de leur capitulation, avaient, disait-on, mis tout à feu et à sang sur leur passage, et même égorgé les habitants de Calavryta (1). L'on y joignait la nouvelle d'une expédition de la flotte ottomane dans le golfe de Lépante, expédition dont les détails n'étaient point encore bien connus. L'épidémie qui avait ravagé la ville pendant le siége, aidée encore par les contagieuses et pestilentielles exhalaisons des cadavres qui encombraient les rues, se manifestait avec une sorte de rage parmi les vainqueurs. Les oreilles étaient continuellement frappées par les cris mesurés de pleureuses à gages, qui accompagnaient des morts à leur dernière demeure. Se croyant atteints par l'horrible fléau de l'Orient (2), les soldats quittaient Tripolitza en foule, et traînaient après eux la contagion dans les autres parties de la péninsule.

(1) On reconnut bientôt que ce bruit était sans fondement. Les Albanais, à la vérité, violèrent leur capitulation et manquèrent à leur parole, mais ce fut plus tard.

(2) Ce n'était point la peste; mais cette maladie, presque aussi terrible, exerça ses ravages dans la Morée pendant tout l'hiver de 1821 à 1822.

Mavromichali, commandant en chef en l'absence d'Ypsilanti, craignant d'y succomber, campait toujours au vent de la place sans jamais y entrer. J'allais le voir chaque jour pour obtenir quelques nouvelles; mais cet homme indolent ne s'occupait, ne parlait que de sa santé. Il était inquiet et mécontent, quoiqu'il fût un de ceux à qui les dépouilles de Tripolitza avaient le plus profité. Deux chameaux et vingt mulets, sous la conduite d'une escorte commandée par ses fils, venaient d'emporter dans les montagnes de l'Éleuthéro-Laconie la part que lui avait value la confiance des Turcs dans sa protection.

J'attendais le prince Ypsilanti avec une vive impatience. Son retour était également désiré et par les capitaines, fatigués de l'indiscipline de leurs soldats, et par les soldats, qui se disaient dépouillés par eux du prix le plus positif et le plus immédiat de leurs services. Enfin les Turcs épargnés jusqu'à ce jour, et qui croyaient sentir à chaque instant le couteau sur leur tête, espéraient de son autorité leur amnistie définitive. Mais le bruit courait qu'il avait quitté la Morée pour passer en Romélie; d'autres allaient jusqu'à assurer qu'il était reparti pour la Russie. Ces nouvelles, incertaines et con-

tradictoires, laissaient peu de fondement à l'attente générale, lorsque, quatorze jours après la prise de Tripolitza, l'arrivée du jeune Vlasto fixa les opinions à ce sujet, et calma les inquiétudes universelles. Il avait laissé le prince à une journée de distance, et nous annonça son retour pour le lendemain.

Ypsilanti, deux jours après son départ du camp, apprit à Calavryta que l'escadre ottomane, qui s'était renforcée à Mourto, en Albanie, de la flottille du capitana-bey (1), et avait rallié la division algérienne dans les eaux de Patras, venait de déposer dans cette ville quinze cents Albanais, embarqués sur les côtes d'Épire. Les Grecs de l'Achaïe, qui, dans le premier moment de leur effroi, s'étaient attendus que l'empire ottoman allait vomir sur leurs bords une partie de ses forces, voyant à quoi se réduisait le renfort arrivé aux Turcs, avaient repris les positions abandonnées par eux quinze jours avant.

La flotte ennemie était entrée dans le golfe de Lépante. Craignant qu'elle n'effectuât une des-

(1) Avant l'insurrection des Grecs, le capitana-bey était allé à Prévésa débarquer des troupes pour renforcer l'armée qui agissait contre Ali-pacha, et il y avait été retenu jusque là par la crainte des navires insurgés.

cente sur la côte septentrionale de la Morée, Ypsilanti se dirigea sur Vostitza : toutefois il ne put y arriver à temps. L'ennemi, après avoir consommé la destruction de cette ville, déjà saccagée par le kiaïa-bey, venait d'appareiller pour traverser le golfe, se dirigeant sur Galaxidi. Le prince remonta vers l'isthme, en côtoyant la mer; mais à peine fut-il arrivé au monastère de Saint-Irène, distant de trois ou quatre heures de Vostitza, qu'il put apercevoir sur la rive opposée l'incendie des navires et des maisons de Galaxidi (1). Heureusement les habitants de cette ville, après une résistance assez vive quoique inutile, eurent le temps de se dérober à la mort en s'enfonçant dans les terres.

Arrivé à Vasilika (Sicyone), Ypsilanti perdit inutilement près d'une semaine dans ce village. Ce fut là qu'il eut connaissance de la prise de

(1) Cette petite ville, située à l'entrée de la baie de Salona dans la Romélie, ne contenait pas moins de sept ou huit cents feux. Outre les caïques, trabaks, sacolèves, etc., elle possédait une quarantaine de bâtiments du port moyen de quatre-vingts à cent quatre-vingts tonneaux. Au moment où l'insurrection se manifesta, ils s'étaient trouvés emprisonnés dans le golfe par les châteaux des petites Dardanelles.

Tripolitza, et des excès qui l'avaient signalée. A cette nouvelle, l'indocile Pano Colocotroni, fils aîné du capitaine de ce nom, et qui l'avait accompagné depuis son départ du camp avec six cents Moraïtes irréguliers, l'abandonna sur-le-champ, et de son chef, pour aller rejoindre son père, auquel il croyait, disait-il, pour des raisons qui se devinent, son assistance indispensable dans une telle occurrence.

Resté seul avec les deux cent cinquante soldats de Baleste, et quelques officiers étrangers, Ypsilanti hésita quelque temps s'il ne quitterait pas la péninsule. Il s'avança vers Corinthe, dont la citadelle était observée par un corps de troupes sous les ordres du vaillant Constantin Petiméza, l'un des meilleurs capitaines de la Grèce. De là il monta jusqu'au *Dervend* (défilé de l'isthme), redescendit ensuite vers Kenchrées, et revint à Corinthe. Ces allées, ces venues, tout cet itinéraire inutile et sans objet, prouvaient de reste qu'il ne savait trop à quel parti s'arrêter.

De ce dernier point, il fit partir MM. Kutzowski et Voutier pour Milo, afin d'y recueillir quelques renseignements positifs sur les désastres de la Valachie, dont il se plaisait à douter encore, et sur un bruit qui circulait alors d'une

prétendue guerre entre la Russie et la Porte. Il leur donna l'ordre de toucher à Hydra, où M. Kutzowski devait engager les principaux armateurs à faire partir la flotte sans plus attendre.

Les divisions de la marine grecque, qui se trouvaient déjà réunies dans cette île, n'avaient point attendu cette invitation pour se disposer à marcher à la poursuite de l'ennemi; elles mirent à la voile le surlendemain de l'arrivée de M. Kutzowski, et dès le 11 octobre elles parurent aux attérages du cap Vasiliko. La population de Zante, bravant la surveillance rigoureuse d'un pouvoir étranger, courut en foule sur le rivage, et salua les couleurs de la commune patrie avec des applaudissements et des transports de joie inexprimables. Les cris de ζήτω, les mouchoirs que l'on agitait en l'air, enfin tous les signes qui peuvent concourir à la manifestation d'un enthousiasme sincère, éclataient parmi cette multitude. Les marins grecs ne peuvent encore aujourd'hui parler sans attendrissement de ce mémorable élan de l'adhésion des Zantiotes au réveil de la nation grecque.

Le lendemain quelques bâtiments ennemis, qui la plupart traînaient à la remorque des na-

vires galaxidiotes, furent rencontrés par le capitaine Shaïni d'Hydra, près de Kéri, port de la partie orientale de Zante. Il n'hésita pas à marcher sur eux, et son entreprise fut couronnée par la destruction complète d'un brick turc, qui, après avoir perdu la plus grande partie de son équipage, alla s'échouer à la côte.

D'un autre côté l'ennemi attaquait, avec des forces infiniment supérieures, une partie de la flotte grecque retenue sur la côte de Morée par un calme plat. Encouragée par la présence de quelques corps moraïtes, qui, rangés sur le rivage, étaient spectateurs du combat, elle fit bonne contenance, et l'ennemi fut repoussé. Les quatre bâtiments de Lazare Pinozzi, d'André Voco, d'Élias Boboli de Spetzia, de Théodore Mezi, et *le Léonidas* de Jacomaki Tombazi, triomphèrent des efforts de dix-huit bricks ou canonnières, bien que les gros vaisseaux de l'ennemi, que la crainte d'échouer retenait à une assez grande distance de la terre, eussent lâché plusieurs fois leurs bordées. Ce combat dura cinq heures. Le bâtiment de Mezi se trouvant isolé plus tard près de Catacolo, fut pris par les Algériens; mais l'équipage eut le temps de gagner la terre, et l'on ne put dire que de-

puis le commencement de cette guerre les Turcs eussent fait prisonnier un seul marin grec.

Ypsilanti, apprenant combien son retour était désiré à Tripolitza, où l'anarchie devenait de plus en plus imminente, se détermina enfin à se rendre au vœu général. Il se dirigea sur cette ville, après avoir quitté Corinthe.

Le bruit de son arrivée y mit tout le monde en mouvement. Chefs et soldats se portaient en foule au-devant de lui, aux cris de *vive Ypsilanti!* et, lorsqu'on l'aperçut, les acclamations qui redoublèrent, et les regards arrêtés avec avidité sur lui, durent lui prouver quelle influence il pouvait encore exercer alors sur cette foule empressée à lui plaire (1). Mais ce fut la dernière fois que la fortune lui sourit.

Je l'avais fait saluer d'une salve de toute l'artillerie de la place, et je m'étais, comme les autres, porté au-devant de lui avec les étran-

(1) Peut-être, en profitant de ce premier moment d'enthousiasme, n'eût-il pas été impossible de faire rendre gorge aux différents capitaines qui, en si peu de temps, avaient accumulé d'aussi grandes richesses. Mais Ypsilanti n'y pensa pas, ou sa faiblesse prévalut encore : l'occasion fut perdue, et des fortunes criminelles reçurent la sanction du silence universel.

gers arrivés en son absence. Son accueil fut affectueux : il me plaignit beaucoup de m'être trouvé, pour ainsi dire, isolé au milieu de ces scènes de carnage. J'étais dans une joie difficile à décrire : après ces affreuses saturnales de meurtre, je me retrouvais tout-à-coup avec des hommes civilisés, je revoyais des amis, des compatriotes, des frères d'armes. Dès lors, je parvins à chasser la mélancolie dont j'avais senti les atteintes.

On se livra avec une espèce d'abandon à la joie de revoir Ypsilanti. Après tant de désordres, ceux mêmes qui en avaient été les plus ardents moteurs n'étaient pas fâchés d'en voir la fin, et l'attendaient de sa présence.

Le jour de son arrivée, il convia à souper une partie des capitaines grecs et tous les officiers étrangers. A peine chacun eut-il pris place, qu'un cul-de-jatte, d'une difformité hideuse, fut apporté et déposé dans un coin de l'appartement. Nous regardions ; et bientôt nous entendîmes sortir de la poitrine de ce singulier *Tyrthée* une voix pleine et sonore, qui chantait les noms et les exploits de ceux par qui les commencements de cette guerre avaient été illustrés. J'étais fâché de ne pouvoir juger du mérite de la poésie, mais je puis du moins témoi-

gner de son abondance, et de la vigueur des poumons de ce barde sans jambes, car ses chants ne se terminèrent qu'à une heure très avancée.

Le lendemain, on purifia et l'on rendit au culte du Dieu des chrétiens une belle mosquée qui, jadis, avait été fondée pour cet usage (1). Peu à peu les bazars furent approvisionnés, beaucoup de soldats revinrent sous leurs drapeaux, et tout annonça que l'on se proposait d'occuper encore les restes de Tripolitza. Ypsilanti regardait cette ville comme l'endroit le plus convenable à la convocation de l'assemblée générale, si impatiemment attendue, pour arrêter un mode quelconque de gouvernement. Il avait été convenu que cet objet important serait le premier dont on s'occuperait après la prise de la place. Cependant on trouvait moyen de l'ajourner sans cesse, sous le prétexte de l'épidémie qui ne diminuait point. Beaucoup voulaient que l'on choisît Argos pour le lieu de la réunion. De ce point, disaient-ils, on serait plus à portée de surveiller Napoli et Corinthe ; et

(1) Il y avait cinq ou six églises dans cette ville ; mais la plupart tombaient en ruines, et les Grecs ne pouvaient entreprendre leur restauration, sans s'exposer à des avanies ou à payer des droits exorbitants : enfin les Turcs avaient presque achevé de les détruire pendant le siége.

leur avis était surtout appuyé par les insulaires, qui, dans le cas où l'on donnerait la préférence à cette dernière ville, devaient se trouver plus rapprochés du lieu des délibérations.

En attendant, Ypsilanti ne perdait point de vue ses idées d'organisation militaire. Il résolut d'abord de porter le petit corps de Baleste au complet. On songea à régulariser le service des vivres, jusque là abandonné à la bonne volonté plus ou moins active, et au patriotisme arbitraire et capricieux des primats. Mais ce n'était là que le moindre des obstacles que rencontraient tous ces projets utiles. Les éléments dans lesquels on se proposait de recruter cette armée naissante étaient pervertis par le pillage, qui, du meilleur soldat, fait ordinairement un insubordonné, et souvent un lâche. Les déserteurs du corps de Baleste et ceux de la compagnie de M. Gordon, qui refusèrent de le suivre lorsqu'il partit du camp avec Ypsilanti, avaient fait d'assez bonnes affaires dans la prise de la ville. Ils étalaient aux yeux des soldats restés fidèles à leurs drapeaux les riches turbans qui chargeaient leurs têtes, les pelisses qui couvraient leurs épaules, ainsi que les armes précieuses dont leur ceinture était décorée. Cette magnificence des uns, opposée

aux haillons des autres, n'était pas, comme on peut croire, propre à maintenir ces derniers dans la ligne du devoir et de l'obéissance. Les capitaines des bandes occasionaient plus de mal encore en affectant un dédain outrageant pour les soldats qui faisaient partie du petit corps régulier. Malgré ces difficultés, le prince conféra des grades, donna de l'avancement, et désigna les officiers de son état-major, dont, à la satisfaction générale, M. Gordon fut nommé le chef.

Mais malheureusement cet estimable Anglais ne tarda pas à quitter la Grèce; soit que l'issue du siége de Tripolitza lui fît craindre que tant de sang répandu ne refroidît l'intérêt universel qu'avait fait naître la cause de ce malheureux pays, soit que l'esprit indocile de certains chefs et la faiblesse du caractère d'Ypsilanti lui eussent enlevé l'espoir de voir fonder de longtemps un ordre de choses stable et régulier (1).

(1) Le nom de ce généreux Breton restera lié au glorieux souvenir du réveil de la nation grecque et des premiers efforts qu'elle a tentés pour sa délivrance. Le premier de ses compatriotes, il est allé lui offrir son bras; et, quoique l'on n'ait peut-être pas apprécié toute l'étendue de son dévouement et de ses sacrifices, depuis qu'il est rentré dans ses foyers, il a prouvé, par des actes non équivoques, que son intérêt pour elle ne s'était point affaibli.

En arrivant à Tripolitza, il prit sous sa protection un prisonnier turc, qui, riche naguère, et environné d'une nombreuse famille, avait perdu tous ses biens, tous ses enfants, à l'exception d'un seul. Guidé par un sentiment d'humanité, et désirant arracher à sa destinée cette victime des caprices de la fortune, il obtint d'Ypsilanti de pouvoir emmener Emina-aga dans sa patrie; mais Colocotroni et quelques autres disputèrent au prince, sous de vains prétextes de prudence, le droit de disposer d'un malheureux vieillard qui ne demandait qu'à rendre en paix le dernier soupir : et, sans égard pour les services de M. Gordon, qui était venu leur offrir ses dons et son épée, ils ne lui laissèrent emporter, en récompense, que cette mortification de leur part.

Tous les étrangers ne le virent partir qu'avec un vif déplaisir. Nous regrettâmes en lui, à part ses qualités privées, un vaillant et loyal compagnon d'armes; d'ailleurs sa présence était une autorité qui nous justifiait à nos propres yeux de rester parmi des hommes qui venaient de souiller de sang la plus belle des causes. Il faut que le lecteur remarque que les massacres de Chio sont postérieurs aux événements de Tripolitza, et que par conséquent à

l'époque dont je parle les Turcs n'avaient pas encore mis le comble à la férocité, et marqué du sceau de l'exécration leur conduite dans cette guerre. Aussi moins de motifs atténuaient dans notre esprit les vengeances que les Grecs venaient d'accumuler.

Avant de se mettre en route, M. Gordon me recommanda Émina et sa fille. Je l'accompagnai l'espace de quelques lieues, et nous sortîmes de la plaine de Tripolitza par cette gorge affreuse (1) obstruée des cadavres des malheureux que la faim avait chassés de la place avant que les Grecs y eussent pénétré. Après lui avoir fait mes adieux dans un pyrgos (2) où il se pro-

(1) Ce passage mériterait bien mieux le nom de *défilé du massacre* que celui que l'on traverse en allant de Patras à Calavryta. L'aspect aride des roches dépouillées entre lesquelles il est resserré serait d'ailleurs parfaitement en harmonie avec cette dénomination. Quelques uns des cadavres qui le jonchaient, à moitié dévorés par des oiseaux de proie, se trouvaient enlacés les uns avec les autres dans l'attitude de la dernière étreinte, du dernier adieu qu'ils s'étaient donné en tombant sous le fer homicide. L'année suivante je revis ces squelettes, blanchis par les feux de l'été, et les uns serrés encore dans les bras des autres. Ainsi décomposés avant d'être désunis, on eût dit que les loups et les orages s'étaient accordés à respecter cette image d'horreur et de pitié.

(2) On appelle *pyrgos* une tour ou bâtiment carré en ma-

posait de passer la nuit ; le soleil étant à la fin de sa course, je me hâtai de retourner sur mes pas pour rentrer dans la ville.

J'éprouvais une vive répugnance à m'engager de nouveau dans ce passage, que l'on ne pouvait traverser sans fouler des débris humains dont le vent du soir m'apportait les perfides émanations. Les chevaux eux-mêmes partageaient cette horreur, et, en y passant d'abord, nous avions remarqué cet effet sur les nôtres au tremblement de leurs flancs. Pour éviter cette route, je pris un sentier qui me semblait suivre une direction parallèle en suivant le sommet des montagnes. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que je m'étais considérablement écarté, et, le chemin devenu de plus en plus difficile, finit bientôt par se perdre au milieu des halliers et des aspérités du terrain. La nuit enveloppait la terre de son ombre, et j'avais mis pied à terre, déterminé à attendre l'aurore sous le feuillage de quelques yeuses, lorsque la clarté d'une lumière que je vis briller au fond d'un vallon, me

çonnerie, dans lequel on arrive au moyen d'un escalier de pierre, qui en est séparé par un intervalle de neuf ou dix pieds, sur lequel on jette un pont-levis qu'on relève la nuit. Ces sortes de petites forteresses, fort communes en Morée, étaient très avantageuses dans un pays infesté de voleurs.

donna l'espoir d'y trouver une habitation hospitalière, et un guide pour me conduire à la ville.

Je me dirigeais avec peine de ce côté, traînant mon cheval derrière moi, lorsque quatre ou cinq dogues vinrent m'assaillir avec fureur. Mon vêtement étranger paraissait causer l'irritation obstinée de ces animaux, que j'avais toutes les peines imaginables à empêcher de s'élancer sur moi. Il me fallut enfin tirer dessus pour les éloigner. Mais aussitôt cinq ou six coups de fusil partirent, et les balles passèrent en sifflant autour de ma tête. En même temps, sur le revers opposé du vallon, et à la lueur du feu d'un bivouac, j'aperçus quelques pasteurs qui gravissaient en courant pour gagner les hauteurs, s'imaginant avoir affaire à des prisonniers échappés de Tripolitza, et qui tentaient de se rendre à Patras. Mon domestique les appela avec force; ils s'arrêtèrent en hésitant, et, reconnaissant enfin la langue des enfants de la Grèce, ils se déterminèrent à descendre.

Nos chevaux étaient harassés; ils en prirent soin, et je m'endormis à côté d'eux, après en avoir reçu tous les bons offices que leur hospitalité voyageuse leur permettait de m'offrir,

c'est-à-dire du pain de maïs et du laitage. Ces pasteurs nomades avaient leurs familles avec eux. Ils venaient de passer l'été sur les montagnes, et en descendaient alors pour rentrer dans leurs habitations d'hiver. Je quittai ces bonnes gens à la pointe du jour, et regagnai la ville.

CHAPITRE XII.

Bournia. — Conseil de guerre. — Assassins jugés. — Fête de saint Démétrius. — Émina-aga.

Dans les premiers jours du mois de novembre, arriva à Tripolitza le nommé Bournia, de l'île de Chio, ancien capitaine au régiment des chasseurs d'Orient, autrefois au service de la république française, et, depuis quelques années, retiré dans sa patrie. Cet individu, que l'on verra figurer plus tard dans les désastres de la malheureuse Chio, venait dès lors chercher, auprès d'Ypsilanti, l'autorisation et les moyens nécessaires pour insurger cette île. Le prince, au moment où Bournia se présenta chez lui, avec son vieil uniforme de la république, crut qu'étranger à la Grèce, il arrivait pour lui offrir ses services. Je remplissais alors les fonctions conférées d'abord à M. Gordon, et Ypsilanti me le renvoya sans vouloir autrement l'entendre. Surpris de la nature des confidences que me fit cet homme, et ne croyant rien pouvoir prendre sur moi dans une affaire aussi grave, d'autant que je ne supposais à cet officier

ni une capacité supérieure ni un crédit bien certain sur l'esprit de ses compatriotes, je l'adressai à M. Vamva, secrétaire intime du prince.

Ce ne fut pas sans peine que je déterminai Bournia à aller exposer ses plans à son estimable compatriote. Il paraissait convaincu qu'il dépendait de moi de remplir ses désirs; aussi fus-je obligé d'entendre jusqu'au bout le développement des projets les plus extraordinaires, et à l'appui desquels il apportait des arguments non moins singuliers.

Ypsilanti n'accueillit nullement les idées de cet homme, qu'il jugea encore plus défavorablement que je n'avais fait. Les circonstances étaient entièrement inopportunes pour l'exécution d'un tel dessein. Il ne pouvait servir qu'à compromettre une immense population, que ses habitudes rien moins que belliqueuses et sa position géographique devaient engager à subordonner le choix d'un parti à l'issue de cette sanglante lutte. Bournia repartit, et l'insurrection de Chio n'en eut pas moins lieu quelques mois après. Telles étaient pourtant dès lors les mains auxquelles d'imprudents insulaires confiaient de si grands intérêts.

Une sorte de calme et d'oisiveté avait succédé à l'activité tumultueuse qui emportait nos jour-

nées durant le siége. Fatigués du spectacle de tant de débris fumants, nous faisions de longues excursions aux environs, pour aller chercher d'autres ruines sur lesquelles se sont du moins effacées, depuis des siècles, les douleurs de l'homme. Nous éprouvions alors toute la différence qui existe entre de vénérables restes et des dévastations récentes. Celles-ci déchirent le cœur, comme si les victimes qu'elles ont englouti criaient encore, tandis que les autres élèvent l'âme : le temps les a dépouillées de plainte et d'horreur pour ne leur laisser qu'une mystérieuse majesté.

Le but de nos promenades était souvent l'ancienne Tégée, qui n'offre comme antiquité rien de remarquable, et à une faible distance de laquelle se trouvent les restes d'une ville moderne, détruite en 1770 par les Albanais (1).

Ces distractions furent interrompues par un événement fâcheux, suite odieuse de l'habitude du meurtre que la vue de tant de sang, répandu récemment, avait rendue plus familière encore. Une tentative d'assassinat fut commise sur la personne d'un officier français, par deux individus étrangers à la Grèce, mais établis depuis

(1) Les gens du pays l'appellent le vieux Tripolitza.

plusieurs années à Tripolitza, où ils vivaient d'industrie. Au moment où les Grecs investirent cette place, ils en étaient sortis pour prendre parti avec eux, et on les avait attachés au service d'une batterie. Ils n'attendirent pas la prise de la place pour se souiller de crimes : plusieurs jours avant, on les voyait se cacher dans des maisons ruinées à peu de distance des remparts, pour guetter des victimes. Quelles étaient ces victimes, cette proie qu'ils attendaient? De pauvres enfants qui, profitant de la suspension d'armes, venaient au pied des murailles chercher quelques herbes pour apaiser leur faim. Lorsqu'ils paraissaient, les deux brigands leur montraient à la dérobée un peu de pain; et si ces infortunés, attirés par cet appât perfide, avaient le malheur d'approcher, ils les égorgeaient impitoyablement. Plusieurs avaient été ainsi massacrés, uniquement pour être dépouillés des lambeaux qui les couvraient.

Instruit de ces horreurs et profondément indigné, je menaçai ces infâmes de les faire fusiller. C'était un acte de justice que je n'avais qu'à paraître désirer pour l'obtenir, et j'aurais empêché bien des crimes qu'ils ont commis depuis. Je me contentai de leur faire administrer une vigoureuse correction *à la russe*,

qui les obligea pourtant à suspendre, jusqu'au moment de l'assaut, le cours de leurs brigandages. Mais alors ils commirent de telles horreurs, qu'ils se firent remarquer parmi cette multitude de tueurs sans pitié qui ensanglantèrent ces tristes journées; enfin, plus tard, le capitaine P... ne dut qu'à son courage le bonheur d'échapper à leurs poignards.

Ils enfoncèrent pendant la nuit la porte de son domicile, avec le projet d'enlever une victime que cet officier avait, peu de jours avant, rachetée des mains de quelques Maniotes. M. P... évita leurs coups, et, comme le crime est toujours lâche, il réussit à les mettre en fuite. Le lendemain, ayant reçu ses plaintes à ce sujet, je fis aussitôt saisir les assassins. Il devait importer beaucoup à tous les Francs que leur punition fût éclatante et exemplaire; j'obtins du prince l'autorisation de les faire passer par les armes. Mais, venant à penser que l'appareil d'une cour militaire imposerait davantage et produirait plus d'effet, je lui demandai l'autorisation de convoquer un conseil de guerre composé d'étrangers, étant loin de prévoir que ces criminels, qui avaient donné sous nos yeux l'exemple de tous les excès que nous croyions pouvoir reprocher aux Grecs, trouveraient

leur salut dans cette détermination de ma part.

Pendant l'instruction, l'un s'évada. Deux officiers français figuraient parmi les juges; ils opinèrent pour la mort : les trois autres, compatriotes des accusés, ne prononcèrent la peine capitale que contre le contumax, et ne jugèrent le second digne que d'une peine afflictive. Ces étrangers cédèrent, dans cette circonstance, à un sentiment bien faux d'honneur national : il fallait du plomb et du sang, et non pas une coupable indulgence, pour laver la honte qui pouvait rejaillir sur eux de la conduite de ces brigands.

Quoi qu'il en soit, je fis exécuter ce jugement avec un grand appareil de sévérité devant le corps de Baleste, en présence des canonniers et d'un immense concours de soldats irréguliers (1).

Cet événement et quelques autres de peu d'importance, tel qu'un incendie qui consuma

(1) Plus de vingt hommes de bonne volonté se présentèrent pour prêter leur bras à l'exécution, et, afin de les contenter tous, il fallut leur faire prendre les verges alternativement. Quant au contumax, les Turcs mirent plus tard sa sentence à exécution : il eut la tête emportée d'un coup de canon devant Napoli de Romanie, mort trop honorable et trop douce pour un tel scélérat.

le palais d'Ypsilanti, et nous laissa dans le doute s'il était un effet de la malveillance ou du hasard, remplirent l'intervalle qui s'écoula depuis la fin du siége jusqu'au moment fixé pour la réunion du congrès général.

Il semblait que les primats fussent d'accord entre eux pour ne pas se rencontrer à Tripolitza. Chacun de ceux qui survenaient se plaignait de n'y pas trouver les autres, et repartait souvent aussitôt, craignant, disait-il, la contagion.

Le froid commençait à se faire sentir : les cimes du Ménale se couvraient de neige et l'intensité de l'épidémie ne diminuait pas. Le bon évêque d'Hélos, qui avait partagé avec nous les fatigues et les misères du siége, en mourut alors. On prit enfin, pour diminuer la rage du fléau, la résolution tardive d'enterrer les morts. Quelques Turcs furent extraits de la maison dans laquelle on les gardait, et obligés à creuser des fosses dans les rues, dans les cours, dans les jardins, etc. Ils y traînèrent ces cadavres à moitié consumés, misérables restes du festin des chiens et des vautours. Cependant, sans égard pour le service qu'ils rendaient, ils étaient abreuvés d'outrages, accablés de mauvais traitements : on les forçait enfin d'envier le destin

de ceux qui avaient péri ; et ces inhumations si nécessaires furent suspendues.

Le sort des prisonniers qui survivaient ainsi à la ruine de leur patrie était déplorable ; car, outre qu'ils périssaient peu à peu, ils avaient subi pendant un temps plus ou moins long les angoisses de la frayeur. On eût dit que les Grecs les gardaient pour satisfaire le retour d'un appétit de vengeance et de sang, qui se réveillait dès qu'ils venaient à apprendre quelque nouvelle cruauté commise sur leurs frères, ou un avantage inattendu remporté par leurs ennemis.

J'ai dit ailleurs que quoique la ville eût été retournée, pour ainsi dire, de fond en comble, quelques habitants étaient parvenus à se soustraire à toutes les perquisitions, en se cachant jusque dans les lieux les plus immondes. Ces malheureux envoyaient ordinairement des enfants, pendant la nuit, à la recherche des vils aliments dont ils prolongeaient leur existence ou plutôt leur agonie. Un officier étranger rencontra le matin un de ces émissaires de la peur et de la faim : c'était un jeune Juif qui paraissait s'être égaré. Plusieurs Maniotes l'entouraient déjà, lorsqu'il arriva près de lui. Convaincu que la frayeur allait arracher à cet

enfant le secret dont dépendait le sort de toute une famille, l'étranger voulait le tirer des mains de ces soldats qui, par leurs sollicitations, s'efforçaient de l'engager à les conduire auprès des siens. L'intervention d'un Franc, dans cette circonstance, leur parut fort intempestive, surtout, disaient-ils, en faveur de l'infâme race des juifs. Après avoir vainement employé tous les moyens jusqu'à la force pour s'emparer du jeune Israélite, il finit par être terrassé, et l'enfant fut entraîné. Le prince, averti presque aussitôt de ce qui se passait, donna des ordres : on courut, mais il n'était plus temps, et de récents vestiges de meurtre annoncèrent que la famille juive avait péri.

On serait peu juste si l'on s'imaginait que, dans de tels récits, je me plais à faire contraster notre humanité avec la férocité des Grecs. J'avoue que les Grecs se vengeaient, qu'ils agissaient en représailles d'autres excès commis sur les leurs ; mais nous, quelles vengeances devions-nous exercer sur les musulmans ou les juifs? De longues années d'oppression et d'outrages avaient-elles pesé sur nous? Notre conduite était dans nos mœurs, et leur manière d'en agir envers les vaincus leur paraissait tout aussi naturelle : elle appartenait enfin à la na-

ture d'hommes non civilisés, non modifiés par l'habitude d'institutions libérales et douces. Plus éclairés, ils deviendront plus humains, plus généreux. On ne saurait trop louer les sentiments manifestés à cette époque par ceux de leurs compatriotes qui avaient habité nos villes et pratiqué nos usages. L'éducation les ayant formés pour la liberté, ils pouvaient, mieux que les autres, juger de l'horreur du joug qui pesait sur leur patrie; et cependant ils étaient profondément affligés, je me plais à l'attester, de ces réactions sanglantes. Plusieurs Grecs, témoins de ces événements, MM. Miliani, Rhodius, Patrocle, etc., ont arraché, à l'époque dont je parle, plus d'une victime au fer des vainqueurs. J'ai vu même de pauvres Valaques (1) profiter des ombres de la nuit pour faire sortir de la ville des femmes qu'ils avaient sauvées et cachées jusque là.

Les Grecs sont donc excusables à quelques égards. Il est aisé de s'en convaincre en considérant qu'ils portaient encore alors dans la guerre toute l'imprévoyance et les habitudes destructrices des hordes sauvages et vagabondes. A Tripolitza, tous les jours ils jetaient dans les

(1) On appelle ainsi les paysans dans la Morée.

puits voisins des cadavres dont la proximité les incommodait, se contentant de les recouvrir de pierres, pour s'épargner la peine de les enterrer ; et une partie de l'eau de la ville se trouva ainsi empoisonnée. Je les ai vus quittant, pour retourner à l'armée, de belles maisons qu'ils avaient habitées quelques jours, les dévaster ou les incendier, comme si la place eût dû retomber le lendemain au pouvoir des infidèles. L'esprit de conservation et de prévoyance n'appartient qu'à l'homme civilisé, et propriétaire libre de son héritage ou de son industrie.

Les prisonniers turcs nous prouvèrent dans plus d'une occasion qu'ils saisissaient parfaitement ces différences morales, et qu'ils distinguaient ceux de leurs ennemis qui, grâces aux bienfaits d'une éducation étrangère, professaient des sentiments élevés. Ils estimaient beaucoup Ypsilanti, dont ils connaissaient toute l'humanité ; et lorsque nous célébrâmes la fête de saint Démétrius, patron du prince, et l'un des saints les plus honorés des Grecs, ils manifestèrent leurs vœux pour lui d'une manière assez remarquable. Dès le matin de ce jour, les officiers étrangers, réunis à tous les primats, aux chefs militaires et aux évêques qui se trouvaient à Tripolitza, allèrent lui rendre visite.

Ypsilanti les retint tous à souper pour le soir, et cette réunion fut nombreuse. Des toasts furent portés d'abord au héros de la fête, à l'union, à la concorde, aux officiers étrangers, etc. Le capitaine Justin chanta des couplets de sa composition, relatifs à la circonstance, qui furent très applaudis, quoique tous les assistants ne les comprissent pas. Les vins de Chypre, de Santorin et de Samos coulaient à profusion, la gaieté circulait au milieu des coupes pleines, et les fatigues comme les misères de la guerre étaient un moment oubliées. Tout-à-coup, quelle est notre surprise de voir arriver une députation composée des principaux captifs musulmans, à la tête desquels figuraient Cheïck-Nedjib-effendi, le bey de Corinthe, l'ancien cadi de Tripolitza, etc. Ils présentèrent leurs vœux au prince; et, sur son invitation, s'étant assis à table, ils burent tant et si souvent à sa santé et à la santé de chacun, que quelques uns finirent par y voir trouble. Le vin chassa un moment les soucis de leurs fronts, et même, puisqu'il faut le dire, cette pudeur de l'infortune à laquelle l'homme ne devrait jamais renoncer.

Cette fête, un peu désordonnée, se prolongea fort avant dans la nuit, et plus d'un adora-

teur de Mahomet eut besoin d'un bras secourable pour regagner sa demeure. Kiamil-bey se trouva particulièrement dans ce cas ; et dès lors, dès cette éclatante et publique infraction à la loi de tempérance prescrite par son culte, il parut s'être déterminé à repousser la mélancolie qui l'assiégeait. Nous le vîmes souvent, depuis ce jour, venir chercher de pareilles consolations à la table d'Ypsilanti. L'infortuné était encore éloigné du terme de ses douleurs ; il devait, avant, épuiser jusqu'à la lie la coupe des chagrins les plus amers.

A l'époque dont je parle, beaucoup d'égards et de ménagements adoucissaient encore son malheur. On se flattait, comme je l'ai dit, d'obtenir par lui la soumission de l'Acrocorinthe. La société des officiers étrangers avait un attrait particulier pour lui ; il leur parlait souvent des principaux voyageurs qui visitèrent Corinthe, tandis qu'il y commandait dans tout l'éclat de sa fortune. Il se gardait surtout d'oublier dans cette nomenclature la reine d'Angleterre, à qui, par une exception très particulière, il avait fait parcourir l'intérieur de la forteresse, où nul chrétien ne pouvait pénétrer. Le nombre des étrangers qui ont été accueillis par Kiamil-bey est en effet très consi-

dérable; et tous se louent de l'urbanité de ses manières, comme de la magnificence de son hospitalité.

Je placerai ici, en peu de mots, l'histoire d'un autre infidèle également digne d'intérêt, non pas seulement parcequ'il était malheureux, mais parceque sa résignation et sa patience au milieu des pertes les plus déchirantes, ont offert, à tous ceux qui ont eu occasion de le voir, un problème presque insoluble. C'est cet Émina, dont j'ai déjà parlé. Ce musulman était un de ceux *frappés par les événements de cette guerre à qui* la fortune avait le plus enlevé. Famille nombreuse, richesses immenses, habitation somptueuse, et toutes les jouissances que peut procurer le luxe oriental, il perdit tout dans le saccagement de Tripolitza; car, comme s'il eût été une victime spécialement dévouée aux fureurs de la victoire, ni la famine, ni l'épidémie n'avaient passé le seuil de sa porte lorsque cette ville tomba. On le vit, dans les premiers moments, conserver une fermeté stoïque, au milieu de ces coups affreux. Epargné, grâce à l'humanité du capitaine Anagnostara, qui occupa sa maison immédiatement après la prise de la ville, il traînait sa misérable existence dans les cuisines et les écuries de sa propre de-

meure. Les cadavres de ses enfants, de ses proches, de ses serviteurs, en couvraient les cours, les jardins, les terrasses; et ce spectacle, il l'eut sous les yeux jusqu'au moment où ces débris du carnage forcèrent les gens d'Anagnostara d'écarter un peu l'infection mortelle qu'ils répandaient, en les traînant sur la voie publique. Pour résister à une situation pareille, il semble qu'il faille être plus qu'un homme, ou au-dessous de la brute même. Pourtant il y résista. Il n'opposait aux injures et aux sarcasmes amers des soldats farouches dont sa maison était continuellement inondée qu'une patience inaltérable. Souvent ces hôtes sans pitié s'amusaient avec son infortune, en lui passant, par forme de badinage, un atagan sur le cou. D'autres fois, admis par grâce spéciale à la table d'Anagnostara, quand il s'y trouvait un vide surabondant, il mangeait comme un mendiant, sous ces lambris où naguère sa voix commandait à des esclaves attentifs; sûr de déplaire à son voisin, et excitant encore la cupidité de la plupart de ceux au milieu desquels il était obligé de vivre. L'un convoitait sa pelisse, l'autre le schall qui entourait sa tête, ou sa ceinture.

Ypsilanti, à son retour, occupa cette mai-

son, par un effet de la déférence attentive et respectueuse d'Anagnostara ; et c'est alors que le malheureux Emina trouva, dans la sollicitude de M. Gordon, un adoucissement à ses maux. La plus jeune de ses filles, âgée seulement de quatre ans, enfant d'une beauté ravissante, avait échappé comme par miracle dans ces jours de massacre et d'horreur où la maison de son père fut transformée en abattoir de victimes humaines. Sa mère, égarée, fuyait avec elle dans ces affreux instants, devant les Grecs qui commençaient à se répandre dans la ville. Elle s'était flattée de trouver plus de sûreté auprès de Kiamil-bey, son proche parent ; prévenue de l'idée qu'il devait être ménagé davantage par les vainqueurs. Mais le torrent destructeur l'atteignit dans sa course : elle succomba. Son enfant, sa fille, plusieurs fois renversée sous les pieds des soldats, fut toujours miraculeusement épargnée : la figure céleste de cet ange repoussa toujours le fer homicide. Depuis plus de vingt-quatre heures elle était sans nourriture, au milieu de l'incendie, ayant dormi environnée de cadavres, lorsque enfin quelqu'un la recueillit, et, peu après, la remit entre les mains de son père. Que l'on se figure la joie et les larmes du vieil Émina.

A chaque coup qui l'avait privé d'un objet de ses affections, il s'était borné à exprimer cette courte profession de foi de la résignation musulmane, *Dieu est grand* (*Allah kérim*) ; mais en revoyant sa fille vivante, ses larmes coulèrent avec abondance.

M. Gordon me l'ayant recommandé au moment de son départ, je m'efforçai d'imiter la vigilante humanité de son premier protecteur ; et quand même tous les droits sacrés d'un excès d'infortune n'eussent pas parlé en faveur du père, quel bonheur de pouvoir veiller sur un enfant qui, par son incroyable beauté, semblait une œuvre de complaisance de la nature ! Je ne crois pas que le Guide, Angelica Kauffmann, et le divin Raphaël lui-même, aient jamais pu rêver quelque chose d'aussi parfait. Enfin, dans ce pays où la beauté n'est pas rare, cette enfant excitait l'admiration au point que la foule des personnes qui se rendaient chez moi pour la voir me devenait importune.

Emina-aga s'était flatté de pouvoir suivre M. Gordon en Angleterre. Lorsque, par le refus des capitaines grecs, il eut perdu l'espoir de quitter cette terre humide du sang de ses proches et de ses concitoyens, il parut atteint d'un désespoir silencieux, et commença à dé-

périr à vue d'œil. Je l'avais retiré chez moi : le dernier coup fut pour lui la nouvelle de mon prochain départ pour le mont Olympe, expédition dont j'aurai à entretenir le lecteur dans les chapitres suivants.

Mon projet avait été d'emmener son enfant avec moi en partant pour la Thessalie, et de la confier, jusqu'à la fin de cette guerre ou du moins jusqu'au moment de mon retour dans ma patrie, à quelque famille grecque de l'Archipel. Mais, quoique le vieillard m'eût témoigné une vive reconnaissance lorsque je lui communiquai ce dessein, sa douleur fut telle au moment de la séparation, que, ne pouvant me charger de l'un et de l'autre, je me déterminai à les laisser dans la famille de Cheïck-Nedjib-effendi, leur allié, qui devait être racheté par des parents qu'il avait à Constantinople.

Mais il est temps de quitter enfin cette plaine de Tégée, théâtre de l'événement le plus important de la première campagne des Grecs, comme des efforts les plus décisifs de leur révolution. Que de ruines la couvrent ! Quels amas d'ossements, que de sépultures sans honneur y perpétueront le souvenir des crimes de la tyrannie et des excès de la vengeance qui l'a brisée ! Si jamais le musulman reparaissait en

dominateur au milieu de ces débris, il y trouverait de terribles leçons; mais il est douteux qu'il sût en profiter, et l'on aurait certainement l'occasion d'appliquer à ces Turcs, *stationnaires* en vertu de leur croyance, ce mot connu : *ils n'ont rien appris et rien oublié.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

Avant-propos.
Introduction. . . . . Pag. 1
Précis de l'insurrection de Valachie et de Moldavie. . 185

CHAPITRE I.

Départ de France.—Alexandre Mavrocordato.—Traversée. — Détroit du Phare. — Arrivée à Missolonghi. — Situation topographique de cette ville, et détails sur ses habitants. — Émissaire d'Ali-Pacha. — Départ pour le Péloponèse. 267

CHAPITRE II.

Commencement de l'insurrection en Morée. — Première assemblée, dite *sénat messénien*. — Affaire de Lala. — Combat de Valtetzi. — Soulèvement des îles. — Première expédition des insulaires. — Arrivée de Démétrius Ypsilanti et de Grégoire Cantacuzène. — Assemblée de Vervéna. — Premiers actes d'Ypsilanti. 296

CHAPITRE III.

Seconde expédition des insulaires. — Incendie d'un vaisseau turc à Érisso. — Affaires d'Ayvali. — Destruction de cette ville. — Émigration de ses habitants. — Événements d'Épire. — Troisième expédition des insulaires. — Tentative du capitan-pacha sur l'île de Samos. . . . . Pag. 319

CHAPITRE IV.

Arrivée au camp de Patras. — Capitulation de Malvoisie. — *Babiotti.* — *Environs de ce monastère.* — Forces des Grecs devant Patras. — Combat du 14 août. 337

CHAPITRE V.

Départ de Babiotti. — Monastère d'Umbloz. — Mimica. — Défilé du massacre. — Arrivée à Calavryta. — Séjour dans cette ville. — Route de Calavryta à Vitina. — Intérieur d'une famille grecque. — Camp de Tripolitza. 359

CHAPITRE VI.

Position topographique de Tripolitza. — Situation du camp des Grecs. — Composition de leur armée. — Personnel des chefs qui la commandaient. — Digression sur les Maniotes. — Le prince Démétrius Ypsilanti. 374

CHAPITRE VII.

L'Italien Tassi. — Commencement de bombardement. — Affaire du 5 septembre. — Arrivée de M. Thomas Gordon et d'autres étrangers. — Séparation de l'assemblée de Saracova. — Départ de Mavrocordato et de Cantacuzène. . . . . Pag. 397

CHAPITRE VIII.

Formation d'une compagnie par M. Th. Gordon. — Supplice d'un espion. — Férocité d'un soldat. — L'évêque d'Hélos. — Projet d'assaut. — Apparition de la flotte ottomane. — Arrivée de Baleste au camp. — Capitulation de Navarins. — Commerce scandaleux des Maniotes. — Départ d'Ypsilanti. — Deux prêtres grecs sortent de la ville. — Triste situation des assiégés. — Combat de Fontana. . . 416

CHAPITRE IX.

Nouvelles de l'intérieur de la place. — Continuation du bombardement. — Cessation des hostilités. — Arrivée au camp de nouvelles victimes de la guerre. — Parlementaires turcs. — Négociations entamées avec Elmaz-aga. — Division parmi les assiégés. — Reprise des hostilités. — Arrivée de Bouboulina. — Suite des négociations avec Elmaz-aga. — Portrait de cet Albanais. — Conduite scandaleuse de quelques capitaines grecs. — Mécontentement des soldats. 441

CHAPITRE X.

Assaut. — Capitulation des Albanais. — Sac de Tripolitza. — Incendie. — Massacres. — Départ des Albanais. — Capitulation de la citadelle. . . Pag. 461

CHAPITRE XI.

Arrivée de nouveaux officiers étrangers.—Épidémie. — Nouvelles inquiétantes. — Opérations de la flotte ottomane. — Incendie de Galaxidi. — Destruction d'un brick turc par le capitaine Shaïni.— *Retour d'Ypsilanti.* — *Départ de M. Th. Gordon.* 486

CHAPITRE XII.

Bournia. — Conseil de guerre. — Assassins jugés.— Fête de saint Démétrius. — Émina-aga. 505

FIN DE LA TABLE.